



Histoires de médecins

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE MEDECINS



Le
LIVRE
de
POCHE

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION
Deuxième série

Histoires de Médecins

Présentées par
JACQUES GOIMARD
Demètre Ioakimidis et Gérard Klein

PRÉFACE

LA MALADIE, LA MÉDECINE
ET LA MALADIE DE LA MÉDECINE

Aux patients.

Nous sommes tous malades. Nous tombons malades en naissant et guérissons à l'heure de notre mort.

Ceci n'est pas une profession de foi bouddhiste. Seulement une application inédite, mais légitime, de quelques-unes des théories les mieux admises de la biologie moderne.

Le vivant est un système programmé de façon à maintenir ses caractéristiques propres, indépendamment du milieu extérieur. « Il est doué d'un projet », dit Jacques Monod. Ce projet, il l'accomplit non seulement en vivant, mais aussi en grandissant et en se reproduisant. Dans un univers régi par le hasard, il représente un îlot de nécessité.

Il en résulte que l'univers est pour lui une source perpétuelle d'agressions et de menaces. Contre le hasard qui l'assaille, il passe son temps à se défendre et il finit toujours par perdre la partie. Sa défaite, on la voit bien : c'est la mort. Sa défense, c'est la maladie. Il est malade même quand la nature lui offre un répit, parce qu'il reste prêt à se défendre. Cette maladie-là, la plus constante de toutes, est communément appelée l'angoisse.

Le « projet », comme dit Jacques Monod, se présente sous de multiples formes. Tous les vivants sont prêts à riposter aux agressions, mais certains n'ont qu'un stock limité de réponses, toujours les mêmes. D'autres ont un programme variable : ils peuvent dans une certaine mesure choisir leur façon de répondre. C'est une force, mais aussi une faiblesse : car un programme variable n'est pas immédiatement disponible, il faut apprendre à l'utiliser au mieux des ressources qu'il offre. Le don de l'intelligence implique une contrainte : l'éducation. Celle-ci nous vaut une maladie particulière qui a nom l'enfance.

La reproduction fait toujours partie du programme. Là où le

programme comporte une enfance, on observe chez les reproducteurs un comportement de protection qui dure jusqu'à la fin de la maturation et peut être considéré comme une assistance à l'éducation. Nos parents nous aident à nous défendre ; ils nous apprennent à être malades. Cette situation est commode pour l'enfant (qui de toutes façons ne survivrait pas sans elle) ; pour ses géniteurs, elle représente un supplément de maladie. Ils veillent, et au besoin organisent la défense ; même quand la nature laisse un répit à la petite victime, ils restent prêts. Cette forme particulière d'angoisse est aussi appelée la médecine.

La médecine est donc une maladie ; elle n'a jamais été autre chose. Le médecin est malade au nom des autres. C'est un personnage des plus courants : tous les pères, toutes les mères du monde sont médecins. Ce point se vérifie chez toutes les espèces intelligentes.

Certaines cependant sont affectées d'un supplément d'intelligence, d'un supplément d'enfance. L'espèce humaine n'est pas la seule ; elle ne représente qu'un cas extrême. Elle a été assez intelligente pour multiplier les stratégies défensives et rendre inopérantes la plupart des agressions de la nature, quitte à rendre plus dangereuses les agressions de la nature humaine. Ce faisant, elle a prolongé le temps de l'enfance : à la maturation sexuelle, délai imparti par le programme fixe, elle a superposé une maturation sociale correspondant à l'apprentissage des stratégies défensives supplémentaires imposées par l'intelligence. Au fil des âges, ces stratégies supplémentaires se sont multipliées, et la maturation sociale s'est allongée et diversifiée.

Il n'est pas besoin d'aller plus loin pour voir que nous sommes de plus en plus malades. Nous ne sommes pas malades parce que nous transgressons la nature, mais parce que nous la suivons. Nous sommes de plus en plus malades parce que nous nous défendons de plus en plus.

Mais le supplément d'enfance a induit un autre effet – je veux dire : une autre maladie. Nous avons besoin de parents pour être malades à notre place. Nous avons été si bien protégés que nous supportons difficilement l'angoisse. Nous avons peur d'avoir peur. Nous appelons en renfort des figures parentales supplémentaires – appelons-les encore des médecins, en un sens un peu plus précis que tout à l'heure. Nous leur demandons de renforcer nos dérisoires défenses, de les prendre en mains, de leur conférer une efficacité dont nous nous croirions bien dépourvus si nous étions livrés à nous-mêmes. Le mot *médecin* vient du verbe latin *mederi*, qui veut dire à la fois *soigner* et *guérir*. Et les Romains ne sont pas les seuls : en français, le *remède* est à la fois *ce qui soigne* et *ce qui guérit*. Quel optimisme ! Quelle confiance immodérée dans les pouvoirs des soins et de ceux qui les administrent !

Notre naïveté fait peser un bien lourd fardeau sur les épaules des médecins. « De ce qui nous regarde sans nous regarder, nous ne voyons pas l'angoisse », dit Lacan. Pourtant ce fardeau a quelque chose de gratifiant et il y a des gens qui le recherchent ; les meilleurs médecins sont toujours les plus anxieux, parce qu'ils sont les plus aptes à percevoir et à partager l'anxiété d'autrui, les plus soucieux aussi d'assurer à autrui une protection qu'ils ne sont pas sûrs de pouvoir s'offrir à eux-mêmes. La propension à soigner fait partie du programme, puisqu'elle est liée à la procréation ; appliquée à d'autres qu'à nos enfants, c'est un symptôme grave qui désigne des gens très atteints. Nous demandons à être maternels ; ils en ont besoin aussi, mais par une étrange confusion, ils inversent les rôles, ils maternent les autres.

De là sans doute l'originalité des sociétés humaines. Freud s'est apparemment trompé en imaginant la horde primitive sur le modèle des sociétés animales dominées par le mâle le plus ancien et le plus fort ; Roheim est sans doute plus proche de la vérité quand il décrit la manière dont les peuples sauvages choisissent le plus fou pour en faire le médecin. À lui de canaliser les forces mauvaises de toute la tribu et d'expié pour les péchés des autres ; à lui l'impouvoir, non le pouvoir. Par la suite, les progrès techniques ont complexifié les sociétés et l'impouvoir est devenu le pouvoir suprême ; mais le pouvoir politique a longtemps gardé des affinités avec le pouvoir de guérir. Chez les Latins, le *medicus*, c'est le médecin ; dans la nation voisine des Osques, le *medix* ou *meddix* est le magistrat suprême de la cité. L'histoire a conservé le souvenir de maints rois thaumaturges, parmi lesquels nos Capétiens, qui touchaient les écrouelles.

Un pas de plus, et la médecine est devenue une profession comme les autres, en se détachant non seulement de ses racines politiques, mais de ses racines religieuses. En ce troisième sens, proche du nôtre, la médecine a perdu une part de son charme et de son mystère. Divine, trop divine à sa source, elle est devenue humaine, trop humaine au fil de l'eau. À la simple lecture du serment d'Hippocrate, on imagine sans peine les tentations auxquelles les médecins ont été exposés depuis qu'ils se sont spécialisés : s'approprié l'argent du malade, ou ses secrets ; refuser de soigner les gens dont la tête ne leur revient pas ; commettre des crimes contre la vie ou contre l'humanité ; former ensemble une confrérie vouée à l'autoreproduction, et soigneusement protégée du commun des mortels. Ce dernier point figure dans le serment d'Hippocrate non sous la forme d'une interdiction, mais sous celle d'une exigence ; charité bien ordonnée commence par soi-même. Cette charte des abus de pouvoir donne une première idée du pouvoir social des médecins.

Parallèlement, la médecine se constitue en savoir. Elle divise la

difficulté – le corps – en autant de parties qu'il faut pour que les problèmes deviennent faciles à résoudre ; et ceci n'est pas vrai seulement des chirurgiens, mais des chimiothérapeutes et des autres. L'idée de soigner l'homme tout entier passe au second plan, ou plutôt elle est déléguée à d'autres spécialistes. Aristote, fils de médecin, théorise la catharsis en jouant sur les deux sens du mot en grec : en termes religieux, c'est la *purification* ; en termes médicaux, la *purgation*. Dans la tragédie, le héros est une victime expiatoire immolée aux dieux ; c'est aussi un laxatif permettant l'épanchement des passions longtemps contenues des spectateurs. Faut-il le dire ? Le rôle social dévolu aux guérisseurs chez les peuples sauvages a été repris dans le monde moderne par les écrivains. En ce sens, Aristote est déjà un moderne.

La spécialisation et l'analyse ne sont pas propres à la médecine, ni même à la science en général.

L'astrologue dissèque le ciel, l'alchimiste catalogue les éléments. Quant aux premiers médecins dont l'histoire ait conservé le souvenir, ils décrivaient le fonctionnement des systèmes vivants comme un équilibre entre quatre humeurs ; c'était une fantasmagorie, on le sait depuis longtemps. Ils prescrivaient des traitements, dont certains, en tout cas, ne pouvaient faire de mal à personne ; d'autres aggravaient les maladies ; des gens guérissaient, grâce aux remèdes ou malgré eux. Tous ces phénomènes se retrouvent aujourd'hui ; seul le taux de mortalité a baissé ; certaines maladies sont bien contrôlées, d'autres sont mieux décrites qu'autrefois, mais mal maîtrisées ; parfois la médecine est efficace sans trop savoir pourquoi ; il y a eu changement de degré, non de nature. Les médecins savent désormais – ils l'avaient toujours senti – que soigner n'est pas guérir ; la nouveauté, c'est qu'ils calculent les pourcentages de succès ; et si leurs clients sont mal placés pour en faire autant, ils sont bien placés pour savoir si eux-mêmes guérissent. Dès lors que le médecin est payé, il est jugé ; tantôt il échoue et est voué au ridicule, depuis les fabliaux jusqu'à Beaumarchais en passant naturellement par Molière ; tantôt il réussit et inquiète, comme Faust et tant d'autres. S'il détourne le mal, c'est qu'il a partie liée avec lui ; en sauvant la vie, il la désacralise et à un certain stade il la ruine, parce qu'il prive le sujet de son statut de sujet. C'est un crime contre l'humanité, et on se retrouve à la case départ : comique ou fantastique, le médecin transgresse toujours le serment d'Hippocrate ; c'est, semble-t-il, la condition nécessaire pour qu'il devienne un personnage littéraire.

Certaines choses ont tout de même changé quand la médecine est devenue scientifique, passant du statut de savoir qui se transmet à celui de savoir qui s'invente. La transmission du savoir a été codifiée par la médecine préscientifique : pour acquérir le droit de soigner, il

ne suffit pas d'être *docte*, c'est-à-dire savant ; il faut encore être *docteur*, c'est-à-dire apte à enseigner. De même que la société globale se compose de malades et de médecins, la société médicale se compose d'étudiants et de docteurs, de maternés et de maternants ; et l'effroi inspiré par le pouvoir n'est jamais plus intense qu'à l'approche du pouvoir : les hôpitaux durcissent la hiérarchie sociale jusqu'à la caricature. Les progrès scientifiques, surtout à partir du XVIII^e siècle, déplacent le problème sans vraiment le renouveler : les anciens croyaient que les guérisseurs avaient *réellement* des pouvoirs extraordinaires, les modernes pensent que les savants sont *réellement* à la veille de découvertes qui changeront la condition humaine. On voit se dessiner le rôle de la médecine en science-fiction : c'est le thème de l'invention appliqué à l'homme lui-même. La problématique médicale en est bouleversée : le guérisseur était réputé faire *un* miracle au profit *d'un* malade ; quand le chercheur découvre, il le fait au bénéfice de *tous*, et pour *toujours* ; il modifie durablement – et peut-être irréversiblement – le système de la nature. La médecine prend un quatrième visage et devient prométhéenne.

On ne retracera pas ici l'histoire des thèmes médicaux en S.-F. ; mais elle a été marquée par des livres tellement célèbres qu'on ne saurait moins faire que de s'y arrêter un peu.

La première étape se situe le soir du 15 juin 1816, dans une maison au bord du lac de Genève. Il y a là Byron, Shelley, Polidori – médecin de Byron – et la jeune Mary Godwin, qui deviendra bientôt Mrs. Shelley. L'été est pluvieux, et Byron a inventé un nouveau jeu de société : pour passer le temps, ils écriront chacun une histoire de fantômes. Mary a dix-huit ans, et, face aux deux plus grands poètes de son époque, elle sait qu'elle ne fait pas le poids. Mais elle est aussi, comme elle le soulignera plus tard, « la fille de deux illustres figures du monde littéraire(1) », et elle s'est piquée au jeu. Passionnément, elle cherche une idée. Et justement, ce soir-là, la conversation roule sur le « principe vital ». On croit qu'il n'est pas sans rapport avec l'électricité, dont l'étude est en plein progrès ; peut-être arrivera-t-on bientôt à ranimer un cadavre, ou même « à constituer les éléments d'un être, à les rassembler, et à leur communiquer la chaleur vitale(2) ». Byron et Shelley ne sont pas des savants ; ils ont entendu parler des recherches en cours, en termes assez vagues ; il n'en faut pas plus pour nourrir leurs divagations. La nuit suivante, Mary ne peut dormir ; elle voit, dans une sorte de rêve éveillé, le créateur se pencher sur sa créature et s'enfuir épouvanté. Le lendemain, elle transcrit sa vision, qui formera le début du chapitre V de *Frankenstein*. Ses trois partenaires laisseront leurs histoires à l'état d'esquisses.

Frankenstein est un roman célèbre, ne serait-ce que par les films qu'il a inspirés. Mary Shelley n'a pas découvert le principe vital, mais, selon

Brian Aldiss, elle a inventé la S.-F. Où cette fille de dix-huit ans a-t-elle trouvé la force de faire ainsi basculer le cours de l'histoire ? Elle avait eu un destin proprement inouï. Des parents libres-penseurs, partisans de l'union libre et qui s'étaient mariés juste avant sa naissance, pour lui éviter la flétrissure – alors impardonnable – de la bâtardise ; une mère morte en couches après deux tentatives de suicide ; une marâtre qui l'avait élevée ; une fuite à seize ans avec le poète Shelley, admirateur de son père, et... la fille de la marâtre (il sera l'amant de l'une et de l'autre) ; un premier accouchement à dix-sept ans ; autour d'elle, une épidémie de suicides (dont sa demi-sœur et l'épouse légitime de Shelley). Une féminité déstabilisée par la revendication féministe et libertaire ; une maladie non pas héréditaire, mais familiale.

Son roman ? Un savant qui assemble des fragments de cadavres et leur donne vie ; un père qui procrée sans recourir à une mère, comme Dieu procrée Adam (Mary Shelley s'inspire souvent du *Paradis Perdu* de Milton) ; une créature incapable de se développer (encore qu'elle ait besoin de maturation sociale) et de se reproduire(3). Et elle souffre de sa solitude et de son étrangeté ; elle se venge en massacrant la famille de son créateur, à commencer par des personnages féminins. Pour finir, elle tuera Frankenstein et se donnera la mort.

Ce livre est proprement l'enfant de Mary Shelley ; elle-même en parle comme de sa « hideuse progéniture(4) ». On aurait tort d'y voir un plaidoyer contre la science novatrice, au nom d'adaptations cinématographiques qui en reviennent, elles, à la distinction traditionnelle entre le bien et le mal. *Frankenstein* porte un sous-titre : *Le Prométhée moderne*. Ce n'est pas seulement parce que le savant est un voleur de feu, et qu'il donne à sa créature l'étincelle divine de la vie. Shelley écrira en 1818 un long poème, le *Prométhée délivré*, où le Titan supplicié provoque la chute du roi des dieux et l'avènement d'un monde nouveau ; la rédaction de cet ouvrage correspond à la mort de deux des enfants qu'il a eus de Mary. Poursuivi par le destin, il lui lance un défi : c'est l'homme qui aura le dernier mot. Il sera son propre médecin, et prédit l'heure de sa guérison. La ténébreuse histoire de Frankenstein est inspirée par l'idéologie des lumières. Il a créé un être supérieur à l'homme, doté de meilleures défenses, donc plus malade ; et lui-même est dépassé par sa créature ; sa science ne suffit pas à le guérir. Il a trop bien réussi son invention. C'est le comble de l'humanisme.

Franchissons quelques décennies et rendons-nous à Bournemouth, sur la côte sud de l'Angleterre, un matin de l'été 1885. Robert Louis Stevenson fait un cauchemar ; sa femme le réveille ; il le lui reproche : « Je rêvais une merveilleuse histoire de croquemitaine. » Bientôt, il se met à la transcrire – il est coutumier du fait – et la lit à sa femme ; elle

la critique ; il la brûle et la réécrit. Elle aussi est coutumière du fait : en 1883, elle a déjà critiqué un roman, *Clara* ; il l'a brûlé et ne l'a pas réécrit. Le public a eu plus de chance avec *L'Étrange Cas du docteur Jekyll*, paru en janvier 1886. Certains critiques cependant estiment que la censure conjugale nous a privés d'un chef-d'œuvre : « Stevenson s'est absenté de cette histoire », écrit Francis Lacassin(5). Il est difficile. Une telle absence vaut bien des présences.

S'agissant d'une histoire de médecins, on notera que Stevenson est fils d'un ingénieur et d'une fille de pasteur. Il a esquivé la carrière d'ingénieur, à laquelle son père le destinait. Très attiré par l'écriture, il a mené une vie étudiante passablement « excentrique », comme on disait dans l'Angleterre victorienne ; il a même eu une liaison avec une prostituée, et, n'ayant pu la convaincre d'avoir un enfant de lui, a écrit un poème : *Sur l'enfant qui ne naquit point*. Le père a fort mal pris la chose ; il a plus mal pris encore la nouvelle que son fils avait perdu la foi. Par la suite, Stevenson, à deux reprises, est tombé amoureux d'une femme de dix ans plus âgée que lui ; la seconde a divorcé pour l'épouser, et le père, affaibli par l'âge, s'est incliné. C'est cette femme qui a fait brûler *Clara*, où la prostituée, semble-t-il, jouait le premier rôle. La première version de *Jekyll* aurait été, selon elle, trop « anecdotique » et pas assez « allégorique(6) ». Les critiques en ont conclu que Stevenson y parlait une fois de plus de ses frasques d'étudiant. Ce n'est pas impossible : le roman que nous connaissons se présente sous la forme d'une enquête policière, menant à une révélation finale où se concentre tout l'intérêt du livre (et en particulier l'allégorie) ; l'enquête proprement dite est un peu sèche, et elle aurait sûrement gagné à introduire quelques épisodes dans les bas-fonds, ou même un personnage à la manière de Clara. Les adaptations théâtrales et cinématographiques (plus de trente à ce jour) y remédieront.

Le docteur Jekyll est à la fois enclin à la vertu et au plaisir, et il le supporte mal. Il a honte. Il rêve de séparer en chacun de nous le juste et le méchant, pour leur permettre de mener des vies distinctes. Il veut nous guérir du remords. Sans doute ressemble-t-il beaucoup à Stevenson étudiant, partagé entre son éducation puritaine et ses penchants « excentriques », incapable de choisir et accablé d'un fardeau dont il aurait voulu se délivrer. Mais Jekyll trouve la voie de la délivrance ; et il expérimente sa potion sur lui-même. Sa créature ne naît pas seulement sans femme ; elle naît de son propre corps, elle en est l'émanation. Ou plutôt elle émane d'une part de lui-même, celle qui se trouvait être en position dominante au moment de l'expérience : la mauvaise part. Pauvre science que la sienne ! Non seulement il n'a pas contrôlé les conditions de son expérimentation, mais encore il n'a pas intégralement déterminé la formule de sa

potion, qui ne doit son pouvoir qu'à une erreur de dosage. Et le résultat est un personnage petit, jeune, vif et difforme : autant dire un enfant, ou même un bébé. Jekyll, c'est Stevenson tel qu'il aurait voulu être, ou tel qu'il se représentait son père ; Hyde, c'est Stevenson tel qu'il était réellement, ou tel qu'il croyait redevenir devant son père – ou sa femme. Le moi, c'est Hyde ; il est tentant d'abuser de la potion (Stevenson était opiomane) ; il est facile de redevenir Hyde en dormant. Comment en finir ? Hyde n'a pas envie de mourir ; tout laisse à penser qu'il va rester maître du terrain et multiplier les crimes. *In extremis*, le créateur tue sa créature et se supprime, au rebours de ce qui se passe dans *Frankenstein* ; et la situation est telle qu'il n'a qu'un geste à faire. Au total, une histoire très ambiguë, contrairement à celle de Mary Shelley : sur le moment, elle fournit le thème d'un sermon à la cathédrale Saint-Paul ; plus tard, elle apparut comme une anticipation de la psychanalyse.

Encore une décennie, et H.G. Wells, en 1896, publie *L'Île du docteur Moreau*. Contrairement à Mary Shelley et à Stevenson, il s'est donné une culture scientifique ; il a suivi les cours du biologiste T. H. Huxley, ami et disciple de Darwin ; il croit à l'évolution, à la préséance de l'espèce sur l'individu, etc. Dans un article de janvier 1895, *The Limits of Individual Plasticity*, il soutient qu'« il devrait être possible de prendre en mains un être vivant, de le façonner et de le transformer si bien que, dans le meilleur des cas, il ne conserverait presque rien de sa forme et de ses caractères premiers(7) ». C'est déjà le thème du roman. Cette fois, le cobaye n'est pas un cadavre comme chez Mary Shelley, ni l'expérimentateur comme chez Stevenson(8), mais un animal comme Moreau en a beaucoup dans son île. À coups de scalpel, il leur fait parcourir le chemin menant de la bête à l'homme. Prendick, un jeune disciple de Huxley, fait naufrage sur l'île et retrouve en lui un chirurgien londonien, qui pratiquait la vivisection et a disparu à la suite d'un scandale. Maintenant, par sa volonté, les Hommes-Bêtes naissent dans la souffrance et se conforment à sa Loi. Prendick n'est pas neutre : il juge sévèrement Moreau, mais quand celui-ci meurt sous les coups de ses victimes, il ne trouve pas d'autre moyen – pour les ramener à la Loi – que de leur dire que le docteur n'est pas *vraiment* mort. Bref, il réinvente la religion ; curieux comportement pour un scientifique. D'ailleurs sa tentative échoue : sans Moreau, les Hommes-Bêtes se réanimassent, et Prendick ne doit son salut qu'à la fuite. Les créatures ayant repris leur forme initiale, il ne pourra pas prouver la réalité de son cauchemar ; et il vivra le reste de ses jours parmi les hommes, dans l'inquiétude, guettant en eux les signes d'un retour à l'animalité.

Ce roman est plus terrible encore que les deux autres, et il étonne chez un humaniste comme Wells. Celui-ci a d'ailleurs éprouvé le

besoin de s'en excuser en 1933 : « De temps en temps (...) l'univers se retourne vers moi avec une grimace hideuse. Il a grimacé dans ce livre et j'ai exprimé de mon mieux la vision des tortures sans but qui sont au cœur de la création(9). » Quelque part, Wells est le docteur Moreau : « Parfois, dit-il, je m'imagine que c'est ce qui me donne le plaisir le plus profond : jeter des objets contre des objets pour les briser(10). » Mais le plus souvent, il épouse la cause des esclaves contre leurs maîtres, des victimes contre leurs bourreaux ; lui qui est de petite origine, il sait ce que c'est que de souffrir par et pour la Loi. Sa mère lui a enseigné la religion dans un livre de prières où elle avait masqué les images représentant les affres de l'enfer, mais il les a vues quand même et en a rêvé : « S'il existait vraiment un Dieu tout-puissant, c'était lui et lui seul qui était en train de diriger cette scène de torture. Je m'éveillai et plongeai mon regard dans le vide de la nuit. Il n'y avait d'autre possibilité que la folie, et le bon sens l'emporta. Dieu était sorti de ma vie. Il ne pouvait exister(11). » Moreau ne pouvait gagner.

Trois maîtres-livres, tous anglais, tous produits par le XIX^e siècle. Un seul thème, étonnamment concentré : le médecin qui contrôle la vie au point de modifier ou de créer des vivants sans le secours d'une mère, l'homme qui devient dieu par la médecine. Et qui perd la partie dans une catastrophe dernière, où créateur et créature disparaissent dans un même remous. Tout se ramène au docteur qui donne la vie, commet du même coup un crime contre la vie et en subit le châtiment. Le thème est illustré de façon si convaincante et si variée qu'on est tenté de conclure : tout est dit, la succession était trop difficile à prendre et la S.-F. médicale est morte avec la vague scientiste qui l'a inspirée. La créature a disparu avec son créateur.

En fait, il n'en est rien, comme le montrent les nouvelles de ce recueil. Du créateur débordé par sa créature, Catherine Moore offre une version tout à fait personnelle, et au moins aussi convaincante que celle de Mary Shelley. Les thèmes de Stevenson se prêtent à des variations nombreuses : l'idée d'optimiser le corps humain se retrouve chez Sturgeon, tout comme le motif du trompeur trompé ; les cobayes de Brunner et de Charnock sont volontaires, encore qu'ils ne se confondent pas avec leurs médecins ; et l'héroïne de *La Vie au bout*, comme le docteur Jekyll, choisit elle-même ses maladies, au point qu'elle les assume beaucoup moins mal. Mais c'est Wells qui a la plus nombreuse postérité : le docteur Mort est un descendant du docteur Moreau ; l'écart qui se creuse entre les débiles et les surdoués, nous le retrouvons dans *La Petite Sacoche noire* ; l'homme modifié est chez Tiptree ; Leiber brode sur l'influence des médecins et leur tendance à instaurer leur Loi sur leurs patients ; le même Leiber, suivi par Kit Reed, chante la révolte des malades et la catastrophe où sombre le

pouvoir médical.

Ces exemples, à eux seuls, montrent que la S.-F. n'a pas abdiqué, qu'elle est apte à créer, sur des thèmes classiques, des variations indéfiniment nouvelles. Mais ce volume témoigne avant tout d'un déplacement massif du centre de gravité de la S.-F. et de l'entrée en scène de thèmes nouveaux ou du moins très renouvelés, qui oublient la problématique dite du « savant fou » ou la réduisent à l'état de symptôme de la crise transformiste.

D'abord, le héros *n'est plus le médecin* mais le malade. La plupart des médecins de ce recueil sont vus de l'extérieur, quand ils ne sont pas absents ou remplacés par le personnel paramédical. Les patients ne sont jamais tout à fait des « créatures » et leur souffrance est vécue de l'intérieur. L'idée-force est que la médecine doit être faite pour le malade ; quand la maladie n'est plus là que pour intéresser le médecin, la société s'est pervertie et a oublié sa raison d'être. La S.-F. d'aujourd'hui parle des hommes et non des Titans.

Corollaire obligé : les médecins sont délogés de leur piédestal. Un peu partout, ils subissent des chocs en retour, mais le cas se produisait déjà chez Mary Shelley, Stevenson et Wells. Ce qui est nouveau, c'est qu'ils tombent malades à leur tour chez Brunner et Nelson ; Lafferty évoque le sien au jour de sa mort ; ils rentrent dans le rang. Leur pouvoir n'est plus ce qu'il était : on peut les remplacer par une petite sacoche noire, ou refuser de se laisser soigner (chez Kit Reed), ou même jouer avec les maladies (dans *La Vie au bout*). Lafferty n'hésite pas à montrer des malades qui se moquent de leur médecin. Comment se prendre au sérieux dans ces conditions ? les médecins de Farmer se banalisent, comme les philosophes, comme tout le monde. La figure du docteur diabolique est encore présente chez Gene Wolfe, mais seulement à l'état de fantôme, ou d'effet littéraire perçu comme tel.

Humanisation et démocratisation : tel est, semble-t-il, le message de la S.-F. moderne, au moins quand on la compare avec les grands anciens. Mais alors, pourquoi ce ton tragique ? Car les histoires qu'on va lire sont plus affreuses encore, pour la plupart, que *Frankenstein*, *L'Étrange Cas du docteur Jekyll* et *L'Île du docteur Moreau*. Et ceci nonobstant l'humour de Sonya Dorman (dans l'une des deux nouvelles retenues ici), de Farmer, Lafferty, Nelson, Kit Reed, Silverberg ou Sturgeon ; l'humour n'est pas incompatible avec le tragique. Mais le tragique est-il compatible avec l'humanisme ? Peut-être. Il suffit d'admettre que l'homme d'aujourd'hui exige davantage, qu'il a mieux conscience de ne pas recevoir son dû et qu'il en souffre plus. Les médecins ont oublié depuis longtemps qu'ils furent d'abord des guérisseurs ; leurs clients ont fini par l'oublier aussi. Les premiers ne veulent plus assumer jusqu'au bout l'angoisse d'autrui ; les seconds ne veulent plus s'en décharger. L'aventure prométhéenne continue. Sans

nous.

Jacques Goimard.

LES AMOURS D'ISMAËL

par Robert Silverberg

Ces Histoires de médecins vont commencer sans médecin et il n'y a là ni hasard, ni goût pervers pour les paradoxes gratuits. Silverberg, avec son acuité coutumière, met ici l'accent sur quelques travers traditionnels du rêve américain. D'abord le culturalisme, l'idée que c'est la société qui nous fait tels que nous sommes et que la nature humaine est malléable à volonté. Ensuite la psychologie du comportement, l'art de conditionner les gens pour les rendre conformes aux exigences de la société. Enfin et surtout l'utopie pédagogique, l'idée qu'avec de bons éducateurs l'humanité n'aurait pas besoin de médecins. Une voiture vraiment bien construite n'irait jamais au garage, n'est-ce pas ?

Le héros de cette histoire n'est pas un homme. On a pris son intelligence au sérieux. On l'a conditionné. Il se rend utile. On a seulement oublié qu'il pouvait avoir des désirs. Oh ! des désirs tout simples, on ne peut plus « raisonnables ». Il méprise les inférieurs, et redoute ceux qui menacent l'ordre établi. On a voulu qu'il s'adapte ? Eh bien, il s'est adapté. Juste un peu trop bien. Il est... euh... malade.

APPELEZ-MOI Ismaël. C'est ainsi que me nomment tous les êtres humains qui me connaissent. Ceux de mon espèce n'utilisent pas la désignation par unité structurale (« nom ») pour distinguer les individus, mais Ismaël est le nom que m'ont donné les humains et il fera l'affaire. J'ai été ainsi baptisé par miss Lisabeth Calkins, qui m'inspire des émotions d'ordre chevaleresque, sentimental et sexuel (« amour »). Il est entendu que, tout au long de mon récit, l'appellation « Ismaël » ne se rapporte qu'à moi-même.

J'appartiens à une espèce mammifère aquatique intelligente qui n'est ni primate ni humaine : celle du *Tursiops truncatus*, c'est-à-dire du « souffleur » ou dauphin à gros nez. J'ai onze ans, ce qui signifie que je suis en pleine maturité à tous points de vue. Mon poids est de cent soixante-quinze kilos et ma longueur totale de deux mètres neuf. Je suis employé au service entretien de la Compagnie Gerard-Worzel de

récupération de l'eau de mer, à Sainte-Croix (îles Vierges), où j'ai pris mon service à la date du 14 août 1994. Ceux de mon espèce me considèrent comme sexuellement désirable et me portent en haute estime pour mon grand développement intellectuel. Je maîtrise un vocabulaire important. Je communique aisément avec les représentants de l'*Homo sapiens*. J'ai de grandes aptitudes pour la mécanique, ainsi que vous pouvez le constater à la façon dont j'ai réussi à brancher l'appareil électronique-acoustique à l'aide duquel je dicte ce mémoire.

Je suis un organisme mammifère solitaire qui a accompli des actes d'héroïsme au profit de votre espèce et qui souhaite, pour toute récompense, être autorisé à entretenir des relations plus intimes (« amour ») avec miss Lisabeth Calkins. Je supplie les bienveillants représentants de l'*H. sapiens* de lui parler en ma faveur. Je suis loyal, digne de confiance, sérieux, dévoué et extrêmement intelligent.

Je m'efforcerais, dans toute la mesure de mes moyens, de lui offrir une compagnie agréable et de lui faire connaître de grandes satisfactions d'ordre émotionnel (« bonheur »).

Permettez-moi de vous donner sur la situation les détails nécessaires :

Premièrement : mon emploi.

La Compagnie Gérard-Worzel de récupération de l'eau de mer occupe une position de premier plan sur la côte nord de l'île de Sainte-Croix, aux Antilles. Elle travaille selon le principe de la condensation atmosphérique. Je sais cela par miss Calkins (« Lisabeth ») qui m'a décrit en grand détail le fonctionnement de l'usine. Le travail de celle-ci consiste à récupérer un peu de l'eau douce – dont le volume est évalué à quelque huit cents millions de litres par jour – transportée sous forme de vapeur par la couche d'air inférieure qui balaie chaque kilomètre de la côte exposée au vent.

Un tuyau de neuf mètres de diamètre recueille de l'eau de mer froide à une profondeur pouvant aller jusqu'à neuf cents mètres et la transporte à environ deux kilomètres de notre station.

Le tuyau débite chaque jour quelque cent vingt millions de litres d'eau à une température de cinq degrés centigrades. Cette eau est acheminée vers notre condensateur, qui capte environ un milliard de mètres cubes d'air tropical par jour. La température de cet air est de vingt-cinq degrés centigrades et son degré d'humidité de soixante-dix à quatre-vingts pour cent. Quand l'air entre en contact avec l'eau de mer froide du condensateur, sa température tombe à dix degrés centigrades et son humidité atteint cent pour cent, ce qui nous permet d'extraire environ soixante litres d'eau par mètre cube d'air. Cette eau

dépourvue de sel (« eau douce ») est envoyée dans le principal réservoir de l'île, car Sainte-Croix n'a pas un approvisionnement naturel suffisant en eau propre à la consommation par les êtres humains. Les fonctionnaires du Gouvernement qui viennent, à l'occasion d'une cérémonie, visiter nos installations se plaisent à reconnaître que, sans notre usine, la grande expansion industrielle de Sainte-Croix n'aurait pu être réalisée.

Pour des raisons d'économie, nous travaillons en accord avec une entreprise aquaculturelle (« pisciculture ») qui utilise notre trop-plein. Quand notre eau de mer est passée par le condensateur, elle doit être évacuée.. Cependant, comme elle provient d'une région basse de l'océan, sa teneur en phosphates dissous et en nitrates est de quinze cents pour cent plus élevée qu'à la surface. Cette eau riche et nourrissante est donc expédiée de notre condensateur à une lagune circulaire contiguë d'origine naturelle (« lagon corallien ») qui est peuplée de poissons. Dans un milieu aussi fertile, le poisson est extrêmement fécond, et la production de nourriture ainsi obtenue est assez grande pour compenser les frais de fonctionnement de nos pompes.

(Quelques humains dénués de jugement considèrent comme peu moral le fait d'employer des dauphins pour aider à la pisciculture. Il leur paraît dégradant pour nous de contribuer à produire des créatures aquatiques – c'est-à-dire semblables à nous – destinées à servir de nourriture à l'*H. sapiens*. Qu'on me permette simplement de faire remarquer : primo, qu'aucun d'entre nous ne travaille ici sous la contrainte ; et secundo, que mon espèce n'estime nullement immoral le fait de se nourrir de créatures aquatiques. Nous-mêmes, nous mangeons des poissons.)

Mon rôle dans la Compagnie Gerard-Worzel de récupération de l'eau de mer est important. Je fais (moi, « Ismaël ») fonction de contremaître de l'équipe d'entretien. J'ai sous mes ordres neuf membres de mon espèce. Notre tâche consiste à contrôler et à entretenir les valves d'admission de la principale conduite d'eau de mer. Ces valves, en effet, sont fréquemment obstruées par la présence d'organismes primaires comme les astéries ou les algues, qui empêchent le bon fonctionnement de l'installation. Il nous faut donc descendre, à intervalles réguliers, pour remédier à cette obstruction. Normalement, ce travail peut se faire sans recourir à des organes de manipulation (« doigts ») dont nous sommes, malheureusement, dépourvus.

(Certains d'entre vous ont objecté qu'il est indécent de faire appel à des dauphins pour ce travail, alors que des représentants de l'*H. sapiens* sont en chômage. La réponse intelligente à faire à cette remarque est primo, que nous sommes admirablement constitués par

la nature pour évoluer sous l'eau sans avoir besoin d'utiliser aucun appareil respiratoire spécial ; et secundo, que seul un être humain hautement qualifié serait capable de remplir ces fonctions. Or, les êtres humains de ce genre se rencontrent très rarement sur le marché du travail.)

Voilà maintenant deux ans et quatre mois que j'occupe mon poste et, pendant cette période, il ne s'est produit aucune interruption importante dans le fonctionnement des valves à l'entretien desquelles je suis préposé.

À titre de compensation pour le travail que j'effectue (« salaire »), je reçois un gros approvisionnement en nourriture. Bien entendu, pour un salaire comme celui-là, on pourrait engager un simple requin. Mais, outre mes seaux de poisson quotidiens, je bénéficie d'avantages inestimables, tels que la compagnie des êtres humains et la possibilité de développer mon intelligence latente grâce à la consultation d'ouvrages qui me permettent d'enrichir mon vocabulaire et divers moyens d'instruction. Comme vous pouvez le constater, j'ai tiré le meilleur parti des occasions qui m'étaient ainsi offertes de parfaire mon éducation.

Deuxièmement : miss Lisabeth Calkins.

Son dossier est classé ici. J'ai pu le consulter à l'aide de l'appareil d'enregistrement sur bobine qui est installé à proximité du bassin réservé à l'exercice des dauphins. Grâce à cet appareil et à l'enseignement oral qu'il dispense, je suis à même de connaître tout ce qui se trouve dans les archives de la Compagnie. Personne, sans doute, n'a jamais supposé qu'un dauphin souhaiterait consulter les dossiers du personnel.

Miss Calkins a vingt-sept ans. Elle est donc de la même génération que mes prédécesseurs génétiques (« parents »). Cependant, je ne partage pas le préjugé qui a cours chez beaucoup de représentants de *l'H. sapiens* en ce qui concerne les relations émotionnelles avec des femelles plus âgées. D'ailleurs, si l'on tient compte de la différence des espèces, miss Lisabeth et moi sommes du même âge. Elle a atteint sa maturité sexuelle en arrivant à peu près à la moitié de son âge actuel. Il en est de même pour moi.

(Je dois reconnaître qu'on peut la considérer comme ayant légèrement dépassé l'âge optimum auquel les femelles humaines prennent un compagnon permanent. Je suppose qu'il n'est pas dans ses habitudes de contracter des unions temporaires, car son dossier n'indique pas qu'elle se soit jamais reproduite. Il se peut d'ailleurs que les humains n'aient pas nécessairement des petits à chacun de leurs accouplements annuels – ou même que ces accouplements aient lieu

au hasard, à des époques indéterminées et sans aucun rapport avec le processus de la reproduction. Bien que cela me semble étrange et, en quelque sorte, contraire aux usages, je conclus, d'après certaines indications que j'ai recueillies, que tel pourrait bien être le cas. Les ouvrages qui me sont accessibles donnent peu de renseignements sur les habitudes des humains en matière d'accouplement. Il me faudra en apprendre davantage à ce sujet.)

Lisabeth – comme je me permets de l'appeler en secret – est haute d'un mètre soixante (les humains ne se mesurent pas par « longueurs ») et pèse cinquante-deux kilos. Ses cheveux sont dorés (« blonds ») et elle les porte longs. Sa peau, quoique brunie par l'exposition au soleil, est assez claire. L'iris de ses yeux est bleu. Les conversations que j'ai eues avec des humains m'ont appris qu'elle était considérée par ceux-ci comme belle. Certains mots que j'ai pu surprendre alors que j'évoluais à la surface de l'eau m'ont fait comprendre que la plupart des mâles de la station éprouvaient à son égard d'intenses désirs sexuels. Moi aussi, je la considère comme belle, dans la mesure où je suis à même d'apprécier la beauté humaine (et je crois l'être). Mais je ne suis pas certain d'éprouver effectivement des désirs sexuels envers Lisabeth. Ce que je ressens, c'est plutôt une constante envie de sa présence, de sa proximité – envie que je traduis en termes sexuels dans le seul but de me la rendre plus compréhensible à moi-même.

Certes, Lisabeth ne possède pas les traits physiques que je recherche d'ordinaire chez une compagne (nez proéminent, nageoires luisantes). Si nous tentions de faire l'amour ensemble, au sens anatomique du terme, il en résulterait certainement pour elle une souffrance ou même une blessure. Tel n'est pas mon souhait. Les caractéristiques physiques qui la rendent si désirable aux yeux des mâles de son espèce (glandes mammaires très développées, cheveux brillants, traits fins, longs membres arrière ou « jambes », etc.) sont pour moi dénuées d'importance et ont même, en fait, une valeur négative. En ce qui concerne les deux glandes lactaires qui ornent sa région pectorale, elles ressortent de telle façon qu'elles ne peuvent qu'entraver ses mouvements lorsqu'elle nage. C'est là une bien piètre architecture, et je suis incapable de trouver beau un édifice dont les lignes sont mal tracées. Il est évident que Lisabeth elle-même déplore la grosseur excessive et le mauvais emplacement de ces glandes, car elle prend soin de les dissimuler à tout moment par un léger vêtement. Les autres employés de la Compagnie étant tous mâles, ne possèdent que des glandes mammaires rudimentaires qui ne détruisent en rien la ligne de leur corps, en sorte qu'ils laissent ces glandes à nu.

Quelle est donc la cause de l'attraction que j'éprouve envers Lisabeth ?

Elle résulte du besoin que je ressens de sa compagnie. J'ai l'impression que Lisabeth me comprend comme ne peut le faire aucun représentant de ma propre espèce. Il s'ensuit donc que je suis plus heureux en sa compagnie que loin d'elle. Cette impression date de notre première rencontre. Lisabeth, qui est une spécialiste des relations humano-cétacées, est arrivée à Sainte-Croix il y a quatre mois, et on m'a prié alors d'amener à la surface l'équipe que je dirige pour la lui présenter. J'ai fait un grand bond hors de l'eau pour mieux la voir, et j'ai pu constater aussitôt qu'elle appartenait à une espèce plus belle et plus fine que celle des humains que j'avais connus jusque-là. Son corps, plus délicat, paraissait tout à la fois fragile et puissant, et la grâce de ses mouvements formait un agréable contraste avec la gaucherie des mâles que j'avais rencontrés. De plus, ce corps n'était pas couvert de ces poils rudes qui sont si vilains à regarder pour ceux de mon espèce. (J'ignorais alors que ce qui rendait Lisabeth différente des autres employés de la Compagnie venait du fait qu'elle était de sexe féminin. Je n'avais encore jamais vu de femelle humaine. Mais j'ai vite appris à reconnaître la différence.)

Je me suis avancé, j'ai branché l'appareil acoustique qui me permettait d'établir un contact avec elle, et je lui ai dit :

« Je suis le contremaître de l'équipe chargée de l'entretien. Ma désignation par unité structurale est TT-66.

— N'avez-vous pas de nom ? m'a-t-elle demandé.

— Quel est le sens du terme *nom* ?

— Votre... votre désignation par unité structurale... Pas simplement TT-66. Je veux dire que... cela ne suffit pas. Ainsi, mon nom à moi est Lisabeth Calkins et je... »

Elle a levé les yeux vers le directeur de l'usine, en demandant avec un hochement de tête surpris :

« Ces travailleurs n'ont-ils donc pas de *nom* ? »

Le directeur ne voyait pas pourquoi des dauphins auraient dû avoir des noms, mais Lisabeth estimait que c'était nécessaire. Cela lui tenait à cœur et, comme c'était à elle, désormais, que revenait la charge d'établir la liaison avec nous, elle nous a aussitôt donné des noms à tous. C'est ainsi que j'ai reçu celui d'Ismaël. Ce nom – m'a dit Lisabeth – était celui d'un homme qui avait pris la mer, avait connu de multiples et merveilleuses aventures et les avait toutes racontées dans un livre que toute personne cultivée devait lire. Par la suite, j'ai pris connaissance de l'histoire d'Ismaël – de cet autre Ismaël – et je dois convenir qu'elle est vraiment extraordinaire. Pour un être humain, il a fait preuve de beaucoup de perspicacité à l'égard des baleines – lesquelles, pourtant, sont de stupides créatures envers qui je n'éprouve guère de respect. Je suis fier de porter le nom d'Ismaël.

Après nous avoir donné à chacun un nom, Lisabeth a sauté dans la

mer et s'est mise à nager avec nous. Je dois vous avouer que la plupart des êtres de mon espèce éprouvent une sorte de mépris envers vous autres, humains, pour votre peu d'aptitude à la natation. Grâce, sans doute, à mon intelligence au-dessus de la normale – à moins que ce soit à cause de la compassion que vous m'inspirez – je ne partage pas ce mépris. Je vous admire, au contraire, pour le zèle et l'énergie que vous apportez à nager et je considère que, compte tenu de tous vos handicaps, vous n'êtes pas tellement, mauvais à cet exercice. Ainsi que je me plais à le rappeler à ceux de mon espèce, vous vous débrouillez beaucoup mieux dans l'eau que nous ne le ferions sur la terre ferme. Quoi qu'il en soit, Lisabeth nage bien, selon les critères humains, et nous avons aimablement réglé notre allure sur la sienne. Ensemble, nous avons batifolé pendant un moment dans l'eau jusqu'à ce que, m'empoignant par ma nageoire dorsale, elle se soit écriée : « Emmène moi faire un tour, Ismaël ! » Je tremble encore au souvenir du contact de son corps sur le mien. Elle s'est assise à califourchon sur mon dos, les jambes serrées autour de mon corps, et je suis parti à toute vitesse, effleurant à peine la surface de l'eau. Le rire de Lisabeth témoignait du plaisir qu'elle ressentait, et je l'élançais de plus en plus vite dans l'air. Ce n'était là qu'une manifestation de mes qualités purement physiques. Je ne faisais appel à aucune de mes extraordinaires capacités intellectuelles. En d'autres termes, je voulais simplement lui faire voir ce qu'est, par nature, un dauphin. Lisabeth était ravie. Même lorsque je plongeais, l'emmenant avec moi sous la mer à une profondeur telle qu'elle aurait pu redouter la pression de l'eau sur son corps, elle gardait les jambes bien serrées autour de moi et ne donnait aucun signe de frayeur. Et, lorsque nous revenions à la surface, je l'entendais pousser des cris de joie.

Par cette démonstration de pure animalité, j'avais fait une forte impression sur elle. Je connaissais suffisamment les êtres humains pour pouvoir interpréter l'expression que je lisais sur son visage empourpré et joyeux. Il me restait maintenant à lui faire connaître les traits plus subtils de mon caractère – à lui montrer que, même pour un dauphin, j'avais l'esprit extraordinairement vif, que je comprenais et apprenais avec une étonnante facilité.

J'étais, d'ores et déjà, amoureux d'elle.

Au cours des semaines qui ont suivi, nous avons eu ensemble de nombreuses conversations. Je ne crois pas me flatter en vous disant qu'elle a très vite réalisé à quel point j'étais extraordinaire. Mon vocabulaire, déjà important au moment où Lisabeth est entrée à la Compagnie, s'est rapidement développé grâce au stimulant que m'apportait sa présence. J'ai appris d'elle beaucoup de choses. Elle m'a donné accès à des connaissances qu'aucun dauphin ne semblait destiné à acquérir. J'ai fait preuve dans mon milieu d'une finesse et

d'une perspicacité qui m'étonnaient moi-même. En peu de temps, j'ai atteint mon niveau d'instruction actuel. Vous serez certainement d'accord avec moi pour reconnaître que je m'exprime avec plus d'éloquence que ne le font la plupart des êtres humains. J'ose espérer que l'ordinateur chargé d'imprimer ce mémoire ne me trahira pas en insérant dans le texte des fautes de ponctuation ou en orthographiant mal les mots que je prononce.

Mon amour pour Lisabeth est devenu de jour en jour plus profond et plus complet. J'ai compris pour la première fois le sens du mot jalousie lorsque j'ai vu l'objet de mon amour se promener bras dessus bras dessous sur la plage avec Madison, l'un des électriciens de l'usine. J'ai connu la colère lorsque j'ai surpris les remarques égrillardes et vulgaires des mâles humains qui regardaient passer Lisabeth. Le pouvoir de fascination qu'elle exerce sur moi m'a conduit à explorer bien des sentiers de l'expérience humaine. Je n'ai pas osé parler de tout cela avec elle, mais les conversations que j'ai pu avoir avec d'autres membres du personnel de la base m'ont fait comprendre certains aspects du phénomène que les humains appellent « amour ». Je me suis fait expliquer aussi le sens des mots vulgaires que j'avais entendu prononcer par des mâles derrière le dos de Lisabeth. La plupart avaient trait à un désir de s'unir, à elle (apparemment à titre temporaire), mais il y avait aussi des remarques flatteuses sur ses glandes mammaires (pourquoi, je me le demande, les femelles humaines ont-elles des mamelles aussi agressives ?), et même sur la partie arrondie qui se trouve en bas de son dos, juste au-dessus de l'endroit où son corps se divise pour former les deux membres de derrière. J'avoue que cette région me fascine, moi aussi : il me paraît si *étrange* qu'un corps puisse se partager ainsi par le milieu !

Je n'ai jamais fait connaître explicitement à Lisabeth les sentiments qu'elle m'inspirait. J'ai essayé de l'amener peu à peu à comprendre que je l'aimais. Je croyais que, lorsqu'elle aurait bien pris conscience de cet amour, nous pourrions ensemble commencer à faire des projets en vue d'une sorte d'avenir commun.

Quel insensé j'étais !

Troisièmement : le complot.

Une voix virile a demandé :

« Comment diable allez-vous vous y prendre pour soudoyer un dauphin ? »

Une autre voix, plus délicate, a répondu :

« Laissez-moi faire.

— Qu'allez-vous lui offrir ? Dix boîtes de sardines ?

Ce dauphin-là est d'un genre spécial. Il est même un peu bizarre.

C'est un savant. Nous pourrions facilement l'avoir. »

Ils ne savaient pas que je pouvais les entendre. Je flottais juste au-dessous de la surface de l'eau, dans ma cuve de repos, en attendant le changement d'équipe. Nous autres, dauphins, sommes doués d'une ouïe très fine et je percevais facilement ces paroles. J'ai senti aussitôt que quelque chose allait de travers, mais j'ai conservé ma position comme si de rien n'était.

Un des hommes a crié :

« Ismaël ! C'est vous, Ismaël ? »

Je suis remonté à la surface, dans ma cuve. Trois hommes se tenaient debout devant moi. L'un d'eux était un technicien de la Compagnie, mais je n'avais jamais vu les deux autres. Ceux-ci portaient des vêtements qui les couvraient depuis les pieds jusqu'à la gorge, ce qui m'indiqua aussitôt qu'ils étaient étrangers à la base. Je méprisais le technicien, car il faisait partie de ceux qui avaient émis des remarques vulgaires sur les glandes mammaires de Lisabeth.

« Regardez-le, messieurs, a-t-il dit. Déjà usé alors qu'il est encore dans la fleur de l'âge ! Voilà bien une victime de l'exploitation humaine ! »

Puis, s'adressant à moi, il a repris :

« Ismaël, ces messieurs font partie de la Ligue pour la répression de la cruauté envers les espèces douées d'intelligence. Vous avez entendu parler de cette organisation ?

— Non, ai-je répondu.

— Ils s'efforcent de mettre un terme à l'exploitation des dauphins, à leur asservissement par les humains, à l'usage criminel fait par ceux-ci de l'unique espèce intelligente – en dehors de la leur – qui existe sur cette planète. Ils désirent vous venir en aide.

— Je ne suis pas un esclave, ai-je protesté. Je reçois une compensation pour mon travail.

— Quelques poissons puants ! s'est écrié d'un ton méprisant l'un des hommes vêtus de pied en cap. Ils vous exploitent, Ismaël ! Ils vous obligent à faire un travail dangereux et répugnant pour un salaire dérisoire !

— Il faut que cela cesse, a déclaré son compagnon. Nous voulons faire savoir au monde que l'époque des dauphins-esclaves est révolue. Aidez- nous, Ismaël ! Aidez-nous à vous aider ! »

Il va sans dire que j'étais hostile à leurs prétentieux desseins. Un dauphin doué d'un esprit moins avisé que le mien le leur aurait sans doute déclaré tout net, faisant ainsi échouer leur complot. Mais je leur ai demandé d'un ton rusé :

« Que voulez-vous que je fasse ?

— Sabotez les valves d'admission, » a répondu vivement le technicien.

Malgré moi, je me suis écrié avec un reniflement de colère et de surprise :

« Trahir la confiance qu'on a mise en moi ? Comment pourrais-je !

— Il y va de votre propre intérêt, Ismaël. Tenez, voici comment les choses devront se passer : vous et les membres de votre équipe obturez les valves d'admission et l'usine cessera de fonctionner. La panique se répandra aussitôt dans toute l'île. Les équipes humaines préposées à la vérification des appareils descendront voir ce qui se passe ; mais, aussitôt qu'elles auront débouché les valves, vous les obturez de nouveau. Des réserves d'eau devront être expédiées de toute urgence à Sainte-Croix. Cela ne manquera pas d'attirer l'attention publique sur le fait que toute la vie de cette île dépend du travail des dauphins – travail considérable et rétribué de façon dérisoire ! Pendant la crise qui s'ensuivra, nous ferons connaître votre histoire au monde entier. Nous inviterons tous les humains à dénoncer la manière outrageante dont vous êtes traités. »

Loin de protester que je ne ressentais, pour ma part, aucun outrage, j'ai répliqué astucieusement :

« Peut-être y a-t-il là quelque danger pour moi.

— Quelle sottise !

— On me demandera pourquoi je n'ai pas débouché les valves. Je suis responsable de leur entretien. J'aurai des ennuis. »

Pendant un moment, nous avons discuté cette question. Puis le technicien m'a dit :

« Écoutez, Ismaël, nous savons bien que cette affaire comporte des risques ; c'est pourquoi nous sommes disposés à vous offrir une récompense supplémentaire si vous acceptez de vous charger de ce travail.

— Quel genre de récompense ?

— Tout ce qui pourra vous faire plaisir. Nous savons que vous avez des goûts littéraires et nous pourrions vous procurer pièces de théâtre, poèmes, romans ou autres choses de ce genre. Nous vous abreuverons de littérature si vous consentez à nous aider. »

Je ne pouvais qu'admirer leur habileté : ils savaient exactement à quels mobiles faire appel pour obtenir mon consentement.

« Eh bien, c'est d'accord, ai-je enfin dit.

— Dites-nous simplement ce que vous désirez en récompense.

— N'importe quoi qui ait trait à l'amour.

— À l'amour ?

— Oui, à l'amour : aux rapports entre l'homme et la femme. Apportez-moi des poèmes d'amour, des histoires d'amants célèbres. Apportez-moi des descriptions de l'étreinte amoureuse. Il faut que je comprenne ces choses.

— C'est le *Kama Sutra* qu'il veut, a dit l'homme qui se trouvait à

gauche.

— Eh bien, nous lui apporterons le *Kama Sutra*, a répliqué celui de droite.

Quatrièmement : ma riposte aux criminels.

Ils ne m'ont pas apporté le texte intégral du *Kama Sutra*, mais ils m'ont apporté bien d'autres choses, notamment une bobine sur laquelle étaient enregistrés des extraits du fameux traité. Pendant plusieurs semaines, je me suis consacré à l'étude de tout ce qui a pu être écrit sur l'amour humain. Mais il y a dans les textes de terribles lacunes, de telle sorte que bien des aspects de ce qui se passe chez l'homme demeure encore incompréhensible pour moi. L'union des corps n'a rien qui me surprenne, mais je suis déconcerté par les rites qui entourent la chasse, au cours de laquelle l'homme doit se montrer entreprenant et la femme prétendre ne pas être en chaleur ; la distinction entre l'union temporaire et l'union permanente (« mariage ») me paraît extrêmement subtile ; je ne parviens pas à comprendre les systèmes compliqués de tabous et d'interdictions que les humains ont inventés. Je dois reconnaître ici mon unique échec d'ordre intellectuel : à la fin de mes études, je n'en savais guère davantage sur la façon dont je devais me conduire vis-à-vis de Lisabeth qu'au moment où les conspirateurs étaient venus me suborner.

Maintenant, ceux-ci m'invitaient à jouer le rôle qu'ils m'avaient assigné.

Naturellement, je ne pouvais pas trahir la Compagnie pour laquelle je travaillais. Je savais bien que ces hommes n'étaient pas, comme ils le prétendaient, les ennemis déclarés de ceux qui, selon eux, nous exploitaient. Pour quelque raison connue d'eux seuls, ils voulaient voir fermer l'usine, voilà tout. Et ils avaient invoqué leurs prétendues sympathies envers ceux de mon espèce pour obtenir ma collaboration. Quant à moi, je n'ai pas le sentiment d'être exploité.

Était-il incorrect de ma part d'accepter d'eux une rémunération si je n'avais pas l'intention de les aider ? J'en doute. Ils voulaient se servir de moi, alors que c'était moi qui me servais d'eux. Il arrive parfois qu'une espèce supérieure doive exploiter celles qui lui sont inférieures pour acquérir des connaissances.

Ils sont venus me trouver pour me demander de saboter les valves ce soir-là. J'ai répondu :

« Je ne suis pas certain d'avoir bien compris ce que vous attendiez exactement de moi. Voudriez-vous me redonner vos instructions ? »

J'avais adroitement branché un appareil enregistreur dont Lisabeth se servait pour ses séances d'études avec les dauphins. Les hommes

m'ont donc expliqué de nouveau que le sabotage des valves sèmerait la panique dans toute l'île et mettrait en lumière les conditions d'asservissement dans lesquelles étaient tenus les dauphins. Je leur ai posé question sur question pour leur arracher des détails et donner à chacun l'occasion de faire enregistrer sa voix. Quand ils ont eu fini d'exposer leur programme, j'ai dit :

« Très bien. Quand ce sera mon tour de prendre la relève, j'agirai selon vos instructions.

— Et les autres membres de votre équipe ?

— Je leur donnerai l'ordre, dans l'intérêt de notre espèce, de laisser les valves dans l'état où elles sont. »

Ils sont repartis, l'air très satisfaits d'eux-mêmes. Dès qu'ils se sont éloignés, j'ai appuyé avec le bout de mon nez sur le bouton servant à appeler Lisabeth. Elle est arrivée très vite. Je lui ai montré la bobine placée dans l'appareil, en lui disant d'un ton solennel :

« Écoutez cela. Et, ensuite, prévenez la police de l'île ! »

Cinquièmement : la récompense de l'héroïsme.

Les trois hommes furent arrêtés. Ils ne s'intéressaient en aucune manière à la lutte contre l'exploitation des dauphins par les humains. C'étaient des membres d'un groupement subversif (des « révolutionnaires ») qui avaient cherché à abuser de la naïveté d'un pauvre dauphin pour amener celui-ci à les aider à semer le désordre dans l'île. Par ma loyauté, mon courage et mon intelligence, j'avais réussi à contrecarrer leur vilain projet.

Un peu plus tard, Lisabeth est venue me trouver alors que je prenais un peu de repos dans ma cuve, et m'a dit :

« Vous avez été admirable, Ismaël ! Entrer ainsi dans leur jeu pour les amener à enregistrer eux-mêmes leurs aveux, c'était une idée sensationnelle ! Vous êtes un merveilleux dauphin, Ismaël ! »

J'étais transporté de joie. Le moment était venu. J'ai bredouillé : « Lisabeth, je vous aime. »

Bien que j'aie prononcé ces mots très bas, ils ont résonné contre les parois de la cuve comme s'ils sortaient d'un haut-parleur. L'écho les a modulés, amplifiés, les transformant en de rauques grognements plus dignes d'un misérable phoque que d'un merveilleux dauphin. « ... vous aime... vous aime- vous aime... »

« Voyons, Ismaël ! s'est écriée Lisabeth.

— Je ne puis vous dire tout ce que vous représentez pour moi, ai-je repris. Venez vivre avec moi, ma bien-aimée. Lisabeth ! Lisabeth ! Lisabeth ! »

Des torrents de poésie s'échappaient de mon museau. Je déversais sur Lisabeth des flots d'éloquence. Puis je l'ai suppliée de monter dans

ma cuve et de me permettre de l'embrasser. Elle s'est mise à rire, en alléguant qu'elle n'était pas habillée pour nager. C'était vrai, car elle arrivait de la ville où elle s'était rendue pour assister aux arrestations.

Mais je l'ai si bien priée et implorée qu'elle a fini par céder. Elle a retiré ses vêtements et elle est montée dans la cuve. Pendant un moment, j'ai pu contempler sa beauté à nu. Ce que j'ai vu m'a bouleversé : ces vilaines glandes mammaires tremblotantes que, d'ordinaire, elle prenait sagement soin de cacher ; ces bandes de peau d'une pâleur malade aux endroits que le soleil n'avait pu atteindre ; cette touffe de poils inattendue... Mais, dès qu'elle est entrée dans l'eau, oubliant les imperfections physiques de ma bien-aimée, je me suis élancé vers elle en criant : « Mon amour ! Mon cher amour ! » et je l'ai entourée de mes nageoires en ce que j'imaginais être une étreinte humaine. « Lisabeth ! » ai-je murmuré. Nous nous sommes laissés glisser sous l'eau. Pour la première fois de ma vie, j'ai connu la véritable passion, celle que chantent les poètes, celle dont l'esprit le plus froid se sent parfois envahi. J'ai pressé Lisabeth contre moi. Je sentais les extrémités de ses membres de devant (« poings ») frapper contre la région pectorale de mon corps, et j'ai cru d'abord voir là le signe d'une passion égale à la mienne. Puis l'idée que, peut-être, ma compagne manquait d'air a germé dans mon cerveau embrumé par l'amour. Vivement, je suis remonté à la surface. Ma bien-aimée, étouffant et haletant, a aspiré une bouffée d'air, tout en se débattant pour m'échapper. Surpris, j'ai relâché mon étreinte. Lisabeth s'est enfuie hors de la cuve et s'est laissée retomber sur le bord, épuisée, tremblant de tout son pauvre corps à la peau pâle. « Pardonnez-moi ! » ai-je mugi. « Je vous aime, Lisabeth ! C'est par amour pour vous que j'ai sauvé la Compagnie ! » Elle a réussi à plisser ses lèvres en un mouvement gracieux pour indiquer qu'elle n'était pas en colère contre moi (un « sourire »), et, d'une voix faible, elle a dit :

« Vous avez failli me noyer, Ismaël !

— Je me suis laissé emporter par mes sentiments, ai-je expliqué. Revenez dans la cuve. Je vous promets de me montrer plus doux désormais. Vous avoir auprès de moi...

— Oh ! Ismaël ! Que dites-vous là ?

— Je vous aime ! Je vous aime ! »

J'ai entendu un bruit de pas. Madison s'approchait en courant. Vivement, Lisabeth a placé ses mains sur ses glandes mammaires et a recouvert d'un des vêtements qu'elle avait enlevés la partie inférieure de son corps. Cela m'a fait de la peine car, si elle prenait soin de cacher à cet homme les vilaines parties d'elle-même, n'était-ce pas la preuve de son amour pour lui ?

Il a demandé :

« Est-ce que tout va bien, Liz ? Je vous ai entendu crier...

Ce n'est rien, Jeff, » a-t-elle répondu. C'est simplement Ismaël qui a voulu m'embrasser dans la cuve. Figurez-vous, Jeff, qu'il est amoureux de moi ! A-t-on jamais pu imaginer une chose pareille : Ismaël amoureux de moi ! »

Ils ont ri ensemble, narquoisement, de ce dauphin consumé d'amour.

Avant que l'aube se lève, je suis parti très loin en mer. J'ai nagé là où vont nager les dauphins, à l'écart des hommes et de leurs mesquineries. Le rire moqueur de Lisabeth résonnait encore dans ma tête, mais je savais qu'elle n'avait pas eu l'intention de se montrer cruelle. Elle, qui me connaît mieux que quiconque, n'avait pu s'empêcher de rire de mon absurdité.

Je suis resté plusieurs jours en mer à bercer mon chagrin, oubliant les tâches qui m'attendaient à la Compagnie. Puis, tandis que la douleur aiguë faisait place peu à peu à une morne souffrance, j'ai repris le chemin de l'île. Au passage, j'ai croisé une femelle de mon espèce. Elle était depuis peu en chaleur et s'est offerte à moi, mais je me suis contenté de lui dire de me suivre, et elle a obéi. À plusieurs reprises j'ai dû chasser d'autres mâles qui voulaient abuser d'elle. Je l'ai amenée à la base, dans le bassin que les dauphins utilisent pour leurs exercices sportifs. Un membre de mon équipe – celui qui porte le nom de Mordred – est venu prendre mes ordres. Je lui ai dit d'aller prévenir Lisabeth que j'étais de retour.

Lisabeth est apparue sur le rivage. Elle m'a adressé un sourire et un signe de la main, en m'appelant d'un ton joyeux.

Sous ses yeux, j'ai folâtré avec la femelle de mon espèce. Ensemble, nous avons dansé la danse des amours ; nous avons fouetté du bout de nos nageoires la surface de l'eau ; nous avons fait de grands bonds hors de l'eau, en poussant des mugissements d'allégresse.

Lisabeth nous observait et je priais tout bas pour qu'elle soit jalouse.

J'ai saisi ma compagne, je l'ai attirée dans les profondeurs de la mer, je l'ai prise avec violence, puis je l'ai lâchée pour qu'elle aille porter ailleurs ma progéniture. Ensuite, je suis allé rejoindre Mordred et je lui ai ordonné :

« Va dire à Lisabeth que j'ai trouvé un autre amour mais que peut-être, un jour, je lui pardonnerai. »

Il m'a regardé d'un œil vitreux et s'est dirigé en nageant vers le rivage.

Ma tactique a échoué. Lisabeth m'a fait répondre que je serais le bienvenu si je voulais reprendre mon travail et que, si elle m'avait offensé, elle en était navrée ; mais il n'y avait pas trace de jalousie dans son message. Depuis lors, mon âme s'est desséchée comme une algue pourrie. De nouveau, je m'emploie à nettoyer les valves d'admission d'eau, comme une bonne bête que je suis... moi, Ismaël, qui ai lu Keats et Donne ! Oh ! Lisabeth ! Ne sentez-vous pas quelle

souffrance est la mienne ?

Ce soir, dans l'obscurité, j'ai raconté mon histoire. Qui que vous soyez, vous qui l'avez entendue, venez en aide à un pauvre être solitaire, mammifère et aquatique, qui désire établir des contacts intimes avec une femelle d'une autre espèce. Parlez en ma faveur à Lisabeth. Louez mon intelligence, ma loyauté et mon dévouement.

Dites-lui que je lui donne encore une chance. Je lui offre une dernière fois l'occasion de connaître une aventure unique et exaltante. Je l'attendrai demain soir près du récif. Qu'elle nage jusqu'à moi. Qu'elle vienne étreindre le pauvre Ismaël solitaire, lui murmurant à l'oreille des mots d'amour. Du fond du cœur... oui, du fond du cœur, Lisabeth, la bête insensée vous souhaite une bonne nuit, avec les mugissements qui sont chez elle la marque du plus profond amour.

Traduit par DENISE HERSANT.

Ismael in love.

NE SOUS-ESTIMEZ JAMAIS...

par Theodore Sturgeon

Voici le premier docteur de ce recueil. Un docteur qui n'est pas un médecin mais un chercheur. Un grand manipulateur du corps humain, investi de ce pouvoir que confère la science et très capable de s'en servir pour faire le bonheur des gens malgré eux. Un homme froid et sûr de lui, ne se fiant qu'à la raison qui lui confère l'infailibilité. Un homme qui ne croit qu'à la science. Et qui un jour se pose un problème inattendu : pourquoi les hommes ne pensent-ils qu'à « ça » ? Sur un sujet pareil, il y a et il y aura des hommes de science plus inflexibles que Torquemada, et sans doute plus efficaces. Des gens très dangereux Mais quand le docteur a une femme et que l'auteur s'appelle Sturgeon, on peut s'attendre à des incidents de parcours...

La prochaine fois que nous crachons un engin nucléaire sur l'île de Pâques ou ailleurs, Messieurs, gardez l'œil sur votre femme ou votre petite amie les quelques semaines suivantes. Peut-être le professeur a-t-il corrigé son erreur, et... Mais espérons bien que non.

Si les événements prédits dans cette histoire arrivaient jamais, ils provoqueraient plus de chaos et de catastrophes que ne le pourrait un passage des États-Unis au communisme. Et tout ça pour une différence apparemment minime ! De plus, la consternation serait tout aussi grande en Union soviétique et dans ses satellites du bloc communiste que dans le « Monde libre ». Ce serait véritablement une révolution mondiale d'une portée sans précédent.

« ELLE a fait montre d'un sérieux toupet, bien-sûr, dit Lucinda en passant la confiture d'orange, mais un toupet coiffé de main de maître. Toute cette histoire m'a mise en rage, et pourtant en même temps j'étais ravie. »

Méticuleusement, le docteur Lefferts replia le *Journal de l'Institut de Microbiologie* qui venait d'arriver, le posa sur l'exemplaire de *Résistance*

des matériaux dans divers alliages radio-isotopiques qui se trouvait à côté de son assiette, et enleva soigneusement son pince-nez. « Tu commences au beau milieu d'un raisonnement, dit-il en prenant un couteau à beurre. Ta pensée est un prédicat sans sujet explicité. Enfin, la description que tu fais de tes réactions contient des éléments qui paraissent s'exclure l'un l'autre. » Il attaqua la confiture d'orange. « Voudrais-tu t'expliquer ? »

Lucinda rit de bon cœur. « Bien sûr, chéri. Où souhaiterais-tu que je commence ? »

— Oh ! fit le docteur Lefferts avec un geste vague, pratiquement n'importe où. N'importe où, vraiment. Fournis seulement plus de données relatives à la question, afin que je puisse en extrapoler l'ensemble de l'épisode, et ce faisant me libérer l'esprit. Sinon, je risque à coup sûr de ruminer cela toute la journée. Lucinda, pourquoi ne cesses-tu de me faire des choses pareilles ?

— Quelles choses, chéri ?

— Me présenter des banalités colorées en des doses calculées précisément pour que j'exige de tout apprendre de ta bouche. J'ai un esprit bien entraîné, Lucinda ; un esprit aiguisé, à la logique exigeante. Il lui est nécessaire d'aller au fond des choses. Et tu le sais bien. Pourquoi me fais-tu des choses pareilles ?

— Parce que, répondit sereinement Lucinda, si je commençais au début et que je continuais dans l'ordre jusqu'à la fin, tu n'écouterais pas.

— Mais bien sûr que... Euh ! après tout, tu as peut-être raison. »

Il mit de la confiture d'orange sur un petit pain anglais en trois bandes parallèles et se mit à les étaler perpendiculairement à leur direction première.

« Tu as raison, chérie. Cela doit être assez pénible pour toi de temps en temps... non ? »

— Mais non, dit Lucinda en souriant, tant que je peux obtenir ton attention complète quand je le veux. Et je le peux ! »

Le docteur Lefferts absorba cette assertion en même temps que le petit pain. Enfin il dit :

« Je dois reconnaître que, avec ta façon de faire inimitable, que l'on nomme je crois... euh... la manière féminine, tu le peux. Du moins en ce qui concerne les questions subalternes. Et maintenant, voudrais-tu avoir la bonté de m'exposer quels stimuli ont été à même de provoquer (on entendit les guillemets dans sa voix) ta « rage » et ton « ravissement » tout à la fois. »

Lucinda se pencha pour verser à nouveau du café dans la tasse qu'il laissait refroidir. C'était une femme épanouie, qui combinait comme sur mesures la grâce et la décontraction. Sa voix était semblable à des coussins moelleux et ses yeux à de l'acier bleui.

« J'étais sur le Boulevard, dit-elle, attendant pour traverser, lorsque cette fille brûla un feu rouge au nez et à la barbe d'un agent de police. On aurait dit une gravure de revue matérialisée et animée : la décapotable jaune vif et la blonde éblouissante en robe jaune vif. Chéri, je crois que tu devrais vraiment appeler en consultation les fabricants de soutien-gorges de l'année pour ta section de Recherches sur l'Antigravité : ils parviennent aux résultats les plus déconcertants. Quoi qu'il en soit, elle était là, et près de la voiture il y avait l'agent de la circulation, aussi rubicond et typiquement irlandais qu'on pourrait le rêver. Il s'est approché d'elle, tonitruant, la sommant de lui dire si elle était fouchtremment daltonienne (je crois bien qu'il a vraiment dit « fouchtremment ») ou si au jour d'aujourd'hui elle se fichait du tiers comme du quart.

— Chez les albinos, dit le docteur Lefferts, la perception des couleurs est... »

Lucinda éleva sa douce voix juste assez pour l'emporter sur lui sans solution de continuité.

« Il y avait là une flagrante violation de la loi, commise sous les yeux mêmes du fonctionnaire chargé de la faire respecter. Je n'ai pas besoin de te dire ce qui aurait dû se produire. Mais ce qui se produisit en réalité, c'est que la jeune personne ne tourna pas les yeux vers lui avant qu'il ait les mains sur la portière. Au soleil, elle avait des cheveux littéralement éblouissants. Quand il fut assez près, c'est-à-dire à bonne portée, elle les rejeta en arrière et lui fit face. À vue d'œil, cette grosse motte de tourbe des marais du Connaught devint molle comme du mastic. Et elle lui dit (si j'avais eu un carnet de musique sur moi, j'aurais pu noter tous les dièses et les bémols de sa voix), elle lui dit : *Oh ! monsieur l'agent, je l'ai fait exprès pour avoir l'occasion de vous voir de près.* »

Le docteur Lefferts fit entendre un léger grognement de désapprobation :

« Et il l'a arrêtée.

— Il n'a rien fait de tel, dit Lucinda. Il lui a fait un signe menaçant avec son gros doigt, comme si c'était un petit enfant qui n'a pas été sage mais qu'on aime tendrement ; et le boniment qu'il s'est mis à débiter comme si on avait appuyé sur le bouton était aussi visible que l'oeillade qu'il lui a décochée. C'est ça qui m'a rendue folle de rage.

— Et à juste titre, dit-il en pliant sa serviette. Les violations de la loi doivent être immédiatement sanc...

— La loi n'y était pas pour grand-chose, répartit Lucinda vivement. Ce qui m'a mise en colère, c'est la certitude de ce qui nous serait arrivé, à toi ou à moi, dans une situation semblable. Nous sommes absolument démunis.

— Je commence à comprendre. » Il remit son pince-nez et lui lança

un regard scrutateur. « Et qu'est-ce qui t'a donc ravie ? »

Elle s'étira avec indolence et ferma à demi les yeux. « La... ce que tu as appelé la *féminité* de la chose. Il est bon d'être femme, mon chéri, et de regarder une femme utiliser sa féminité avec adresse.

— Je conteste l'usage que tu fais du terme « adresse ». Son « adresse » est du même ordre qu'une odeur de musc, ou tout autre sécrétion, chez les animaux inférieurs.

— C'est faux ! contra-t-elle carrément. Chez les animaux inférieurs, un tel appât signifie une chose et une seule, sans restrictions ni arrière-pensées. Chez une femme, cela ne signifie rien de semblable. Peu importe ce que ça *pourrait* signifier : il faut voir ce que ça signifie *en fait*. Imagines-tu un seul instant que la blonde de la décapotable s'offrait au policier ?

— Elle conjecturait une situation dans laquelle...

— Elle ne conjecturait rien de semblable. Elle se dérobait impudemment et insolemment à une contravention, un point c'est tout. Et l'on peut aller un peu plus loin : imagines-tu un quart de seconde que le policier croyait vraiment qu'elle lui faisait des avances ? Bien sûr que non ! Et pourtant c'est une pratique qui prévaut depuis le fond des temps. Les femmes ont toujours été à même d'obtenir des hommes ce qu'elles voulaient en feignant de promettre une chose dont elles savent bien que les hommes la désirent mais ne veulent pas ou ne peuvent pas la prendre. Remarque, je ne parle pas des situations où ce consentement est la question essentielle, mais de celles, infiniment plus nombreuses, où il n'est absolument pas question de se donner : par exemple l'art de se soustraire aux P.V.

— Ou celui de capter, malgré qu'il en ait, l'attention de son mari au petit déjeuner. »

Son éclat de rire fut comme une pluie d'étincelles.

« Tu ferais mieux de partir pour l'Institut, dit-elle. Tu vas être en retard. »

Il se leva, ramassa son livre et sa brochure, et se dirigea lentement vers la porte. Lucinda l'accompagna, passant son bras sous le sien. Soudain il s'arrêta, et, sans la regarder, demanda à voix basse :

« Ce policier s'est laissé manipuler comme un imbécile sans fierté, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, chéri. Et c'est ça qui en faisait un homme. »

Il hocha la tête, comme s'il acceptait la vérité d'une statistique, et quitta la maison en l'embrassant.

« Mon chéri, se dit-elle, ma charmante épure au millimicron chromée et astiquée, je crois que j'ai découvert où tu mets ta vanité. »

Elle le regarda se diriger vers la grille du jardin de son pas égal, sûr et sans hâte. En l'atteignant, il marqua un temps d'arrêt et se retourna.

« Il y a trop longtemps que ça dure, cria-t-il. Je vais y mettre un

terme. »

Lucinda cessa de sourire.

« Puis-je entrer ?

Mais bien sûr, Jenny. » Lucinda alla ouvrir le loquet de la porte de la cuisine. « Entre donc ! Sapristi, tu es en beauté ce matin !

Je t'ai apporté des violettes, dit Jenny essoufflée. Y en a des tas derrière chez moi. Tu as enlevé tes rideaux rouges. C'est un tablier neuf, ça, non ? Dis donc ! tu as pris du bacon canadien au petit déjeuner ! »

Elle passa comme une flèche devant Lucinda pour entrer, petite, mince et vive, les cheveux pleins de soleil et les yeux pleins de clair de lune. « Je peux t'aider à faire la vaisselle ?

— Merci, poupée. » Lucinda prit une coupe de verre peu profonde pour y mettre les violettes.

Jenny, débordante d'activité, fit couler de l'eau chaude dans l'évier. « J'ai tout vu sans le vouloir, dit-elle. Avec ta grande fenêtre panoramique... Lucinda, tu ne laisses *jamais* la vaisselle du petit déjeuner non lavée. Je dis toujours à Bob qu'un jour je serai aussi organisée que toi : tout propre et tout rangé, jamais rien qui manque, jamais pressée, jamais prise de court... Bref, de là-bas, je te voyais rester assise près de la table, là, sans rien faire, la vaisselle non faite et tout... Qu'est-ce qui ne va pas ? Enfin, ne me dis rien si je suis indiscrete, mais je n'ai pas pu m'empêcher... » Sa voix mourut en un bredouillement plein d'ardeur et de respect.

« Tu es un ange », dit Lucinda, l'air perdu. Elle s'approcha de l'évier avec des torchons propres, et resta plantée là, les torchons à la main, le regard fixé par-delà la tête de Jenny sur les pelouses régulières du village. « De fait, j'avais bel et bien quelque chose qui me trottait dans la tête... quelque chose... »

Elle lui relata toute la conversation du petit déjeuner de ce matin-là, depuis son allusion impromptue et partielle à l'incident entre la blonde et l'agent jusqu'à la déclaration inouïe et sans équivoque de son mari sur le pouvoir des femmes sur les hommes : *Il y a trop longtemps que ça dure. Je vais y mettre un terme.*

« Est-ce tout ? demanda Jenny quand elle eut fini.

— Mouais. C'est tout ce qui s'est dit.

— Oh ! je ne crois pas que tu devrais t'en faire pour ça. » Elle cligna des yeux, et Lucinda vit qu'elle cherchait à se mettre avec son jeune mari à sa place à elle et à celle du docteur Lefferts et à trouver une solution par empathie. « Il me semble que tu l'as peut-être froissé, dit enfin Jenny. C'est-à-dire, tu as reconnu que tu le manœuvrais tout à fait comme la blonde manœuvrait le policier, et puis tu as traité ce policier d'imbécile. »

Lucinda sourit :

« Finement raisonné. Et quelle est ta théorie sur la flèche qu'il a décochée en partant ? »

Jenny la regarda en face :

« Ce n'est pas pour me taquiner que tu me demandes mon opinion, Lucinda ? Je n'aurais jamais pensé voir ça ! Toi qui as tant de sagacité ! »

Lucinda lui tapota l'épaule :

« Plus je vieillis, plus je me dis que parmi les femmes il y a un plus petit commun dénominateur de sagacité, et que la principale différence entre elles est un petit nombre de points aveugles distribués au hasard. Non, chérie, je ne me moque pas de toi. Il se peut que tu puisses voir justement là où je ne peux pas. Alors, dis-moi maintenant : que penses-tu qu'il voulait dire par là ?

— *Je vais y mettre un terme*, cita pensivement Jenny. Oh ! je ne penses pas qu'il voulait dire grand-chose. Tu lui as montré comment tu pouvais lui faire faire des choses, et ça ne lui a pas plu.

— Il a décidé de ne plus te le permettre, mais... mais...

— Mais quoi ?

— Eh bien, c'est comme avec Bob. Quand il se fait autoritaire, et qu'il édicte des lois, je me contente d'approuver. Il ne tarde pas à oublier. Les hommes, si on les approuve tout le temps, il leur est impossible de s'entêter sur quoi que ce soit. »

Lucinda éclata de rire :

« Voilà la voix de la sagesse ! » s'écria-t-elle. Puis elle se calma et hocha la tête :

« Tu ne connais pas le Docteur comme je le connais. C'est un grand homme, un vrai, avec un grand esprit. Grand comme aucun autre ne l'a jamais été. Il est... différent, Jenny. Je sais comme les gens jasant, et ce que disent beaucoup d'entre eux. On se demande pourquoi je l'ai épousé, et pourquoi je reste avec lui depuis tant d'années. On dit qu'il est guindé, doctoral, qu'il n'a pas de sens de l'humour. Eh bien, c'est peut-être ce qu'il est pour eux ; mais pour moi, c'est un défi continu. Les recettes de bonne femme avec lesquelles on tient en lisière la plupart des hommes ne s'appliquent pas à lui. Et s'il dit qu'il peut faire quelque chose, il le peut. S'il dit qu'il le fera, il le fera. »

Jenny s'essuya les mains et s'assit lentement.

« Il voulait dire, fit-elle d'un ton décisif, qu'il allait mettre un terme à ta capacité de lui faire faire ce que tu veux. Car la seule autre chose que cela pourrait signifier, c'est qu'il va changer ce qui rend toute femme capable de manœuvrer un homme quelconque. Et ça, c'est tout simplement impossible. Comment pourrait-il changer la nature humaine ?

— Comment ? Comment ? C'est lui le savant. Pas moi. J'élimine

purement et simplement le « comment » de mes pensées. Ce qui est inquiétant, c'est qu'il n'est pas homme à regarder de petits problèmes par le petit bout de la lorgnette. Je crains fort que ce soit précisément ce qu'il ait voulu dire : qu'il allait changer un certain élément de la condition humaine qui est à l'origine de ce pouvoir que nous avons sur les hommes.

— Oh ! vraiment ? » dit Jenny. Elle leva les yeux vers son amie en agitant les mains nerveusement. « Lucinda, je sais que le Docteur est un grand homme, et quelle haute opinion tu as de lui... mais aucun homme au monde ne pourrait faire une chose pareille ! Sinon dans son propre foyer (elle eut un sourire fugitif) — et encore, pas pour bien longtemps ! Je n'ai jamais bien compris dans quelle branche il est savant. Peux-tu me le dire — je veux dire, sans révéler les projets secrets sur lesquels il travaille peut-être ? Comme par exemple Bob, qui est dans la métallurgie des hautes températures. Et le docteur, qu'est-ce qu'il fait exactement ?

— C'est exactement la question à poser, dit Lucinda, la voix voilée. Le docteur Lefferts est... eh bien, la meilleure approximation serait de dire que sa spécialité est la non-spécialité. Tu vois, la science a atteint un point où chacune de ses branches se subdivise sans cesse en spécialités, et chaque spécialité a sa propre moisson d'experts. La plupart des experts vivent confinés dans leurs propres travaux. Le docteur disait par exemple l'autre jour qu'il avait découvert en minéralogie une réaction graduelle fluor-bore qui était connue depuis si longtemps que les minéralogistes l'avaient oubliée ; et pourtant elle était inconnue en métallurgie. Comme je le disais il y a un instant, son esprit est grand... et à part. Son travail est de rapprocher les chimistes et les biologistes, les spécialistes de mathématiques pures et de physique appliquée et de psychologie clinique, et les ingénieurs, et tous les autres au nom en -iste ou en -ologie. Sa spécialité est la pensée scientifique dans son application à toutes les sciences. Il n'a pas de tâche assignée, sinon d'avoir une idée générale de tous les domaines et de faire passer de l'un à l'autre les renseignements nécessaires. Il n'y a jamais eu un tel poste à l'Institut auparavant, ni personne pour l'occuper. Et il n'y a aucun autre Institut semblable sur toute la terre. Il a ses entrées dans tous les ateliers, laboratoires et bibliothèques de cet Institut. Il peut faire ou faire faire n'importe quoi dans n'importe lequel d'entre eux. Et quand il a dit : « je « vais y mettre un terme », il pensait vraiment ce qu'il disait !

— Je n'avais aucune idée que c'était là ce qu'il faisait, souffla Jenny. Je n'avais aucune idée de ce que... de *qui* il était !

— Voilà qui il est.

— Mais que peut-il changer ? s'exclama Jenny. Que peut-il changer en nous, en tous les hommes, toutes les femmes ? Quel est ce pouvoir

dont il parle, et d'où vient-il, et qu'arriverait-il... qu'arrivera-t-il s'il est changé ?

— Je ne sais pas, dit Lucinda pensivement. Je-ne-sais-pas. La blonde dans la décapotable... cette sorte de chose est simplement une des choses qu'une femme fait naturellement, parce qu'elle est femme, sans y penser. »

Inopinément, Jenny gloussa :

« Ce sont des choses qu'on ne prépare pas à l'avance. On les fait, c'est tout. C'est bien agréable quand ça marche : un rôti meilleur chez le boucher, un avertissement d'un des employés de la banque juste à temps pour qu'un chèque ne soit pas sans provision.

— Je sais, dit Lucinda en souriant. Je sais. Il est trop facile, et inexact, de dire que tous ces hommes sont en train de draguer – non plus d'ailleurs que toutes ces femmes. Quelques-uns, oui, mais la majorité non. L'obligeance des hommes envers les femmes a survécu même à l'égalité des chances et des salaires. La possibilité qu'ont les femmes d'obtenir des hommes ce qu'elles veulent repose entièrement sur le fait qu'elles connaissent l'existence de cette disposition chez les hommes. Aussi, ce que mon mari veut transformer – va transformer –, c'est là que ça se trouve.

— Lucinda, pourquoi ne le lui demandes-tu pas tout simplement ?

— C'est ce que je vais faire. Mais je ne sais pas si j'obtiens une réponse. S'il considère que cela relève de la sécurité, rien ne le fera parler.

— Tu me mettras au courant, n'est-ce pas ?

— Jenny, mon trésor, s'il ne me dit rien, je ne pourrai rien te dire ! Et s'il me fait des révélations en me demandant de garder le secret, je ne voudrai rien te dire. Mais s'il me livre le secret sans y mettre de conditions, je te dirai tout.

— Mais...

— Je sais, ma chérie. Tu te dis que l'importance de la chose dépasse ce qu'elle pourrait signifier juste pour toi et moi. Eh bien, tu as raison. Mais dans le fond, j'ai confiance. Il y a peu de femmes dont, confrontées à la plupart des hommes, j'escompterais la victoire. Mais chaque fois que l'ensemble des femmes est confronté à l'ensemble des hommes, les hommes n'ont pas une chance de gagner. Penses-y bien, en tout cas. Au moins devrions-nous pouvoir deviner d'où vient l'attaque.

— Tu admets donc que c'est une attaque.

— Et comment que c'est une attaque ! Il y a une femme derrière chaque trône depuis les débuts de l'histoire, pratiquement. Les rares fois où ça n'a pas été le cas, il a fallu une femme pour réparer les dégâts ensuite. Nous n'abandonnerons pas la partie facilement, chérie ! »

« Du nord souffle le vent, et la neige arrivant, et coëtera, et coëtera, et coëtera, dit Lucinda en allumant le feu. Il va me falloir un autre manteau. .

— Très bien, dit le docteur Lefferts.

— Un manteau de fourrure, cette fois.

— Les manteaux de fourrure, déclara le Docteur, sont mal conçus. Trouves-en un dont la fourrure soit à l'intérieur. Tu auras plus chaud et moins de poids à porter.

— Je veux un manteau de fourrure avec la fourrure à l'extérieur, là où elle se voit !

— Je comprends, et parfois j'admire, les pulsions esthétiques, dit le Docteur en se levant du cube adapté qu'il utilisait comme fauteuil, mais non lorsqu'elles vont à l'encontre de la bonne santé de l'économie et de l'efficacité. Ma chère, la vanité te sied mal.

— Une chose qui m'a toujours fascinée, dit Lucinda d'une voix au calme inquiétant, chez les lapins, les belettes, les mouffettes, les pumas, les pandas, les visons, et tous les autres mammifères et marsupiaux connus, c'est leur incommensurable vanité. Ils portent tous sans exception leur fourrure à l'extérieur.

« Il remet son pince-nez pour la regarder fixement :

« Ta logique restreint les facteurs. Je trouve de tels enchaînements remarquables à cause des résultats terminaux qu'on peut obtenir. Cependant, je ne suivrai pas celui-ci.

— Si tu te préoccupes tant de ce qui est efficace et fonctionnel, rétorqua-t-elle, pourquoi tiens-tu tant à porter ce pince-nez, au lieu d'avoir des lentilles de contact ?

— Un mode de vie fonctionnel est un système qui inclut tous les phénomènes prévisibles, répondit-il avec un air de profonde sagesse. L'un de ceux-ci est l'habitude. Je confesse que je continuerai à aimer les pince-nez de même que je continuerai à détester le riz au lait. Par conséquent, ma notion du fonctionnel inclut ces lunettes et exclut ce mets particulier. Si tu avais l'habitude des manteaux de fourrure, la possibilité d'un manteau de fourrure serait calculable. Puisque tu n'as jamais eu un tel manteau, nous pouvons considérer la question comme tranchée.

— J'ai l'impression que pour cet enchaînement il y a eu un choix de facteurs, mais je ne peux mettre le doigt sur ceux qui manquent, murmura Lucinda entre ses dents.

— Pardon ?

— Je disais, ajouta Lucinda distinctement, qu'à propos de facteurs, je me demande où tu en es de tes recherches sur la nature humaine pour éliminer la nocivité féminine.

— Ah ! ça ? J'attends des résultats à brève échéance.

— À quoi bon ? fit-elle avec amertume. Mes pouvoirs ne semblent pas, dans l'état actuel des choses, être suffisants pour décrocher un manteau de fourrure.

— Oh ! fit-il doucement. Tu t'en servais ?

Parce que Lucinda était Lucinda, elle rit :

« Non, chéri, pas cette fois. »

Elle s'approcha de lui, le fit s'adosser dans le gros cube-fauteuil et s'assit sur l'accoudoir.

« J'étais exigeante, cynique et désagréable. Cette attitude chez la femme correspond à la politique de la terre brûlée derrière soi et non à la progression avec pillage.

— Excellente analogie, répondit-il. Excellente. Ça a été une guerre longue et acharnée, n'est-ce pas ? Et maintenant, elle arrive à son terme. Il est extraordinaire que dans notre difficile progression vers l'élimination des guerres, nous ayons jusqu'à présent négligé le conflit le plus important et le plus pernicieux de tous : celui entre les deux sexes.

— Pourquoi si pernicieux ? gloussa-t-elle. Ça a de bons moments ! »

Il dit avec solennité :

« Il y a des moments grisants, voire glorieux, dans tout grand conflit. Mais de tels conflits détruisent plus qu'ils ne construisent.

— Qu'y a-t-il eu de si nuisible dans la guerre des sexes ?

— Bien que ce soient les femmes qui aient fait les hommes, ce sont en grande partie les hommes qui ont fait le monde tel que nous le connaissons. Cependant, ils se sont heurtés à un obstacle vraiment terrible : le climat émotionnel créé par les femmes. C'est seulement en devenant un ascète qu'un homme peut éviter les oscillations entre la griserie et la défiance que lui insufflent les femmes. Et les ascètes sont habituellement déjà fous, ou le deviennent rapidement.

— Il me semble que tu grossis un état de choses naturel.

— Je grossis les choses, reconnut-il, pour les rendre plus claires et tout à fait entre nous. Cependant, cette grande guerre n'est en aucune façon naturelle. Au contraire, c'est un état de choses tout à fait contre nature. Vois-tu, l'*homo sapiens* est, sur un petit point qui n'est pas sans importance, un mammifère atypique.

— Je t'écoute. »

Il sourcilla, mais continua :

« Dans pratiquement toutes les espèces sauf la nôtre, la femelle est conjugalement disponible selon un cycle fixe et rigide.

— Mais la femelle de l'espèce humaine a...

— Je ne fais pas allusion à ce cycle lunaire, que le bon ton interdit de mentionner, sauf dans les réclames de revues criardes et vulgaires, dit-il d'un ton sec, mais d'un cycle de désir. De rut.

— Joli mot, dit-elle, une lueur dans les yeux.

— Mahomet enseignait qu'il était de huit jours, Zoroastre de neuf, Socrate et Salomon s'accordaient sur dix. Tous les autres, pour autant que j'ai pu le voir, semblent être en désaccord avec ces grands personnages ou se désintéresser de la question. En fait, de tels cycles existent, mais au mieux ils sont subtils et changeants, dépendant pour chaque individu de l'âge, des conditions physiques, de la géographie et même de l'état émotif. Ces cycles ne sont que les vestiges du cycle naturel primitif, tôt disparu dans l'histoire de l'espèce, et, depuis, oscillant toujours entre la latence et les manifestations. Il sera très aisé de le ressusciter.

— Puis-je demander comment ?

— Non, tu ne peux pas : c'est une question de sécurité.

— Alors, puis-je savoir quel effet tu attends de cette évolution ?

— N'est-ce pas évident ? L'origine de la mainmise constante et efficace de la femme sur l'homme, ce qui assujettit celui-ci à tous ses caprices, ses dégoûts, ses déroutants accès de pudeur, c'est tout simplement sa perpétuelle disponibilité. Elle n'a pas de cycle d'attirance régulier et prévisible. Les animaux inférieurs en ont un. Pendant la brève période où une femelle de souris ou de martre, ou une jument, est abordable, tous les mâles du voisinage appartenant à son espèce le savent et la recherchent ; en fait, ils laissent tout tomber pour répondre à cet appel fondamental. Mais en l'absence de cet appel, dans l'intervalle de ses manifestations, le mâle est libre de penser à autre chose. Dans le cas de la femelle humaine, au contraire, l'appel existe sous une forme modérée à tout instant, et le mâle n'est *jamaïs* totalement libre de penser à autre chose. Ce qui est naturel, c'est que cette impulsion soit forte ; mais il n'est pas naturel du tout qu'elle soit constante. De ce point de vue, Freud avait tout à fait raison : presque toutes les névroses ont une base sexuelle. Nous sommes une race de névrosés, et le grand miracle, c'est que nous ayons conservé quand même des éléments d'équilibre mental. Je libérerai l'humanité de cette malédiction. Je rétablirai l'alternance naturelle entre le désir et le calme. Je rendrai les hommes libres de penser, et les femmes libres de prendre la place qui leur revient de droit auprès d'eux comme êtres pensants, plutôt que de rester les chaudières sexuelles à tirage forcé qu'elles sont devenues.

— Est-ce que tu veux dire, demanda Lucinda d'une petite voix atterrée, que tu as trouvé un moyen de rendre les femmes... neutres... asexuées... sauf quelques heures par mois ?

— Oui, je le dis ; et oui, je l'ai fait, dit le docteur Lefferts. Et, soit dit en passant, je dois t'exprimer ma gratitude pour avoir attiré mon attention sur ce problème. » Il leva les yeux brusquement : « Où vas-tu, ma chère.

— J'ai b-besoin d-de réfléchir », dit Lucinda en sortant de la pièce à

la hâte. Si elle y était restée quinze secondes de plus, elle savait qu'elle lui aurait brisé le crâne avec le tisonnier.

« Qui ? Oh ! Lucinda. Quelle bonne surprise ! Entre donc ! Eh bien ! Qu'y a-t-il ? »

— Jenny, il faut que je te parle. Bob est là ?

— Non. Il est de service de nuit au labo des hautes températures cette semaine. Qu'est-ce donc qui ne va pas ?

— C'est la fin du monde », dit Lucinda avec une angoisse non feinte. Elle s'effondra sur le divan et leva les yeux vers son amie plus jeune qu'elle : « Mon mari va mettre une... une ceinture de chasteté à toutes les femmes de la Terre.

— Une quoi ?

Une ceinture de chasteté. » Elle eut un fou rire hystérique. « Avec une serrure à horloge. »

Jenny vint s'asseoir à côté d'elle.

« Non, dit-elle. Ne ris pas comme ça. Tu me fais peur. »

Lucinda se laissa retomber contre le dossier, haletante : « Il y a de quoi avoir peur... Écoute-moi, Jenny. Écoute attentivement, car c'est l'événement le plus important depuis le déluge. »

Après l'avoir écoutée cinq minutes, Jenny, abasourdie, demanda :

« Alors, si je comprends bien... si cette folie se réalise, Bob ne... n'aura pas envie de moi la plupart du temps ? »

— C'est toi qui n'auras pas envie. Et tant que tu ne voudras pas, eh bien, lui non plus. Mais ce n'est pas tellement ça qui me préoccupe, maintenant que j'ai eu la possibilité d'y réfléchir. Je m'inquiète de la révolution. »

— Quelle révolution ?

— Mais voyons, ça va provoquer le plus grand bouleversement de tous les temps ! Une fois qu'on aura reconnu ces cycles pour ce qu'ils sont, il y aura des explosions ! Regarde la façon dont nous nous habillons, dont nous utilisons les produits de beauté. Pour quel motif ? Fondamentalement, pour paraître offertes aux hommes. Presque tous les parfums sont à base de musc, ou d'un ersatz, pour cette raison. Mais combien de temps crois-tu que les femmes vont entretenir l'hypocrisie du rouge à lèvres et des décolletés plongeants à partir du moment où les hommes auront compris – compris qu'il est exclus qu'elles soient toujours disponibles ? Et combien d'hommes laisseront leurs femmes paraître en public attifées comme si elles l'étaient ?

— Ils nous boucleront à la maison comme je le fais pour Mirza, dit Jenny d'une voix bouleversée.

— Ils nous laisseront bien tranquilles le plus béatement du monde trois semaines sur quatre, reprit Lucinda, et le reste du temps ils monteront la garde autour de nous, comme l'élan mâle autour de sa

compagne, pour éloigner les autres hommes.

— Lucinda ! couina Jenny, en se cachant le visage d'horreur. Et les autres femmes ? Comment pourrions-nous rivaliser avec une autre femme quand elle... elle... et pas nous ?

— Surtout avec les hommes conditionnés comme ils le sont ! Les femmes voudront plus que probablement s'en tenir à un même compagnon. Mais les hommes... les hommes... avec la pression qui s'accumulera pendant des semaines de suite...

— On va en revenir aux harems, dit Jenny.

— Voilà qui met un point final, irrévocable et amer, à tout pouvoir qu'eut jamais la belle sur la bête, Jenny, t'en rends-tu compte ? Tous les vieux trucs – promettre à moitié avec espièglerie, dire chiche, jouer sur la jalousie – ne voudront plus rien dire ! Tout l'arsenal de la féminité est fondé sur la possibilité de céder ou de se refuser. Et mon mari va nous priver de ce choix ! Il va faire en sorte que, sans aucune certitude, à certains moments nous ne puissions céder, et à d'autres nous y soyons contraintes !

— Et, dans un cas comme dans l'autre, les hommes n'auront plus jamais besoin d'être gentils avec nous, ajouta Jenny d'un air accablé.

— Les femmes, dit Lucinda avec amertume, vont avoir à gagner leur vie.

— Mais nous le faisons déjà !

— Oh ! tu sais bien ce que je veux dire, Jenny. La p'tite femme dans la p'tite maison... Tout cela repose sur la constante disponibilité de la femme. Nous ne pourrions plus être les anges du foyer de cette façon, de mois en mois. »

Jenny se leva d'un bond, le visage blanc comme de la craie. « Il n'a mis un terme à aucune guerre », grinça-t-elle. Lucinda ne l'avait jamais vue dans cet état. « Il en a déclenché une, et une fameuse. Lucinda, il faut le mettre hors d'état de nuire, même si tu... si nous devons... »

— Allons-y. »

Elles se mirent en route pour la maison du docteur Lefferts à grands pas, pareilles à deux anges en colère.

« Ah ! fit le docteur Lefferts en se levant poliment. Tu as amené Jenny ? Bonsoir, Jenny ! »

Lucinda se campa devant lui, les poings sur les hanches, et gronda :

« Écoute-moi bien ! Il faut que tu laisses tomber cette idée saugrenue de transformer les femmes.

— Ce n'est pas une idée saugrenue, et je n'en ferai rien.

— Docteur Lefferts, dit Jenny d'une voix frémissante, êtes-vous vraiment à même de faire cette – cette chose épouvantable ?

— Bien entendu, dit le docteur. C'était très simple, une fois les

principes tirés au clair.

— *C'était* très simple ? Est-ce que ça signifie que c'est déjà...

— À deux heures cet après-midi, répondit le docteur Lefferts en regardant sa montre. Il y a sept heures.

— Il me semble, dit Lucinda doucement, que tu ferais mieux de nous dire exactement ce que tu as fait, et ce à quoi nous devons nous attendre.

— Je t'ai dit que c'était une question de sécurité.

— Qu'est-ce que ma libido a à faire avec la défense nationale ?

— Le cœur du problème n'est pas ça, dit le docteur sur un ton qui impliquait que ça n'était qu'une brouille insignifiante. Je l'ai fait coïncider avec un projet plus sérieux.

— Qu'est-ce qui pourrait être plus sérieux que...

— Il n'y a qu'une chose qui soit aussi sérieuse, du point de vue de la sécurité nationale », dit Lucinda. Elle se tourna vers le docteur : « Je me garderai bien de te poser des questions directes. Mais si je suppose que cette horrible chose s'est faite concurremment avec un essai nucléaire – uniquement à titre d'hypothèse de travail, vois-tu –, y a-t-il un moyen quelconque par lequel l'explosion d'une bombe H pourrait provoquer chez les femmes un changement comme celui que tu envisages ? »

Il se prit le genou dans ses deux mains jointes et leva les yeux vers elle avec une admiration non feinte :

« Splendide, dit-il. Raisonnement brillant et très adroitement exprimé. À titre théorique – purement théorique, tu m'entends, ajouta-t-il en faisant du doigt un geste de mise en garde, une bombe à hydrogène a une immense puissance de diffusion. Un jaillissement d'énergie de cette taille, à cette température, fût-ce pour trois ou quatre microsecondes, est capable de pénétrer les couches supérieures de la stratosphère. Mais l'effet ne s'arrête pas là. Le déplacement d'air vers le haut fait le vide, et de grandes masses se précipitent de tous côtés vers la colonne montante. Projetées à leur tour vers le haut, elles sont remplacées par d'autres, en un processus qui se poursuit pendant un temps considérable. Une des conséquences est nécessairement le déséquilibre de toutes les zones de haute ou de basse pression dans un rayon de plusieurs milliers de kilomètres ; pendant un ou deux jours, on peut observer des perturbations climatiques tout à fait exceptionnelles. En d'autres termes, ces effets primaires et secondaires sont à même de diffuser une... substance placée dans la bombe dans toute la haute atmosphère, puis, en l'espace de quelques jours, sur toute la surface terrestre. »

Lucinda croisa les doigts, lentement et délibérément, comme si une main projetait d'immobiliser l'autre, de telle sorte que toutes deux soient occupées.

« Et y a-t-il une substance – je me place toujours sur un plan purement théorique, bien entendu – y a-t-il quoi que ce soit qui puisse être ajouté à la réaction de fusion de l'hydrogène et provoquer ces... ces nouveaux cycles chez les femmes.

— Ce ne sont pas de nouveaux cycles, fit le docteur d'un ton sans réplique. Ils remontent aussi loin que la formation des animaux à sang chaud. Leur absence est, d'un point de vue biologique, une évolution très récente chez un mammifère atypique ; si récente et si minime qu'elle est susceptible d'une rectification. Quant à ta question théorique, ajouta-t-il avec un sourire, à mon avis un tel effet est parfaitement possible. Étant donné les niveaux extrêmes de radiations, de température et de pression qui apparaissent dans une réaction de fusion, bien des choses sont possibles. Une quantité minime de certains alliages, par exemple, introduits dans la coque de la bombe elle-même, ou peut-être dans la carcasse de la tour de support, voire une bâtisse provisoire voisine, pourrait déclencher un nombre considérable de réactions en chaîne. Une telle chaîne, au bout de plusieurs stades intermédiaires, pourrait aboutir à certaines modifications isotopiques subtiles dans l'un des gaz normalement inertes de l'atmosphère, disons le xénon. Et cet isotope, agissant sur les glandes cortico-surrénales et parathyroïdes, qui ont une influence sur certains cycles du corps humain, pourrait très aisément amener les effets dont nous parlons chez une espèce atypique. »

Lucinda leva les bras au ciel et se tourna vers Jenny :

« Alors, nous y avons droit, dit-elle avec lassitude.

— Qu'est-ce que c'est que y ? Je ne comprends pas, geignit Jenny. Qu'est-ce qu'il a fait, Lucinda.

— À sa sale manière froide et théorique, dit Lucinda, il a mis quelque chose à l'intérieur ou à proximité d'une bombe H expérimentée aujourd'hui, qui va affecter l'air que nous respirons, lequel va produire ce dont nous discutons chez toi.

— Docteur Lefferts ! » fit Jenny pitoyablement. Elle s'approcha de lui et le regarda, debout devant le grand fauteuil où il était assis, l'air compassé. « Pourquoi, mais pourquoi ? Rien que pour nous priver d'une petite influence insignifiante sur vous ?

— Nullement, dit le docteur. Je veux bien admettre que c'est peut-être pour de telles raisons que je me suis intéressé à la question. Mais une réflexion soutenue a fait apparaître un certain nombre d'extrapolations qui ne *sont* nullement insignifiantes. »

Il se leva et se tint devant la cheminée, pince-nez en main, image même du Pédant Chez Soi.

« Réfléchissez, dit-il. L'*homo sapiens*, du point de vue de l'anatomie comparée, devrait atteindre la maturité physique à 35 ans et émotionnelle entre 30 et 40 ans. Il devrait avoir une espérance de vie

de l'ordre de 150 à 200 ans. Et sans aucun doute il devrait pouvoir mener une vie débarrassée de ces vécilles importunes que sont les conventions vestimentaires, les galanteries sans justification pratique, les bouleversements psychiques et les dangereuses escapades physiques et mentales dans ce que les psychologues appellent le romanesque. Les femmes devraient accorder leur rythme sexuel avec celui des saisons, prolonger la gestation, et éliminer la nature imprévisible de leurs appétits psychosexuels – base même de toute leur insécurité et, partant, de celle de la plupart des hommes. Les femmes ne seront pas enchaînées à ces cycles, Jenny, elles ne deviendront pas des machines reproductrices, si c'est ce que vous craignez. Vous vous mettrez à vivre dans et avec ces cycles comme vous vivez avec une machine automatique bien construite et bien entretenue. Vous serez libérées du souci constant de contrôler et diriger votre existence somatique comme vous avez été libérées du souci de passer les vitesses en voiture.

— Mais... nous ne sommes pas conditionnées pour un tel changement ! s'emporta Lucinda. Et que fais-tu de l'industrie de la mode... des produits de beauté... du monde du spectacle... que vont-ils devenir, ainsi que les millions de gens qu'ils emploient, et ceux qui sont à leur charge, si tu fais une chose pareille ?

— La chose est déjà faite. Quant à ces gens... » Il marqua un temps d'arrêt. « Oui, il y aura quelques perturbations. Considérables. Mais, d'un point de vue historique global, elles seront superficielles et de courte durée. Il me plaît de penser que l'homme qui se spécialise dans l'entretien des postes de télévision a d'abord été libéré par l'égreneuse de coton et le métier à tisser mécaniques.

— : Il... n'est pas facile de voir les choses d'un point de vue historique, tout de suite, dit Lucinda. Viens, Jenny !

— Où vas-tu ? »

Elle lui fit face, ses yeux d'acier bleui flamboyant :

« Loin de toi. Et puis je... je crois que j'ai un avertissement à donner aux femmes.

— À ta place, je n'en ferais rien, dit-il sèchement. Elles se rendront compte en temps utile. Tout ce que tu réussiras à faire, c'est d'alerter de nombreuses femmes sur le fait qu'elles n'auront pas d'attrait pour leur mari à des périodes où d'autres femmes pourront leur sembler plus désirables. Les femmes ne s'uniront pas entre elles, ma chère, même contre les hommes. »

Il y eut un silence tendu. Puis Jenny dit d'une voix chevrotante :

« Combien de temps avez-vous dit que ce... que cela prendrait ?

— Je ne l'ai pas dit. Mon estimation serait entre 36 et 48 heures.

— Il faut que je rentre à la maison.

— Puis-je t'accompagner ? » demanda Lucinda.

Jenny regarda son amie, avec son visage épanoui, ses formes pleines, sa maîtrise de son corps. Une surprenante succession d'émotions se peignirent sur son jeune visage. « Je ne crois pas... enfin, non... je veux dire, pas ce soir. Il faut que je... que... Bonne nuit, Lucinda. »

Quand elle fut partie, le docteur fit entendre un de ses rares gloussements de rire :

« Elle a assimilé un dixième peut-être de toute cette idée, mais elle ne va pas, avant d'être sûre d'elle-même, te laisser, toi ou une autre, approcher de son mari.

— Espèce de... de salopard vaniteux ! » siffla Lucinda blême de rage, et elle grimpa l'escalier comme un ouragan.

« Allô ! allô ! Jenny ?

— Lucinda ! Je suis... heureuse que tu me téléphones ! »

Lucinda sentit une tension glaciale en elle se relâcher. Elle s'assit lentement sur le divan, s'adossa confortablement, le récepteur niché entre sa joue et sa large et douce épaule. « Je suis heureuse que tu en sois heureuse, ma chère Jenny. Il y a six semaines... Comment vas-tu ?

— Je vais... bien maintenant. Ç'a été assez horrible, pendant tout un temps, à ne pas savoir comment ça se passerait, à attendre que ça arrive. Et quand c'est enfin arrivé, c'était dur de s'y habituer. Mais ça n'a pas trop changé de choses. Et toi ?

— Oh ! moi, ça va », dit Lucinda. Elle sourit lentement, passa sa langue sur sa lèvre inférieure charnue. « Jenny, as-tu mis quiconque au courant ?

— Personne ! Pas même Bob. Je crois qu'il est un peu désorienté. Il dit que je me montre très... compréhensive. Lucinda, ai-je tort de le laisser se dire ça ?

— Une femme n'a jamais tort de garder pour elle ce qu'elle sait si ça la rend plus attirante, dit Lucinda, et elle sourit à nouveau.

— Comment va le docteur Lefferts ?

— Il est désorienté aussi. J'imagine que je me suis montrée un peu... compréhensive aussi », gloussa-t-elle.

Elle entendit le rire de Jenny lui répondre à l'autre bout du fil :

« Les pauvres ! Oui, vraiment, les pauvres ! Lucinda...

— Oui, ma chérie ?

— Je sais comment y faire, maintenant. Mais je ne comprends pas vraiment. Et toi ?

— Moi, je crois que oui.

— Comment cela se fait-il alors ? Comment ce changement en nous peut-il avoir cet effet-là sur les hommes ? Je croyais qu'il n'y aurait que nous qui serions allumées et éteintes comme une enseigne au néon !

— *Quoi ? Attends une minute, Jenny ! Tu veux dire que tu ne te rends pas compte de ce qui est arrivé ?*

— C'est exactement ce que j'ai dit. Comment un tel changement chez les femmes a-t-il pu faire ça aux hommes ?

— Jenny, tu es merveilleuse, vraiment merveilleuse, absolument merveilleuse ! exhala Lucinda. D'ailleurs, je trouve toutes les femmes merveilleuses. Je me suis soudain rendu compte que vous n'aviez pas la plus vague notion de ce qui s'était passé, et malgré ça vous vous y êtes adaptées sans broncher et vous en avez fait exactement l'usage qu'il fallait !

— Qu'est-ce que tu veux donc dire ?

— Jenny, ressens-tu une différence quelconque en toi-même ?

— Ma foi, non ! Toute la différence est chez Bob. C'est ce que je...

— Chérie, il n'y aucune différence en toi, ni en moi, ni en aucune autre femme. Pour la toute première fois dans sa carrière scientifique, le grand homme a fait une erreur de calcul. »

Il y eut un temps de silence, puis le téléphone fit entendre, doux et prolongé, un « Oh-h-h-h- » de satisfaction.

Lucinda reprit :

« Il a la certitude qu'en fin de compte cela aura tous les avantages dont il parlait : l'espérance de vie plus longue, l'atténuation des sentiments d'insécurité, la rationalisation de notre conduite et de nos coutumes.

— Tu veux dire qu'à partir de maintenant tous les hommes vont...

— Je veux dire que, pendant une douzaine de jours par quinzaine, les hommes ne peuvent rien faire avec nous, ce qui est reposant. Et, pendant quarante-huit heures, ils ne peuvent rien faire sans nous, ce qui est... (elle rit) ... avantageux. Il semblerait que l'*homo sapiens* soit encore un mammifère atypique. »

On sentait dans la voix de Jenny qu'elle était impressionnée :

« Et moi qui pensais que nous allions perdre la bataille des sexes ! Bob m'apporte un petit cadeau tous les jours, Lucinda !

— Il y a intérêt ! Jenny, raccroche ce téléphone et amène-toi ici ! Je veux te serrer sur mon cœur ! Et, ajouta-t-elle avec un coup d'œil à la penderie de l'entrée où était accroché le symbole de son triomphe, je veux te montrer mon nouveau manteau de fourrure. »

Traduit par GEORGE W. BARLOW.

Never Underestimate.

LA PETITE SACOCHE NOIRE

par C.M. Kornbluth

Les docteurs, on vient de le voir, peuvent être des gens vertueux, faisant passer le « bien » de l'humanité avant leurs désirs. La médecine ainsi comprise a certainement un bel avenir devant elle. Tôt ou tard, il y aura des robots soigneurs, programmés pour tout guérir et respectant à leur façon les lois de la robotique : gare à celui qui cherchera à les détourner de leur destination ! Nous présentons ici, pour la première fois en France, un des textes les plus fameux de la S.-F. américaine. Texte riche, et posant beaucoup de questions sur le bien et le mal. Les médecins y sont des praticiens plus ou moins compétents, plus ou moins honnêtes ; ils sont soigneusement distingués des vrais détenteurs du savoir. L'humanité n'est pas une valeur en soi ; c'est une population mêlée, où l'écart se creuse entre les débilés et les surdoués. Un jour sans doute les premiers deviendront les protégés des seconds (car les surdoués de Kornbluth ne sont pas méchants). Et pourtant cette histoire est bien plus ambiguë qu'il n'y paraît : à trop vouloir le bien des gens, on peut causer leur malheur ; et la déchéance n'exclut pas la générosité.

TANDIS qu'il remontait l'allée en tirant la jambe, le vieux docteur Full sentit que tout l'hiver du monde avait élu domicile dans ses os. Il avait choisi l'allée et la porte de derrière plutôt que le trottoir et la porte de devant, à cause du sachet de papier brun qu'il tenait sous son bras. Il savait parfaitement qu'il remonterait la bouteille de mauvais vin dans sa chambre sans être remarqué par les femmes aux visages plats et aux cheveux filandreux qui habitaient dans sa rue, ni par leurs maris aux mâchoires édentées et à l'haleine aigre. Ils vivaient eux-mêmes presque tous comme ça, avec des suppléments de whisky les jours où le chèque de la paie était gonflé par les heures supplémentaires. Mais, contrairement à eux, le docteur Full avait honte. Tandis qu'il clopinait dans l'allée jonchée de détrit, un

désastre compliqué se produisit. Un des chiens du voisinage, un sale petit roquet noir, toujours en train de grogner d'un air menaçant et de montrer les dents, qu'il connaissait bien et avait en horreur, jaillit d'un trou de la palissade qui longeait le chemin et se précipita dans ses jambes. Le docteur Full eut d'abord un mouvement de recul, puis il lança son pied en avant en caressant l'espoir d'atteindre l'animal en plein dans les côtes saillantes. Mais, avec tout cet hiver dans la moelle de ses os, il avait la jambe alourdie. Son pied buta contre une brique à demi enterrée et il se retrouva assis par terre, pestant et jurant. Quand il sentit l'odeur de vinasse et vit que le paquet brun s'était échappé de sous son bras et fracassé au sol, les gros mots moururent sur ses lèvres. Le chien noir, hargneux, tournait en fond hystériquement, à un mètre de lui. Mais, au fond du désastre, il n'y pensait plus.

Assis dans l'allée au milieu des saletés, le docteur Full, de ses doigts raidis par l'arthrose, se mit à défaire le haut du sachet de papier marron, froissé autour du col de la bouteille comme font les épiciers. Le précoce crépuscule d'automne était là ; il n'arrivait pas à voir ce qui restait. Il retira le haut avec la poignée, puis quelques éclats de verre, et enfin le fond du magnum. Il était si occupé qu'il oublia de se réjouir en remarquant qu'il restait encore un bon demi-litre de liquide à l'intérieur. Il avait un problème et ses émotions, pour s'exprimer, attendraient des temps meilleurs.

Le chien se rapprochait, son grondement s'amplifia en jappements. Il posa le fond de la bouteille par terre et jeta sur l'animal les morceaux du haut, incurvés et pointus. L'un d'eux atteignit son but, et le chien s'enfuit par le trou de la palissade en hurlant. Le docteur Full souleva alors le fond du magnum, sentit contre ses lèvres le bord tranchant comme une lame de rasoir et se mit à boire comme dans la tasse d'un géant. Deux fois, il fut obligé de la reposer pour atténuer la douleur dans ses bras, mais, en une minute, il avait avalé le demi-litre de vin.

Il songea à se remettre sur ses pieds pour remonter l'allée et regagner sa chambre, mais une onde de bien-être lui fit oublier cette idée. Au fond, il était incroyablement plaisant d'être assis là, dans l'argile de l'allée durcie par le gel, et de la sentir se ramollir sous lui, tandis que l'hiver s'évaporait de ses os sous l'influence de la chaleur issue de son estomac et rayonnant vers ses membres.

Une petite fille de trois ans, vêtue d'un manteau d'hiver coupé dans de vieux vêtements, se faufila par le trou de la palissade où le chien s'était tenu en embuscade. Elle trotta gravement vers le docteur Full et l'observa, un doigt sale fourré dans la bouche. Le bonheur du docteur Full était à son comble ; il avait maintenant un public.

« Ah, ma chère, fit-il d'une voix enrouée. Abchurde, votre accusation. Si c'est ce que vous appelez une preuve, j'aurais dû leur dire, vous feriez mieux de vous occuper de vos médicaments.

J'étais là avant votre Société Médicale du Comté. Et l'Inspection des Patentes n'a jamais rien prouvé contre moi. Alors, mècheurs, est-ce que ça ne va pas de soi ? J'en appelle à vous, collègues de notre grande profession... »

La petite fille s'ennuyait ; elle s'éloigna, non sans ramasser un des bouts de verre pointus pour jouer avec. Le docteur Full l'oublia aussitôt et continua à parler tout seul avec beaucoup de gravité. « Mais j'vous jure, ils n'ont rien pu prouver. Est-ce qu'on n'a donc aucun droit ? » Il rumina la question, pas très sûr de la réponse – qui n'avait fait aucun doute pour la Société Médicale du Comté. Ses vieilles douleurs revenaient et il n'avait plus d'argent, ni de vin.

Le docteur se raconta qu'il y avait une bouteille de whisky quelque part dans l'effrayant fouillis de sa chambre. C'était un vieux tour cruel qu'il se jouait quand il avait tout simplement besoin d'une stimulation pour rentrer chez lui. Il allait geler, dans cette allée. Dans sa chambre, il serait dévoré par les punaises et les émanations fétides de son évier le feraient tousser, mais au moins il ne mourrait pas gelé et ne serait pas privé des centaines de bouteilles de vin qu'il pouvait encore boire, ni des milliers d'heures de chaleureuse satisfaction qu'il pouvait encore en retirer. Il pensa à cette bouteille de whisky : était-elle derrière une montagne de revues médicales ? Non. Il avait regardé la dernière fois. Et sous l'évier, poussée bien au fond, derrière le siphon rouillé ? Le vieux truc cruel commençait à marcher encore une fois. Oui, pensait-il avec une excitation croissante ; oui, c'était possible ! *Ta mémoire n'est plus ce qu'elle était*, se disait-il avec une bienveillance empreinte de tristesse. *Tu sais très bien que tu aurais pu acheter une bouteille de whisky et la fourrer sous l'évier, derrière le siphon, en prévision d'un jour comme celui-là.*

La bouteille ambrée, le bruit sec de la capsule qui cède, l'effort voluptueux pour tourner le bouchon à vis sur le goulot fileté, puis la fraîcheur vive dans sa gorge, la chaleur dans son estomac, l'oubli sombre, ténébreux, de l'ivresse. Tout devenait réel. *Tu aurais bien pu faire ça, tu sais ! C'est possible !* se racontait-il. Et la bienheureuse certitude s'installait. *Ça aurait pu se passer comme ça, tu sais ! Ça aurait pu... !* Il se remit péniblement sur son genou droit. En se relevant, il entendit un petit cri derrière lui et tourna la tête avec curiosité tout en faisant une pause. C'était la petite fille, qui s'était vilainement entaillé la main sur le bout de verre. Le docteur Full voyait le sang vermeil se répandre sur son manteau et faire une petite mare à ses pieds.

Il faillit se résigner à abandonner pour elle l'image de la bouteille ambrée, mais ce n'était pas sérieux. Il savait qu'elle était là, sous l'évier où il l'avait cachée, bien au fond, derrière le siphon rouillé. Il boirait un coup et reviendrait, magnanime, apporter une aide à l'enfant. Le docteur Full se souleva sur l'autre genou, se mit sur ses

pieds et repartit sur l'allée souillée de détritus, boitant et se dépêchant, vers sa chambre où il chercherait la bouteille absente, d'abord calme et optimiste, puis anxieux et, pour finir, tout à fait violent. Il flanquerait par terre la vaisselle et les livres et, fatigué de chercher la bouteille de liqueur dorée, il taperait le mur de ses doigts enflés, jusqu'à ce que ses vieilles blessures se rouvrent et que son vieux sang épaissi se mette à couler sur ses mains. Pour finir, il s'assoierait par terre en pleurnichant et sombrerait dans les abîmes peuplés de cauchemars qui lui tenaient lieu de sommeil.

Après vingt générations passées en tergiversations et en fières déclarations du type « nous franchirons ce pont quand nous y arriverons », le genre humain s'était multiplié au point de se retrouver dans une impasse. Des biométriciens opiniâtres avaient mis en évidence, avec une logique irréfutable, que les débiles étaient plus nombreux que les enfants normaux et les surdoués, et que le phénomène s'accélérait. Tous les faits invoqués dans le débat renforçaient la thèse des biométriciens et menaient invariablement à la conclusion que la gent humaine se retrouverait sous peu dans une purée invraisemblable. Mais si vous croyez que ça pouvait avoir une influence quelconque sur les rites d'accouplement, vous ne connaissez pas la gent humaine !

Une sorte d'effet compensateur résultait évidemment de cet autre phénomène en voie d'accélération : l'accumulation des moyens techniques. Un minus conditionné à appuyer sur les touches d'une machine à calculer peut passer pour un génie de l'arithmétique à côté du mathématicien médiéval qui, lui, ne comptait que sur ses doigts. Un abruti qui a appris à faire marcher une linotype ou ce qui en tient lieu au XXI^e siècle, fait figure de typographe très doué à côté de l'imprimeur de la Renaissance qui ne disposait que de quelques fontes de caractères mobiles. C'est vrai aussi en médecine.

L'affaire se compliquait de nombreux paramètres. Les surdoués « amélioraient le produit » plus vite que les débiles ne le dégradait, mais à plus petites doses parce que l'éducation spécialisée de leurs enfants se faisait encore à l'échelle artisanale. Le culte des études supérieures avait eu, au vingtième siècle, des avatars singuliers : des « collèges » où l'on ne trouvait pas un étudiant capable de déchiffrer un mot de trois syllabes ; des « universités » qui décernaient avec tout le cérémonial des diplômes comme la « Licence de Dactylographie », la « Maîtrise de Sténographie » et le « Doctorat de Philosophie (mention Classement de Fiches) ». La poignée des surdoués avait recours à de telles techniques dans le but de conserver à la majorité un semblant d'ordre social.

Un jour, les surdoués passeraient impitoyablement le pont. À la

vingtième génération, ils hésitaient à son approche et se demandaient ce qui les avait piqués. Et les fantômes de vingt générations de biométriciens se mettaient à ricaner sardoniquement.

L'homme qui nous intéresse ici est un docteur en médecine de cette vingtième génération. Il s'appelait Hemingway – John Hemingway – et il était docteur ès sciences et docteur en médecine. C'était un médecin généraliste et il n'expédiait pas ses patients chez le spécialiste au moindre bobo. Il disait à peu près : « Bon, ben, heuh, ce que je veux dire, c'est que vous avez un bon vieux docteur. Vous voyez ce que je veux dire ? Bon, enfin, un bon vieux docteur ne raconte pas qu'il sait tout sur les poumons, les glandes et tout le bazar, vous me suivez ? Mais quand vous avez un bon vieux docteur, vous avez, euh, vous avez, bon, enfin, vous avez un... *un homme à tout faire* ! Voilà ce que vous avez, quand vous avez un docteur. Vous avez un homme à tout faire. »

Mais n'allez pas vous imaginer à partir de là que le docteur Hemingway n'était pas un bon docteur. Il savait opérer les amygdales et l'appendicite, réaliser pratiquement n'importe quel accouchement et mettre au monde un enfant vivant et intact ; établir un diagnostic correct de plusieurs centaines de maladies et administrer pour chacune la médication ou le traitement qui convenait. Il n'y avait en fait qu'une seule chose qu'il ne pouvait pas faire dans le domaine médical : violer les antiques canons de l'éthique médicale. Et le docteur Hemingway avait mieux à faire que d'essayer.

Le docteur Hemingway et quelques amis étaient en train de bavarder, un soir, quand se produisit l'événement qui le catapulte dans notre histoire. Il avait passé une dure journée à la clinique et espérait que son ami le physicien Walter Gillis, docteur ès sciences, maître ès sciences et docteur en philosophie, allait la fermer, pour que lui-même puisse raconter sa journée à tout le monde. Mais Gillis pérorait toujours avec son emphase habituelle : « Ça, il faut bien le reconnaître, ce vieux Mike n'a peut-être pas ce qu'on peut appeler la méthode scientifique, mais il faut lui reconnaître ça. Donc, ce pauvre petit bonhomme est là, à tripatouiller la vaisselle, et moi j'arrive et je lui demande, comme ça, pour plaisanter, bien sûr : Eh, Mike, si on faisait une machine à explorer le temps ? »

Le docteur Gillis n'en savait rien, mais le Q.I. de « Mike » était six fois plus élevé que le sien, et il était – soyons francs – son gardien. Déguisé en rince-bouteilles, « Mike » était chargé de veiller sur un troupeau de pseudo-physiciens dans un pseudo-laboratoire. C'était un gâchis social, mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, les surdoués se trouvaient à l'approche d'un pont et leurs hésitations les mettaient souvent dans des situations plus ahurissantes. Il se trouve par ailleurs que « Mike », qui commençait à s'ennuyer sérieusement dans son rôle,

était suffisamment sournois pour... Mais laissons plutôt parler le docteur Gillis :

« Alors il me donne ces numéros de tubes, et il me dit : Circuits en séries. Et maintenant, lâchez- moi le mollet. Fabriquez votre machine à explorer le temps, asseyez-vous dedans et appuyez sur le bouton, c'est tout ce que je vous demande.

— Dites, s'émerveilla une invitée tout à la fois jolie, frêle et blonde. Vous vous rappelez drôlement bien tout ça ! Pas vrai, docteur ? » Elle lui balança un sourire au laser.

« Baste ! fit modestement Gillis. J'ai une très bonne mémoire. C'est ce qu'on peut appeler un talent naturel. D'ailleurs, j'ai tout répété en vitesse à ma secrétaire, pour qu'elle l'écrive. Je ne lis pas très bien, mais ça, au moins, j'ai bonne mémoire ! Bon, où en étais-je ? »

Tout le monde se mit à réfléchir intensément et il y eut des suggestions variées :

« Ça n'avait pas un rapport avec les bouteilles, docteur ?

— T'allais démarrer une bagarre. T'as dit : « Il serait temps que quelqu'un parte en voyage. »

— Ouais... Vous avez traité quelqu'un de mouton. Qui traitiez-vous de mouton ?

— Pas mouton – *bouton*. »

Le noble front de Gillis était creusé par un intense effort de réflexion ; enfin il s'écria : « *Bouton*, c'est ça ! C'était au sujet du voyage dans le temps. Je veux dire, ce que nous appelons le voyage dans le temps. Alors, j'ai pris les numéros de tubes qu'il m'avait donnés, je les ai injectés dans l'intégrateur de circuits et je l'ai réglé sur *série*. Et voilà, c'est ma machine à explorer le temps. Elle envoie vraiment bien les choses dans le temps. »

Il produisit une boîte.

« Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? » demanda la jolie blonde.

Ce fut le docteur Hemingway qui répondit :

« Du voyage dans le temps. Ça fait voyager les choses dans le temps.

— Regardez », fit Gillis, le physicien. Il prit la sacoche du docteur Hemingway et la plaça à l'intérieur de la boîte. Il appuya sur le bouton et la petite sacoche noire disparut.

« Hé, dit le docteur Hemingway, c'était, euh, drôlement chouette. Maintenant, faites-la revenir.

— Hein ?

— Faites revenir ma petite sacoche noire.

— Ah ça, fit le docteur Gillis, ça ne marche pas dans l'autre sens. J'ai essayé de faire revenir les trucs, mais ça ne marche pas. Je crois que ce pignouf de Mike a dû me donner un tuyau crevé. »

Il y eut une condamnation unanime de « Mike », à laquelle le docteur Hemingway ne prit pas part. Il était harcelé par le sentiment

vague qu'il y avait quelque chose qu'il devrait faire. Il s'efforça de raisonner : « Je suis un docteur, et un docteur doit avoir une petite sacoche noire. Je n'ai plus de petite sacoche noire... est-ce que je ne suis plus un docteur ? » Il conclut que c'était absurde. Il savait qu'il était un docteur. Alors, ça devait être la faute de la sacoche si elle n'était plus là. Ce n'était pas bien, et il irait en chercher une autre le lendemain à la clinique, chez ce crétin de Al. Al avait beau découvrir des trucs bien, c'était un crétin quand même – jamais fichu de discuter gentiment avec vous.

C'est ainsi que le lendemain le docteur Hemingway pensa à aller chercher une autre sacoche chez son gardien – une autre petite sacoche noire grâce à laquelle il pourrait continuer à pratiquer des amygdalectomies et des appendicectomies, et à procéder aux accouchements les plus délicats ; et qui lui permettrait de diagnostiquer et de guérir les maladies de ses contemporains, jusqu'au jour où les surdoués se prendraient par la main et passeraient ce fichu pont. Al ne fut pas content du tout pour la sacoche qui avait disparu, mais le docteur Hemingway ne se souvenait pas très bien de ce qui s'était passé, alors on n'envoya pas de traceur, et c'est comme ça que...

Le vieux docteur Full passa des horreurs de la nuit à celles de la journée. Ses paupières caoutchouteuses clignotèrent spasmodiquement. Il était blotti dans un coin de sa chambre et quelque chose faisait un petit bruit de tambour. Il était transi de froid et tout engourdi. Comme ses yeux accommodaient sur le bas de son corps, il émit un coassement de rire. La pétarade émanait de son talon gauche qui, agité par un tremblement, tapait contre le sol nu. Il allait encore avoir le delirium tremens, décida-t-il sans passion aucune. Il s'essuya la bouche du revers de sa main ensanglantée et le tremblement devint irrégulier ; le roulement de tambour devenait plus fort, tandis que son rythme ralentissait. Il y aurait une rémission, ce matin-là, conclut-il sarcastiquement. On était dispensé des horreurs juste avant d'être tendu comme une corde de violon, au bord du point de rupture. Il bénéficiait d'un sursis – à condition d'appeler sursis le retour à ce vieux corps vrillé par des migraines fulgurantes fixées derrière les yeux et des grincements douloureux dans les articulations.

Il avait quelque chose à faire avec un gosse, se dit-il confusément. Il allait soigner un gosse. Son regard fut arrêté par une petite sacoche noire posée au milieu de la pièce et il en oublia l'enfant. « J'aurais juré, fit le docteur Full, que j'avais mis ça au clou il y a deux ans ! » Il se propulsa jusque-là et réalisa que c'était la trousse d'un étranger, arrivée là il ne savait comment. Il essaya de trouver la serrure et la sacoche s'ouvrit d'un seul coup, révélant des rangées et des rangées

d'instruments et de remèdes passés dans des boucles ménagées sur les quatre côtés. Elle avait l'air beaucoup plus grande ainsi ouverte. Il ne voyait pas comme elle pourrait reprendre un si petit volume en se fermant, mais ça devait être un coup des fabricants d'instruments. Les choses avaient bien changé depuis son époque... Ça ne lui donnerait que plus de valeur chez le prêteur sur gages, songea-t-il avec satisfaction.

Rien que pour l'amour du bon vieux temps, avant de refermer la sacoche d'un coup sec et de mettre le cap sur la boutique de *ma tante*, il caressa les instruments des doigts et du regard. Il y en avait plus d'un qu'il était difficile d'identifier exactement. On voyait bien les trucs avec des lames pour couper, les forceps pour maintenir et tirer, les écarteurs pour prendre fermement, les aiguilles et le boyau pour les sutures, les seringues... Une pensée lui traversa l'esprit : il pourrait fourguer les seringues... séparément à des drogués.

Allons-y, décida-t-il en essayant de refermer la mallette, mais elle refusa de se replier jusqu'au moment où il effleura la serrure ; alors elle redevint instantanément une petite sacoche noire. *Pour sûr, ils ont fait des progrès*, se dit-il, prêt à oublier que la première chose qui l'intéressait dans cet objet, c'était sa valeur marchande.

Désormais pourvu d'un objectif défini, il parvint à se remettre sur ses pieds sans trop de mal. Il décida de sortir par la porte de devant et de descendre les marches qui menaient au trottoir, mais avant cela...

Il ouvrit une nouvelle fois la sacoche sur sa table de cuisine et s'absorba dans la contemplation des tubes de médicaments. « N'importe quoi, pourvu que ça puisse donner un bon coup de fouet au système nerveux », marmonna-t-il. Il y avait des numéros sur les fioles, et une carte de matière plastique qui semblait les inventorier. La marge de gauche était une nomenclature des systèmes vasculaire, musculaire, nerveux. Il suivit la dernière ligne vers la droite. Il y avait des colonnes intitulées « stimulants », « calmants », et d'autres encore. Au croisement des rubriques « système nerveux » et « calmants », il trouva un numéro, le dix-sept. Il localisa en tremblant le petit tube de verre qui portait ce numéro. Il était plein de jolies pilules bleues. Il en avala une.

Ce fut comme s'il avait été frappé par la foudre.

Il y avait si longtemps que le docteur Full n'avait pas éprouvé le moindre sentiment de bien-être – sauf la lueur fugitive apportée par l'alcool – qu'il en avait oublié la nature même. Il resta un long moment en proie à la panique, alors que la sensation gagnait lentement tout son corps pour fourmiller enfin dans le bout de ses doigts. Il se redressa ; ses douleurs s'étaient enfuies et le tremblement de sa jambe avait cessé.

Grandiose, se dit-il. Maintenant, il allait pouvoir *courir* au mont-de-

piété, engager la petite sacoche noire et se payer une bonne cuite. Il descendit l'escalier. Même le spectacle de la rue, radieuse sous le soleil de la matinée, ne le fit pas faiblir. La petite sacoche noire pesait de son poids gratifiant dans sa main gauche. Il marchait droit, remarquait-il, et non plus de cette allure ramassée, furtive, qui lui était venue depuis quelques années. *Un peu de respect de moi-même*, pensa-t-il, *C'est de ça que j'ai besoin. Ce n'est pas parce qu'on est au tapis qu'il faut...*

« Tocteur, s'il fous plaît, fenez fite ! lui cria quelqu'un en le tirant par le bras. La p'tite, a s'est prûlée ! » C'était l'une de ces innombrables femelles au visage plat et aux cheveux filandreux qui vivaient dans ces taudis. Elle portait un peignoir débraillé.

« Ah ! attention, il se trouve que je n'exerce plus... » commença-t-il de sa voix éraillée. Mais elle ne voulait rien savoir.

« C'est là-tetans, tocteur, le pressait-elle en l'attirant vers une porte. Faut que fous feniez foir la p'tite. Ch'ai teux tollars, fenez foir ! »

L'affaire prenait tout de suite une autre couleur. Il se laissa entraîner de l'autre côté de la porte, dans un appartement en désordre et sentant le chou. Il reconnaissait maintenant la femme ou plutôt il voyait qui elle devait être. Une nouvelle venue, qui s'était installée l'autre soir. Ces gens-là déménageaient la nuit, attachant leurs meubles sur les toits d'une file de bagnoles délabrées fournies par des amis et des relations, jurant et buvant jusqu'aux petites heures du matin. Voilà pourquoi elle l'avait arrêté au passage : elle ne savait pas encore qu'il était le docteur Full, un vieil ivrogne réprouvé en qui personne n'avait confiance. La petite sacoche noire lui avait servi de passeport, malgré son visage marqué par l'alcool et son costume noir maculé de taches.

Il se retrouva en train de regarder une petite fille de trois ans qu'on venait apparemment de mettre au centre d'un grand lit aux draps fraîchement changés. Dieu seul savait sur quel matelas crasseux et pourri elle dormait habituellement. Il eut l'impression de la reconnaître en remarquant le pansement infiltré de croûte qui entourait sa main droite. *Deux dollars*, se dit-il. Une vilaine rougeur remontait sur le bras en tuyau de pipe de l'enfant. Il enfonça un doigt au creux de son coude, palpant les ligaments qui roulèrent sous la peau, et il sentit de petites boules semblables à des billes. La fillette se mit à piailler faiblement ; près de lui, la femme eut un hoquet et commença aussi à pleurer.

« Dehors », fit-il avec un geste brusque à son attention ; elle s'éloigna lourdement en sanglotant toujours.

Deux dollars, se répéta-t-il. *Donne-lui de la poudre de perlimpinpin, prends le fric et dis-lui d'aller à la clinique. Sûrement des streptocoques, ramassés dans cette saleté d'allée.* C'était un miracle qu'il y en ait qui arrivent à l'âge adulte. Il posa la petite sacoche noire et chercha machinalement la clef, puis, se rappelant, effleura la serrure. La

trousse s'ouvrit et il choisit des ciseaux à bandages. Il glissa la lame inférieure, émoussée, sous le pansement, s'efforça de ne pas faire mal à la fillette quand il appuya sur l'endroit infecté, et commença à couper. Il fut stupéfié par l'aisance et la rapidité avec laquelle les ciseaux brillants découpèrent le haillon coagulé qui entourait la blessure. C'est à peine s'il avait l'impression de diriger les ciseaux avec ses doigts. Il lui semblait plutôt que c'étaient les ciseaux qui conduisaient ses doigts, tout en découpant le bandage suivant une ligne propre et nette.

Pour sûr qu'ils ont fait des progrès depuis mon temps, se dit-il. Plus aiguisés que la lame d'un microtome.. Il remit les ciseaux en place sur la plaque immense que devenait la petite sacoche noire quand on l'ouvrait, puis il se pencha sur la blessure. Il laissa échapper un sifflement en découvrant la vilaine plaie et l'infection carabinée qui avait aussitôt fait souche dans le petit corps maladif de l'enfant. Et maintenant, que pouvait-on faire devant une chose pareille ? Il tapota nerveusement le contenu de la sacoche. Et s'il donnait un coup de bistouri dedans, pour laisser sortir le pus ? La vieille penserait qu'il avait fait quelque chose pour elle et lui donnerait ses deux dollars. Mais à la clinique, ils auraient envie de savoir qui avait pu faire ça, et s'ils étaient suffisamment furieux, ils enverraient peut-être un flic dans le coin. Il y avait peut-être quelque chose dans tout ça...

Il parcourut la colonne de gauche de la carte jusqu'au mot « lymphatique » et chercha l'intersection de la ligne avec la colonne marquée « infection ». Il eut l'impression que ça ne collait pas. Il vérifia, mais retomba sur la même chose. Dans le petit carré au croisement de la ligne et de la colonne, il lisait les symboles suivants : « IV-g-3cc. » Il ne voyait aucune bouteille marquée de chiffres romains ; c'est alors qu'il remarqua que c'étaient les seringues hypodermiques qui étaient ainsi référencées. Il ôta la numéro IV de son emplacement, notant que l'aiguille était montée dessus et qu'elle avait même l'air d'être déjà pleine ! Tu parles d'une façon de transporter tout ça ! Alors... trois c.c. de la chose qui se trouvait dans la seringue numéro IV, quoi que ça puisse être, devaient agir d'une façon ou d'une autre sur les infections du système lymphatique – et Dieu sait si c'en était une ! Mais que pouvait bien vouloir dire le petit « g » ? Il examina la seringue de verre et vit des lettres, gravées sur ce qui ressemblait à un disque pivotant, fixé au sommet du canon. Elles allaient de « a » à « i », et il y avait un repère gravé sur le cylindre, de l'autre côté des graduations.

En haussant les épaules, le docteur Full fit pivoter le petit cadran jusqu'à ce que le « g » se retrouve en face du repère, et leva la seringue devant ses yeux. Lorsqu'il appuya sur le piston, il ne vit pas le petit filet de liquide jaillir de l'aiguille. Au lieu de cela, il y eut

pendant un instant une sorte de brouillard sombre autour de l'extrémité de l'aiguille. Un examen plus poussé lui montra que celle-ci n'était même pas percée au bout. Elle était bien coupée obliquement, mais la section ne montrait pas de trou ovale. Sidéré, il tenta encore une fois d'appuyer sur le piston. *Quelque chose* apparut de nouveau autour de la pointe et disparut. « On va bien voir », dit le docteur. Il glissa l'aiguille sous la peau de son avant-bras. Il pensa d'abord qu'il s'était raté et que la pointe avait glissé sur sa peau au lieu de mordre et de passer en dessous. Mais il aperçut une minuscule goutte de sang et réalisa qu'en fait, il n'avait tout simplement pas senti la piqûre. Quel que soit le produit contenu dans la seringue, décida-t-il, il ne pourrait pas lui faire de mal s'il tenait les promesses de la carte de plastique, et s'il pouvait sortir d'une aiguille sans trou. Il s'injecta trois c.c. et retira l'aiguille. Il y avait une enflure – indolore, mais par ailleurs caractéristique.

Le docteur Full décréta que c'étaient ses yeux, ou quelque chose comme ça, et injecta 3 c.c. du « g » contenu dans la seringue hypodermique IV à l'enfant fiévreuse, qui n'arrêta pas de gémir tandis que l'aiguille pénétrait et que la bosse se formait. Mais au bout d'un long moment elle eut un dernier hoquet et resta silencieuse.

Eh bien, se dit-il, glacé d'horreur, cette fois ça y est. Tu l'as tuée, avec ce truc-là.

Alors, l'enfant s'assit et demanda : « Où est ma maman ? »

Incrédule, le docteur saisit le bras de la petite fille et palpa son coude. L'inflammation des ganglions avait disparu et sa température semblait normale. Les tissus congestionnés de sang qui entouraient la blessure se résorbaient sous ses yeux. Le pouls de l'enfant était plus fort, et pas plus rapide qu'il ne fallait. Dans le silence soudain de la chambre, il entendait la mère de la petite fille sangloter, dehors, dans sa cuisine. Et il distingua aussi la voix insinuante d'une fille.

« Ça va aller, docteur ? » demandait-elle.

Il se retourna et vit une souillon aux joues creuses, d'un blond sale et qui pouvait avoir dans les dix-huit ans, appuyée au chambranle de la porte. Elle le regardait avec un dédain ironique. « J'ai entendu parler de vous, *docteur* Full, poursuivit-elle. Alors, n'essayez pas de faire casquer la vieille. Vous ne pourriez pas soigner un chat malade.

— Vraiment ? » grogna-t-il. Cette jeune personne allait recevoir une leçon qu'elle n'aurait pas volée. « Peut-être aimeriez-vous jeter un coup d'oeil à ma malade ?

— Où est ma maman ? » demanda la petite fille avec insistance. La blonde ouvrit la bouche avec stupeur et s'approcha du lit. « Tu vas bien, maintenant, Teresa ? Tu es guérie ? demanda-t-elle prudemment.

— Où est ma maman ? » répéta Teresa. Puis elle fit un geste accusateur de sa main blessée en direction du docteur. « Tu

chatouilles ! » se plaignit-elle en éclatant de rire sans raison.

« Eh bien... fit la blonde. Je crois que je vous dois des excuses, docteur. Ces grandes gueules de bonnes femmes qui vivent dans le coin racontaient que vous ne connaissiez pas votre... Je veux dire, euh, que vous ne saviez pas soigner les gens. Elles disaient que vous n'étiez pas un vrai docteur.

— Je me suis en effet retiré, dit-il. Mais il se trouve que j'allais porter cette trousse à un collègue pour lui rendre service lorsque votre brave femme de mère m'a aperçu, et... » Il eut un sourire désapprobateur et effleura la serrure de la mallette qui reprit sa forme de petite sacoche noire.

« Vous l'avez volée », fit platement la fille.

Il se mit à bafouiller.

« Personne ne vous croirait, avec un truc pareil. Ça doit valoir un fric fou. Vous l'avez volée. J'allais vous arrêter quand j'ai vu en rentrant que vous vous occupiez de Teresa, et puis j'ai eu l'impression que vous ne lui faisiez pas de mal. Mais quand vous m'avez servi cette histoire de sacoche à rapporter à un collègue, j'ai compris que vous l'aviez volée. On fait part à deux, ou je vais trouver les flics. Un truc comme ça doit bien valoir vingt ou trente dollars. »

La mère entra timidement, les yeux rouges. Mais elle laissa échapper un hurlement de joie en voyant la petite fille assise dans le lit et occupée à jacasser toute seule. Elle l'embrassa passionnément, se jeta à genoux et fit une rapide prière, bondit pour baiser les mains du docteur, puis le traîna dans la cuisine sans cesser de bavarder dans sa langue maternelle, sous le regard glacial et écœuré de la blonde. Le docteur Full se laissa remorquer dans la cuisine mais refusa platement une tasse de café et une assiette de gâteaux à l'anis et de pain de caroubier.

« Propose-lui plutôt du vin, m'man, fit sardoniquement la fille.

— Foui ! Foui ! souffla la femme, au comble du ravissement. Fous foulez du fin, tocteur ? » Elle produisit aussitôt devant lui une carafe d'un liquide cramoisi et la blonde se mit à ricaner doucement en le voyant tendre la main avidement pour s'en saisir. Il retira sa main tandis que se formaient dans sa tête les images habituelles : d'abord le parfum, puis le goût, et enfin la chaleur dans son estomac et dans ses membres. Il se livra au calcul habituel : la femme, aux anges, ne remarquerait pas comment il en descendrait d'abord deux verres, et, en lui racontant l'escarmouche de Teresa contre l'Ange Noir, il pourrait l'embobiner et s'en octroyer encore deux autres. Après cela, eh bien, après, ça n'aurait plus d'importance. Il serait ivre.

Mais pour la première fois depuis des années, il y avait une sorte d'image parasite : un mélange de sa rage contre la fille blonde aux yeux de laquelle il était si transparent, et de sa fierté d'avoir réussi

une guérison. À sa grande surprise, il retira sa main de la carafe et s'entendit dire, en savourant avec délices ses paroles : « Non, merci. Je crois que je n'en ai pas envie si tôt le matin. » Il observa en douce le visage de la blonde et fut récompensé par sa surprise. Ensuite, la mère lui tendit timidement deux billets en disant : « Ça fait pas beaucoup t'argent, tocteur. Mais fous r'fientrez foir Teresa ? »

— Je serai heureux de suivre ce cas, dit-il. Mais maintenant, excusez-moi... Il faut vraiment que je me sauve. » Il saisit fermement la poignée de la petite sacoche et se leva ; il avait terriblement envie de s'éloigner du vin et de la fille aînée.

« Attendez-un peu, docteur, fit celle-ci. Je vais dans votre direction. » Elle sortit de la maison derrière lui et le suivit dans la rue. Il l'ignora jusqu'à ce qu'il sente sa main sur la sacoche noire. Alors le docteur Full s'arrêta et essaya de parlementer.

« Écoutez, ma chère. Vous avez peut-être raison. Il se peut que je l'aie volée. Pour être parfaitement franc, je ne sais plus comment je suis entré en sa possession. Mais vous êtes jeune et vous pouvez gagner votre vie vous-même...

— Moitié-moitié, dit-elle. Ou je vais voir les flics. Et si vous dites un mot de plus, ce sera soixante pour cent pour l'un et quarante pour cent pour l'autre. J'imagine que vous savez pour qui sont les quarante, pas vrai, toubib ? »

Vaincu, il reprit le chemin du mont-de-piété, la main de la fille impudemment posée à côté de la sienne, sur la poignée de la sacoche, ses talons martelant le trottoir en contrepoint du pas traînant du vieil homme.

Chez le prêteur sur gages, ils devaient avoir une surprise.

« C'est pas standard, fit *ma tante*, que la serrure ingénieuse n'impressionnait pas le moins du monde. Des comme ça, j'en ai jamais vu. De la camelote japonaise, peut-être bien. Essayez plus loin, dans la rue. Je pourrai jamais vendre ça. » Plus loin dans la rue, ils obtinrent une offre pour un dollar. C'était toujours la même réclamation : « J'suis pas collectionneur, m'sieur. J'achète que des trucs que j'peux revendre. À qui je pourrais revendre ça ? À un Chinois qui connaîtrait rien aux instruments médicaux ? Ils ont tous l'air bizarre. Vous êtes sûr que vous les avez pas fabriqués vous-même ? » Ils n'acceptèrent pas le dollar qu'on leur en offrait.

La fille était stupéfaite et furieuse ; le docteur était stupéfait aussi, mais triomphant. Il avait deux dollars, et la fille avait cinquante pour cent sur quelque chose dont personne ne voulait. *Mais*, se dit-il tout d'un coup avec effarement, *la chose avait parfaitement réussi à guérir la gamine, n'est-ce pas ?*

« Alors, demanda-t-il, vous y renoncez ? Comme vous avez pu le constater, la trousse n'a pratiquement aucune valeur. »

Elle réfléchissait intensément. « Lâchez pas la rampe, toubib. J'y comprends rien, mais c'est tout bon quand même. Est-ce que ces types reconnaîtraient seulement du matériel valable si on leur en montrait ?

— Sans aucun doute. C'est de ça qu'ils vivent. D'où que vienne ce truc... »

Elle bondit là-dessus avec l'aisance démoniaque qu'elle semblait avoir pour susciter les réponses sans poser de questions. « C'est bien ce que je pensais. Vous ne savez pas non plus, hein ? Bon, ben- peut-être que je vais pouvoir vous le dire. Venez par ici. Je vais pas laisser passer ça. Il y a du fric, là-dedans ; je ne sais pas comment, mais d'une façon ou d'une autre, il y a du fric à faire avec. »

Il la suivit dans une cafétéria, vers un coin presque désert. Indifférente aux coups d'œil et aux plaisanteries épaisses des autres clients, elle ouvrit la petite sacoche noire – qui recouvrait presque toute la table – et fourragea à l'intérieur. Elle prit un écarteur dans un des passants et l'observa avant de le reposer d'un air dédaigneux pour ramasser un spéculum qu'elle flanqua à son tour sur la table, péchant ensuite la partie inférieure d'un forceps qu'elle tourna et retourna devant ses jeunes yeux – découvrant enfin ce que les vieux yeux usés du docteur n'auraient pas pu voir.

Tout ce que savait le vieux docteur Full, c'est qu'elle était en train de scruter le col du forceps au moment où elle blêmit. Elle remit très précautionneusement la moitié de forceps à sa place, dans son passant de tissu, puis rangea à leur tour l'écarteur et le spéculum. « Alors ? demanda-t-il. Qu'avez-vous vu ?

Made in U.S.A... énonça-t-elle d'une voix rauque. Brevet déposé en juillet 2450. »

Il avait envie de lui dire qu'elle avait dû lire de travers, que ça devait être une blague, que...

Mais il savait qu'elle avait bien vu. Ces ciseaux à pansements qui avaient dirigé ses doigts, plutôt que le contraire ; la seringue dont l'aiguille n'avait pas de trou... Et cette jolie petite pilule bleue qui l'avait frappé comme la foudre...

« Vous savez ce que je vais faire ? dit la fille avec une animation soudaine. Je vais aller à l'école de maintien. Ça va vous plaire, ça, hein, toubib ? Parce qu'on va se revoir souvent, nous deux ! »

Le vieux docteur Full ne répondit pas. Ses mains jouaient machinalement avec la carte en matière plastique de la sacoche, sur laquelle étaient imprimées les lignes et les colonnes qui l'avaient déjà guidé deux fois. La carte était légèrement bombée. On pouvait faire passer la concavité d'un côté sur l'autre. Il nota avec stupeur qu'à chaque fois un texte différent apparaissait sur la carte. *Snap*. « Le scalpel avec un point bleu sur le manche est réservé uniquement aux tumeurs. Diagnostiquez les tumeurs avec l'Instrument numéro Sept, le

Palpeur d'Excroissances. Placez le Palpeur d'Excroissances... » *Snap*. « On peut remédier à une dose excessive de pilules roses du Flacon n° 3 à l'aide d'une pilule blanche prise dans le Flacon... » *Snap*. « Tenez l'aiguille à suture par l'extrémité sans trou. Touchez-en l'un des bouts de la blessure que vous voulez refermer et laissez faire. Lorsqu'elle aura fait le nœud, touchez le... » *Snap*. « Placez la partie supérieure du forceps devant l'ouverture. Laissez-le faire. Après qu'il ait pénétré et se soit conformé au... » *Snap*.

Le rédacteur en chef lut « FLANNERY-MEDECINE 1 » dans le coin supérieur gauche du paquet d'épreuves. Il griffonna aussitôt dessus « réduire trois quarts » et le fit glisser sur le bureau en fer à cheval jusqu'à Piper, qui avait pris en main la série d'articles d'Edna Flannery, spécialisée dans la dénonciation des charlatans. Une belle gosse, se dit-il, mais comme tous les jeunes, elle en faisait trop. D'où les coupures.

Piper, qui venait à bout d'une histoire de mairie, prit d'une main l'article de Flannery et se mit à le tapoter avec son crayon, un coup par mot, au même rythme régulier que le chariot d'un télécopieur sur son rouleau de papier. La première fois, il ne lisait jamais vraiment. Il se contentait de regarder les lettres et les mots, pour voir si le ton était conforme à celui du *Herald*. Le tapotement régulier du crayon s'interrompait par moments, alors qu'il barrait le mot « sein » pour le remplacer par « poitrine » ; ou lorsqu'il biffait le « E » majuscule de « Est » pour le remplacer par un bas de casse ; ou encore pour rapprocher à l'aide du signe typographique approprié les deux parties d'un mot coupé en plein milieu – là, Flannery avait malencontreusement effleuré la barre d'espacement de sa machine à écrire. Le crayon noir, gras, traça vivement un cercle autour du mot « Fin » par lequel, comme tous les débutants, elle terminait ses articles. Il revint au début pour une seconde lecture. Cette fois, le crayon rayait des adjectifs et des phrases entières, traçant des crochets pour marquer les alinéas, reliant ceux de Flannery entre eux par de longues lignes incurvées.

Arrivé au bas de « FLANNERY-MÉDECINE 2 », le crayon ralentit puis s'arrêta. Sensible au rythme de son rewriter bien-aimé, le rédacteur en chef leva les yeux presque instantanément. Il vit Piper loucher sur son texte, l'air égaré. Sans perdre inutilement sa salive, le rewriter renvoya l'article de l'autre côté du bureau, vers son chef, et le remplaça par une histoire policière sur laquelle il se pencha, son crayon recommençant à battre la mesure. Le rédacteur en chef alla jusqu'à la quatrième page et jeta à Howard : « Prends ma place ! » avant de traverser la salle de la rubrique financière où régnait un vacarme assourdissant, pour aller retrouver le directeur de la rédaction dans

l'alcôve d'où il présidait à la destinée de son propre asile de fous.

Le rédacteur en chef attendit son tour tandis que le chef de la rubrique maquillage, le chef de la salle de presse et le photographe en chef se chamaillaient avec le directeur de la rédaction. Lorsque ce fut à lui, il jeta l'article de Flannery sur son bureau en annonçant : « Elle dit que cette fois, ce n'est pas un charlatan. »

Le directeur de la rédaction se mit à lire.

FLANNERY-MÉDECINE 1

par Edna Flannery

rédaCTRICE au Herald

La sordide histoire du charlatanisme médical, que le Herald s'est efforcé de dévoiler dans cette série d'articles, vient d'entrer aujourd'hui dans une nouvelle phase, ce qui ne devait pas aller pour l'enquêtrice sans une certaine surprise, d'ailleurs bienvenue. Ses investigations sur le sujet qui nous intéresse ici ont commencé exactement de la même façon que lors de ses enquêtes précédentes, qui avaient permis de démasquer une douzaine de médecins véreux et de guérisseurs de pacotille. Mais elle peut cette fois témoigner que le docteur Bayard Kendrick Full, en dépit des pratiques peu orthodoxes qui ont attiré sur lui la suspicion d'associations médicales sensibilisées à juste titre, est un vrai guérisseur, qui répond aux idéaux les plus élevés de sa profession.

Le nom du docteur Full fut communiqué à l'enquêtrice du Herald par le Conseil de Déontologie d'une association médicale du comté, qui précisait qu'il avait été exclu de l'association le 18 juillet 1941 pour avoir prétendument abusé de la bonne foi de plusieurs de ses patients souffrant de maladies bénignes. D'après les dépositions sous serment retrouvées dans les dossiers du Conseil, le docteur Full leur aurait raconté qu'ils étaient atteints du cancer et qu'il connaissait un traitement qui prolongerait leur existence. Après avoir été exclu de l'association, le docteur Full avait disparu de la circulation, jusqu'à ce qu'il ouvre une « infirmerie » en ville, dans une maison cossue qui servait de garni depuis des années.

L'enquêtrice du Herald se rendit donc à cette infirmerie de la 89e rue Est, bien certaine de se voir diagnostiquer de nombreuses maladies imaginaires et promettre une guérison infaillible pour un prix fixé d'avance. Elle imaginait sans peine les locaux mal tenus, les instruments sales et le folklore exotique qu'elle avait déjà vus une douzaine de fois chez ces médocastres.

Elle se trompait.

L'infirmerie du docteur Full est d'une propreté remarquable, depuis l'entrée meublée avec goût jusqu'aux salles de soins éclatantes de

blancheur. La jolie réceptionniste blonde qui accueillit l'enquêtrice avait une voix douce et fit preuve d'une grande délicatesse, se bornant à lui demander son nom, son adresse et la nature générale des maux dont elle se plaignait. Question à laquelle elle répondit, comme à l'accoutumée, qu'elle souffrait de « mal aux reins chronique ». La réceptionniste demanda à l'enquêtrice du Herald de s'asseoir et la conduisit au bout d'un petit moment à une salle de soins située au premier étage, où elle la présenta au docteur Full.

Le passé supposé du docteur Full, tel que le décrit le porte-parole de l'association médicale, s'accorde mal avec son apparence actuelle. C'est un homme d'une soixantaine d'années, à en juger par son allure ; il a le regard clair, des cheveux blancs, est un peu plus grand que la moyenne et semble en bonne forme physique. Sa voix est assurée et amicale et ne ressemble en rien au ton plaintif et compatissant des charlatans que l'enquêtrice a appris à trop bien connaître.

La réceptionniste ne quitta pas la pièce lorsqu'il commença son examen, après quelques questions concernant la nature et la localisation de la douleur. Tandis que l'enquêtrice était allongée sur le ventre sur la table d'examens, le docteur appuya certains instruments au creux de ses reins. Et, au bout d'une minute environ, il fit la déclaration stupéfiante que nous rapportons ici : « Il n'y a aucune raison pour que vous ressentiez la moindre douleur là où vous dites que vous souffrez, jeune dame. Il paraît qu'on raconte aujourd'hui que les bouleversements émotionnels provoquent de telles douleurs. Vous feriez mieux d'aller voir un psychologue ou un psychiatre si vous avez toujours mal aux reins. Il n'y a pas de cause physique à cela, de sorte que je ne peux rien faire pour vous. »

Sa franchise coupa le souffle à l'enquêtrice. Avait-il deviné qu'elle était en quelque sorte venue l'espionner ? Elle essaya autre chose. « Eh bien, docteur, peut-être vaudrait-il mieux que vous me fassiez subir un examen complet. Je suis à plat, en ce moment, en dehors de ces douleurs. Peut-être ai-je besoin d'un remontant ? » Ce qui est l'appât infailible pour prendre les charlatans – une véritable invitation à découvrir toutes sortes de maladies mystérieuses au patient, chacune d'elle « nécessitant » un traitement coûteux. Ainsi qu'il a été exposé dans le premier article de cette série, l'enquêtrice s'est bien évidemment soumise à un examen médical complet avant de s'embarquer dans cette chasse aux docteurs-miracle, et elle a été trouvée en parfaite condition physique à l'exception d'une zone cicatricielle à la pointe du poumon gauche, résultant d'une attaque infantile de tuberculose, et d'une tendance hyperthyroïdienne – hypersthénie de la glande thyroïde – qui entraîne parfois un certain essoufflement et rend difficile la prise de poids.

Le docteur Full consentit à pratiquer l'examen et prit un certain

nombre d'instruments étincelants retenus par des passants sur une large planche littéralement couverte d'ustensiles dont la plupart étaient étrangers à l'enquêtrice. Le premier instrument avec lequel il l'examina était un tube muni d'un cadran incurvé et de deux fils terminés par des disques plats. Il plaça l'un des disques sur le dos de la main droite de l'enquêtrice et l'autre sur le dos de sa main gauche. En « lisant le cadran », il cita des chiffres que son assistante, attentive, notait sur une fiche quadrillée. La même opération fut répétée plusieurs fois, sur toute l'anatomie de l'enquêtrice, la persuadant définitivement que le docteur était un farceur achevé. L'enquêtrice n'avait jamais vu pratiquer un diagnostic de cette façon au cours des semaines qu'elle avait consacrées à la préparation de cette série.

Le docteur reprit alors la fiche quadrillée des mains de la réceptionniste, eut avec celle-ci un entretien à voix basse et dit à l'enquêtrice : « Votre thyroïde est un peu suractivée, jeune femme. Et il y a quelque chose qui ne va pas dans votre poumon gauche. Ce n'est pas grave, mais j'aimerais voir ça de plus près. »

Il prit sur la planche un instrument que l'enquêtrice reconnut comme étant un « spéculum » – un instrument en forme de ciseaux qui écarte les ouvertures du corps, comme l'oreille, la narine, etc., pour permettre au médecin de se livrer à un examen. L'instrument était trop large pour être un spéculum d'oreille ou de nez, mais il était trop petit pour être autre chose. Alors que l'enquêtrice du Herald allait poser des questions, la réceptionniste attentive lui dit qu'« il était d'usage ici de mettre un bandeau sur les yeux des patients pendant l'examen des poumons. Est-ce que ça ne lui faisait rien ? » Intriguée, l'enquêtrice se laissa nouer un linge immaculé sur les yeux et attendit avec irritation.

Elle est encore incapable de dire exactement ce qui se produisit alors qu'elle avait les yeux bandés, mais les rayons X confirment ses soupçons. Elle éprouva une sensation de fraîcheur sur les côtes, du côté gauche – comme si le froid pénétrait son corps. Puis elle eut l'impression d'une coupure, et la sensation de froid disparut. Elle entendit le docteur Full s'exprimer de sa voix objective : « Vous avez ici une ancienne cicatrice de tuberculose. Ça n'a rien de particulièrement gênant, mais une personne active comme vous a besoin de tout l'oxygène qu'elle peut respirer. Restez tranquille et je vais arranger ça. »

Puis la sensation de froid revint, mais plus longtemps. Elle entendit le docteur Full demander « encore quelques alvéoles ; et du ciment vasculaire », puis la réceptionniste faire une brève réponse. Enfin, l'impression étrange cessa et on lui retira son bandeau des yeux. L'enquêtrice ne vit aucune cicatrice sur ses côtes et pourtant le docteur lui assura : « Ça y est. Nous avons enlevé la dégénérescence

fibreuse ; et c'en était une belle, qui avait si bien muré l'infection que vous êtes encore là pour en parler. Nous avons ensuite implanté quelques masses alvéolaires – ce sont les petits machins qui extraient l'oxygène de l'air pour le faire passer dans le sang. Je ne vais pas vous tripoter la thyroïde. Vous avez l'habitude d'être ce que vous êtes et si vous vous retrouviez tout d'un coup différente, il y a des chances pour que vous en soyez plus ennuyée qu'autre chose. Pour vos douleurs dans les reins, vous devriez contacter l'association médicale du comté ; elle vous donnera le nom d'un bon psychologue, ou d'un psychiatre. Et méfiez-vous des charlatans ; ils sont légion ! »

L'assurance du docteur coupa le souffle de l'enquêtrice. Elle demanda quel était le prix de la visite et s'entendit demander cinquante dollars, payables à la réceptionniste. L'enquêtrice attendit, comme d'habitude, pour payer, d'avoir un reçu signé par le docteur lui-même, détaillant la nature des soins concernés. Contrairement à la plupart, le docteur inscrivit allègrement : « Pour l'ablation d'une fibrose au poumon gauche et restauration d'alvéoles », et signa.

Lorsqu'elle sortit de l'infirmerie, le premier mouvement de l'enquêtrice fut d'aller voir le spécialiste des poumons qui l'avait examinée en prévision de cette série d'articles. Elle se disait que la comparaison d'une radioscopie effectuée le jour de l'« opération » avec les radiographies antérieures mettrait en évidence l'imposture du docteur Full, prince des charlatans et des escrocs.

Le spécialiste des voies respiratoires trouva un moment dans son emploi du temps surchargé pour recevoir l'enquêtrice du Herald, pour le travail de laquelle il avait déjà témoigné d'un vif intérêt, même au temps où il n'était encore qu'en gestation. Son cabinet fort austère, installé dans un immeuble de Park Avenue, retentit d'un grand éclat de rire quand elle lui décrivit le curieux traitement auquel elle avait été soumise. Mais il cessa de rire quand il prit un cliché aux rayons X de la poitrine de l'enquêtrice, qu'il le développa, le fit sécher et le compara à ceux qu'il avait déjà pris. Le spécialiste des voies respiratoires prit six autres clichés cet après-midi-là, mais il finit par admettre qu'ils racontaient tous la même histoire. L'enquêtrice du Herald prend la responsabilité de révéler que la cicatrice de tuberculose qu'elle avait encore dix-huit jours plus tôt a maintenant disparu et a été remplacée par du tissu pulmonaire parfaitement sain. Selon le spécialiste, c'est un événement sans précédent dans l'histoire de la médecine. Il ne suit pas l'enquêtrice dans sa ferme conviction que c'est le docteur Full qui serait responsable de ce changement.

L'enquêtrice du Herald ne voit pourtant pas d'autre explication. Elle en conclut que le docteur Bayard Kendrick Full, quel qu'ait pu être le passé qu'on lui prête, est maintenant un praticien très brillant, qui exerce sans doute une médecine peu orthodoxe mais auquel elle s'en

remettrait sans hésitation si le besoin s'en faisait sentir.

Il n'en va pas de même de « Sœur » Annie Dimsworth, sorte de harpie qui, sous le couvert de la « foi », se fait des proies faciles de ceux qui ignorants et souffrants, viennent la voir dans son « salon de guérison » et y restent pour alimenter le compte en banque de « Sœur » Annie, lequel se monte aujourd'hui à 53 238,64 dollars. Nous montrerons demain, avec photocopies des relevés bancaires et témoignages sous serment à l'appui, que... »

Le directeur de la rédaction tourna la dernière page de *Flannery-Médecine* et se tapota les dents de devant avec son crayon tout en essayant de réfléchir. « Laissez tomber l'histoire, dit-il enfin. Faites un encadré autour du dernier paragraphe. Que ce soit alléchant. » Il déchira le dernier paragraphe, celui qui concernait « Sœur » Annie, et le rendit au rédacteur en chef qui retourna à son bureau en forme de fer à cheval.

Le chef de la rubrique maquillage, qui était de retour, dansait d'un pied sur l'autre en essayant d'accrocher le regard du directeur de la rédaction. L'interphone se mit à bourdonner et une lumière rouge s'alluma, indiquant que le directeur général et le propriétaire du journal voulaient lui parler. Le directeur de la rédaction pensa pendant un instant à consacrer une série spéciale au docteur Full, puis se dit que personne n'y croirait et que, n'importe comment, c'était sans doute encore un fumiste. Il ficha l'article sur le crochet où finissaient les ours et répondit à l'interphone.

Le docteur Full en était presque arrivé à bien aimer Angie. Comme sa clientèle – qui avait d'abord englobé les malades du voisinage, puis l'avait entraîné à prendre un appartement à l'angle d'un immeuble de rapport du quartier bourgeois avant de l'amener à s'installer dans cette « infirmerie », elle semblait avoir évolué. *Oh*, se disait-il, *nous avons bien nos petites disputes...*

Cette fille, par exemple, s'intéressait trop à l'argent. Son désir était de se spécialiser dans la chirurgie esthétique – enlever les rides des vieilles femmes riches, et puis quoi encore. Elle n'avait pas compris, au début, qu'une chose comme celle-là était sous leur garde, qu'ils étaient les serviteurs et non les maîtres de la petite sacoche noire et de son fabuleux contenu.

Il avait bien essayé – et avec quelles précautions ! – de les analyser, mais sans succès. Tous les instruments étaient légèrement radioactifs, par exemple, mais à peine. Ils faisaient réagir un compteur Geiger-Müller, par exemple, mais les feuilles d'un électroscope ne se séparaient pas. Il ne prétendait pas être au courant des dernières découvertes, mais il comprenait une chose, c'est que tout cela n'allait

pas *comme il fallait*. Sous un fort grossissement, on voyait des stries sur les surfaces impeccablement polies des instruments : des stries incroyablement ténues, qui décrivaient des armoiries arbitraires et totalement dépourvues de sens. Leurs propriétés magnétiques étaient proprement stupéfiantes. Les instruments étaient parfois attirés par les aimants ; d'autres fois, pas du tout.

Le docteur Full les avait radiographiés aux rayons X, en tremblant de peur à l'idée qu'il pourrait perturber les mécanismes délicats qui les faisaient fonctionner. Il était sûr qu'ils n'étaient pas massifs, que leurs manches, et peut-être leurs lames, n'étaient que des coquilles évidées, emplies de petits mécanismes efficaces – mais les rayons X ne révélèrent rien de tel. Ah oui, ils étaient toujours stériles et ils ne s'oxydaient pas. La poussière glissait dessus lorsqu'on les secouait ; ça, c'était quelque chose qu'il comprenait. Ils ionisaient la poussière, ou bien ils étaient eux-mêmes ionisés, ou quelque chose dans ce goût-là. En tout cas, il avait lu un article sur ce problème à propos des disques.

Elle ne voulait pas entendre parler de tout ça, *elle*, se disait-il fièrement. Elle tenait assez bien les comptes, et elle lui fournissait peut-être de temps à autre une stimulation utile, quand il se sentait enclin à se laisser aller. C'était elle qui avait eu l'idée de quitter les taudis des faubourgs pour les quartiers bourgeois, et l'infirmierie était aussi son idée. Bien, bien ; ça élargissait sa sphère d'utilité. Que la petite ait donc ses manteaux de vison et sa décapotable, puisque c'était, paraît-il, le nom que portaient désormais les automobiles. Quant à lui, il était trop occupé et trop vieux. Il avait tant de choses à rattraper...

Le docteur Full songea avec plaisir à son Grand Projet. Ça ne lui plairait pas beaucoup, mais il faudrait bien qu'elle en voie la logique. Cette chose merveilleuse devait être transmise. Elle n'était pas du tout versée dans la médecine ; même si les instruments faisaient presque tout tous seuls, le métier de médecin requérait autre chose que de l'habileté. Il y avait les anciens préceptes de l'art de guérir. Lorsque Angie aurait vu à quel point c'était logique, elle s'inclinerait ; elle consentirait à ce qu'il fasse don de la petite sacoche noire à l'humanité toute entière.

Il la présenterait probablement au Collège de Chirurgie, avec le moins de tralala possible – bon, enfin, mettons une petite cérémonie, et il serait heureux de conserver un souvenir de cette occasion ; une coupe, ou un certificat dans un cadre – Dans un sens, ce serait un soulagement que de remettre la chose entre d'autres mains ; que de laisser les géants de la médecine décider qui devrait en avoir le bénéfice. Non ; Angie comprendrait. Elle avait bon cœur.

C'était bien qu'elle montre un tel intérêt pour la chirurgie, ces temps derniers, qu'elle lui pose toutes ces questions sur les instruments et

passé des heures à lire les cartes d'instructions, allant même jusqu'à s'exercer sur des cobayes. Si quelque chose de son amour pour l'humanité s'était transmis à elle, se disait le vieux docteur Full dans un élan sentimental, alors il n'aurait pas vécu en vain. Elle réaliserait sûrement qu'en remettant les instruments entre des mains plus sages que les leurs et en rejetant le voile du secret, nécessaire pour travailler à leur petite échelle, ils serviraient une bien plus noble cause.

Le docteur Full se trouvait dans le cabinet qui avait été autrefois le salon de devant de cette maison bourgeoise. Par la fenêtre, il vit la décapotable jaune d'Angie s'arrêter devant le perron. Il aimait la façon dont elle montait les marches ; nette, pas tapageuse, se disait-il. Une fille intelligente comme ça, elle comprendrait. Il y avait quelqu'un avec elle – une grosse femme vêtue d'une manière voyante, qui montait les marches en soufflant. Alors, que pouvait-elle bien vouloir ?

Angie la fit entrer et se rendit dans le cabinet, suivie de la grosse dame. « Docteur, fit gravement la jeune blonde, puis-je vous présenter madame Coleman ? » Les cours de maintien ne lui avaient pas tout appris, mais madame Coleman – une nouvelle riche, de toute évidence, pensa le docteur – ne remarqua pas la gaffe.

« Mademoiselle Quellen m'a tellement parlé de vous, docteur, et de votre merveilleuse méthode ! » gargouilla-t-elle.

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, Angie intervint avec douceur.

« Voulez-vous nous excuser un instant, madame Coleman ? »

Elle prit le docteur par le bras et l'emmena dans le salon d'attente.

« Écoutez, dit-elle vivement, je sais que c'est contre vos principes, mais je ne pouvais pas laisser passer ça. J'ai rencontré ce vieux machin au cours d'Élizabeth Barton. Personne ne voulait lui parler. Elle est veuve. Je pense que son mari faisait du marché noir, ou quelque chose comme ça, et elle est pleine aux as. Je lui ai laissé entendre que vous aviez une méthode de massage qui faisait disparaître les rides. Mon idée, c'est que vous lui bandez les yeux, et vous lui ouvrez le cou avec le scalpel de la Série Cutanée, vous lui injectez du Fermol dans les muscles, vous raclez un peu de la graisse avec une curette de la Série Adipeuse et vous vaporisez du Peauferme sur le tout. Quand on lui enlève le bandeau, elle n'a plus une ride et elle ne sait pas ce qui s'est passé. Elle paiera cinq cents dollars. Allez, ne dites pas non, docteur. Juste cette fois, faites ce que je vous dis, vous voulez bien ? Je travaille avec vous depuis le début, non ?

— Oh, c'est bon », fit le docteur. Il faudrait qu'il lui parle bientôt du Grand Projet, n'importe comment. Pour cette fois, il ferait comme elle voulait.

Mais lorsqu'ils regagnèrent le cabinet, madame Coleman avait

réfléchi. Elle prit un ton sinistre pour questionner le docteur lorsqu'il revint.

« Votre méthode est permanente, bien sûr ?

— Mais oui, madame, fit-il brièvement. Voulez-vous vous étendre ici ? Mademoiselle Quellen, un bandage stérile de dix centimètres pour les yeux de madame Coleman, s'il vous plaît. » Il tourna le dos à la grosse femme pour éviter d'avoir à lui faire la conversation et fit semblant de régler l'éclairage. Angie noua le bandeau sur le visage de la femme et le docteur choisit les instruments dont il allait avoir besoin. Il tendit une paire d'écarteurs à la blonde. « Glissez simplement le bout des lames entre les lèvres de la plaie, au fur et à mesure que j'ouvre », lui dit-il. Elle lui jeta un regard alarmé en faisant un signe en direction de la femme. Il baissa la voix. « Très bien. Vous introduisez les pointes en imprimant un mouvement de torsion aux lames, tout le long de l'incision. Je vous dirai quand les retirer. »

Le docteur Full éleva à la hauteur de ses yeux le scalpel de la Série Cutanée pour ajuster la petite lame sur trois centimètres de profondeur. Il eut un léger soupir en se rappelant que la dernière fois qu'il l'avait utilisé, c'était pour extirper une tumeur « inopérable » d'une gorge.

« Très bien », dit-il en se penchant sur la femme. Il fit un passage d'essai à travers les tissus. La lame plongea dans les chairs et y glissa comme un doigt dans du mercure, ne laissant dans son sillage aucune trace de blessure. Seuls les écarteurs pouvaient maintenir béantes les lèvres de l'incision.

Madame Coleman se mit à bouger et à bavarder. « Docteur, ça fait tellement drôle ! Vous êtes sûr que vous massez comme il faut ?

— Tout à fait sûr, madame, fit le docteur d'un ton las. « Voudriez-vous, je vous prie, essayer de ne pas parler pendant le massage ? »

Il fit un signe de tête à l'attention d'Angie qui se tenait prête, les écarteurs à la main. La lame plongea à trois centimètres de profondeur, ne sectionnant miraculeusement que les tissus cornés morts de l'épiderme et les tissus vivants du derme, repoussant mystérieusement tous les vaisseaux sanguins majeurs et mineurs ainsi que le tissu musculaire, contournant tous les systèmes, tous les organes, à l'exception de celui sur lequel il était... programmé, dirions-nous ? Le docteur ne connaissait pas la réponse, mais il éprouvait de la fatigue et de l'amertume à l'idée de se prostituer de la sorte. Angie glissa les lames de l'écarteur en leur imprimant un mouvement de torsion tandis qu'il retirait son scalpel, puis elle tira pour séparer les lèvres de la plaie. Elle exposa, sans effusion de sang, une ficelle de muscle malsain, marinant dans une boucle de ligaments bleu-gris qui avait l'air morte. Le docteur prit une seringue, la numéro IX, la régla sur « g » et l'éleva devant ses yeux. Le brouillard apparut

et s'en fut. Il n'y avait probablement pas de danger d'embolie avec ces gadgets, mais pourquoi courir un risque ? Il injecta un c.c. de « g » – identifié par la carte sous le nom de « Fermol » – dans le muscle. Angie et lui le regardèrent se resserrer contre le pharynx.

Il prit une curette de la Série Adipeuse, une petite, et racla les tissus jaunâtres qu'il faisait ensuite tomber dans la boîte d'incinération, puis il fit un signe de tête à Angie. Elle retira les écarteurs et l'ouverture béante se referma en une surface cutanée dépourvue de toute trace mais maintenant pendouillante. Le docteur tenait prêt son atomiseur – réglé sur « Peauferme ». Il pressa sur l'appareil et la peau se contracta, épousant la nouvelle forme de la gorge.

Tandis qu'il remettait ses instruments en place, Angie retirait le bandage de madame Coleman et lui annonçait d'un ton enjoué : « C'est fini ! Et il y a un miroir dans le salon d'attente... »

Madame Coleman ne se le fit pas dire deux fois. Incrédule, elle palpa son menton et se précipita dans le salon d'attente. Le docteur fit une grimace en entendant son jappement de délices et Angie se retourna vers lui avec un petit sourire. « Je vais prendre l'argent et la faire sortir, dit-elle. Elle ne vous ennuiera plus. »

Ce dont il lui fut bien reconnaissant.

Elle suivit madame Coleman dans la salle d'attente tandis que le docteur rêvassait sur la sacoche d'instruments. Une cérémonie, certainement... Il avait *droit* à une cérémonie. Ce n'est pas tout le monde, se disait-il, qui renoncerait à une source d'argent si certaine pour le bien de l'humanité. Mais on arrive à un âge où l'argent n'a plus autant d'importance, où on pensait à ces choses qu'on avait faites et qui pourraient être mal comprises dans l'éventualité où... oh, juste au cas où cette histoire de – enfin – de Jugement Dernier ne serait pas une invention. Le docteur n'était pas un homme religieux, mais on se mettait sans doute à penser très fort à certaines choses quand l'échéance approchait...

Angie était de retour, un bout de papier à la main. « Cinq cents dollars, fit-elle, prosaïquement. Et vous réalisez que nous aurions pu la traiter centimètre par centimètre, n'est-ce pas ? À cinq cents dollars le centimètre !

— Je voulais justement vous parler de cela », dit-il.

Il crut voir un éclair de peur dans ses yeux. Mais pourquoi ?

« Angie, vous avez été une brave fille, une fille très compréhensive, mais nous ne pouvons pas continuer éternellement comme ça, vous savez.

— Nous parlerons de ça une autre fois, fit-elle platement. Pour l'instant, je suis fatiguée.

— Non... J'ai vraiment l'impression que nous sommes allés assez loin tout seuls. Les instruments...

— Ne dites pas ça, toubib ! siffla-t-elle. Ne dites pas ça ou vous allez le regretter ! » Il y avait sur son visage une expression qui lui rappela la créature d'un blond sale, aux yeux enfoncés et aux joues creuses, qu'il avait rencontrée. Sous le vernis de l'école de maintien brûlait la fille sortie du ruisseau, qui avait passé sa petite enfance sur un matelas crasseux et pourri, ses jeunes années dans une allée jonchée d'ordures et son adolescence entre des ateliers où l'on exploitait les ouvrières et de réunions sans but, la nuit, sous des réverbères glauques.

Il secoua la tête pour chasser cette étrange image.

« C'est pourtant comme ça, commença-t-il patiemment. Je vous ai raconté l'histoire de cette famille qui avait inventé le forceps et qui en avait gardé le secret pendant des générations ; je vous ai expliqué comment ils auraient pu en faire don au monde mais n'en firent rien.

— Ils savaient ce qu'ils faisaient, fit sèchement la traînée.

— Quoi qu'il en soit, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit le docteur avec irritation. J'ai pris ma décision. Je vais remettre les instruments au Collège de Chirurgie. Nous avons suffisamment d'argent pour vivre à l'aise. Vous pouvez garder la maison. Quant à moi, je songe à chercher un climat plus clément. » Il lui en voulait de faire cette scène désagréable. Il n'était pas préparé à ce qui allait suivre.

Angie attrapa la petite sacoche noire et se rua vers la porte, les yeux fous de panique. Il se précipita sur elle, lui prit le bras qu'il tordit, dans un accès de rage subite. Elle lui enfonça dans le visage les ongles de sa main libre, tout en débitant des insultes. Le doigt de l'un d'eux dut effleurer la serrure, parce que la petite sacoche noire se déplia en une plaque immense, couverte d'instruments étincelants, gros et petits. Une demi-douzaine d'entre eux s'échappèrent des passants et tombèrent à terre.

« Regardez ce que vous avez fait ! » rugit le docteur, contre toute logique. Elle avait toujours la main sur la poignée de la sacoche mais se tenait debout, tremblant de rage rentrée. Le docteur se pencha avec raideur pour ramasser les instruments éparés.

Quelle imbécile ! se disait-il amèrement. Faire une scène...

Une douleur fulgurante s'enfonça entre ses omoplates et il tomba face contre terre. La lumière baissait. « Stupide fille ! » s'efforça-t-il de gargariser. Puis : « Enfin, ils sauront que j'ai essayé... »

Angie abaissa son regard sur le corps étendu à plat ventre dont dépassait le manche du scalpel Numéro Six de la Série des Cautères. « ... Tranche tous les tissus. À utiliser pour les amputations avant d'étaler du Re-Pouss. User de précautions extrêmes à proximité des organes vitaux, des vaisseaux sanguins les plus importants et des nerfs principaux... »

« Je ne voulais pas faire ça », se dit Angie, pétrifiée d'horreur. Maintenant, la police allait venir et il y aurait cet inspecteur

implacable qui reconstituerait le crime à partir de la seule poussière de la pièce... Elle feindrait, se débattrait et se démènerait, mais l'inspecteur la démasquerait et elle serait jugée au tribunal, par un juge et un jury ; l'avocat ferait des discours, mais de toutes façons le jury la condamnerait et il y aurait des gros titres dans les journaux qui diraient : « LA MEURTRIÈRE BLONDE : COUPABLE ! » et elle serait peut-être condamnée à la chaise électrique, et elle suivrait un long couloir nu dont l'air poussiéreux serait traversé par un rayon de soleil, avec une porte de fer à l'autre bout. Son vison, sa décapotable, ses robes, le beau garçon qu'elle allait rencontrer et épouser...

Le brouillard d'images échappées au cinéma s'estompa et elle sut ce qu'elle allait faire ensuite. Elle prit calmement sur la planche la boîte d'incinération, petit cube de métal dont l'un des côtés comportait un rond d'une texture différente. « ... Pour détruire les fibroses ou toute autre matière indésirable, effleurez simplement le disque... » On laissait tomber quelque chose dedans et on touchait le disque. Il y avait comme un sifflement inaudible, très puissant et désagréable si on était trop près, et une sorte d'éclair aveuglant. Quand on rouvrait la boîte, son contenu avait disparu. Angie prit un autre scalpel de la Série des Cautères et se mit à son sinistre travail. Encore une chance qu'il n'y ait pour ainsi dire pas de sang... En trois heures, elle était venue à bout de son épouvantable besogne.

Cette nuit-là, elle dormit d'un profond sommeil, complètement épuisée par les tensions émotionnelles extrêmes qu'avaient représenté le meurtre et l'horreur qui avait suivi. Mais au matin, c'était comme si le docteur n'avait jamais existé. Elle prit son petit déjeuner et s'habilla avec un soin inhabituel – pour supprimer ensuite ce qu'il y avait de différent dans son habillement. *Rien de plus que d'habitude*, se dit-elle. *Ne fais pas autrement qu'à l'habitude. D'ici un jour ou deux, tu pourras appeler les flics. Tu leur raconteras qu'il est sorti avec l'intention de faire la bringue et que tu es inquiète. Mais pas de précipitation, bébé... Pas de précipitation...*

Mme Coleman devait venir à dix heures, ce matin-là. Angie avait espéré convaincre le docteur de se livrer encore à une opération à cinq cents dollars. Il faudrait qu'elle opère toute seule, maintenant... Mais elle y aurait été bien obligée, tôt ou tard.

La femme arriva en avance.

« Le docteur m'a demandé de me charger de votre massage, aujourd'hui, expliqua-t-elle doucement. Maintenant qu'il a déclenché le processus de raffermissement des tissus, il suffit d'une personne entraînée à ses méthodes... » Tout en parlant, elle laissa tomber son regard sur la mallette d'instruments... ouverte ! Elle se maudit pour cette gaffe unique tandis que la femme suivait son regard et avait un mouvement de recul.

« Qu'est-ce que c'est que ces affaires ? demanda- t-elle. Est-ce que vous voudriez me couper quelque chose ? Je pensais bien qu'il y avait du louche...

— Je vous en prie, madame Coleman, dit Angie. Je vous en prie, *chère* madame Coleman... Vous ne comprenez pas les... les instruments de massage !

— Des instruments de massage ? Mon œil ! rétorqua la femme d'une voix perçante. Ce docteur m'a opérée ! Il aurait pu me tuer ! »

Sans un mot, Angie prit l'un des petits scalpels de la Série Cutanée et le passa au travers de son avant-bras. La lame s'enfonça comme un doigt dans du vif-argent, ne laissant aucune ouverture dans son sillage. Ça devrait suffire à convaincre cette vieille vache !

Elle ne fut pas convaincue mais stupéfiée. « Qu'est-ce que vous avez fait avec ça ? La lame rentre dans le manche, c'est ça ?

— Regardez de plus près, maintenant, madame Coleman, fit Angie, qui pensait désespérément aux cinq cents dollars. Regardez attentivement et vous verrez que le... euh, le masseur sous-cutané se glisse simplement sous les tissus sans les endommager, resserrant et raffermissant les muscles, au lieu de se contenter d'agir à travers des couches de peau et de tissus adipeux. C'est le secret de la méthode du docteur. Maintenant, comment voudriez-vous qu'un message externe produise le résultat auquel nous sommes arrivés l'autre soir ? »

Mme Coleman commençait à se calmer. « C'est vrai, que ça a marché, admit-elle en caressant la nouvelle ligne de son cou. Mais votre bras est une chose, et mon cou en est une autre ! Faites-moi voir un peu comment vous faites ça avec votre propre cou ! »

Angie se mit à sourire...

Al réintégra la clinique après un succulent déjeuner, qui avait presque réussi à le réconcilier avec les trois mois de service qu'il lui restait encore à tirer. Et après, se disait-il, après, une année de délices entre surdoués, dans ce Pôle Sud béni où il pourrait se consacrer à sa spécialité qui se trouvait être l'apprentissage de la télékinèse chez les trois à six ans. Mais en attendant, évidemment, il fallait bien que le monde continue à tourner et il devait assurément porter sa part du fardeau que représentait son fonctionnement.

Avant de se remettre à son travail de bureau, il jeta par routine un coup d'œil au tableau des sacoches. Il y vit une chose qui le laissa raidi et choqué. Une lumière rouge s'était allumée à côté d'un des numéros – pour la première fois depuis il ne savait plus combien de temps. Il déchiffra le numéro et se mit à marmonner. « Très bien, 674.101. Ça règle ton compte. » Il injecta le numéro dans une trieuse de cartes et, un instant plus tard, la fiche était entre ses mains. Ah oui, la sacoche d'Hemingway. Cette grosse truffe ne se rappelait plus ni où,

ni comment, elle l'avait perdue ; ils ne s'en souvenaient jamais. Il y en avait des centaines qui se baladaient dans la nature.

Dans ces cas-là, la politique de Al consistait à laisser la sacoche en marche. Ces trucs-là marchaient pratiquement tout seuls et il était pour ainsi dire impossible de se faire du mal avec, de sorte qu'on pouvait aussi bien laisser ceux qui trouvaient une sacoche perdue s'en servir. En l'éteignant, on provoquait une perte sur le plan social ; en la laissant en fonction, on pouvait espérer qu'elle rendrait des services. Il s'était laissé dire, sans très bien comprendre, que les produits étaient « inépuisables ». Un temporaliste avait tenté de lui expliquer, sans résultats très concluants, que les prototypes placés dans le transmetteur avaient été *transduits* à travers une série de points événementiels de cardinalité transfinie. Al avait innocemment demandé si cela voulait dire que les prototypes avaient été pour ainsi dire étirés tout au long du temps, mais, pensant qu'il voulait plaisanter, le temporaliste avait pris la mouche et avait tourné le dos.

« Je voudrais bien le voir faire ça », pensa sombrement Al en se télékinétisant vers la comboîte, après un regard prudent destiné à s'assurer qu'il n'y avait pas de médecins à l'horizon. « Le chef de la police, demanda-t-il à la boîte. Un homicide a été commis, dit-il au chef de la police, avec la Trousse d'Instruments Médicaux n° 674.101, perdue voici quelques mois par l'un de mes gars, le docteur John Hemingway. Il n'avait pas d'idées très nettes sur les circonstances de l'incident. »

Le chef de la police émit un grognement. « Je vais le convoquer et l'interroger », dit-il. Il ne savait pas qu'il allait être sidéré par les réponses, qui lui apprendraient que l'homicide avait été commis bien en dehors de sa juridiction.

Al resta un instant planté devant le tableau des sacs, à la lueur d'une lampe rouge allumée par une force vitale expirante et qui intervenait une dernière fois pour signaler que la Trousse n° 674.101 se trouvait entre des mains homicides. Avec un soupir, Al débrancha la prise et la lumière s'éteignit.

« Ha ! raillait la grosse femme. Vous feriez n'importe quoi sur mon cou, mais vous ne vous risqueriez pas à utiliser ce truc-là sur vous ! »

Angie eut un sourire plein de sérénité et de confiance ; ce sourire allait secouer les infirmiers de la morgue, qui en avaient vu d'autres. Elle régla le scalpel de la Série Cutanée sur trois centimètres, avant de le passer en travers de sa gorge. En souriant, car elle savait que la lame ne sectionnerait que les tissus cornés, morts, de l'épiderme, et les tissus vivants du derme, repoussant mystérieusement tous les vaisseaux sanguins majeurs et mineurs, ainsi que le tissu musculaire...

En souriant, elle appuya sur le scalpel, sa lame coupante comme un

microtome sectionna les vaisseaux sanguins majeurs et mineurs, le tissu musculaire et le pharynx ; bref, Angie se trancha la gorge.

Il fallut quelques minutes à peine à la police – alertée par les cris d'orfraie de madame Coleman – pour arriver, mais déjà les instruments s'étaient recouverts d'une épaisse croûte de rouille et les flacons qui avaient contenu le ciment vasculaire, les masses d'alvéoles roses et caoutchouteuses, les cellules grises de rechange et les rouleaux de nerfs sensitifs, ne contenaient plus qu'un limon noir ; lorsqu'on les ouvrit, ils laissèrent échapper les gaz pestilentiels de la putréfaction.

Traduit par DOMINIQUE HAAS.

Little black bag.

LA RÉUNION

par Frederick Pohl et C.M. Kornbluth

Après cette version américaine de Bouvard et Pécuchet, voici un petit texte incisif écrit par le même auteur en collaboration avec son habituel complice : Frederick Pohl. Nous venons de lire deux histoires où les savants jouent les apprentis sorciers et se montrent assez inconscients des problèmes moraux posés par leurs initiatives. Le moment est venu de plonger dans la banalité ordinaire. Les gens comme vous et moi ne perçoivent pas toujours l'importance d'une expérience scientifique, même quand les médecins sont sympathiques et font l'effort de tout leur expliquer. Ce qu'ils ressentent par contre, et très intensément, c'est le tragique de la situation. Rien que de bien naturel : ce sont eux qui la vivent. Les progrès de la biologie, en ce moment même, multiplient les problèmes de ce genre. Et ce n'est pas fini. La nouvelle ci-dessous a trente ans d'âge, et on peut la lire comme une nouvelle réaliste, à quelques lignes près. Il est vrai que les auteurs l'ont voulue telle dès le départ.

HARRY VLADEK était trop grand pour sa Volkswagen, mais trop pauvre pour la troquer contre une autre voiture et, vu les circonstances, sa situation n'était pas près de changer. Il freina prudemment (« Le maître-cylindre fuit comme une passoire, Mr. Vladek. À quoi bon remplacer seulement les garnitures ? » – mais le devis s'élevait à cent vingt-huit dollars et où les trouver ?) et il se gara sur l'emplacement bien sablé. Il s'extirpa de la voiture, préoccupé par le coup de téléphone bouleversant du Dr. Nicholson, ferma la portière à clef et entra dans le bâtiment scolaire.

L'Association des Parents d'élèves et Éducateurs de l'école pour enfants anormaux du comté de Bingham tenait sa première réunion du trimestre. Sur les vingt personnes déjà présentes, Vladek ne connaissait que Mrs. Adler, la directrice-propriétaire de l'école. C'est à elle qu'il avait le plus besoin de parler, pensa-t-il. Aurait-il la possibilité de s'entretenir avec elle en particulier ? Pour le moment,

elle était à l'autre bout de la salle, devant son bureau de chêne clair éraflé, assise dans un fauteuil à haut dossier, et elle parlait vivement à voix basse à une femme aux cheveux gris vêtue d'un costume marron. Un professeur ? Elle paraissait trop âgée pour être une parente, mais certains élèves, d'après sa femme, semblaient avoir vingt ans ou plus.

Il était huit heures et demie et des voitures de parents arrivaient encore à l'école, un immeuble réaménagé qui avait dû être une grande maison de campagne – presque un château. Le salon regorgeait d'élégants souvenirs de ce temps-là. Deux lustres. Un motif ouvragé de feuilles de vigne en plâtre moulé au-dessus du plafond surbaissé. La cheminée en marbre blanc veiné de rose qui malheureusement attirait le regard sur des chenets inadaptés, trop ordinaires et trop petits. Des doubles portes coulissantes en chêne blond donnant sur le hall d'entrée. Entre elles, on apercevait un affreux escalier de béton et d'acier à l'épreuve du feu. On a probablement été obligé de détruire un chef-d'œuvre en bois, pensa Vladek, quand on a installé cet escalier ininflammable pour se conformer aux lois de l'État sur la sécurité dans les écoles.

Les gens continuaient à arriver, des hommes seuls, des femmes, seules, parfois un couple. Il se demanda comment les couples résolvaient le problème de la garde des enfants. Le sous-titre sur le papier à lettres de l'école était : « Institution pour les enfants perturbés et déficients mentaux susceptibles d'être éduqués ».

Le fils de Harry, Thomas, neuf ans, était un de ces enfants perturbés. Avec une pointe d'envie, il se demanda si des enfants déficients mentaux pouvaient être confiés à n'importe quel adulte doué d'un minimum de compétence. Pas Thomas. Les Vladek n'étaient pas sortis ensemble une seule fois le soir depuis qu'il avait eu deux ans ; ainsi, aujourd'hui, Margaret était restée à la maison, se rongant probablement d'inquiétude à cause du coup de téléphone du Dr. Nicholson, pendant que Harry représentait la famille à l'A.P.E.

Au fur et à mesure que la salle s'emplissait, les chaises vides se faisaient plus rares. Un jeune couple était debout à l'extrémité de la rangée près de lui, cherchant des yeux un endroit où s'asseoir. « Ici, leur dit-il. Je vais changer de place. » La femme sourit poliment et l'homme remercia. Enhardi par la présence d'un cendrier sur le siège inoccupé devant lui, Harry sortit son paquet de cigarettes et le leur offrit, mais ils se révélèrent non fumeurs. Harry alluma néanmoins une cigarette en écoutant ce qui se disait autour de lui.

Tout le monde parlait. Une femme demandait à une autre : « Comment va la vésicule biliaire ? Est-ce qu'on l'enlèvera, finalement ? » Un gros homme dont les cheveux se faisaient rares disait à un petit homme aux favoris abondants : « En tout cas, mon comptable affirme que les frais d'instruction sont déductibles comme

soins médicaux si l'école est dans la catégorie psychosomatique et pas seulement psycho. C'est ce que nous devons tirer au clair. » Le petit homme lui répondit d'un ton catégorique : « D'accord, mais vous avez simplement besoin d'une lettre d'un médecin, il propose une école, il y demande l'admission de l'enfant. » Et une très jeune femme déclarait d'une voix passionnée : « Le Dr. Shields a été vraiment optimiste, Mrs. Clerman. Il assure que la thyroïde rendra Georgie accessible. Et alors... » Un Africain au teint café au lait qui portait une chemise à ramages de couleurs vives parlait à une femme boulotte : « Il s'est littéralement déchaîné pendant le week-end. Résultat : deux points de suture à la figure et ma canne à pêche cassée en trois. » Et la femme répliqua : « Ils s'ennuient tellement. Ma petite fille a une fixation contre les crayons, alors ça élimine les images à colorier. On se demande quoi faire. »

Finalement, Harry dit au jeune homme à côté de lui :

« Mon nom est Vladek. Je suis le père de Tommy. Il est dans le groupe des débutants.

— Le nôtre y est aussi, répondit le jeune homme. Il s'appelle Vern. Six ans. Blond comme moi. Peut-être que vous l'avez vu. »

Harry ne fit pas grand effort pour se souvenir. Les deux ou trois fois qu'il était allé chercher Tommy après la classe, il avait été incapable de distinguer un enfant d'un autre dans le tohu-bohu de la sortie. Manteaux, mouchoirs, chapeaux, une petite fille qui se cachait toujours dans le placard aux fournitures et un petit garçon qui ne voulait jamais rentrer chez lui et se cramponnait à la maîtresse. « Oh ! oui », dit-il poliment.

Le jeune homme se présenta ; lui et sa femme se nommaient Murray et Celia Logan. Harry se pencha devant le mari pour serrer la main de sa femme qui demanda :

« Vous êtes nouveau ici ?

— Oui, Tommy est à l'école depuis un mois. Nous avons déménagé d'Elmira pour nous en rapprocher. » Il hésita, puis ajouta : « Tommy a neuf ans ; s'il est dans les débutants, c'est que Mrs. Adler a pensé que ça faciliterait l'adaptation. »

Logan désigna un homme bronzé au premier rang.

« Vous voyez ce type à lunettes ? Il est venu du Texas. Bien sûr, il a de l'argent.

— Ce doit être un bon établissement ? » dit Harry d'un ton interrogateur.

Logan sourit, l'air un peu nerveux.

« Comment va votre fille ? demanda Harry.

— Ce petit brigand, répliqua Logan. La semaine dernière, je lui ai encore donné un exemplaire de l'album de My Fair Lady, je crois qu'il en est à son quatrième ou cinquième, et il se balade en chantant

« char-re-ment, char-re-ment ». Mais daigner vous accorder un regard ? Même pas.

— Le mien ne parle pas », dit Harry.

Mrs. Logan déclara judicieusement :

« Le nôtre parle. Mais pas à tout le monde. C'est comme un mur.

— Je sais, acquiesça Harry qui insista : Est-ce que... heu... Vern a fait des progrès depuis qu'il est à l'école ? »

Murray Logan esquissa une moue.

« Dans l'ensemble, oui. Ça ne va pas trop bien du côté énurésie, mais la vie est beaucoup plus supportable à certains points de vue. Vous savez, il ne faut pas s'attendre à un changement spectaculaire. Mais dans les petits détails, peu à peu, ça se tasse. Oui, ça se tasse. Naturellement, il y a des rechutes. »

Harry hocha la tête en songeant aux sept années de rechutes et aux deux années d'inquiétude et de perplexité qui les avaient précédées. Il reprit :

« Mrs. Adler m'a dit que, par exemple, une crise destructrice violente peut signifier que quelque chose comme un plateau a été atteint dans la thérapie du langage. L'enfant réagit contre cette stagnation et éclate dans une autre direction.

— Ça aussi, acquiesça Logan, mais ce que je voulais dire... oh ! ça commence. »

Harry hocha la tête, éteignit sa cigarette et en ralluma machinalement une autre. Son estomac se nouait de nouveau. Il regarda avec étonnement ces autres parents qui semblaient si tranquilles et, ma foi, intacts. Cela ne se passait-il pas pour eux comme pour Margaret et lui-même ? Il y avait bien longtemps que ni l'un ni l'autre ne se sentait plus à l'aise dans ce monde, même sans l'insistance du Dr. Nicholson pour qu'ils prennent une décision. Il se contraignit à s'accoter au dossier de son siège et à paraître aussi calme que les autres.

Mrs. Adler tapa sur son bureau avec une règle. « Je pense que tous ceux qui doivent venir sont là », dit-elle. Elle s'appuya au bureau et attendit que le silence se fasse dans la salle. Elle était petite, brune, potelée, étonnamment jolie. Elle ne ressemblait pas du tout à une spécialiste compétente. Elle avait si peu l'air de son personnage que, en fait, le cœur de Harry s'était serré trois mois plus tôt quand leur correspondance sur l'admission de Tommy avait abouti au long voyage depuis Elmira et à l'entrevue. Il s'attendait à une dame gris acier avec des lunettes sans monture, une Walkyrie en blouse blanche comme l'infirmière qui avait maintenu un Tommy gigotant et hurlant en attendant que le suppositoire le calme et qu'on puisse faire son premier électro-encéphalogramme, une vieille hystérique échevelée, Dieu sait quoi encore. Tout sauf cette jolie jeune femme. Voilà qu'ils

s'étaient de nouveau fourvoyés, avait-il pensé avec désespoir. Une fois de plus, après cent autres. D'abord : « Attendez, il surmontera cela. » Il ne l'avait pas surmonté. Puis : « Nous devons nous résigner à la volonté de Dieu. » Mais Dieu ne veut pas. « Alors donnez-lui ce médicament trois fois par jour pendant trois mois. » Et cela n'avait produit aucun effet. Puis courez pendant six mois après la Clinique d'orientation infantile pour découvrir que ce n'est qu'un en-tête de papier à lettres et un médecin itinérant qui n'a le temps de rien faire. Ensuite, après quatre affreuses semaines de larmes et de crises de conscience, l'École pédagogique de l'État et vous découvrez qu'elle a une liste d'attente de huit ans. Puis l'internat privé, et vous constatez que c'est cinq mille cinq cents dollars par an – sans traitement médical ! – et où trouver cinq mille cinq cents dollars ? Et pendant ce temps-là, tout le monde vous dit, comme si vous ne le saviez pas : « Dépêchez-vous ! Faites quelque chose ! Il faut s'y mettre le plus tôt possible ! C'est la période critique ! Le moindre retard est fatal ! » Et voilà cette petite femme à l'air doux ; comment pourrait-elle faire quoi que ce soit ?

Elle lui avait vite montré comment. Elle avait questionné Margaret et Harry avec pertinence, s'était tournée vers Tommy qui s'ébrouait avec une violence de taureau solitaire dans la pièce où ils se trouvaient, et elle avait transformé sa furie en jeu. Au bout de trois minutes, il s'escrimait joyeusement avec un vieux phono à manivelle indestructible, et Mrs. Adler disait aux Valdek : « Ne comptez pas sur une guérison miraculeuse. Cela n'existe pas. Mais des améliorations, oui, et je crois que nous pouvons aider Tommy. »

Peut-être l'a-t-elle aidé, pensa Harry tristement. Peut-être l'aidait-elle autant qu'on le pourrait jamais.

Pendant ce temps, Mrs. Adler avait salué aimablement les parents de quelques mots de bienvenue, suggéré qu'ils restent après la réunion pour prendre le café et faire plus ample connaissance, et présenté la présidente de l'A.P.E., une certaine Mrs. Rose, grande, prématurément grisonnante et très efficace.

« Cette réunion étant la première du trimestre, déclara-t-elle, il n'y a pas de procès-verbal à lire. Nous passerons donc aux rapports des travaux du comité. Où en est le problème du transport, Mr. Baer ? »

L'homme qui se leva était âgé. Plus de soixante ans. Harry se demanda quel effet cela faisait de se voir affliger sur le tard d'un enfant arriéré. Il portait tous les attributs du succès : un costume de quatre cents dollars, une montre-bracelet électronique, une grosse chevalière en or gravée d'un monogramme universitaire. Il dit avec un léger accent allemand :

« Je suis allé voir les membres du bureau scolaire du district et ils ne sont pas coopératifs. Mon avocat a étudié la question et la difficulté

réside en un mot. La loi dit que le bureau scolaire peut c'est cela le mot – peut rembourser aux parents d'enfants handicapés le transport aux écoles privées. Pas qu'il doit, vous comprenez, mais qu'il peut. Ils ont été très francs avec moi. Ils ont déclaré tout simplement qu'ils ne veulent pas déboursier l'argent. Ils ont l'impression que nous sommes tous des gens riches ici. »

Petit rire amer dans la salle.

« Mon avocat a donc pris rendez-vous et nous avons comparu devant le bureau au complet pour exposer le cas – cela nous est égal, remboursement, car de ramassage, tout ce qui pourrait alléger un peu le fardeau du transport. La réponse a été non. »

Il haussa les épaules et resta debout, regardant Mrs. Rose qui dit :

« Merci, Mr. Baer. Quelqu'un a une suggestion ? »

Une femme s'écria d'un ton furieux :

« Il faut faire pression sur eux. Nous sommes tous des électeurs. »

Un homme dit :

« De la publicité, c'est cela. Le principe est parfaitement clair dans la loi : Tout enfant de contribuable est censé recevoir le même service que les enfants des autres contribuables. Nous devrions écrire des lettres aux journaux. »

Mr. Baer intervint :

« Permettez. Je ne crois pas à l'efficacité des lettres, mais j'ai une affaire de relations publiques. Je lui dirai de laisser de côté mes spécialités alimentaires pour s'occuper un peu de l'école. Elle utilisera sa compétence sur l'art d'obtenir des résultats. C'est son métier. »

La proposition fut mise aux voix, appuyée et approuvée, tandis que Murray Logan chuchotait à Vladek :

« C'est lui, la mayonnaise à l'ail Marijane. Il avait une fille de douze ans en très mauvais état que Mrs. Adler a aidée dans son ancien cours privé. Il a acheté cette maison pour elle, avec deux autres parents. »

Harry Vladek se prit à méditer sur ce qu'on doit éprouver quand vos moyens vous permettent d'acheter un immeuble pour une école qui aide votre enfant, et pendant ce temps les rapports du comité continuaient. Un peu plus tard, à la consternation de Harry, on aborda la question du financement et il y eut un vote sur l'organisation d'une soirée théâtrale destinée à recueillir des fonds et où chaque couple ayant un enfant à l'école devrait vendre « au moins » cinq billets à soixante dollars pièce donnant droit à deux fauteuils d'orchestre. Mettons tout de suite les choses au point, pensa-t-il, et il leva la main.

« Mon nom est Harry Vladek, dit-il quand on lui donna la parole, et je suis tout nouveau ici. À l'école et dans le pays. Je travaille pour une grande compagnie d'assurances et j'ai eu la chance d'obtenir ma mutation ici afin que mon petit garçon puisse aller à l'école. Mais je ne connais encore personne à qui je puisse vendre des billets soixante

dollars. C'est une somme énorme pour les gens comme moi. »

Mrs. Rose répondit :

« C'est une somme énorme pour la plupart d'entre nous. Vous réussirez quand même à placer vos billets. Nous ne pouvons pas faire autrement. Peu importe que vous essayiez auprès de cent personnes et que quatre-vingt-quinze disent non pourvu que les autres disent oui. »

Il s'assit, calculant déjà. Voyons, Mr. Crine au bureau. C'était un célibataire et il allait au théâtre. Peut-être organiser une loterie au bureau pour un autre billet double. Ou pour deux. Puis il y avait – voyons – l'agent immobilier qui leur avait vendu la maison, l'homme de loi qu'ils avaient pris pour les actes...

Bon. On lui avait expliqué que les frais de scolarité, qui n'était pas donnée tant s'en faut – mille huit cents dollars par an – ne couvraient pas les dépenses occasionnées par chaque enfant. Il fallait que quelqu'un paie pour le phoniatre, le thérapeute qui enseignait la danse, le psychologue à plein temps et le psychiatre à temps partiel et tous les autres. Ce pouvait aussi bien être Mr. Crine au bureau. Et l'homme de loi.

Une demi-heure plus tard, Mrs. Rose consulta l'ordre du jour, barra une inscription et dit :

« C'est tout pour ce soir, semble-t-il. Mr. et Mrs. Perry nous ont apporté de délicieux biscuits et nous savons tous que le café de Mrs. Howe est fameux. Ils sont servis dans la classe des débutants et nous espérons que vous resterez tous pour faire connaissance. La séance est levée. »

Harry et les Logan se joignirent au flot qui se dirigeait docilement vers la classe des débutants, où Tommy passait ses matinées. « Voici Miss Hackett », dit Celia Logan. C'était l'institutrice des débutants. Elle les aperçut et s'approcha en souriant. Harry ne l'avait vue que dans une blouse en forme de tente, qui lui servait d'armure contre le chocolat au lait, les doigts pleins de peinture et les brusques aspersions venues du coin de la pièce réservée aux « jeux d'eau ». Sans sa blouse, c'était une femme élégante d'âge moyen en tailleur-pantalon vert.

« Je suis contente que vous ayez fait connaissance entre les parents, déclara-t-elle. Je voulais vous dire que vos petits garçons s'entendent très bien. Ils forment une sorte de conspiration contre les autres dans la classe. Vern chaparde leurs jouets et les donne à Tommy.

— Il fait cela ? s'écria Logan.

— Mais oui. Je crois qu'il commence à établir le lien de cause à effet. Et Tommy, Mr. Vladek, a retiré son pouce de sa bouche pendant plusieurs minutes de suite. Au moins une demi-douzaine de fois ce matin, sans que j'aie prononcé un mot. »

Harry Vladek dit avec animation :

« Vous savez, j'avais cru remarquer qu'il s'en déshabituaît. Je n'étais pas sûr. Vous pensez que c'est bien ça ?

— Absolument, répliqua-t-elle. Et j'ai trouvé une supercherie pour qu'il dessine une figure. Il m'a lancé son coup d'œil furieux pendant que les autres étaient en train de dessiner, alors j'ai commencé à retirer le papier. Il l'a ressaisi et a gribouillé une tête à la Picasso en une seconde tout juste. Je voulais le mettre de côté pour Mrs. Vladek et vous, mais Tommy l'a pris et l'a déchiqueté de cette façon méthodique qu'il a.

— J'aurais bien aimé le voir, dit Harry Vladek.

— Il y en aura d'autres. J'envisage de réels progrès en perspective chez vos garçons, ajouta-t-elle en englobant les Logan, dans son sourire. L'après-midi, j'ai un cas qui est vraiment difficile. Il n'est pas mal sauf sur un point. Il croit que Donald le Canard cherche à le tuer. Ses parents ont réussi on ne sait comment à se convaincre pendant deux ans qu'il les faisait marcher, malgré trois tubes de télévision cassés. Puis ils sont allés chez un psychiatre et ils ont compris. Excusez-moi, il faut que je parle à Mrs. Adler. »

Logan secoua la tête et dit :

« Je crois que nous pourrions encore être dans de plus mauvais draps, Vladek. Vern donner quelque chose à un autre garçon ! Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Je dis que je suis ravie, s'écria sa femme d'un air radieux.

— Et vous avez entendu à propos de cet autre garçon ? Pauvre gamin. Quand j'apprends quelque chose comme ça... Et puis il y avait la fille Baer. Je pense que c'est pire quand il s'agit d'une petite fille parce que, vous savez, on a peur pour les fillettes que quelqu'un en abuse, mais nos garçons vont s'en tirer, Vladek. Vous avez entendu ce qu'a dit Miss Hackett. »

Harry Vladek fut soudain impatient de retourner chez lui auprès de sa femme.

« Je ne crois pas que je vais rester pour le café, sauf si on compte sur nous ?

— Non, non, partez quand vous voulez.

— J'ai une demi-heure de route, dit-il pour s'excuser, et il franchit les portes de chêne clair, passa près de l'escalier affreux mais incombustible et se dirigea vers le parking sablé. La vraie raison, c'était son grand désir d'arriver chez lui avant que Margaret soit endormie afin de pouvoir lui raconter cette histoire du suçage de pouce. Du nouveau se produisait du positif, au bout d'un mois seulement. Et Tommy dessinait une tête. Et Miss Hackett avait dit...

Il s'arrêta au milieu du parking. Il venait de se rappeler le Dr. Nicholson et, d'autre part, de quoi avait donc parlé Miss Hackett, exactement ? D'une vie normale ? D'une guérison ? De réels progrès,

avait-elle dit, mais des progrès jusqu'où ?

Il alluma une cigarette, fit demi-tour et se fraya un chemin de nouveau à travers les parents jusqu'à Mrs. Adler.

« Mrs. Adler, dit-il, puis-je vous voir un instant ?

Elle vint aussitôt avec lui hors de portée de voix des autres.

« Avez-vous apprécié la réunion, Mr. Vladek ?

— Oh ! certainement. Je désirais vous parler parce que je dois prendre une décision. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas à qui m'adresser. Cela m'aiderait beaucoup si vous pouviez me dire, eh bien, quelles sont les chances de Tommy... »

Elle laissa passer un instant avant de répondre :

« Envisagez-vous de le mettre à l'hospice ? demanda-t-elle.

— Non, ce n'est pas tout à fait cela. C'est... bref, que pouvez-vous me dire, Mrs. Adler ? Je sais qu'un mois, ce n'est pas grand-chose. Mais Tommy deviendra-t-il jamais comme tout le monde ?

Il voyait à son expression qu'elle avait déjà eu à répondre à cette question et que cela lui était pénible. Elle déclara d'un ton patient :

« Tout le monde, Mr. Vladek, cela comprend des gens terribles qui ne sont pas en théorie ce qu'on appelle des handicapés. Notre objectif n'est pas de rendre Tommy semblable à « tout le monde ». C'est seulement de l'aider à devenir le meilleur et le plus satisfaisant Tommy Vladek qu'il pourra.

— Oui, mais que va-t-il se passer plus tard ? Je veux dire si Margaret et moi... s'il nous arrive quelque chose ? »

Elle souffrait.

« Il n'y a vraiment aucun moyen de savoir, Mr. Vladek, répliqua-t-elle avec douceur. Je ne renoncerais pas à tout espoir. Mais je ne peux pas vous dire d'attendre des miracles.

Margaret ne dormait pas ; elle l'attendait dans le petit living-room de leur nouvelle petite maison.

« Comment était-il ? » s'enquit Harry Vladek comme depuis sept ans chacun d'eux le demandait à l'autre à son retour à la maison.

Elle semblait avoir pleuré, mais elle était assez calme.

« Pas trop mal. J'ai dû m'étendre auprès de lui pour obtenir qu'il se couche. Il a bien pris toutefois cette saleté d'extrait de glande. Il a léché la cuillère.

— C'est bien », dit-il, et il lui parla du dessin de la tête, de l'entente avec le petit Vern Logan, du pouce sucé. Il voyait comme cela lui faisait plaisir, mais elle se borna à dire :

« Le Dr. Nicholson a encore téléphoné.

— Je lui ai dit de ne pas t'ennuyer.

— Il ne m'a pas ennuyée, Harry. Il a été très gentil. Je lui ai promis que tu le rappelleras.

— Il est onze heures, Margaret. Je lui téléphonerai demain matin.

— Non, j'ai dit ce soir, quelle que soit l'heure. Il attend et il a recommandé de le rappeler en P.C.V.

— Je regrette d'avoir répondu à la lettre de ce salaud ! » s'écria-t-il. Puis, d'un ton d'excuse : « Y a-t-il du café ? Je ne suis pas resté pour en prendre à l'école. »

Elle avait mis l'eau à chauffer quand elle avait entendu ahaner le moteur de la voiture dans l'allée, et le café instantané était déjà dans la tasse. Elle versa l'eau dessus et dit :

« Il faut que tu lui parles, Harry. Il a besoin d'être fixé ce soir.

— Fixé ce soir ! Fixé ce soir ! » répéta-t-il, rageur. Il se brûla les lèvres avec la tasse et demanda :

« Que veux-tu que je fasse, Margaret ? Comment prendre une décision pareille ? Aujourd'hui, j'ai décroché le téléphone et appelé le psychologue de la compagnie et quand son secrétaire a répondu j'ai prétendu que je m'étais trompé de numéro. Je ne savais pas quoi lui dire.

— Je n'essaie pas de faire pression sur toi, Harry, mais il faut qu'il soit fixé. »

Vladek posa sa tasse et alluma sa cinquantième cigarette de la journée. La petite salle à manger – ce n'en était pas une, c'était un coin-repas dans la minuscule cuisine, mais ils l'appelaient même entre eux la salle à manger – portait partout les marques de la présence de Tommy. La peinture fraîche sur le mur où Tommy avait arraché le papier orné de tasses et de cuillères. Le loquet sur le fourneau pour empêcher que Tommy y touche. La chaise de cuisine au coussin bleuté qui ne s'assortissait pas avec les autres sièges, méthodiquement creusé par Tommy avec le manche de sa cuillère.

Il dit :

« Je devine ce que ma mère me conseillerait : consulter un prêtre. Je devrais peut-être. Mais nous ne sommes même jamais allés à la messe ici. »

Margaret s'assit et prit une des cigarettes de Harry. C'était encore une belle femme. Elle n'avait pas engraisé d'une livre depuis la naissance de Tommy, mais elle avait en général l'air fatigué. Elle déclara carrément, d'une voix posée :

« Nous en sommes convenus, Harry. Tu as dit que tu parlerais à Mrs. Adler et tu lui as parlé. Nous avons dit que si elle ne pensait pas que Tommy devienne jamais normal, nous répondrions au Dr. Nicholson. Je comprends que c'est dur pour toi, et je me rends compte que je ne suis pas d'une grande aide, mais je ne sais pas quoi faire et il faut que je te laisse décider. »

Harry regarda sa femme avec affection et désespoir, et à ce moment le téléphone sonna. C'était, bien sûr, le Dr. Nicholson.

« Je n'ai rien décidé, répondit aussitôt Harry Vladek. Vous me

mettez l'épée dans les reins, Dr. Nicholson.

La voix lointaine était calme et ferme.

« Non, Mr. Vladek, ce n'est pas moi qui vous presse. Le cœur de l'autre enfant a lâché il y a une heure. C'est cela qui ne vous laisse pas le temps.

— Vous voulez dire qu'il est mort ? s'écria Vladek.

— Il est relié à l'appareil cardio-pulmonaire, Mr. Vladek. Nous pouvons le prolonger pendant au moins dix-huit heures, peut-être vingt-quatre. Le cerveau est parfait. Nous obtenons de très bons tracés sur l'oscilloscope. La similitude des tissus avec ceux de votre garçon est satisfaisante. Mieux que satisfaisante. Il y a un départ à J.F.K. à six heures quinze demain matin et j'ai réservé des places pour vous, votre femme et Tommy. On vous attendra à l'aéroport. Vous pouvez être ici à midi ; nous avons donc le temps. Mais juste le temps, Mr. Vladek. Tout dépend de vous maintenant. »

Vladek s'exclama d'un ton furieux :

« Je ne peux pas prendre cette décision-là. Est-ce que vous ne comprenez pas ? Je ne sais pas la prendre.

— Si, je comprends, Mr. Vladek, déclara la voix lointaine du médecin et, chose curieuse, songea Vladek, il avait l'air de dire vrai. J'ai une suggestion. Voudriez-vous venir de toute façon ? Je pense que cela vous aiderait de voir l'autre enfant et vous pourriez parler à ses parents. Ils estiment qu'ils vous seront redevables ne serait-ce que pour avoir coopéré jusqu'ici, et ils veulent vous remercier.

— Oh ! non », s'écria Vladek.

Le médecin poursuivit :

« Tout ce qu'ils veulent, c'est que leur fils vive. Ils n'espèrent que cela. Ils vous donneront la garde de l'enfant – votre enfant, le vôtre et le leur. C'est un très gentil petit garçon, Mr. Vladek. Il lit admirablement. Il fabrique des modèles réduits d'avions. Ils le laissent jouer avec sa bicyclette parce qu'il était si raisonnable et si sérieux, et l'accident n'est pas arrivé par sa faute. Le camion est monté sur le trottoir et l'a fauché. »

Harry tremblait.

« C'est comme si on me donnait un pot-de-vin, dit-il âprement. Ça revient à me dire que je peux troquer Tommy contre quelqu'un de plus intelligent et de plus gentil.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entendais. Je voulais seulement que vous sachiez quel genre d'enfant vous pouvez sauver.

— Vous n'êtes même pas sûr que l'opération va réussir.

— Non, admit le médecin. Pas absolument. Je peux vous dire que nous avons fait des greffes sur des animaux, notamment des primates, et sur des cadavres humains et aussi dans deux cas désespérés, mais vous avez raison : nous n'avons jamais fait de greffe sur un corps en

bonne santé. Je vous ai montré toutes les archives, Mr. Vladek. Nous les avons passées en revue avec votre médecin quand nous avons parlé pour la première fois de cette possibilité il y a cinq mois. C'est le premier cas depuis lors où les conditions sont réunies et où il y a un réel espoir de succès, mais vous avez raison, la preuve n'est pas encore faite. À moins que vous ne nous aidiez à la faire. En ce qui me concerne, je pense que ça marchera. Mais on ne sait jamais. »

Margaret avait quitté la cuisine mais, d'après les grincements dans l'écouteur, Harry. Vladek devinait où elle était : dans la chambre à coucher, en train d'écouter sur l'autre poste. Finalement, il dit :

« Il m'est impossible de vous répondre maintenant, Dr. Nicholson : Je vous rappellerai dans... dans une demi-heure. Je ne peux rien faire de plus pour le moment.

— C'est déjà énorme, Mr. Vladek. J'attendrai ici même votre appel. »

Harry s'assit et but le reste de son café. Il faut en connaître des choses dans la vie, pensait-il. Que savait-il sur la greffe du cerveau ? En un sens, beaucoup. Il savait que la partie chirurgie est censée ne pas présenter de difficultés mais que le problème est le rejet des tissus ; toutefois le Dr. Nicholson pensait l'avoir maîtrisé. Il savait que tous les médecins à qui il avait parlé, et il en avait déjà vu sept, étaient d'accord pour penser que médicalement parlant c'était faisable – mais chacun d'eux s'était renfermé dans un silence prudent quand il avait demandé si c'était bien ou mal. La décision dépendait de lui, pas d'eux, faisaient-ils tous comprendre, parfois uniquement par leur silence. Mais de quel droit déciderait-il ? »

Margaret apparut sur le seuil de la porte.

« Harry, montons voir Tommy. »

Il répondit avec rudesse :

« Est-ce pour me rendre l'assassinat de mon fils plus facile ?

Elle répliqua :

« Nous en avons discuté, Harry, et nous avons été d'accord pour dire que ce n'est pas un assassinat. Quoi qu'on en pense. Je pense seulement que Tommy doit être avec nous quand nous déciderons, même s'il ne comprend pas ce que nous décidons.

Debout tous deux près du berceau capitonné où reposait leur fils, ils regardèrent à la clarté de la veilleuse les longs cils blonds sur les joues potelées et les lèvres arrondies dans une moue autour du pouce. De la lecture, des modèles réduits d'avions, des parties de bicyclette. En échange d'un gribouillage malhabile et d'un trésor bien rare : une rafale de baisers fougueux et meurtrissants.

Vladek resta là toute la demi-heure puis, comme il l'avait promis, il retourna à la cuisine, décrocha le combiné et se mit à composer le numéro.

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

The meeting.

GREFFE DE VIE

par Sonya Dorman

L'histoire que vous venez de lire marque un tournant dans ce recueil. Le petit prêteur de corps à peine entrevu était notre premier cobaye ; il y en aura bien d'autres. Nos héros ne seront plus les parents et les médecins, mais les patients ; nous entamons la geste des victimes. Oh ! en toute simplicité. L'accident, la table d'opération, la souffrance, c'est une expérience que beaucoup d'entre nous ont faite. L'auteur de cette nouvelle l'a faite aussi ; elle puise visiblement dans ses propres souvenirs. Les détails sont très réalistes, et le ton évoque le vécu. Comme dans La Réunion, nous nous demanderons longtemps si c'est bien de la S.-F. Mais oui, c'en est, et vous le saurez toujours assez tôt ; car la révélation n'est pas réjouissante...

« CECI ne va pas faire mal », dit le docteur, en se penchant sur elle dans son lit blanc d'hôpital d'où elle ne pouvait voir que la voûte d'un grand plafond noir, au centre duquel une lumière flamboyait violemment.

Une étroite bande d'un genre de sparadrap était attachée à sa nuque. Avait-elle été blessée, là aussi ?

La manche blanche du médecin survola son visage en direction de son œil droit et la seringue hypodermique plongea dans la paupière inférieure et le globe oculaire. Elle poussa un cri qui alla rebondir sur des murs lointains et revint comme une flèche pour traverser de part en part son œil droit et sa tête jusqu'à l'arrière du crâne.

« Ch.... ch...., fit l'infirmière en la plaquant sur le lit.

— Regardez en l'air, ordonna le docteur, regardez en l'air. Il faut que vous regardiez en l'air. »

Je regarderai par-delà les collines, pensa-t-elle, furieuse, roulant les pupilles, en se promettant de ne plus crier.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue, espèce de sadique ?

— Ch.... ch...., » fit l'infirmière, rageuse.

Le docteur commença à lui explorer l'œil délicatement, avec divers instruments qu'elle ne pouvait sentir, tant elle se concentrait sur la douleur de la piqûre, tout en se tordant sous l'outrage d'être traitée comme un morceau de viande sur l'égal d'un boucher.

« Qu'est-ce que je suis ? demanda-t-elle. Un bout de bidoche à débiter ? »

— Restez tranquille, dit une autre infirmière plus doucement en se penchant dans le champ de vision de son œil gauche, qui commençait à se remplir de larmes par compassion pour l'autre, dont elle savait, sans qu'on le lui ait dit, qu'il n'avait aucune chance...

— Est-ce qu'il faudra que je le garde dans un verre d'eau, la nuit ? » demanda-t-elle.

Le docteur émit un son qui ressemblait à un rire.

« Vous n'avez pas perdu votre œil, affirma-t-il.

— Qu'est-ce que j'ai perdu alors ? » demanda-t-elle. Elle ne sentait rien excepté la pression du poignet sur sa pommette. Il fallait qu'ils aient bien insensibilisé les nerfs avec cette aiguille. C'était un miracle qu'elle n'ait pas piqué une crise de nerfs, se dit-elle, et elle recommença à se lamenter sur ce qu'elle avait perdu. Les médecins ne vous disent pas toujours quoi.

« Il se peut, dit-il d'une voix dure, que vous n'ayez plus de vision dans cet œil. »

Il n'allait pas prendre de gants avec une patiente comme ça. Elle s'admonesta : Reste polie, ou ils vont te donner quelque chose d'encore meilleur qu'une piqûre dans l'œil sans un mot d'avertissement. C'était plus grave d'avoir crié que d'avoir eu mal. Ou alors ?

La pression avait disparu sur son visage. Les deux paupières furent comprimées doucement par des tampons de coton, collés avec du sparadrap, la peau tendue au-dessous. Elle entendit un petit bourdonnement, aussi doux que ceux des après-midis d'été.

« Il faut que vous restiez couchée sans bouger, dit le docteur. L'infirmière vous donnera un comprimé si vous ne pouvez pas supporter la douleur, mais tâchez de tenir.. »

À peine avait-il fini de parler, à peine s'était-il éloigné sur ses semelles de crêpe, qu'une foreuse commença à se frayer un chemin dans son œil droit sur le parcours de l'aiguille. Elle serra les dents en se demandant s'il était possible de supporter une douleur pareille. Moins de vingt secondes après qu'elle eut résolu d'être une patiente modèle et bien élevée, elle hurla : « Donnez moi ce comprimé ! » L'infirmière lui poussa quelque chose dans la bouche et lui donna une pipette de verre coudée pour boire.

« Ne bougez pas, dit-elle. Il est essentiel pour vous de rester couchée sans bouger. »

Son lit commença à glisser sur des patins silencieux, accompagné par le doux bourdonnement et un autre bruit, comme si toute une procession bougeait, remuait les pieds et se raclait la gorge. Elle perdit conscience.

Une blancheur opaque éclairait tout, baignant son visage d'une douce chaleur ; elle sentit l'odeur d'un bouillon de poule. Ses narines s'élargirent, sa bouche s'ouvrit.

« Soupe, dit-elle.

— Ah ! dit l'infirmière, vous êtes réveillée ! et elle lui enfourna une cuillerée dans la bouche. Vous avez l'air d'un oiseau affamé. »

On lui donna davantage de bouillon, mais – trop vite – cela s'arrêta.

« Encore faim ? demanda l'infirmière.

— Je meurs de faim. Je n'ai pas pris de petit déjeuner ce matin.

— Eh bien ! heureusement ! Vous n'imaginez pas ce qui arrive à certains accidentés quand ils ont l'estomac plein.

— Encore du potage ! pria-t-elle.

— Pas maintenant. Il vaut mieux que vous dormiez. Essayez de ne pas bouger la tête. »

À intervalles réguliers, on lui donna du bouillon de poule en lui disant de rester tranquille, jusqu'au moment – ce devait être le matin – où on lui ingurgita du café à la cuiller, en lui disant de ne pas bouger, et où on lui administra quelque chose pour cette aiguille chauffée à blanc qu'elle avait dans l'œil. Au bout d'un moment, elle fut fatiguée de dormir et resta couchée avec ses bandages sur les yeux, à regarder les images. Elles défilaient de droite à gauche : des drapeaux, des géraniums, des gâteaux, des couleurs sans nom et le chiffre entre huit et neuf.

Toutes, elles apparaissaient, pirouettaient et s'évanouissaient. Quand quelqu'un parlait, les images s'arrêtaient.

La voix d'un petit garçon lui dit :

« J'ai un bras amputé. Est-ce que vous avez les yeux cassés ?

— Juste un œil, lui dit-elle, pour le rassurer.

— Moi, j'aime mieux avoir un bras cassé, dit-il.

— Moi aussi, dit-elle.

— J'ai un peignoir de bain vert. Vous pouvez le voir ?

— Mais non, bêta ! Mes deux yeux sont recouverts. Est-ce qu'il a une ceinture verte ?

— Oui, mais je l'ai perdue chez Ronny, quand j'ai été coucher chez lui. Je crois que je n'ai pas été chez Ronny depuis longtemps...

— Quel âge a Ronny ? »

L'infirmière entra et dit :

« Ch... je suis désolée, Mademoiselle D. Je ne savais pas qu'il était en train de vous ennuyer.

— Mais il ne m'ennuie pas, protesta-t-elle.

— Allons, viens ! dit l'infirmière au petit garçon.

— Ça n'a pas d'importance, dit-elle, il ne m'ennuyait pas !

— Restez tranquille, » ordonna l'infirmière.

Les images recommencèrent ; quelques-unes étaient de couleurs très vives, d'autres étaient des paysages sinistres de granit et d'os. Elle alla dans la lune et sauta de sept mètres en l'air. Elle tomba dans un lac, dont l'eau froide coula sur sa joue jusqu'au menton et dans son oreiller. Un cochon se mit à la renifler sous le terreau et à fouiller du groin dans son œil jusqu'à ce que l'infirmière vienne et lui donne un autre comprimé.

Après qu'on lui eut fait ingurgiter des céréales à la cuiller, elle se mit à penser à sa mère. Elle pouvait imaginer ses grands yeux bruns versant des pleurs, des pleins évier de pleurs, sur sa pauvre fille perdue.

« Pour l'amour de Dieu, cesse de renifler ! crut-elle entendre murmurer son père, son père debout sur ses longues jambes en short rayé de rouge, se rasant par une matinée ensoleillée dans la salle de bain, pleine de vapeur et de fumée de cigarette.

« Comment vont les enfants ? demanda-t-elle.

— Quels enfants ? fit l'infirmière.

— Ceux qui étaient dans l'autre voiture ?

— Oh ! ils vont très bien, » répondit l'infirmière.

Un des enfants ramassa un ballon et le jeta vers elle. Elle sut qu'il allait la frapper droit dans l'œil ; elle se baissa, mais l'oreiller la maintenait fermement. Naturellement, le ballon la frappa de plein fouet et elle poussa un cri.

« Chut, mon petit, dit l'infirmière en lui tapotant la nuque.

— J'ai dix ans, dit le petit garçon quand elle fut de nouveau réveillée. Je m'appelle Bob et je n'ai qu'un bras.

— Je sais. Tu me l'as dit. C'est agréable d'avoir dix ans ?

— Non, dit Bob. Quel âge vous avez ?

— Vingt, dit-elle, mais quand j'avais dix ans, je n'aimais pas non plus.

— Vingt ans, c'est mieux ?

— Quelquefois...

— Oh ! chut, dit l'infirmière qui entra.

— Est-ce que c'est tout ce qu'ils vous apprennent dans les écoles d'infirmières ?

— Nous apprennent quoi ?

— Chut. Vous le dites toutes, tout le temps !

— Allons, viens, Bob, tu n'es pas censé être dans cette chambre. Tu le sais bien ! »

L'infirmière revint avec le docteur qui lui dit :

« Vous pouvez vous asseoir maintenant.

— Non, merci ! Je suis très bien comme ça.

Je veux dire : vous pouvez vous asseoir dans votre lit maintenant, répéta le docteur.

— Je ne veux pas. »

Elle se mit à rire.

« Infirmière, dit le médecin à mi-voix, combien lui a-t-on donné de nembutal ? Nous ne voulons pas qu'elle devienne trop difficile. »

Bruit de papiers remués.

« Oh ! dit le docteur. Bon, bon, mademoiselle D., nous essaierons un peu plus tard, n'est-ce pas ?

— Il y a un chien sous le lit. Personne ne lui a donné à manger.

— Oui, dit le docteur avec un soupir.

— C'est un terrier. Il faudrait qu'on lui donne à manger. »

L'infirmière soupira.

— Chut, oui, oui, nous allons lui donner à manger. Ne vous tracassez pas, mon petit. »

Vraiment, on aurait dit qu'il y avait un chien sous le lit, un compagnon confortablement couché, qui s'était fait une niche dans les plis de son couvre-lit aseptisé. Elle lui jeta son oreiller pour qu'il puisse se coucher dessus. Au bout d'un moment, le chien sortit de sa cachette, tirant sur le fil de fer accroché à sa nuque, et s'en alla. Elle aurait voulu qu'il revienne pour lui tenir compagnie. Elle voulait plus de nembutal pour se sentir bien ; et d'un seul coup, elle aurait voulu être aimée. Quand elle pencha son verre, le champagne se mit à tourner dedans et quelques bulles tombèrent sur sa joue, doucement. Amour... amour, danse et musique. Il aura l'air de quoi, cet œil ?

« Est-ce qu'il aura l'air horrible ? demanda-t-elle au docteur qui coupait quelque chose autour des bandages avec un objet métallique froid.

— Certainement pas. Une taie va se former au-dessus du tissu cicatriciel. Nous l'enlèverons un peu plus tard.

— En utilisant une de ces adorables aiguilles dans l'œil ?

— Gardez les yeux fermés, ordonna-t-il, et elle obéit. Vous ne voulez tout de même pas qu'on vous le fasse sans anesthésie ? » ajouta-t-il.

Il enleva les tampons de coton. Ses paupières lui semblèrent toutes froides.

« Vous pouvez essayer de les ouvrir, maintenant, dit-il.

— Essayer ? Essayer, en tout cas, de respirer. Elle souleva les paupières et en une seconde la lumière du jour l'aveugla. Des larmes jaillirent et coulèrent sur son visage.

« Ça prendra du temps, » dit le docteur. L'infirmière lui essuya la figure.

« Un petit peu chaque fois ; dit le docteur.

— C'est dimanche. Je voudrais voir les bandes dessinées.

— Eh bien ! allez-y, lisez-les, » dit-elle, et elle sentit qu'on lui mettait quelque chose – le journal – dans la main droite. Elle l'agrippa. Elle ouvrit la paupière de l'œil valide et regarda. Les pirates de Doran étaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les ballons étaient pleins de fourmis noires. Elle ferma les yeux, essaya de nouveau au bout de quelques minutes. Betsy nageait dans une soupe verte et, dans le coin d'une page, il y avait une fuite d'eau.

« Oh ! que le diable les emporte ! » fit-elle en se recouchant.

De temps en temps, elle soulevait prudemment les paupières ; chaque fois, elle les ouvrait davantage, et les gardait ouvertes plus longtemps. Quand l'infirmière entra, elle lui demanda :

« Est-ce que je pourrais avoir un miroir ? »

— Nous n'en avons pas dans les chambres, mon petit. Quand vous pourrez marcher, vous en trouverez un dans la salle de bain.

— Mais de quoi ai-je l'air ? » demanda-t-elle.

L'infirmière resta debout près d'elle, la considérant avec attention.

« Pas mal, assura-t-elle. Votre œil est recouvert de tissu cicatriciel, mais on l'enlèvera plus tard...

— Ce doit être affreux, gémit-elle. Je le savais ! Merci quand même ! »

L'infirmière continuait à l'examiner d'un air sévère, au point qu'elle finit par dire : « Oh ! ça va bien comme ça ! »

— Allons, dit l'infirmière, soyez une bonne petite fille, recouchez-vous un peu et reposez-vous ! »

Elle sortit et se dirigea vers le docteur qui se trouvait dans le couloir, à la porte d'une grande salle de cours, en train de parler à deux visiteurs.

« Devons-nous arrêter le cycle de Mademoiselle D. ? »

— Oui. Mais seulement pour deux jours. Nous avons déjà une nouvelle classe d'ophtalmologistes qui attend. »

Puis il se tourna courtoisement vers ses visiteurs.

« Son circuit a été complètement repris, maintenant, expliqua-t-il. Nous le recommencerons dans deux jours. »

L'un des visiteurs demanda :

« Mais au début, comment le démarrez-vous ? »

Le docteur eut l'air surpris.

« Oh ! mais naturellement, nous reconstituons la blessure ou le dommage initial.

— Et ils n'en sont jamais conscients ? demanda l'autre visiteur. Je veux dire : ils ne se rendent jamais compte, à un moment quelconque, qu'on recommence ? »

— Certainement pas, dit le médecin d'une voix choquée.

— Comment les remplacez-vous ? »

Le docteur mit les mains dans ses poches et se mit à conduire les visiteurs vers une autre chambre dans le couloir.

« Cet étage est toujours plein, expliqua-t-il... Des cas d'accidents non identifiés, des gens qui n'ont pas de famille, ou, dans la plupart des cas, pas d'argent, et qui ne peuvent payer les notes d'hôpital... »

L'infirmière les croisa et entra dans la chambre de la malade avec un plateau sur lequel se trouvait une petite tasse en papier avec des comprimés.

« Encore des comprimés ? demanda-t-elle.

— Eh bien ! Mademoiselle D... ! Nous allons tellement bien. Vous n'avez pas envie de rentrer chez vous ? D'en avoir terminé ici ? »

Elle commença à murmurer :

« Tout fini, tout lavé, tout réglé, » pendant que l'infirmière lui mettait un comprimé dans la bouche et lui donnait un verre d'eau.

« Oh ! oui, rentrer à la maison, chez maman, tout terminé, la maison, mmmmmmm..., » pendant que les vagues du sommeil commençaient à déferler sur elle.

« Prenez une autre gorgée », dit l'infirmière, en appuyant le verre contre sa lèvre inférieure.

Elle avala deux fois, une fois pour le comprimé, une fois pour l'eau.

« Mmmmmmm. Emmenez-moi à la maison. Ramenez-moi... Mon œil est tout bouché, pas un sou dedans. Je vais dormir bientôt... »

« Ceci ne va pas faire mal, dit le docteur en se penchant sur elle. Elle vit sa manche blanche survoler son visage et se diriger vers son œil droit. Il plongea la seringue hypodermique dans la paupière inférieure et le globe oculaire et elle poussa un cri. Dans l'auditorium, les jeunes étudiants frissonnèrent et se penchèrent en avant pour mieux voir.

« Regardez en l'air, ordonna le docteur, il faut que vous regardiez en l'air. »

Je regarderai par-delà les collines, se dit-elle furieusement en se promettant de ne plus crier. Elle regarda en l'air par-dessus la seringue en plastique, vers la rangée de collines couvertes de neige craquante. Ils étaient tous là, tous les gens, ils devaient être sortis pour un pique-nique d'hiver. Je vais y aller, promit-elle.

« Je vais me lever et y aller, cria-t-elle.

— Bien, bien, murmura le docteur. La voix est en train de s'user, je savais bien que ça devait arriver. »

Puis il élevait légèrement la voix, en continuant à explorer les profondeurs de l'œil :

« Oui, vous irez. Vous allez avoir des vacances magnifiques !

— Mais je veux emporter mon œil avec moi, insista-t-elle. Il me le faut. J'en ai besoin.

— Chut, chut, fit l'infirmière d'une voix apaisante.

— Vous l'emporterez, votre œil, promet le docteur. Tenez-vous tranquille maintenant. Nous allons avoir bientôt fini. »

Mais il y avait du désespoir dans sa voix. Et elle ne le crut pas. De toute évidence, elle avait perdu l'œil et qu'avait-elle perdu d'autre encore ? Elle n'osait pas bouger la tête, mais sous le drap stérile et froid qui la recouvrait, elle serra l'une contre l'autre ses mains ridées.

Traduit par DOROTHÉE TIOCCA.

Splice of life.

AUCUNE FEMME AU MONDE...

par Catherine L. Moore

Encore une femme-auteur, encore une héroïne qu'on fait survivre artificiellement. Mais les ressemblances s'arrêtent là. Plus de narration à la première personne, plus de récit centré sur le sujet de l'expérience, plus de suspense. Catherine Moore dévoile ses cartes au début de la partie. Elle se paie même le luxe – assez rare – de montrer un médecin qui n'est pas sûr de ce qu'il doit faire, ni même de ce qu'il a le droit de faire. L'expérience a trop bien réussi : tout est là. Et nul ne sait au juste où elle mène. À force d'éviter les écueils, on finit par en sentir d'autres, à peine visibles et diantrement menaçants. La référence à Frankenstein, esquivée dans La Réunion, est explicitement faite ici, et l'affrontement final entre le Prométhée moderne et sa créature a visiblement servi de modèle à certaines scènes. Mais tout compte fait la dramatisation a moins d'importance que l'incertitude. La grande question posée dans Frankenstein – où sont les limites de la nature humaine ? – est traitée ici avec infiniment plus de nuances et de subtilité.

ELLE avait été la plus ravissante créature dont les ondes aient jamais propagé l'image. John Harris, son imprésario de ce temps-là, se remémora avec obstination la beauté qui avait été la sienne tout en montant par l'ascenseur silencieux vers la pièce où Deirdre était assise à l'attendre.

Depuis l'incendie de la salle de spectacle qui l'avait anéantie un an auparavant, il n'avait jamais pu se laisser franchement aller à évoquer sa beauté, sauf quand une vieille affiche, à demi déchirée, venait lui mettre son visage sous les yeux ou quand une émission commémorative larmoyante faisait surgir son image sans qu'il s'y attende sur l'écran du téléviseur. Mais à présent il était obligé de se souvenir.

L'ascenseur s'immobilisa dans un soupir et la porte s'ouvrit en

glissant. John Harris hésita. Il savait dans son esprit qu'il devait avancer, mais ses muscles récalcitrants lui refusèrent presque obéissance. Il songeait avec désarroi, comme il ne se l'était jamais permis avant cet instant, à la grâce fabuleuse qui animait son merveilleux corps de danseuse, il se rappelait sa voix douce et voilée avec ce léger roulement des « r » qui avait fasciné les spectateurs du monde entier.

Jamais personne d'une telle beauté n'avait existé.

Avant elle, d'autres actrices avaient été belles et adulées mais jamais avant Deirdre le monde entier n'avait été en mesure de chérir autant une seule femme. Bien peu de gens en dehors des capitales avaient vu Sarah Bernhardt ou la légendaire Jersey Lily. Et les beautés de l'écran avaient dû limiter leur auditoire à ceux qui pouvaient fréquenter les salles de cinéma. Mais l'image de Deirdre s'était radieusement inscrite sur les écrans de télévision de tous les foyers du monde civilisé. Et de beaucoup d'autres en dehors des limites de la civilisation. Ses chansons douces et voilées avaient résonné au cœur des jungles, son ravissant corps langoureux avait entrelacé les séquences de ses pas de danse sous les tentes du désert et dans les huttes polaires. Le monde entier connaissait chaque mouvement souple de son corps et chaque cadence de sa voix, et le rayonnement subtil qui semblait émaner de ses traits quand elle souriait.

Et le monde entier l'avait pleurée quand elle était morte dans l'incendie de la salle.

Harris n'arrivait pas à penser à elle autrement que morte, bien qu'il sût ce qui l'attendait assis dans la pièce où il se rendait. Il ne cessait de se rappeler les vers anciens que James Stephens avait écrits voilà longtemps pour une autre Deirdre, belle aussi et aimée et pas oubliée deux cents ans plus tard.

*Le temps vient où le cœur nous manque
Quand nous nous rappelons Deirdre et son histoire,
Et que ses lèvres sont poussière...
Jamais depuis aucune femme au monde n'est venue
Aussi belle ; pas une aussi belle
Parmi toutes celles qui ont vu le jour.*

Ce n'était pas tout à fait vrai, bien sûr – il en avait existé une. Ou peut-être, somme toute, cette Deirdre morte seulement un an auparavant n'avait-elle pas été belle dans le sens de la perfection. Il se dit que l'autre ne l'avait peut-être pas été non plus, car il y a toujours dans le monde des femmes dont les traits atteignent la perfection et ce ne sont pas celles que célèbre la légende. C'était la lumière intérieure, transparaissant à travers ses traits charmants,

imparfaits, qui avait rendu si ravissant le visage de cette Deirdre-ci. Chez nulle autre il n'avait vu quelque chose d'approchant le charme magique de la Deirdre perdue.

*Que tous les hommes se retirent à l'écart et prennent ensemble le deuil
Nul homme ne peut plus jamais l'aimer. Nul homme
Ne peut rêver d'être son amant... Nul ne peut dire
Que pourrait-on lui dire ? Il n'y a pas de mots
Que l'on pourrait lui dire.*

Non, pas le moindre mot. Et endurer cette épreuve jusqu'au bout allait être impossible. Harris en eut la conviction accablante au moment même où son doigt se posait sur la sonnette. Mais la porte s'ouvrit presque instantanément et alors ce fut trop tard.

Maltzer se tenait juste derrière, le regard scrutateur à travers les verres épais de ses lunettes. On devinait avec quelle tension il avait attendu. Harris fut un peu impressionné de le voir qui tremblait. C'était pénible de retrouver dans un pareil état de nervosité le Maltzer imperturbable et sûr de lui qu'il avait brièvement fréquenté un an auparavant. Il se demanda si Deirdre aussi était un paquet de nerfs – mais ce n'était pas encore le moment de se laisser penser à ça.

« Entrez, entrez », dit Maltzer avec irritation. Il n'avait pas de raison d'être irrité. Le travail de cette année, dont une si grande partie s'était poursuivie dans le secret et la solitude, avait dû l'éprouver physiquement et mentalement jusqu'à l'extrême limite de sa résistance.

« Elle va bien ? demanda machinalement Harris en entrant.

— Oh ! oui... oui, elle va bien, elle. » Maltzer se mordit l'ongle du pouce et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction d'une porte de communication, derrière laquelle Harris supposa qu'elle attendait.

« Non, dit Maltzer comme il faisait automatiquement un pas dans cette direction. Mieux vaut que nous ayons d'abord un entretien. Venez par là vous asseoir. Vous buvez quelque chose ? »

Harris acquiesça d'un signe de tête et regarda les mains de Maltzer trembler quand il inclina la carafe. Le pauvre diable semblait sur le point de craquer et Harris sentit soudain un froid vertige d'incertitude le saisir concernant le seul point dont jusqu'à présent il n'avait curieusement jamais douté.

« Elle va vraiment bien ? insista-t-il en prenant le verre.

— Oh, oui, à la perfection. Elle est tellement sûre d'elle qu'elle me fait peur. » Maltzer vida son verre d'un trait et s'en versa un autre avant de s'asseoir.

« Alors qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, je pense. Ou... bah, je ne sais pas. Je ne sais plus. J'ai préparé cette entrevue depuis près d'un an, mais à présent... eh bien, je ne suis pas sûr que le moment soit venu. Je me le demande, voilà. »

Il regarda fixement Harris, ses yeux énormes et indistincts derrière les verres de ses lunettes. C'était un homme maigre, sec, dont tous les os et les muscles apparaissaient sous la peau brune de son visage. Plus maigre à présent qu'il ne l'était un an auparavant, la dernière fois que Harris l'avait vu.

« J'ai été en contact trop étroit avec elle, disait-il maintenant. Je n'ai plus le sens de la perspective. Tout ce que je suis capable de voir, c'est mon propre travail. Et je me demande s'il est suffisamment au point pour être vu par vous ou quelqu'un d'autre.

— Elle le pense ?

— Je n'ai jamais vu de femme si sûre d'elle. » Maltzer but, le verre cliqueta contre ses dents. Il leva soudain son regard que déformaient les lunettes. « Evidemment, un échec maintenant impliquerait... eh bien, un effondrement total », dit-il.

Harris hocha la tête. Il songeait à l'année de travail incroyablement assidu qui avait précédé cette rencontre, à l'immense fond de savoir, de patience infinie, à la collaboration secrète d'artistes, sculpteurs, dessinateurs, hommes de science – et le génie créateur de Maltzer les dirigeant tous comme un chef d'orchestre dirige ses musiciens.

Il songeait aussi, avec une certaine jalousie irraisonnée, à l'étrange intimité froide, dépourvue de passion, entre Maltzer et Deirdre au cours de cette année, une intimité plus grande qu'aucun couple humain n'a jamais partagée. En un sens la Deirdre qu'il verrait dans quelques minutes *serait* Maltzer, tout comme il avait l'impression de reconnaître de temps à autre chez Maltzer de petites particularités d'inflexion ou de geste qui avaient appartenu à Deirdre. Il y avait eu entre eux une sorte d'union inimaginable, plus étrange que tout ce qui avait jamais existé auparavant.

« ... tant de complications », disait Maltzer de sa voix soucieuse où se discernait comme un très faible écho le rythme modulé, enchanteur, de celle de Deirdre. (Le doux enrouement mélodieux qu'il n'entendrait jamais plus.) « il y avait eu le choc, évidemment. Un choc terrible. Et une grande peur du feu. Nous avons dû dominer cela avant de pouvoir commencer. Mais nous y sommes parvenus. Quand vous entrerez, vous la trouverez probablement assise devant le feu. » Il décela la question stupéfaite qu'exprimait le regard de Harris et sourit. « Non, elle n'en sent plus la chaleur, naturellement. Mais elle aime regarder les flammes. Elle a maîtrisé d'une façon vraiment merveilleuse toute crainte anormale à leur égard.

— Elle peut... » Harris hésita. « Sa vision est normale maintenant ?

— Parfaite, dit Maltzer. La vision parfaite était assez simple à

établir. Somme toute, ce genre de chose a déjà été réalisé, dans d'autres situations. Je dirais même que sa vision est un peu plus que parfaite, étant donné nos critères. » Il secoua la tête avec irritation. « Je ne suis pas inquiet pour le côté mécanique de la chose. Par chance, on l'a récupérée avant que le cerveau ait été touché. Le choc constituait le seul danger pour ses centres sensoriels et nous avons paré à cela en tout premier, dès que la communication a pu être établie. Même ainsi, cela requérait un grand courage de sa part. Un grand courage. » Il resta silencieux un moment, le regard fixé sur son verre vide.

« Harris, dit-il soudain sans relever les yeux, ai-je commis une erreur ? Aurions-nous dû la laisser mourir ? »

Harris secoua la tête dans un geste d'impuissance. C'était une question à laquelle répondre était impossible. Elle tourmentait le monde entier depuis un an maintenant. Il y avait eu des centaines de réponses et des milliers de mots écrits sur le sujet. Avait-on le droit de conserver un cerveau vivant quand son corps était détruit ? Même s'il était possible de fournir un nouveau corps, obligatoirement si dissemblable de l'ancien ?

« Ce n'est pas qu'elle soit... laide... à présent, reprit précipitamment Maltzer, comme s'il redoutait une réponse. Le métal n'est pas laid. Et Deirdre... eh bien, vous verrez. Je vous le répète, je suis incapable de voir, moi. Je connais trop bien tout le mécanisme... ce n'est que de la mécanique pour moi. Peut-être est-elle... grotesque. Je ne sais pas. J'ai souvent regretté de m'être trouvé sur place avec toutes mes idées quand l'incendie a éclaté. Ou que ce n'ait pas été quelqu'un d'autre que Deirdre. Elle était si belle... Toutefois, s'il s'était agi de quelqu'un d'autre, je crois que toute l'opération aurait échoué. Cela requiert plus qu'un cerveau resté intact. Cela demande de la force et du courage au-delà du commun et... disons quelque chose de plus. Quelque chose... d'indomptable. Deirdre le possède. Elle est toujours Deirdre. En un sens elle est toujours belle. Mais je ne suis pas sûr que quelqu'un en dehors de moi puisse le voir. Et vous savez ce qu'elle médite ?

— Non... quoi donc ?

— Son retour à la télévision. »

Harris le dévisagea avec une stupeur incrédule.

« Elle est toujours belle, lui lança Maltzer avec fièvre. Elle a du courage et une sérénité qui m'ahurit. Et elle n'éprouve aucune crainte ni aucun ressentiment de ce qui est arrivé. Ni aucune peur de ce que sera le verdict du public. Mais moi si, Harris. Je suis terrifié. »

Ils se regardèrent encore un instant, muets l'un et l'autre. Puis Maltzer haussa les épaules et se leva.

« Elle est là-bas », dit-il en indiquant la direction avec son verre.

Harris se détourna sans un mot, sans se donner le temps d'hésiter. Il

se dirigea vers la porte.

La pièce baignait dans une douce et pure lumière indirecte qui atteignait son maximum d'intensité dans le feu crépitant sur les carreaux blancs d'un âtre. Harris s'arrêta dès qu'il eut franchi la porte, le cœur battant à grands coups. Il ne la vit pas sur le moment. La pièce était parfaitement banale, pimpante, claire, avec un joli mobilier et des fleurs sur les tables. Leur parfum embaumait l'air léger. Il ne vit pas Deirdre.

Puis un fauteuil grinça près du foyer comme elle changeait de position. Le haut dossier la masquait, mais elle parla. Et pendant un moment atroce ce fut la voix d'un automate qui résonna dans la pièce, métallique, sans inflexions.

« Sa-lut », dit la voix. Puis elle rit et fit une nouvelle tentative. Et la voix résonna avec le doux timbre voilé bien connu de naguère qu'il n'avait plus espéré réentendre de son vivant.

Involontairement, il dit : « Deirdre ! » et son image s'imposa à ses yeux comme si elle-même s'était levée inchangée de son fauteuil, grande, blonde, oscillant légèrement dans son merveilleux port de danseuse, ses ravissants traits imparfaits illuminés par le reflet qui les rendait magnifiques. C'était le tour le plus cruel que pouvait lui jouer sa mémoire. Et pourtant la voix – après ce premier essai raté, la voix était parfaite.

« Viens me voir, John », dit-elle.

Il traversa la pièce lentement, avançant par un effort de volonté. Ce vif souvenir qui l'avait assailli le temps d'un éclair avait presque anéanti son assurance péniblement acquise. Il s'efforça de faire le vide absolu dans son esprit quand il arriva enfin au moment de voir ce que seul Maltzer jusque-là avait vu ou connu dans son intégralité. Absolument personne n'avait été au courant de la forme qui serait forgée pour revêtir la plus belle femme de la Terre, maintenant que sa beauté avait disparu.

Il avait envisagé bien des formes. De grandes silhouettes balourdes de robot, cylindriques, avec des jambes et des bras articulés. Une boîte de verre avec le cerveau flottant dedans et des appendices pour pourvoir à ses besoins. Des visions grotesques, comme des cauchemars quasi réalisés. Et chacun plus inadéquat que le précédent, car quelle forme de métal pouvait donc faire plus qu'abriter sans grâce l'esprit et le cerveau qui avaient naguère enchanté toute une planète ?

Puis il contourna la bergère – et la vit.

Le cerveau humain est souvent un mécanisme trop complexe pour fonctionner à la perfection. Le cerveau de Harris était maintenant appelé à assimiler une série très diverse d'impressions changeantes. Tout d'abord, absurdement, il se rappela une curieuse silhouette inhumaine qu'il avait un jour entrevue appuyée à une barrière devant

une ferme. Pendant un instant, la forme s'était dressée complète, gauche, invraisemblablement humaine, avant que l'œil qui l'avait effleurée la dissocie en un assemblage de balais et de seaux. Ce que l'œil n'avait trouvé que grossièrement humanoïde, le cerveau malléable l'avait accepté entièrement formé. C'est ce qui se passait à présent, avec Deirdre.

La première impression que ses yeux et son esprit avaient recueillie de sa vue fut un choc incrédule, car son cerveau lui disait cette chose incroyable : « *Voici Deirdre ! Elle n'a pas changé du tout !* »

Puis la perspective s'était modifiée et de façon encore plus choquante l'œil et le cerveau avaient dit : « Non, pas Deirdre... pas humaine. Rien que des serpentins de métal. Pas Deirdre du tout... » Et ce fut le pire. C'était comme de s'éveiller après avoir rêvé d'un être cher qui est mort et de se retrouver, après cette poignante consolation du sommeil, de nouveau confronté avec le fait irréversible que rien ne peut ramener à la vie ceux qu'on a perdus. Deirdre avait disparu, et ceci n'était qu'un mécanisme entassé dans un fauteuil à ramages.

Puis le mécanisme bougea, d'un mouvement exquis, souple, avec une grâce aussi familière que l'allure dansante dont il se souvenait. La voix douce et voilée de Deirdre dit : « C'est moi, John chéri. C'est réellement moi, tu sais. »

Et c'était vrai.

Ce fut la troisième métamorphose, et la dernière. L'illusion se figea et devint un fait, une réalité. C'était Deirdre.

Il s'assit, les jambes molles. Il n'a plus de muscles. Il la regarda sans parler et sans penser, laissant ses sens assimiler la vision qu'il avait d'elle sans essayer de l'analyser logiquement.

Elle était toujours dorée. Ils lui avaient conservé au moins cela, cette première impression de chaleur et de couleur que donnaient naguère ses cheveux lisses et les tons abricot de sa peau. Mais ils avaient eu le bon sens de ne pas aller plus loin. Ils n'avaient pas essayé de faire l'image en cire de la Deirdre perdue. (*Aucune femme au monde n'est venue aussi belle... pas une aussi belle parmi toutes celles qui ont vu le jour...*)

Et voilà pourquoi elle n'avait pas de visage. Elle avait seulement pour tête un ovoïde uni au modelé délicat avec une... une sorte de masque en forme de croissant en travers de la zone frontale où auraient été placés ses yeux si elle avait eu besoin d'yeux. Un étroit quartier de lune incurvé, avec les pointes tournées vers le haut. Il était rempli de quelque chose de translucide, pareil à du cristal trouble, et coloré de la teinte aigue-marine des yeux que Deirdre avait eus. À travers cela, donc, elle voyait le monde. À travers cela elle voyait sans yeux et derrière, comme derrière les yeux d'un être humain – elle était là.

À cette exception près, elle n'avait pas de traits. Et en cela ceux qui l'avaient dessinée avaient montré de la sagesse, il s'en rendait compte maintenant. Inconsciemment, il avait redouté une tentative maladroite pour représenter des traits humains qui auraient eu l'expression grinçante d'une marionnette dans des parodies d'animation. Peut-être fallait-il que les yeux s'ouvrent au même endroit sur sa tête, avec le même écartement, pour lui permettre de régler sans peine la vision stéréoscopique qui avait été la sienne. Mais il était content qu'ils ne lui aient pas donné deux ouvertures en forme d'œil avec des billes de verre à l'intérieur. Le masque valait mieux.

(Chose curieuse, il ne songea pas un instant au cerveau nu qui devait être déposé à l'intérieur du métal. Le masque symbolisait suffisamment la femme qui se trouvait dedans. Il était énigmatique ; on ne savait pas si son regard vous examinait attentivement ou se perdait ailleurs. Et il n'y avait pas de variations de brillance comme celles qui avaient joué sur le visage de Deirdre à l'incomparable mobilité. Mais les yeux, même les yeux humains, sont en soi déjà énigmatiques. Ils n'ont d'expression que celle indiquée par les paupières ; ils prennent toute leur animation des traits. Nous regardons automatiquement les yeux de l'ami auquel nous nous adressons mais s'il est par hasard couché de sorte qu'il parle par-dessus son épaule et que son visage nous apparaisse renversé, tout aussi machinalement nous observons sa bouche. Le regard ne cesse d'aller nerveusement de la bouche aux yeux dans l'ordre inverse, car c'est la position dans le visage, non le trait lui-même, que nous avons coutume d'accepter comme le siège de l'âme. Le masque de Deirdre était à cette place normale ; c'était facile de l'accepter comme un masque sur des yeux.)

Elle avait, Harris s'en rendit compte une fois atténué le choc initial, une tête d'une forme admirable – un crâne doré nu. Elle la tourna un peu, avec grâce sur son cou de métal, et il vit que l'artiste qui avait modelé cette tête avait doté la jeune femme d'une amorce de pommettes allant en mourant dans l'espace uni au-dessous du masque jusqu'à créer l'illusion d'un visage humain. Pas trop. Juste ce qu'il fallait pour que, lorsque la tête tournait, on voie par son modelé qu'elle avait bougé, dotant de perspective et de raccourci le heaume doré dépourvu d'expression. La lumière ne glissait pas sans obstacle comme sur la surface d'un œuf d'or. Brancusi lui-même n'avait jamais rien créé de plus simple ou de plus subtil que le modelé de la tête de Deirdre.

Mais toute expression, évidemment, avait disparu. Toute expression s'était évanouie dans la fumée de l'incendie de la salle de spectacle, avec les traits ravissants, mobiles, radieux qui symbolisaient Deirdre.

Quant à son corps, il n'en voyait pas la forme. Un vêtement

dissimulait la jeune femme. Mais ils n'avaient fait aucune tentative incongrue pour lui redonner les habits qui l'avaient naguère rendue célèbre. La douceur même du tissu aurait rappelé trop vivement à l'esprit qu'aucun corps humain ne se trouvait sous ses plis – et le métal n'a pas non plus besoin de l'absurdité d'une étoffe pour sa protection. Cependant, sans vêtements, il se rendit compte qu'elle aurait eu l'air étrangement nue, puisque son nouveau corps était humanoïde et non une machine anguleuse.

Le dessinateur avait résolu son paradoxe en lui donnant une tunique en très fines mailles métalliques. Elle tombait de la pente légère de ses épaules en plis droits et souples à la manière d'une chlamyde grecque mais plus longue, flexible mais cependant assez pesante par elle-même pour ne pas coller de façon trop révélatrice à la forme de métal qui se trouvait dessous.

Les bras dont ils l'avaient dotée avaient été laissés nus, comme les pieds et les chevilles. Et Maltzer avait accompli le plus grand de ses miracles avec les membres de la nouvelle Deirdre. C'était fondamentalement un miracle mécanique mais l'œil était d'abord sensible au fait qu'il avait déployé aussi au plus haut point sens artistique et compréhension.

Ses bras étaient d'or pâle et brillant, ils allaient en s'amincissant, sans modelé, et étaient rendus flexibles sur toute leur longueur par des bracelets de métal de taille décroissante qui s'emboîtaient les uns dans les autres jusques et y compris les fins poignets ronds. Les mains étaient plus proches de l'humain que tout autre trait de sa personne bien qu'elles aussi fussent un assemblage de fines petites sections qui glissaient les unes sur les autres presque avec la souplesse de la chair. La base des doigts était plus solide que celle des doigts humains, et les doigts eux-mêmes, fuselés, étaient plus longs.

Ses pieds également, sous les anneaux coniques plus larges des chevilles de métal, avaient été construits sur le modèle des pieds humains. Leurs segments mobiles, finement travaillés, lui donnaient une cambrure, un talon et une pointe flexible formés presque comme les solerets de l'armure médiévale.

À la vérité, elle ressemblait tout à fait à une créature en armure, avec ses membres délicatement blindés et sa tête dépourvue de traits comme un heaume avec une visière de verre, et sa tunique de mailles. Mais aucun chevalier en armure ne se mouvait comme Deirdre ou portait son armure sur un corps aux proportions d'une telle beauté inhumaine. Seul un chevalier d'un autre monde, ou un chevalier de la cour d'Obéron, aurait pu égaler cette fine allure.

Un instant, il avait été surpris par sa petitesse et ses proportions exquises. Il s'était attendu à la masse pesante des robots qu'il avait vus, totalement automates. Puis il avait compris que pour eux une

grande partie de l'espace était obligatoirement consacrée aux cerveaux mécaniques imparfaits qui les guidaient dans l'accomplissement de leurs tâches. Le cerveau de Deirdre conservait encore et démontrait le savoir-faire d'un ouvrier cent fois plus habile que l'homme. Seul le corps était de métal, et il ne paraissait pas complexe, bien que Harris n'eût pas encore appris comment il était actionné.

Harris n'aurait pas su dire combien de temps il était resté assis à dévisager la silhouette dans le fauteuil garni de coussins. Elle était toujours ravissante – en vérité, elle était toujours Deirdre – et tout en la regardant il laissa se relâcher le contrôle prudent de son visage. Il n'avait pas besoin de lui cacher ses pensées.

Elle remua sur les coussins, les longs bras flexibles bougeant avec une souplesse qui n'était pas entièrement humaine. Le geste le troubla comme ne l'avait pas fait le corps et, malgré lui, son expression se rembrunit légèrement. Il avait le sentiment que derrière le masque en croissant elle l'observait très attentivement.

Elle se leva avec lenteur.

Le mouvement était très souple. Il était également serpentin, comme si le corps sous la cotte de mailles était fait de sections s'emboîtant les unes dans les autres à l'instar de ses membres. Il s'était attendu à de la rigidité mécanique et l'avait redoutée ; rien ne l'avait préparé à cette souplesse plus qu'humaine.

Elle resta silencieusement debout, laissant les lourds plis de mailles de son vêtement se replacer autour d'elle. Ils tombèrent ensemble avec un léger tintement, comme des clochettes lointaines, et se drapèrent en magnifiques plis sculptés couleur d'or clair. Il s'était levé d'un geste machinal en même temps qu'elle. À présent il lui faisait face, la regardant de tous ses yeux. Il ne l'avait jamais vue se tenir absolument immobile – et elle ne le faisait pas maintenant. Elle oscillait juste un peu, la vitalité bouillonnant irrépressiblement dans son cerveau comme elle avait naguère bouillonné dans son corps, et l'immobilité totale lui était aussi impossible que par le passé. Le vêtement doré captait les étincelles du feu et renvoyait à Harris de minuscules reflets chatoyants quand elle bougeait.

Puis elle inclina un peu de côté sa tête sans traits en forme de heaume et il entendit son rire exactement pareil avec sa légère sonorité gutturale, intime, à celui qu'il avait toujours entendu sortir de sa gorge quand elle vivait. Et chaque geste, chaque posture, chaque changement d'attitude était si totalement Deirdre que l'illusion bouleversante s'imposa de nouveau à son esprit et ceci fut la femme en chair et en os aussi nettement que s'il la voyait se dresser intacte une fois de plus, tel le phénix ressuscité de ses cendres.

« Eh bien, John, dit-elle de la douce voix amusée, voilée, qu'il se rappelait parfaitement. Alors, John, est-ce moi ? » Elle savait bien que

c'était elle. Une assurance absolue résonnait dans sa voix. « Le choc se dissipera, tu sais. Ce sera de plus en plus facile à mesure que le temps passera. J'y suis tout à fait habituée, moi, maintenant. Tu vois ? »

Elle se détourna et traversa la pièce en souplesse, glissant de son pas ferme de danseuse comme naguère, pour aller vers le miroir qui couvrait une paroi de la pièce. Et devant le miroir, comme il l'avait si souvent vue parader auparavant, il la regarda maintenant prendre des poses, passer ses mains de métal flexibles le long des plis de son vêtement de métal, pivoter pour s'admirer pardessus son épaule de métal, faire tinter et osciller les plis de mailles en piquant une arabesque devant la glace.

Les genoux de Harris fléchirent et le déposèrent dans le fauteuil qu'elle avait quitté. Le choc et le soulagement mêlés relâchaient en lui tous ses muscles, et elle était plus calme et sûre d'elle que lui.

« C'est un miracle, dit-il avec conviction. C'est *toi* – mais je ne vois pas comment... » Il avait voulu dire : « Comment sans visage ni corps... », mais à l'évidence il était incapable de finir cette phrase.

Elle l'acheva pour lui mentalement et y répondit sans gêne : « C'est une question de mouvement surtout, expliqua-t-elle en continuant à admirer sa souplesse dans le miroir. Tu vois ? » Et avec une extrême légèreté sur ses pieds d'armure élastiques elle exécuta avec brio un enchaînement de pas, se retournant dans une pirouette pour lui faire face. « C'est ce que Maltzer et moi avons mis au point à nous deux, quand j'ai commencé à retrouver ma maîtrise de moi. » Sa voix s'altéra un instant au souvenir d'un moment sombre du passé. Puis elle reprit : « Ce ne fut pas facile, bien sûr, mais c'était fascinant. Tu n'imagineras jamais à quel point c'était fascinant, John ! Nous savions que nous ne pouvions rien établir qui ressemble à un fac-similé de l'apparence que j'avais, nous avons donc dû trouver une autre base pour bâtir dessus. Et le mouvement était l'autre élément permettant de me reconnaître, après la ressemblance physique proprement dite. »

Elle traversa le tapis d'un pas léger pour aller à la fenêtre et resta debout à regarder vers le bas, son visage sans trait un peu détourné et la lumière jouant sur les courbes délicatement esquissées des pommettes.

« Par chance, dit-elle d'un ton amusé, je n'ai jamais été belle. Tout tenait à... mettons la vivacité, je pense, et à la coordination musculaire. Des années et des années d'entraînement, et tout gravé ici » – elle fit tinter son heaume doré d'un coup léger frappé avec des jointures dorées – « dans le réseau d'habitudes imprimé dans mon cerveau. Si bien que ce corps – te l'a-t-il dit ? – fonctionne uniquement à partir du cerveau. Des courants électromagnétiques qui se propagent d'anneau en anneau, comme ça. » Elle étendit vers lui un bras sans ossature avec un mouvement pareil à l'ondoiement de l'eau qui court.

« Rien ne me maintient – rien ! – hormis des muscles de courants magnétiques. Et si j'avais été quelqu'un d'autre – quelqu'un qui se mouvait de façon différente – eh bien, les anneaux flexibles se déplaceraient différemment aussi, guidés par l'impulsion d'un autre cerveau. Je n'ai pas conscience de rien faire que je n'aie toujours fait. Les mêmes impulsions qui se transmettaient à mes muscles se transmettent maintenant à... ceci. » Et elle eut un geste frémissant, serpentifère, des deux bras tendus vers lui, comme une danseuse cambodgienne, puis elle rit de tout son cœur, d'un rire qui résonna dans la pièce avec une telle gaieté à gorge déployée qu'il ne put s'empêcher de revoir le visage bien connu plissé de plaisir, les dents blanches éclatantes. « C'est devenu parfaitement inconscient à présent, lui dit-elle. Il a fallu bien des exercices au début, naturellement, mais maintenant même ma signature est exactement la même qu'avant – tant la coordination est finement reproduite. » Elle fit de nouveau onduler ses bras vers lui et gloussa de rire.

« Mais la voix aussi, protesta maladroitement Harris. C'est bien ta voix, Deirdre.

— La voix n'est pas seulement une question de construction de gorge et de maîtrise du souffle, mon Johnnie chéri ! Du moins, c'est ce que le professeur Maltzer m'a assuré il y a un an et je n'ai vraiment aucune raison de douter de sa parole ! » Elle rit de nouveau. Elle riait un petit peu trop, avec une pointe de cette surexcitation nerveuse et gaie dont il se souvenait si bien, mais si jamais femme avait des raisons d'être légèrement surexcitée, c'était bien Deirdre..

Le rire fusa, s'éteignit et elle reprit avec animation : « Il dit que la maîtrise de la voix est presque entièrement une question d'entendre ce qu'on émet, une fois qu'on possède le mécanisme adéquat évidemment. C'est pourquoi les sourds, avec les mêmes cordes vocales qu'avant, laissent leur voix changer complètement et perdre toute inflexion quand ils sont sourds depuis un certain temps. Et par chance, vois-tu, je ne suis pas sourde ! »

Elle se retourna vers lui en pivotant sur elle-même, les plis de sa tunique scintillant et tintant, et monta la gamme d'une voix juste et pure jusqu'à une ravissante note haute, puis la redescendit en cascade comme de l'eau qui tombe de rocher en rocher. Mais elle ne lui laissa pas le temps d'applaudir. « Parfaitement simple, tu vois. Cela n'a demandé qu'un peu de génie de la part du professeur pour trouver la formule applicable à mon usage ! Il a commencé par une nouvelle variation du vieux Vodor dont tu dois te rappeler avoir entendu parler, il y a des années. À l'origine, naturellement, c'était une machine dépourvue de souplesse. Tu sais comment elle fonctionnait – le langage est réduit à quelques sons de base et reconstitué dans des combinaisons obtenues au moyen d'un clavier. Je crois qu'au début les

sons étaient une sorte de *ktch* et un bruit chuintant, mais nous avons réussi maintenant à lui donner une flexibilité et une étendue tout aussi grandes que celles de la voix humaine. Il me suffit de... eh bien, de taper mentalement sur le clavier de mon... mon bloc-sons, je pense qu'il s'appelle. Le mécanisme est beaucoup plus complexe que ça, évidemment, mais j'ai appris à le mettre en œuvre inconsciemment et j'en opère le réglage d'instinct, d'une façon tout à fait machinale à présent. Si tu étais... *ici*... à ma place, et que tu aies eu la même formation, ta voix proviendrait de ce clavier et de ce diaphragme au lieu de la mienne. C'est une simple question de circuits cérébraux qui faisaient fonctionner le corps et qui font maintenant fonctionner le mécanisme. Ils envoient de très fortes impulsions qui sont survoltées autant que nécessaire quelque part par là... » Ses mains esquissèrent un vague geste au-dessus du corps revêtu de mailles.

Elle resta un moment silencieuse, à regarder par la fenêtre. Puis elle se détourna et, traversant la pièce en direction du feu, se laissa tomber dans la bergère à ramages. Son crâne-heaume dirigea son masque vers lui et il devina un examen discret dans l'aigüe-marine du regard.

« C'est... bizarre, dit-elle, d'être là dans ce... ceci... au lieu d'un corps. Mais pas aussi bizarre ou aussi dépaysant que tu pourrais le croire. J'y ai beaucoup réfléchi – j'ai eu tout le temps de réfléchir – et j'ai commencé à me rendre compte de la force fantastique qu'est en réalité le moi humain. Je n'irai peut-être pas jusqu'à dire qu'il possède un pouvoir mystique dont il est capable d'user pour agir sur des mécanismes, mais il semble bien posséder un certain pouvoir. Il instille sa propre force dans des objets inanimés, qui prennent une personnalité propre. Les gens imprègnent de leur personnalité les maisons qu'ils habitent, tu sais. Je l'ai souvent remarqué. Même les pièces vides. Et cela se produit avec d'autres choses aussi, en particulier, je crois, avec les objets inanimés dont les hommes dépendent pour leur vie. Les navires par exemple... ils ont toujours une certaine personnalité.

« Et les avions... dans une guerre on entend toujours parler d'avions trop gravement endommagés pour voler mais qui ont réussi malgré cela à rentrer avec leur équipage. Même les armes acquièrent une sorte d'ego. Les navires, les armes, les avions ne sont pas des objets neutres pour les hommes qui s'en servent et dépendent d'eux pour rester en vie. Tout se passe comme si une mécanique aux pièces mobiles complexes simulait presque la vie et finissait par acquérir des hommes qui l'utilisent – bon, pas exactement la vie, bien entendu – mais une personnalité. Je ne sais pas. Peut-être absorbe-t-elle une partie des impulsions électriques lancées par leur cerveau, notamment en période de danger.

« En tout cas, au bout d'un certain temps, j'ai commencé à accepter

l'idée que ce nouveau corps qui était le mien pouvait se conduire au moins d'une façon aussi sensible qu'un navire ou un avion. Indépendamment du fait que mon propre cerveau contrôle ses « muscles ». Je pense qu'il existe une affinité entre les hommes et les machines qu'ils conçoivent. Ils les conçoivent avec leur cerveau, en réalité, une sorte de conception et de gestation mentales, et le résultat réagit aux esprits qui les ont créées – et à tous les esprits humains qui les comprennent et les manipulent. »

Elle remua avec nervosité et lissa d'une main flexible sa cuisse de métal revêtue de mailles. « Ceci est donc moi, dit-elle. Du métal... mais moi. Et plus j'y vis plus cela devient moi. C'est ma maison et la machine dont dépend ma vie, mais dans l'un et l'autre cas bien plus intimement que nulle vraie maison ou machine n'a jamais compté pour personne d'autre. Et, tu sais, je me demande si avec le temps je ne finirai pas par oublier le contact de la chair – ma propre chair, quand je la touchais comme ça – et si le métal sur le métal produira une sensation à ce point identique que je ne ferais même pas la différence ? »

Harris n'essaya pas de lui répondre. Il resta assis sans bouger, à observer son visage immobile. Au bout d'un instant, elle reprit :

« Je vais te dire ce qu'il y a de bien dans l'affaire, John, » déclara-t-elle d'une voix adoucie, à l'ancien timbre intime dont il se souvenait si bien qu'il pouvait voir en surimpression sur le crâne impassible l'expression tendue, ardente, qui allait avec la voix. « Je ne vivrai pas éternellement. Cela n'a peut-être pas l'air de... la meilleure des choses... et pourtant si, John. Tu sais, pendant un temps ce fut le pire de tout, quand j'ai su que je... quand j'ai eu repris conscience. La pensée de vivre à jamais dans un corps qui n'était pas le mien, de voir tous ceux que je connaissais vieillir et mourir, et ne pas être en mesure de cesser...

« Mais Maltzer dit que mon cerveau s'épuisera probablement selon la norme – à part, évidemment, que je n'aurai pas le souci d'avoir l'air vieille ! – et quand il sera las et s'arrêtera, le corps où je me trouve n'existera plus. Les muscles magnétiques qui lui donnent ma silhouette et mes gestes cesseront leur rôle de mainteneurs quand le cerveau cessera le sien et plus rien ne restera qu'un... un tas d'anneaux déconnectés. Si jamais on l'assemble de nouveau, ce ne sera plus moi. » Elle hésita. « J'en suis contente, John », dit-elle, et il sentit que son visage faisait l'objet d'un examen attentif derrière le masque.

Il connaissait et comprenait cette sombre satisfaction. Il était incapable de la traduire par des mots ; aucun d'eux ne le souhaitait. Mais il comprenait. C'était la conviction de la mortalité, en dépit de son corps immortel. Elle n'était pas coupée du reste des êtres de sa race en ce qui concernait l'essence de leur humanité car même si elle

était recouverte d'un corps d'acier et eux de chair périssable, elle aussi devait périr, et les mêmes craintes et croyances l'unissaient encore aux mortels et aux humains en dépit de ce corps de chevalier inhumain d'Obéron qu'elle avait. Même par sa mort elle serait unique – la dissolution en une avalanche d'anneaux cliquetants et sonores, songea-t-il, lui enviant presque la finalité et la beauté de cette mort-là – mais ensuite ils subiraient tous le sort commun de la condition humaine dans ce qu'elle a de grandiose ou d'humble. Ainsi pouvait-elle sentir que cet exil dans le métal n'était que temporaire, en dépit de tout.

(En admettant aussi, bien sûr, que l'esprit à l'intérieur du métal ne s'écarte pas de l'humanité qui était son héritage à mesure que s'écouleraient les années. L'habitant d'une maison imprime peut-être sa personnalité sur les murs, mais d'une façon subtile les murs aussi peuvent modeler selon leur forme l'ego de l'homme. Ni l'un ni l'autre n'y pensa, sur le moment.)

Deirdre resta encore un moment assise en silence. Puis son humeur changea et elle se leva de nouveau, pivotant si bien que la tunique s'épanouit en tintant comme une cloche autour de ses chevilles. Elle monta et descendit une autre gamme, sans faute et avec la même douceur familière de ton qui l'avait rendue célèbre.

« Alors je vais remonter sur la scène, John, déclara-t-elle d'une voix sereine. Je peux toujours chanter, je peux toujours danser. Je suis toujours moi-même dans tout ce qui compte et je n' imagine pas de faire autre chose pendant le restant de mes jours. »

Il fut incapable de répondre sans trébucher un peu sur les mots. « Crois-tu... qu'on t'acceptera, Deirdre ? En somme...

— On m'acceptera, dit-elle de sa voix assurée. Oh, on viendra d'abord voir le phénomène, évidemment, mais on restera pour regarder... Deirdre. Et on reviendra encore et encore exactement comme avant. Tu verras, mon cher. »

Mais à entendre sa certitude Harris se sentit soudain inquiet. Maltzer avait eu la même réaction. Elle était si superbement confiante et une déception serait un coup vraiment mortel pour tout ce qui restait d'elle...

Elle était un être si fragile à présent, au fond. Rien qu'un esprit étincelant et radieux logé dans du métal, qui le dominait, qui imprimait à l'acier l'illusion de sa beauté perdue avec une assurance absolue dont le rayonnement traversait le corps de métal. Mais le cerveau reposait en équilibre fragile sur la raison. Elle avait déjà éprouvé des stresses intolérables, des plongées dans des gouffres de désespoir et de connaissance de soi peut-être plus atroces qu'aucun cerveau humain n'en avait expérimenté avant elle car, depuis Lazare, qui était revenu d'entre les morts ?

Mais si le monde ne la reconnaissait pas comme belle, alors que se passerait-il ? Si les gens riaient ou s'apitoyaient sur elle ou venaient seulement pour regarder un phénomène articulé se mouvoir comme une marionnette à fils tandis qu'autrefois c'est la beauté de Deirdre qui les avait charmés, alors que se passerait-il ? Et il ne pouvait pas avoir la certitude que les gens ne réagiraient pas de cette manière. Il l'avait trop bien connue en chair et en os pour la voir objectivement même maintenant, en métal. Chaque inflexion de sa voix éveillait le net souvenir du visage qui avait projeté sa beauté évanescence dans une expression assortie au ton de la voix. Elle était Deirdre pour Harris simplement parce qu'elle lui était si intimement familière dans chaque attitude et contenance, depuis tant d'années. Mais les gens qui ne la connaissaient que peu, ou qui la voyaient pour la première fois en métal – que verraient-ils ?

Une marionnette ou la grâce et la beauté réelles qui rayonnaient au travers ?

Il n'avait aucun moyen de le savoir. Il la voyait trop nettement comme elle avait été pour ne pas la voir maintenant, reliée au passé à tel point qu'elle n'était plus entièrement de métal. Et il comprit ce que craignait Maltzer, car la cécité psychologique de Maltzer envers elle tenait à l'autre extrême. Il n'avait jamais connu Deirdre autrement que comme une machine, et il ne pouvait pas plus que Harris la voir objectivement. Pour Maltzer, elle était pur métal, un robot conçu par son cerveau et ses propres mains, mystérieusement animé par l'esprit de Deirdre, bien sûr, mais selon toute apparence uniquement un objet de métal. Il avait travaillé si longtemps sur chaque partie complexe de son corps, il connaissait si bien comment chaque articulation de ce corps était assemblée, qu'il ne pouvait pas voir l'ensemble. Il avait étudié de nombreux enregistrements filmés d'elle, évidemment, comme elle était autrefois, afin de vérifier l'exactitude de son fac-similé, mais cette chose qu'il avait fabriquée n'était qu'une copie. Il était trop proche de Deirdre pour la voir. Et Harris, en un sens, était trop loin. L'indomptable Deirdre elle-même rayonnait si vivement à travers le métal que l'esprit de Harris ne cessait de surimprimer l'une sur l'autre.

Comment des spectateurs réagiraient-ils ? Où – dans les degrés entre ces extrêmes – se situerait leur verdict ?

Pour Deirdre, il n'y avait qu'une réponse possible.

« Je ne suis pas inquiète », déclara Deirdre avec sérénité et elle tendit ses mains dorées vers le feu pour regarder le reflet des flammes danser sur leur surface brillante. « Je suis toujours moi-même. J'ai toujours eu – disons, de l'ascendant sur mon public. Tous les bons artistes savent quand ils en ont. Mon pouvoir n'a pas disparu. Je peux toujours leur donner ce que j'ai toujours donné, sauf que maintenant

c'est avec plus de variations et d'intensité que je n'en ai jamais été capable auparavant. Tiens, par exemple... Elle s'agita légèrement sous l'effet de l'excitation.

« Tu connais le principe de l'arabesque – obtenir la plus longue ligne possible du bout des doigts à la pointe des pieds en étirant lentement le corps entier selon une longue courbe ? Tandis que l'autre bras et l'autre jambe sont raidis par contraste ? Eh bien, regarde-moi. Je ne me déplace pas grâce à des articulations maintenant. Je peux faire de tous les mouvements une longue courbe si cela me chante. Mon corps est assez différent à présent pour élaborer une technique entièrement nouvelle. Évidemment, il y a des choses que j'avais l'habitude de faire auxquelles je ne me risquerais plus – plus de danse sur les pointes par exemple – mais les nouveautés compenseront largement. Je me suis exercée. Sais-tu que je peux à présent exécuter une centaine de *fouettés* sans un faux pas ? Et je crois que je pourrais aller jusqu'à mille d'affilée si je voulais. »

Elle fit jouer le reflet du feu sur ses mains, et sa tunique rendit un son musical comme elle remuait un peu les épaules. « J'ai déjà composé une nouvelle danse pour moi, reprit-elle. Dieu sait que je ne suis pas chorégraphe, mais je voulais d'abord faire des expériences. Plus tard, vois-tu, de vrais créateurs comme Massanchine ou Fokhileff voudront peut-être imaginer quelque chose d'entièrement nouveau pour moi – toute une séquence de mouvements nouveaux basés sur une technique neuve. Et la musique – elle pourrait être toute différente aussi. Oh, les possibilités sont infinies. Même ma voix a plus d'étendue et de puissance. Une chance que je ne sois pas comédienne – ce serait ridicule d'essayer de jouer Camille ou Juliette avec une troupe de gens normaux. Non pas que j'en sois incapable, tu sais. » Elle tourna la tête pour dévisager Harris à travers le masque de verre. « Je crois sincèrement en être capable. Mais ce n'est pas nécessaire. Il y a tant d'autres choses. Oh, je ne suis pas inquiète !

— Maltzer est inquiet », lui rappela Harris.

Elle se détourna vivement du foyer, dans un tintement de sa tunique de métal, et sa voix prit l'ancienne note de désarroi qui allait de pair avec un plissement du front et une inclination de la tête sur le côté. La tête se pencha comme elle l'avait toujours fait et il vit le front plissé presque aussi nettement que si Deirdre était toujours recouverte de chair.

« Je sais. Et je suis inquiète à son sujet, John. Il a tellement travaillé sur moi. C'est la période du passage à vide maintenant, de la dépression, je suppose. Je sais ce qui le tracasse. Il a peur que je paraisse au monde la même chose qu'à lui. Du métal usiné. Il se trouve dans une situation que jamais encore personne n'a réussi à atteindre, n'est-ce pas ? Un peu comme Dieu. » Sa voix eut une légère

vibration d'amusement. « Je pense que pour Dieu nous devons représenter nous aussi une collection de cellules et de corpuscules. Mais Maltzer n'a pas le point de vue détaché d'un dieu.

— Il est incapable de te voir de la même façon que moi, en tout cas. » Harris choisissait ses mots avec difficulté. « Je me demande, tout de même – cela l'aiderait-il que tu retardes un peu tes débuts ? Tu es restée trop cloîtrée avec lui, je crois. Tu ne te rends pas compte à quel point il est en danger de succomber à une dépression nerveuse. J'ai reçu un choc quand je l'ai vu tout à l'heure. »

La tête dorée eut un hochement de tête négatif. « Non. Il n'est pas loin de la dépression nerveuse, c'est possible, mais j'estime que le seul remède est l'action. Il veut que je m'éloigne du monde et que je ne me montre pas, John. Pour toujours. Il a peur que quelqu'un me voie en dehors d'une poignée de vieux amis qui se souviennent de ce que j'étais. Des gens dont il puisse être sûr qu'ils seront... charitables. » Elle rit. C'était vraiment étrange d'entendre cette cascade de gaieté venant du crâne neutre, sans expression. Harris fut saisi d'une panique subite à la pensée de la réaction que cela pourrait susciter dans un public d'étrangers. Comme s'il avait exprimé sa peur à haute voix, sa voix à elle la repoussa. « Je n'ai pas besoin de charité. Et ce n'est pas charitable pour Maltzer de me fourrer sous le boisseau. Il a travaillé trop dur effectivement, j'en conviens. Il est allé jusqu'au bout de ses forces. Mais ce serait une négation complète de tout ce pourquoi il a œuvré si je me cachais maintenant. Tu ne sais pas quelle somme formidable de génie et de sens artistique a été dépensée pour moi, John. L'idée première était de recréer ce que j'avais perdu afin de démontrer que la beauté et le talent ne sont pas nécessairement sacrifiés par la destruction de tout ou partie du corps.

« Ce n'était pas seulement pour moi que nous voulions le prouver. D'autres que moi auront des accidents qui naguère auraient ruiné leur existence. Ceci devait supprimer définitivement ce genre de tragédie. C'était un cadeau de Maltzer à la race humaine entière en même temps qu'à moi. Il est au fond un humanitaire, John, comme la plupart des grands hommes. Il n'aurait jamais consacré un an de sa vie à ce travail pour le bénéfice d'un seul individu. En travaillant, il voyait derrière moi des milliers d'autres. Et je me refuse à le laisser anéantir sa réussite parce qu'il redoute de la mettre à l'épreuve maintenant qu'il l'a obtenue. Cette merveilleuse réalisation ne servira à rien si je ne vais pas jusqu'au bout. Je pense que sa dépression serait en fin de compte pire et bien plus destructrice si je n'essayais pas que si j'enregistre un échec après avoir essayé. »

Harris resta assis sans mot dire. Il ne pouvait rien répondre à cette argumentation. Il espéra que passerait inaperçu le subit petit pincement de jalousie honteuse qu'il ressentit à ce nouveau rappel de

l'intimité plus proche que le mariage qui avait nécessairement uni ces deux-là. Et il comprit que ses réactions à lui seraient à leur façon presque aussi préjudiciables que celles de Maltzer, pour une raison à la fois semblable et diamétralement opposée. À part que lui-même abordait le problème avec l'esprit libre, alors que le point de vue de Maltzer était influencé par une année de travail intensif et d'épuisement physique et mental.

« Que vas-tu faire ? » questionna-t-il.

Elle se tenait devant le feu quand il parla, oscillant juste un peu si bien que des reflets dansaient tout le long de son corps doré. Elle se retourna avec une grâce serpentine et se laissa tomber sur les coussins du fauteuil qui était près d'elle. Il s'avisa soudain qu'elle possédait beaucoup plus de grâce que l'humaine mesure – dans les proportions où il avait craint auparavant qu'elle en possède beaucoup moins.

« J'ai déjà pris mes dispositions pour une représentation, » lui dit-elle d'une voix qui vibrait légèrement d'un mélange familier d'excitation et de défi.

Harris se redressa sur son siège avec un sursaut. « Comment ? Où ? Il n'y a pas encore eu de publicité de faite, hein ? Je ne savais pas...

— Allons, allons, Johnnie, dit sa voix amusée d'un ton apaisant. Tu t'occuperas de tout exactement comme d'habitude quand j'aurai recommencé à travailler – si toutefois tu le désires encore. Mais ceci, je l'ai organisé moi-même. Ce sera une surprise. Je... j'ai estimé que ce devait être une surprise. » Elle s'agita un peu sur ses coussins. « La psychologie du public est quelque chose que j'ai toujours su d'instinct plutôt que par l'étude et je sens que c'est la façon dont il faut s'y prendre. Il n'existe pas de précédent. Rien de semblable ne s'est déjà produit. Je dois me fier à mon intuition.

— Tu veux dire que ce doit être une surprise totale ?

— Je crois que c'est indispensable. Je ne tiens pas à ce que les spectateurs viennent avec des idées préconçues. Je désire qu'ils me voient exactement comme je suis à présent *d'abord*, avant de savoir qui ou quoi ils voient. Il faut qu'ils se rendent compte que je peux encore donner une représentation aussi bonne que d'habitude avant qu'ils se souviennent et la comparent avec mes représentations antérieures. Je ne veux pas qu'ils viennent prêts à s'apitoyer sur mes handicaps – je n'en ai aucun ! – ou pleins de curiosité morbide. Je vais donc passer sur les ondes de Teleo City après la diffusion habituelle du film de huit heures. Je ferai seulement un numéro dans le programme ordinaire de music-hall. Tout est prévu. Ils vont en faire le clou de la soirée, naturellement, mais ils ne diront pas qui je suis avant la fin de la représentation... si le public ne m'a pas reconnue d'ici-là.

— Le public ?

— Naturellement. Voyons, tu n'as pas oublié qu'ils continuent à

jouer devant un public à Teleo City ? C'est pour cela que je veux faire mes débuts là-bas. J'ai toujours mieux joué quand il y avait des gens dans le studio, je pouvais juger des réactions. Je pense qu'il en est de même pour la plupart des artistes. En tout cas, c'est organisé.

— Maltzer le sait ? »

Elle s'agita avec malaise. « Pas encore.

— Mais il doit aussi donner son autorisation, non ? Je veux dire...

— Écoute-moi, John ! Voilà encore une idée que Maltzer et toi allez devoir vous sortir de la tête. Je ne lui appartiens pas. En somme, il a été simplement mon médecin pendant une longue maladie, mais je suis libre de m'en séparer quand je veux. Si le désaccord venait devant la justice, je suppose qu'il aurait droit à une somme coquette pour le travail qu'il a fait sur mon nouveau corps – pour le corps même, au fond, puisque c'est sa machine à lui, en un sens. Mais il ne le possède pas ni ne me possède moi. Je ne sais comment les tribunaux trancheraient la question – là encore nous nous trouvons devant un problème sans précédent. Même si le corps est son œuvre, le cerveau qui en fait quelque chose de plus qu'un assemblage d'anneaux de métal est *moi*, et il ne pourrait pas me retenir contre ma volonté même s'il le voulait. Pas légalement et pas... » Elle hésita curieusement et détourna les yeux. Pour la première fois, Harris eut conscience de quelque chose de sous-jacent dans l'esprit de Deirdre qui lui était parfaitement étranger.

« Bah, en tout cas, reprit-elle, cette question-là ne se posera pas. Maltzer et moi avons été beaucoup trop proches au cours de l'année passée pour entrer en conflit sur un point aussi essentiel. Il sait dans son for intérieur que j'ai raison et il ne voudra pas tenter de me retenir. Son œuvre ne sera pas complète tant que Je ne ferai pas ce pour quoi j'ai été construite. Et j'ai l'intention de le faire. »

Cette étrange petite vibration de quelque chose – quelque chose d'étranger à Deirdre – qui avait si brièvement frémi sous la surface de ce qu'il connaissait d'elle s'accrocha dans l'esprit de Harris comme un détail qu'il devait se rappeler et examiner plus tard. Sur le moment, il se contenta de dire : « Bon, je suis d'accord avec toi, je pense. Quand vas-tu le faire ? »

Elle détourna la tête de sorte que même le masque de verre à travers lequel elle regardait le monde disparut de la vue de Harris, et le heaume d'or avec son ombre de pommettes esquissées était totalement énigmatique. « Ce soir », dit-elle.

La main maigre de Maltzer tremblait tellement qu'il fut incapable de tourner le bouton. Il essaya deux fois, puis rit nerveusement et eut un haussement d'épaules à l'intention de Harris. « Trouvez-la », dit-il.

Harris jeta un coup d'œil à sa montre. « Ce n'est pas encore l'heure.

Elle ne passera pas avant une demi-heure. »

Maltzer eut un geste de violente impatience. « Réglez le poste, réglez-le ! »

Harris haussa légèrement les épaules à son tour et manipula le bouton. Sur l'écran incliné au-dessus d'eux, des ombres et du son se mêlèrent confusément puis se précisèrent pour figurer une sombre salle médiévale, vaste, voûtée, et des gens en costumes éclatants qui se mouvaient comme des pygmées dans sa pénombre. Comme la pièce de théâtre concernait Marie Stuart, les acteurs avaient revêtu quelque chose qui ressemblait au style élisabéthain mais, comme chaque époque tend à transposer le costume selon les modes du jour, les cheveux des femmes étaient coiffés d'une façon qui aurait surpris Elisabeth et leurs chaussures étaient d'un parfait anachronisme.

La salle disparut dans un fondu et un visage se forma lentement sur l'écran. La luxuriante beauté brune de l'actrice qui jouait la reine d'Écosse resplendit à leurs yeux dans une perfection veloutée sous les nuages de sa chevelure semée de perles. Maltzer gémit.

« Elle cherche à rivaliser avec ça, dit-il d'une voix sourde.

— Vous pensez qu'elle ne peut pas ? »

Maltzer frappa des paumes dans un geste coléreux les bras du fauteuil. Puis le tremblement de ses doigts parut soudain attirer son attention et il marmotta : « Regardez-moi ça ! Je ne suis même pas en état de tenir un marteau et une scie. » Mais ce marmottement était un aparté. « Bien sûr qu'elle ne peut pas rivaliser avec ! s'exclama-t-il avec irritation. Elle n'a pas de sexe. Elle n'est plus une femme. Elle ne le sait pas encore, mais elle l'apprendra. »

Harris le dévisagea avec une légère stupeur. Cette notion lui avait complètement échappé jusqu'à présent tant le mirage de l'ancienne Deirdre planait fortement sur la nouvelle.

« Elle est maintenant une abstraction, poursuivit Maltzer en faisant claquer ses paumes contre le fauteuil sur un rythme rapide, nerveux. Je ne sais pas quel en sera le résultat sur elle mais il y aura des changements. Vous vous rappelez Abélard ? Elle a perdu tout ce qui faisait d'elle essentiellement ce que le public voulait – et elle va le découvrir brutalement. Après cela... » Il eut un rictus farouche et demeura silencieux.

« Elle n'a pas tout perdu, plaïda Harris. Elle peut danser et chanter aussi bien qu'avant, sinon mieux. Elle possède toujours de la grâce, du charme et...

— Oui, mais d'où provenaient la grâce et le charme ? Pas du réseau d'habitudes imprimé dans son cerveau. Non, de contacts humains, de tout ce qui stimule les esprits sensibles et les pousse à la création. Et elle a perdu trois de ses cinq sens. Ce qu'elle ne voit ni n'entend disparaît. L'un des stimuli les plus puissants pour une femme de son

type est la conscience de l'émulation sexuelle. Vous savez comme elle étincelait quand un homme entraînait dans la pièce ? Rien de cela n'existe plus et c'était une donnée essentielle. Vous savez comme l'alcool la stimulait ? Elle a perdu cela. Elle ne pourrait plus manger ni boire même si elle en avait besoin. Le parfum, les fleurs, toutes les odeurs auxquelles nous réagissons ne signifient rien pour elle maintenant. Elle ne peut plus rien éprouver par la sensibilité tactile. Elle avait l'habitude de s'entourer de choses de luxe – elle en tirait ses stimuli – et cela n'existe plus non plus. Elle est privée de tous les contacts physiques. »

Il regardait l'écran en plissant les yeux, sans le voir, le visage tiré au point de ressembler à une tête de mort. La chair semblait s'être complètement dissoute sur ses os au cours de cette année, et Harris songea presque avec jalousie que même sur ce plan-là il semblait se rapprocher de plus en plus de Deirdre dans son état désincarné avec chaque semaine qui s'écoulait.

« La vue, dit Maltzer, est le sens le plus hautement civilisé de tous. Il a été le dernier à venir. Les autres sens nous lient étroitement aux racines mêmes de la vie ; je crois que nous percevons par eux avec plus d'acuité que nous ne nous en rendons compte. Ce dont nous avons conscience par le goût, l'odorat et le toucher stimule directement, sans détour par les centres de la pensée consciente. Vous savez comme il est fréquent qu'un goût ou une odeur rappelle un souvenir si subtilement que l'on est incapable de dire exactement ce qui l'a suscité ? Nous avons besoin de ces sens primitifs pour nous relier à la nature et à la race. C'est par ces liens que Deirdre tirait sa vitalité sans s'en rendre compte. La vue est quelque chose de froid et d'intellectuel en comparaison des autres sens. Mais elle n'a plus que ce sens-là à mettre à contribution maintenant. Elle n'est plus un être humain et je crois que ce qui reste d'humanité en elle s'épuisera petit à petit et ne sera jamais remplacé. Abélard, en quelque sorte, était un prototype. Mais la perte de Deirdre est totale.

— Elle n'est pas humaine, convint lentement Harris. Mais elle n'est pas pur robot non plus. Elle est quelque chose qui se situe entre les deux et je crois que c'est une erreur de chercher à en deviner l'exacte situation ou ce qui en résultera.

— Je n'ai pas à deviner, répliqua Maltzer d'une voix âpre. Je sais. Je regrette de ne pas l'avoir laissée mourir. Je lui ai infligé quelque chose de mille fois pire que n'aurait pu faire le feu. J'aurais dû la laisser mourir dans l'incendie.

— Attendez, dit Harris. Attendez de voir. Je crois que vous vous trompez. »

Sur l'écran de télévision, Marie, reine d'Écosse, gravissait l'échafaud

où l'attendait son destin, sa robe de la traditionnelle couleur écarlate adhérait voluptueusement à de souples et jeunes rondeurs aussi anachroniques dans leur genre que les escarpins sous la robe, car Marie – comme tout le monde le sait sauf les scénaristes – était d'un âge déjà mûr quand elle mourut. Avec grâce, cette moderne Marie pencha la tête et ramena de côté ses longs cheveux en s'agenouillant devant le billot.

Maltzer regardait d'un œil froid, voyant à sa place une tout autre femme.

« Je n'aurais pas dû la laisser faire, marmottait-il. Je n'aurais pas dû la laisser le faire.

— Croyez-vous vraiment que vous l'en auriez empêchée si vous aviez été au courant ? » questionna à mi-voix Harris. Et l'autre, après un instant de silence, secoua la tête d'un mouvement saccadé.

« Non, je suppose que non. Je ne cesse de me dire que j'aurais peut-être pu lui faciliter les choses si j'avais travaillé et attendu un peu plus, mais... non, je suppose que non. Il faut bien qu'elle se jette dans le bain tôt ou tard étant donné sa nature. » Il se leva subitement, en repoussant son fauteuil avec brusquerie. « Si seulement elle n'était pas si... si fragile. Elle ne se rend pas compte à quel point son équilibre mental même est fragile. Nous lui avons donné ce que nous pouvions – les artistes, les dessinateurs et moi, tous nous avons donné le meilleur de nous-mêmes – mais elle est si tragiquement handicapée même avec tout ce que nous avons pu faire. Elle sera toujours une abstraction et un... un phénomène, coupé du monde par des handicaps pires à leur manière que tout ce qu'a jamais enduré un être humain. Tôt ou tard, elle le comprendra. Et alors... » il se mit à arpenter la pièce de long en large à pas rapides et inégaux, se frappant les mains l'une contre l'autre. Son visage était crispé par un léger tic qui le faisait loucher en lui relevant un œil puis le relâchant à intervalles irréguliers. Harris comprit que Maltzer était à deux doigts de l'effondrement total.

« Est-ce que vous imaginez ce que cela représente ? » questionna Maltzer d'une voix farouche. D'être emprisonné dans un corps mécanique comme ça, coupé de tous les contacts humains excepté ce qui filtre par la vue et le son ? De savoir que vous n'êtes plus humain ? Elle a déjà subi assez de chocs. Quand ce choc-là lui sera asséné de plein fouet...

— Assez, dit rudement Harris. Cela ne lui servira à rien que vous ayez vous aussi une crise nerveuse. Regardez... les variétés commencent. »

De grands rideaux dorés s'étaient rejoints sur la malheureuse reine d'Écosse et se séparaient à nouveau, la douleur et la frustration balayées une fois de plus aussi radicalement qu'elle avaient déjà été effacées par le passage des siècles. À présent, une file de danseuses

minuscules sous l'arc immense de la scène levaient la jambe et caracolaient avec la précision de menues poupées mécaniques trop petites et trop parfaites pour être vraies. La caméra plongeait vers elles et courait le long de la rangée, les visages au sourire figé se succédant bruyamment comme des piquets de barrière. Puis le champ monta jusqu'aux cintres et les cadra d'une grande hauteur, les silhouettes bizarrement raccourcies toujours caracolant parfaitement en mesure même vues de cet angle inhumain.

Il y eut les applaudissements d'un public invisible. Puis quelqu'un s'avança et exécuta une danse avec des torches allumées qui projetèrent de longs rubans de feu ondulants au milieu de nuages à l'apparence cotonneuse mais très probablement en amiante. Ensuite une troupe en splendides costumes pseudo-historiques se contorsionna selon les nouveaux critères du ballet chanté, suivant les grandes lignes d'un argument qui avait été annoncé comme étant *Les Sylphides* mais qui n'avait pas grand-chose de commun avec. Ensuite les danseuses rythmiques revinrent, solennelles et charmantes comme des poupées mécaniques.

Maltzer se mit à donner les signes d'une tension dangereuse à mesure que les numéros se succédaient. Celui de Deirdre serait le dernier, naturellement. Cela parut très long en vérité avant qu'un visage en gros plan masque la scène et qu'un meneur de jeu à la tête de marionnette sympathique annonce pour le finale un numéro exceptionnel. L'excitation lui fêlait presque la voix – peut-être lui aussi n'avait-il été averti que depuis peu de ce qui attendait le public.

Aucun des deux hommes qui écoutaient n'entendit ce qu'il disait, mais l'un et l'autre eurent conscience qu'une certaine excitation indéfinissable montait dans le public, murmures, bruissements, attente grandissante, comme si le temps avait marché à l'envers et que la grande surprise leur avait déjà été révélée.

Puis les rideaux dorés reparurent. Ils frémirent, se séparèrent et s'élevèrent en décrivant un long arc – et entre eux la scène était emplies d'une chatoyante brume dorée. C'était, Harris s'en aperçut au bout d'un moment, simplement une série de rideaux de gaze, mais cela produisait un étrange et merveilleux sentiment d'expectative, comme si quelque chose de vraiment splendide devait être dissimulé dans ce brouillard. Le monde aurait pu avoir cette apparence au premier matin de la création, avant que le ciel et la terre aient pris forme dans l'esprit de Dieu. C'était un choix de décor singulièrement heureux dans son symbolisme, encore que Harris se soit demandé quelle part la nécessité avait eue à sa sélection, car le temps avait certainement manqué pour préparer un décor complexe.

Les spectateurs restaient assis dans un silence total et l'atmosphère était tendue. Ce n'était pas l'habituelle pause avant un numéro. Aucun

n'avait été averti certainement et pourtant ils semblaient deviner...

La brume chatoyante frémit et commença à se dissiper, voile après voile. Derrière, il y avait l'obscurité et ce qui ressemblait à une rangée de pilastres brillants disposés en une balustrade qui prit forme peu à peu quand la brume recula en plis miroitants. Maintenant, on pouvait voir que la balustrade montait à droite et à gauche en s'incurvant jusqu'en haut d'un escalier en demi-cercle. La scène et l'escalier étaient recouverts de velours noir ; des tentures de velours noir étaient suspendues derrière la terrasse, un peu écartées et laissant apercevoir par leur ouverture un pan de ciel piqueté d'étoiles synthétiques à la lueur voilée.

Le dernier rideau de gaze dorée disparut. La scène était vide. Ou elle paraissait vide. Mais même en dépit des distances séparant cet écran de l'endroit qu'il reflétait, Harris sentit que les spectateurs n'attendaient pas que l'artiste sorte des coulisses. Il n'y avait pas de remue-ménage, pas de toux, pas de signes d'impatience. Dès le premier lever de rideau, une présence s'était imposée sur la scène ; elle emplissait la salle de sa domination calme. Elle attendait son moment, tenant en haleine l'auditoire comme un chef d'orchestre, avec sa baguette levée, attire et retient les yeux de ses musiciens.

Pendant un moment, tout fut figé sur la scène. Puis en haut de l'escalier, à l'endroit où se rejoignaient les deux courbes de pilastres formant la balustrade, une silhouette bougea.

Jusqu'à cet instant, elle avait paru être une colonne brillante parmi les autres de la rangée. Maintenant elle oscillait lentement et la lumière miroitait, scintillait et courait en flot ardent le long de ses membres et de sa tunique en mailles de métal. Elle oscilla juste assez pour montrer qu'elle était là. Puis, tous les yeux étant fixés sur elle, elle demeura immobile pour les laisser regarder leur content. L'écran ne s'abaissa pas à en faire un gros plan. Son énigme resta intacte et les spectateurs de la télévision ne la virent pas plus nettement que les spectateurs de la salle.

Beaucoup avaient dû la prendre au premier abord pour un robot merveilleusement animé, suspendu peut-être par des fils invisibles sur le fond de velours, car elle n'était certainement pas une femme vêtue de métal – ses proportions étaient trop menues et trop élégantes pour cela. Et peut-être cette impression de robotisme était ce qu'elle voulait produire d'abord. Elle restait silencieuse, oscillant juste un peu, forme masquée et impénétrable, sans visage, très mince dans sa tunique qui tombait en plis aussi nobles qu'une chlamyde grecque, encore que son apparence n'eût rien de grec. Dans le heaume doré à visière et la tunique de mailles se retrouvait à nouveau cette étrange évocation de la chevalerie, avec ses implications de richesse médiévale derrière la simplicité des lignes. Si ce n'est que par son exquise

svelte elle ne rappelait pas un être humain en armure, pas même la relative finesse d'une Jeanne d'Arc. C'était la chevalerie et la finesse d'un autre monde qui étaient implicites dans sa silhouette.

Un *ah* de surprise avait couru dans l'assistance quand elle avait bougé. Maintenant les spectateurs retenaient de nouveau leur souffle en silence, ils attendaient. Et la tension, l'expectative avaient beaucoup plus d'intensité que l'importance apparente de la scène ne le justifiait. Même ceux qui la croyaient un mannequin semblaient percevoir les signes avant-coureurs de plus grandes révélations.

Et voici qu'elle oscillait et se mettait à descendre lentement les marches, se mouvant avec une souplesse juste un peu plus qu'humaine. La cadence de l'oscillation s'accrut. Quand elle atteignit le plancher de la scène, elle dansait. Mais c'était une danse qu'aucune créature humaine n'aurait jamais pu exécuter. Les longs et lents rythmes langoureux de son corps auraient été impossibles à une forme articulée aux jointures comme le sont les formes humaines. (Harris se rappela avec incrédulité qu'il avait redouté à un moment donné de la voir articulée comme une mécanique de robot. Mais c'était l'être humain qui semblait à présent, par contraste, articulé et mécanique.)

La langueur et le rythme de ses figures semblaient une improvisation, comme devrait l'être toute bonne danse, mais Harris savait ce que cette allure spontanée masquait d'heures de composition et de répétitions, quel laborieux travail d'enregistrement dans son cerveau de nouveaux tracés étranges, les premiers à remplacer les anciens et à gouverner la maîtrise de membres de métal.

Ici et là sur le tapis de velours, sur l'arrière-plan de velours, elle tissait les motifs compliqués de sa danse serpentine, sans se presser et cependant avec une telle autorité hypnotisante que l'air paraissait plein d'enroulements de rythmes comme si ses longs membres fuselés avaient laissé leurs propres répliques suspendues dans le vide et ne s'estompant qu'avec lenteur quand elle s'éloignait. Dans son esprit, Harris le comprit, la scène était un tout, une toile de fond à garnir complètement par les figures mesurées de sa danse, et elle semblait presque projeter le motif achevé vers ses spectateurs afin qu'ils la voient partout à la fois, ses rythmes dorés se dissipant dans l'air longtemps après son passage.

Et voici que résonnait de la musique, déroulant ses volutes qui persistaient en échos après elle comme les guirlandes brillantes qu'elle tissait avec son corps. Mais ce n'était pas de la musique orchestrale. Elle fredonnait, d'une voix profonde, douce, à bouche fermée, tout en exécutant sur la scène d'un pas léger ses évolutions pleines d'aisance et de complexité. Et le volume de la musique était surprenant. Cette musique semblait emplir la salle, et elle n'était pas amplifiée par des

haut-parleurs invisibles. On s'en rendait bien compte. Il fallait avoir entendu la musique de Deirdre pour comprendre les subtiles distorsions que l'amplification impose à la musique. Celle-ci était profondément pure et vraie comme peut-être aucune oreille dans tout son public n'en avait jamais encore entendue.

Pendant qu'elle dansait, les spectateurs semblaient ne pas respirer. Peut-être commençaient-ils déjà à deviner qui et quoi se mouvaient devant eux sans les fanfares de publicité auxquelles ils s'attendaient à demi depuis des semaines maintenant. Et cependant, sans la publicité, il n'était pas facile de croire que la danseuse qu'ils regardaient n'était pas un mannequin astucieusement animé évoluant sur la scène mu par des fils invisibles.

Rien encore de ce qu'elle avait donné n'était humain. Sa danse n'était pas une danse qu'un être humain aurait pu exécuter. La musique qu'elle fredonnait sortait d'une gorge sans cordes vocales. Mais maintenant les longs rythmes lents s'achevaient, la figure se resserrait en finale. Et elle termina d'une façon aussi inhumaine qu'elle avait dansé, imposant aux spectateurs sa volonté de ne pas l'interrompre en l'applaudissant, les dominant à présent comme elle les avait toujours dominés. Car ce qu'elle impliquait ici c'est qu'une machine pouvait avoir exécuté cette danse et qu'une machine n'escompte pas d'applaudissements. S'ils pensaient que des manipulateurs invisibles lui avaient fait exécuter ces pas merveilleux, ils attendraient que les manipulateurs viennent saluer. Or le public fut obéissant. Il resta assis en silence, attendant ce qui allait suivre. Néanmoins son silence était tendu et oppressé.

La danse s'acheva comme elle avait commencé. Lentement, presque nonchalamment, elle monta les marches de velours, avec des mouvements accordés à des rythmes aussi parfaits que sa musique. Mais quand elle arriva en haut de l'escalier, elle se retourna face au public et, pendant un instant, demeura immobile comme une créature de métal, sans volonté propre, les mains du manipulateur juste posées sur ses fils.

Puis, ex abrupto, elle rit.

C'était un rire ravissant, bas et doux et à pleine gorge. Elle renversa la tête en arrière et laissa son corps osciller et ses épaules tressauter, et le rire – comme la musique – emplît la salle, gagnant du volume dans le grand creux de la coupole et résonnant aux oreilles de chaque auditeur non pas fort mais aussi familièrement que si chacun était assis seul avec la femme qui riait.

Et elle était une femme à présent. L'humanité était tombée sur elle comme un vêtement tangible. Aucun de ceux qui avaient déjà entendu ce rire ne pouvait éviter de le reconnaître. Mais avant que la vérité sur ce qu'elle était ait eu le temps de se faire jour dans l'esprit de ses

auditeurs elle laissa le rire se transformer en musique comme aucune voix humaine n'aurait pu le faire. Elle fredonnait un refrain familier au creux de l'oreille de chacun de ceux qui entendaient. Et le fredonnement à son tour se changea en paroles. Elle chantait de sa voix claire, légère, enchanteresse. « La rose jaune du Paradis s'épanouit dans mon cœur... »

C'était la chanson de Deirdre. Elle l'avait chantée sur les ondes pour la première fois un mois avant l'incendie de la salle qui l'avait brûlée. C'était une petite mélodie banale, assez simple pour aller droit au cœur d'une nation qui a toujours aimé que ses chansons soient simples. Mais elle avait aussi une certaine sincérité, et pas trace de la vulgarité dans la mélodie et le rythme qui condamne tant de chansons populaires à l'oubli quand elles ont perdu l'attrait de la nouveauté.

Personne n'avait été capable de la chanter exactement comme Deirdre. La chanson avait été identifiée si étroitement à elle que, bien que pendant un temps après son accident des chanteuses aient essayé d'en faire une chanson d'hommage à Deirdre, elles avaient échoué à lui redonner son interprétation reconnaissable entre toutes de façon tellement manifeste que la chanson avait sombré par suite de leur incapacité totale à la chanter. Personne ne fredonnait jamais l'air sans penser à elle ni éprouver la douce tristesse nostalgique qu'inspire la perte d'une belle chose.

Mais à présent la chanson n'était pas triste. Si quelqu'un avait douté de la personne dont le cerveau et le moi animaient la souplesse de ce métal brillant, le doute n'était plus permis. Car la voix était Deirdre – et la chanson. Et la grâce mesurée, enchanteresse, de ses gestes qui rendait l'identification aussi certaine que la vue d'un visage familier.

Elle n'avait pas fini le premier vers de sa chanson que les spectateurs la reconnurent.

Et ils ne la laissèrent pas terminer. L'accolade de leur interruption était un tribut plus éloquent que n'aurait pu l'être une attente courtoise. Un souffle d'incrédulité courut d'abord dans la salle, puis l'exhalaison d'un long soupir qui, il ne sut pas pourquoi, fit penser Harris en l'écoutant au soupir qu'exhale toujours le public des matinées dès qu'apparaît le fabuleux Valentino, mort depuis tant de générations. Mais ce soupir ne s'éteignit pas une fois poussé. Une formidable tension était massée derrière et la marée de l'excitation monta en faibles murmures et applaudissements sporadiques qui confluent en un tonnerre assourdissant. Il secoua la salle. L'écran de télévision vibra et se brouilla légèrement sous l'impact de ces applaudissements qui lui étaient transmis.

Réduite au silence devant eux, Deirdre s'exprimait par gestes, elle saluait, saluait encore, tandis que le vacarme s'enflait autour d'elle, qui tremblait perceptiblement du triomphe sur sa propre émotion.

Harris eut l'intolérable impression qu'elle avait un sourire radieux et que les larmes inondaient ses joues. Il crut même, juste au moment où Maltzer se pencha en avant pour fermer le poste, qu'elle envoyait des baisers au public dans le geste séculaire de l'actrice reconnaissante, ses bras dorés étincelant comme elle semait des baisers pris sur le heaume sans traits, la face qui n'avait pas de bouche.

« Eh bien ? » dit Harris, non sans un accent de victoire.

Maltzer secoua la tête d'un mouvement saccadé, les lunettes mal équilibrées sur son nez si bien que les yeux flous derrière les verres avaient l'air de se dérober.

« Bien sûr qu'ils ont applaudi, espèce d'imbécile, répliqua-t-il d'une voix irritée. J'aurais dû me douter qu'ils le feraient avec cette mise en scène. Ça ne prouve rien. Oh, elle a été astucieuse de les surprendre – je le reconnais. Mais ils s'applaudissaient eux-mêmes autant qu'ils l'applaudissaient. L'excitation, la gratitude pour leur avoir donné le spectacle d'une représentation historique, l'hystérie collective – vous savez bien. C'est à partir de maintenant que l'épreuve va commencer, et ceci ne l'a pas aidée à s'y préparer. La curiosité morbide quand la nouvelle se répandra – les gens qui riront quand elle oubliera qu'elle n'est pas humaine. Et ils riront, vous savez. Il y en a toujours qui rient. Et la nouveauté qui s'émousse. L'épuisement graduel de l'humanité parce qu'il n'y a plus de contact avec les stimulants humains... »

Harris se rappela soudain et à regret cet instant dans l'après-midi qu'il avait mentalement mis de côté pour l'examiner plus tard. L'impression de quelque chose d'inconnu sous la surface de ce que disait Deirdre. Maltzer avait-il raison ? La déperdition commençait-elle déjà à s'effectuer ? Ou existait-il quelque chose de plus profond que cette réponse évidente à la question ? Effectivement, elle était passée par des expériences trop terribles pour être comprises du commun des mortels. Des cicatrices restaient peut-être encore ou bien avait-elle endossé avec son corps quelque étrange élément spirituel, métallique, qui ne parlait à aucun sens auquel pouvaient réagir des esprits humains ?

Pendant plusieurs minutes, aucun d'eux ne parla. Puis Maltzer se mit brusquement debout et resta planté à dévisager Harris en fronçant les sourcils d'un air absorbé.

« J'aimerais que vous partiez maintenant », dit-il.

Harris leva les yeux vers lui, surpris. Maltzer recommença à arpenter la pièce, à pas rapides et inégaux. Par-dessus son épaule il lança : « J'ai pris ma décision, Harris. Il faut que j'arrête ça. »

Harris se leva. « Écoutez, répliqua-t-il. Dites-moi, qu'est-ce qui vous rend si certain que vous avez raison ? Pouvez-vous nier qu'en majeure partie il s'agit de conjectures – sans valeur concluante ? Souvenez-

vous, j'ai parlé à Deirdre et elle était aussi sûre que vous exactement du contraire. Avez- vous une raison fondée pour ce que vous pensez ? »

Maltzer enleva ses lunettes et se frotta le nez avec soin, en prenant longuement son temps. Il semblait ne pas avoir envie de répondre. Mais quand il répondit, finalement, il y avait dans sa voix une assurance à laquelle Harris ne s'attendait pas.

« J'ai une raison, déclara-t-il. Mais vous ne voudrez pas la croire. Personne ne le voudrait.

— Dites toujours. »

Maltzer secoua la tête. « Personne ne *pourrait* le croire. Il n'y a pas eu jusqu'à présent deux personnes liées entre elles comme Deirdre et moi l'avons été. Je l'ai aidée à revenir d'un total... du néant. Je l'ai connue avant qu'elle ait de la voix ou de l'ouïe. Quand je suis entré en contact avec elle, elle n'était qu'un esprit affolé, rendu à demi insensé par tout ce qui était arrivé et la peur de ce qui arriverait ensuite. En un sens très littéral elle a vécu une renaissance à partir de cet état – et j'ai dû la guider à chaque pas. J'en suis venu à connaître ses pensées avant qu'elle ne les pense. Et une fois qu'on a été aussi proche d'un autre esprit, on ne perd pas facilement le contact. » Il rechaussa ses lunettes et son regard brouillé par les verres épais se posa sur Harris. « Deirdre est soucieuse, reprit-il. Je le sais. Vous ne voudrez pas me croire, mais je peux... disons le percevoir. Je vous le répète, j'ai été trop proche de son esprit même pour me tromper. Vous ne le voyez pas, c'est possible. Peut-être même ne le sait-elle pas encore. Mais le souci est là. Quand je suis avec elle, je le sens. Et je ne veux pas qu'il approche plus de la surface de son esprit qu'il ne le fait déjà. Je vais arrêter ça avant qu'il ne soit trop tard. »

Harris ne répliqua rien. Cela dépassait trop son entendement. Il resta silencieux un instant. Puis il demanda simplement : « Comment ?

— Je ne sais pas trop encore. Il faut que je me décide avant son retour. Et je veux la voir seule.

— Je crois que vous avez tort, lui dit calmement Harris. Je crois que vous vous faites des idées. Je ne crois pas que vous puissiez réellement l'arrêter. »

Maltzer lui jeta un coup d'œil de biais. « Je peux l'arrêter, » dit-il d'une voix bizarre. Il ajouta vivement : « Elle en a déjà assez. Elle est presque humaine. Elle peut vivre normalement, comme d'autres gens vivent, sans retourner se produire à la télévision. Peut-être cette expérience suffira-t-elle. Je dois l'en convaincre. Si elle se retire maintenant, elle ne saura jamais à quel point son public pourrait être cruel et peut-être ce sentiment profond de... détresse, de malaise ou je ne sais quoi, ne viendra-t-il pas à la surface. Il ne faut pas qu'il y vienne. Elle est trop fragile pour le supporter. » Il frappa ses mains

l'une contre l'autre sèchement.

« Je dois l'en empêcher. Pour son propre bien, je le dois ! » Il pivota de nouveau, face à Harris. « Voulez-vous partir, maintenant ? »

De sa vie Harris n'avait été moins disposé à s'en aller. Un instant, il pensa dire simplement : « Non, je ne veux pas. » Mais il était obligé de convenir en son for intérieur que Maltzer avait en partie raison. C'était une affaire entre Deirdre et son créateur, le point culminant peut-être de cette intimité longue d'une année si semblable au mariage que cette épreuve finale pour la suprématie était une nécessité qu'il admettait.

Même si c'était en son pouvoir, songea-t-il, il n'interdirait pas cette confrontation décisive. Peut-être l'année entière avait-elle concouru à ce moment entre eux où l'un ou l'autre devait s'affirmer le vainqueur. Ni l'un ni l'autre ne jouissait d'un parfait équilibre à présent, après la longue tension de l'année écoulée. Il se pouvait fort bien que le salut de leur santé mentale à l'un ou aux deux dépende de l'issue de l'affrontement. Mais parce que dans cet étrange duel chacun d'eux était si fortement motivé non par une préoccupation égoïste mais par la sollicitude pour l'autre, Harris comprit qu'il devait les laisser régler la question seuls.

Il était déjà dans la rue en train de héler un taxi quand il fut frappé par la signification de quelque chose que Maltzer lui avait dit. « *Je peux l'arrêter* », avait-il déclaré avec une curieuse inflexion dans la voix.

Harris se sentit soudain glacé. Maltzer l'avait faite – bien sûr qu'il était capable de l'arrêter s'il le voulait. Y avait-il une clef dans ce souple corps doré qui pouvait l'immobiliser au gré de son créateur ? Pouvait-elle être emprisonnée dans la cage de son corps ? Aucun corps depuis le commencement des temps, songea-t-il, n'avait été destiné à être une prison pour l'esprit qu'il contenait plus parfaitement que celui de Deirdre si Maltzer s'avisait de tourner la clef qui l'y enfermait. Il y avait sûrement bien des moyens d'y parvenir. Il n'avait qu'à tarir la source de l'alimentation qui maintenait son cerveau en vie, par exemple. Si c'est ce qu'il décidait.

Mais Harris ne pouvait pas croire qu'il le ferait. Cet homme n'était pas fou. Il n'irait pas à rencontre de son but. Sa détermination était née de sa sollicitude pour Deirdre ; même en dernier ressort il n'essaierait pas de la sauver en l'emprisonnant dans la cellule de son propre crâne.

Pendant un instant, Harris hésita au bord du trottoir, prêt à revenir sur ses pas. Mais que pouvait-il ? En admettant même que Maltzer ait recours à pareille tactique, auto-destructrice par nature, qui diable pourrait s'y opposer s'il s'y prenait avec assez de subtilité ? Mais il ne le ferait pas. Harris savait qu'il ne le ferait jamais. Il monta lentement

dans son taxi, les sourcils froncés. Il les verrait tous deux demain.

Il ne les vit pas. Harris fut submergé par une marée d'appels enthousiastes à propos de la représentation de la veille, mais le message qu'il attendait ne vint pas. La journée s'écoula avec une grande lenteur. Vers le soir, il ne résista plus et appela l'appartement de Maltzer par vidéophone.

C'est le visage de Deirdre qui répondit et, pour une fois il ne vit pas de traits émergeant de sa mémoire en surimpression sur la surface neutre de son heaume. Masquée et sans expression, elle le fixait d'un regard indéchiffrable.

« Est-ce que tout va bien ? questionna-t-il, un peu mal à l'aise.

— Oui, bien sûr », dit-elle et sa voix avait pour la première fois un accent légèrement métallique, comme si elle était trop préoccupée par autre chose pour se donner la peine de la poser convenablement. « J'ai eu une longue conversation avec Maltzer hier soir, si c'est à cela que tu penses. Tu sais ce qu'il veut. Mais rien n'est encore décidé. » La soudaine conscience qu'elle était en métal fit curieusement à Harris l'effet d'une douche froide. Impossible de rien déduire de la figure et de la voix de Deirdre. Chacune avait son masque.

« Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda-t-il.

— Exactement ce que j'ai projeté », lui dit-elle, sans inflexion.

Harris resta un peu désarçonné. Puis, se raccrochant à des questions d'ordre pratique, il dit : « Veux-tu que je m'occupe de préparer des engagements, alors ? »

Elle secoua le crâne au modelé délicat. « Pas encore. Tu as lu les critiques aujourd'hui, naturellement. Je... leur ai plu. » C'était le moins qu'on puisse dire et, pour la première fois, une note de chaleur vibra dans sa voix. Mais la préoccupation y était toujours aussi. « J'avais déjà prévu de les laisser attendre un peu après ma première représentation, reprit-elle. Deux semaines au bas mot. Tu te rappelles cette petite ferme que j'ai dans le New Jersey, John ? J'y vais aujourd'hui. Je ne verrai personne en dehors des domestiques là-bas. Pas même Maltzer. Pas même toi. J'ai pas mal de choses à mettre au point. Maltzer est d'accord de laisser tout en suspens jusqu'à ce que nous ayons réfléchi l'un et l'autre. Il se repose lui aussi. Je te verrai dès mon retour, John. Cela te va ? »

Elle s'effaça de l'écran presque avant qu'il ait eu le temps de hocher affirmativement la tête et alors que le début d'une objection balbutiée était encore sur ses lèvres. Il resta assis sans pouvoir détacher ses yeux de l'écran.

Les deux semaines qui s'écoulèrent avant que Maltzer le rappelle furent les plus longues que Harris eût jamais vécues. Il songea à bien des choses pendant cette période. Il était convaincu d'avoir perçu dans

cette dernière conversation avec Deirdre une ombre de ce malaise intérieur dont Maltzer avait parlé – plus un repli sur soi que de la détresse, mais une pensée occupait son esprit qu'elle ne voulait – ou est-ce qu'elle ne pouvait ? – partager même avec ses confidents les plus intimes. Il se demanda même, au cas où son esprit serait dans un état d'équilibre aussi fragile que le craignait Maltzer, si l'on se rendrait jamais compte qu'il avait ou n'avait pas basculé. Il y avait si peu de repères qui permettent de conclure dans un sens ou dans l'autre sur son enveloppe immuable.

Et surtout il se demanda quel impact deux semaines dans un environnement nouveau auraient sur son corps pas encore rodé et son cerveau aux circuits neufs. Si Maltzer avait raison, alors peut-être y aurait-il un... épuisement perceptible quand ils se retrouveraient. Il s'efforça de ne pas y penser.

Maltzer lui vidéophona le matin prévu pour le retour de Deirdre. Il avait une mine épouvantable. Le repos n'avait pas dû être le moins du monde du repos. Son visage se réduisait presque à un masque de mort, et les yeux indistincts derrière leurs verres épais flamboyaient. Mais il semblait curieusement apaisé, en dépit de son apparence. Harris pensa qu'il était parvenu à une décision, mais quelle qu'elle fût elle n'avait pas arrêté le tremblement qui agitait ses mains ou le tic nerveux qui tirait par moments sa bouche de côté dans une grimace.

« Venez, dit-il d'un ton bref, sans préambule. Elle sera ici dans une demi-heure. » Et il disparut de l'écran sans attendre de réponse.

Quand Harris arriva, il était debout près de la fenêtre et regardait en bas, plaquant ses mains sur le rebord pour les empêcher de trembler.

« Je ne peux pas l'arrêter », déclara-t-il d'une voix monocorde et de nouveau sans préambule. Harris eut l'impression que pendant ces deux semaines les pensées de Maltzer avaient tourné interminablement en rond jusqu'à ce que toute parole ne soit plus qu'un interlude vocal dans la démarche de son esprit. « Je n'ai pas pu. J'ai même essayé les menaces, mais elle savait que je n'avais pas l'intention de les exécuter. Il n'y a qu'un moyen d'en sortir, Harris. » Il releva un instant la tête, les yeux caves derrière ses verres. « Peu importe. Je vous le dirai plus tard.

— Lui avez vous expliqué tout ce que vous m'avez dit ?

— Presque tout. Je l'ai même accusée d'avoir ce... cette sensation de détresse que je *sais* qu'elle ressent. Elle l'a nié. Elle mentait. Nous le savions tous les deux. C'était pire après la représentation qu'avant. Quand je l'ai vue ce soir-là, je vous dis que je l'ai compris... elle a conscience que quelque chose ne va pas, mais elle ne veut pas le reconnaître. » Il haussa les épaules. « Alors... »

Dans le silence ils entendirent le bourdonnement à peine perceptible de l'ascenseur qui descendait de la plate-forme d'atterrissage pour

hélicoptères installée sur le toit. Les deux hommes se tournèrent vers la porte.

Elle n'avait pas changé du tout. Bêtement, Harris en fut un peu surpris. Puis il se ressaisit et se rappela qu'elle ne changerait jamais – jamais jusqu'à sa mort. Lui-même deviendrait peut-être sénile avec des cheveux blancs ; elle se déplacerait devant lui comme elle le faisait maintenant, souple, dorée, énigmatique.

Toutefois, il eut l'impression qu'elle retenait son souffle quand elle vit Maltzer et la gravité de sa dégénérescence rapide. Elle n'avait pas de souffle à retenir, mais sa voix était saccadée quand elle les salua.

« Je suis heureuse que vous soyez là tous les deux, dit-elle avec une légère hésitation dans sa diction. La journée est magnifique dehors. Le New Jersey était merveilleux. J'avais oublié comme il est beau en été. Le sanatorium a-t-il donné des résultats, Maltzer ? »

Il secoua la tête avec irritation et ne répondit pas. Elle continua à bavarder d'une voix légère, effleurant la surface, ne disant rien d'important.

Cette fois, Harris la vit comme il supposait que la verrait son public, par la suite, quand l'effet de surprise se serait dissipé et que l'image de la Deirdre vivante serait sortie des mémoires. Elle était tout métal à présent, la Deirdre que le public connaîtrait désormais. Et elle n'était pas moins ravissante. Elle n'était même pas moins humaine – pas encore. Ses mouvements étaient un miracle de grâce flexible, un déploiement de souplesse dans chaque membre. (Désormais, Harris en prit soudain conscience, c'est son corps et non pas son visage qui aurait la mobilité nécessaire pour exprimer une émotion ; elle devrait se servir de ses membres et de son souple buste enveloppé dans sa tunique.)

Mais quelque chose n'allait pas. Harris le perçut presque tangiblement dans ses inflexions, sa manière évasive, sa façon de se protéger derrière un bouclier de paroles. C'était ce à quoi Maltzer avait fait allusion, ce que Harris lui-même avait senti juste avant qu'elle parte pour la campagne. À ceci près que maintenant c'était fort – certain. Entre eux et l'ancienne Deirdre dont la voix leur parlait encore, un voile de... détachement... avait été tendu. Derrière ce voile, elle était en proie au désarroi. Dieu sait comment, Dieu sait où, elle avait découvert quelque chose qui l'avait affectée profondément. Et Harris avait terriblement peur de savoir ce qu'était cette découverte. Maltzer avait raison.

Il était toujours appuyé à la fenêtre, regardant sans le voir le vaste panorama de New York sillonné par un réseau d'autoponts, scintillant de vitres où se reflétait le soleil, ses dimensions vertigineuses plongeant dans les ombres bleues du niveau du sol. Il demanda maintenant, coupant le fil des propos débités d'une voix légère :

« Vous sentez-vous bien, Deirdre ? »

Elle rit. Un rire ravissant. Elle traversa la pièce d'une démarche souple, le soleil étincelant sur sa tunique de mailles musicale, et se pencha au-dessus d'une boîte à cigarettes sur une table. Ses doigts étaient habiles.

« Vous en voulez une ? » dit-elle, et elle apporta la boîte à Maltzer. Il la laissa placer le cylindre brun entre ses lèvres et lui présenter une flamme, mais il ne semblait pas savoir ce qu'il faisait. Elle remit la boîte en place, puis se dirigea vers un miroir sur le mur opposé et commença à essayer une série d'ondulations glissantes qui tissaient des arabesques d'or pâle dans la glace. « Bien sûr que je me sens en forme, dit-elle.

— Vous mentez. »

Deirdre ne se retourna pas. Elle l'observait dans la glace, mais l'ondoiement de ses mouvements se poursuivait avec lenteur, langueur, paisiblement.

« Non », leur dit-elle à tous deux.

Maltzer aspira de longues bouffées de sa cigarette. Puis tirant d'un coup sec il débloqua la fenêtre et jeta au loin le mégot fumant au-dessus des gouffres béants. Il déclara : « Vous ne pouvez pas m'en faire accroire, Deirdre. » Sa voix, subitement, était tout à fait calme. « Je vous ai créée, ma chère. Je sais. J'ai senti ce malaise qui ne cessait de grandir en vous depuis longtemps maintenant. Il est beaucoup plus fort aujourd'hui qu'il y a quinze jours. Il vous est arrivé quelque chose à la campagne. J'ignore de quoi il s'agit, mais vous avez changé. Voulez-vous reconnaître ce que c'est, Deirdre ? Avez-vous enfin compris qu'il ne faut pas que vous reveniez à l'écran ?

— Mais non », dit Deirdre qui ne le regardait toujours que d'une manière détournée, dans la glace. Ses gestes étaient plus lents à présent, traçant paresseusement des arabesques dans l'air. « Non, je n'ai pas changé d'avis. »

Elle était tout métal – extérieurement. Elle tirait déloyalement avantage de sa condition métallique. Elle s'était retirée au plus profond d'elle-même, derrière le masque de sa voix et de son absence de visage. Même son corps, dont les sursauts involontaires auraient pu trahir ce qu'elle ressentait, la seule façon dont elle pouvait se trahir maintenant, elle lui faisait exécuter des gestes traditionnels qui le déguisaient complètement. Aussi longtemps que ces ronds de bras et de jambes et ces entrechats l'occupaient, nul n'avait le moyen de deviner d'après ses mouvements ce qui se passait dans le cerveau caché à l'intérieur de son heaume.

Harris fut soudain et pour la première fois frappé par l'absolu de ce repliement. Quand il l'avait vue la dernière fois dans cet appartement elle avait été entièrement Deirdre, pas masquée du tout, submergeant

le métal par la chaleur et l'ardeur de la femme qu'il avait si bien connue. Depuis – depuis la représentation sur la scène – il n'avait plus vu la Deirdre familière. Il se demanda passionnément pourquoi. Avait-elle commencé à soupçonner au moment même de son triomphe quel maître inconstant est le public ? Avait-elle perçu, peut-être, des chuchotements et des rires dans une petite partie de son auditoire, encore que la grande majorité l'ait acclamée ?

Ou Maltzer avait-il raison ? La première entrevue de Harris avec elle avait peut-être été la dernière flambée de la Deirdre perdue, animée par l'excitation et le plaisir des retrouvailles après si longtemps, une animation recrée dans un ultime et violent effort pour le convaincre. Maintenant elle s'était repliée sur elle-même, mais était-ce pour se protéger contre les possibles cruautés des humains ou était-ce une conversion à la métallicité, il était incapable d'en décider. L'humanité se retirait peut-être d'elle rapidement, et le métal imprégnait de ses émanations cuivrées le cerveau qu'il abritait.

Maltzer posa sa main tremblante sur le rebord de la fenêtre ouverte et regarda au-dehors. Il dit d'une voix plus grave, dépourvue pour la première fois de son intonation irritée : « J'ai commis une erreur terrible, Deirdre. Je vous ai fait un mal irréparable. » Il resta silencieux un instant, mais Deirdre ne dit rien. Harris n'osa pas prendre la parole. Au bout d'un moment, Maltzer poursuivit : « Je vous ai faite vulnérable et je ne vous ai pas donné d'armes pour lutter contre vos ennemis. Et la race humaine est votre ennemie, ma chère, que vous en conveniez maintenant ou plus tard. Je pense que vous le savez. Je pense que c'est pourquoi vous êtes tellement silencieuse. Je pense que vous avez dû le deviner sur la scène il y a quinze jours, et que vous en avez eu la confirmation dans le New Jersey quand vous vous êtes absentée. Les gens vont vous haïr au bout d'un certain temps parce que vous êtes toujours belle et ils vont vous persécuter parce que vous êtes différente – et sans défense. Une fois l'effet de nouveauté dissipé, ma chère, votre public ne sera plus qu'une foule enragée. »

Il ne la regardait pas. Il s'était légèrement penché en avant et regardait par la fenêtre vers le bas. Ses cheveux flottaient dans le vent qui soufflait très fort à cette hauteur et sifflait plaintivement contre le bord de la vitre.

« Je voulais, dit-il, que ce que j'ai fait pour vous serve à toutes les victimes d'accident qui les aurait détruites. J'aurais dû savoir que mon cadeau provoquerait plus de dommages qu'aucune mutilation. Je sais maintenant qu'un être humain ne dispose que d'un seul moyen légitime de créer la vie. Quand il en essaie un autre, comme je l'ai fait, il a une leçon à apprendre. Vous vous rappelez la leçon de l'étudiant Frankenstein ? Il a appris, lui aussi. En un sens, il a eu de la chance –

par la manière dont il a appris. Il n'a pas été obligé de voir ce qui s'est passé ensuite. Peut-être qu'il n'en aurait pas eu le courage... je sais que je ne l'ai pas. »

Harris se retrouva debout sans se rappeler s'être levé. Il savait tout d'un coup ce qui allait se passer. Il comprenait l'air de résolution de Maltzer, son calme nouveau, anormal. Il savait même pourquoi Maltzer lui avait demandé de venir ici aujourd'hui – pour que Deirdre ne reste pas seule. Car il se rappelait que Frankenstein, aussi, avait payé de sa vie la création illicite de la vie.

Maltzer avait la tête et les épaules hors de la fenêtre à présent, regardant vers le bas avec une fascination presque hypnotique. Sa voix leur parvenait lointaine dans la brise comme si déjà une barrière se dressait entre eux.

Deirdre n'avait pas bougé. Son masque sans expression, dans le miroir, l'observait calmement. Elle avait sûrement compris. Cependant elle n'en témoignait rien, à part que les oscillations rythmées de ses bras avaient presque cessé à présent, tant elle y mettait de lenteur. Comme une danse vue dans un cauchemar, sous l'eau.

Il lui était évidemment impossible d'exprimer une émotion quelconque. Le fait que son visage n'en montrait aucune à présent ne devait, en toute justice, pas être mis à sa charge. Mais elle regardait si manifestement sans réaction... Aucun d'eux n'approcha de la fenêtre. Un faux pas maintenant risquait de le précipiter dans le vide. Ils restaient silencieux, écoutant sa voix.

« Nous qui mettons au monde illégalement une vie, disait Maltzer d'un ton presque songeur, nous devons lui faire de la place en retirant la nôtre. Cela semble une règle inflexible. Elle joue automatiquement. La chose que nous créons rend l'existence insupportable. Non, vous n'y pouvez rien, ma chère. Je vous ai demandé de faire quelque chose que je vous ai créée incapable de faire. Je vous ai fabriquée pour accomplir une fonction et je vous ai demandé de renoncer à la seule chose que vous étiez faite pour accomplir. Je crois que, si vous l'accomplissez, elle vous détruira mais la faute en incombe entièrement à moi et non à vous. Je ne vous demande même plus de renoncer à la télévision. Je sais que vous ne pouvez pas y renoncer et continuer à vivre. Mais je ne peux pas vivre et vous regarder faire. J'ai mis toute ma science et mon amour dans un ultime chef-d'œuvre, et je ne peux pas supporter de le voir détruit. Je ne peux pas vivre et vous regarder faire la seule chose que je vous ai créée pour faire, et périr parce que vous êtes obligée de le faire.

« Mais avant de disparaître, je veux m'assurer que vous comprenez. » Il se pencha un peu plus en avant, le regard fixé vers le bas, et sa voix devint plus lointaine car la vitre s'interposa entre eux. Il disait maintenant des choses presque intolérables, mais de façon très

détachée, d'un ton froid, dépourvu de passion, qui filtrait à travers le vent et la vitre et le bourdonnement lointain de la ville s'y mêlait de sorte que ses paroles étaient curieusement dépouillées de pathétique. « Je suis peut-être un lâche qui esquivé les conséquences de ce que j'ai fait, mais je ne peux pas partir en vous laissant... sans comprendre. Ce serait encore pire que l'idée de votre échec, de penser que vous serez surprise et désarmée quand la foule vous attaquera. Ce que je vous dis, ma chère, n'est pas vraiment une nouveauté – je pense que vous en avez déjà eu conscience, même si peut-être vous vous refusez à l'admettre. Nous avons été trop proches pour nous mentir, Deirdre – je sais quand vous ne dites pas la vérité. Je sais quelle détresse a grandi dans votre esprit. Vous n'êtes pas entièrement humaine, ma chère. Je pense que vous savez cela. Sur bien des points, en dépit de mes efforts, vous devez toujours être moins qu'humaine. Vous avez perdu les sens de perception qui vous maintenaient en contact avec l'humanité. La vue et l'ouïe sont tout ce qui reste et la vue, comme je l'ai dit déjà, a été le dernier sens à se développer et le plus froid. Et vous êtes si délicatement en équilibre pour ainsi dire sur le fil du tranchant de la raison. Vous êtes seulement un esprit clair, scintillant, qui anime un corps de métal comme la flamme d'une bougie dans un globe. Et aussi dangereusement vulnérable aux coups de vent. »

Il se tut.

« Tâchez de ne pas les laisser vous anéantir complètement, reprit-il au bout d'un instant. Quand les gens se tourneront contre vous, quand ils découvriront que vous avez moins de défenses qu'eux... j'aurais aimé vous avoir faite plus forte, Deirdre. Mais je n'ai pas pu. J'ai été trop habile pour votre bien et pour le mien mais pas tout à fait habile pour cela. »

Il resta de nouveau silencieux un temps bref, regardant vers le bas. Il était à présent en position précaire, plus de la moitié du corps hors de la fenêtre et retenu uniquement par une main appuyée sur la vitre. Harris l'observait, en proie à une poignante incertitude, ne sachant pas si un bond en avant permettrait de le rattraper à temps ou le précipiterait dans le vide. Deirdre continuait à nouer et dénouer ses arabesques dorées, sur une cadence lente et invariable, regardant le miroir et ce qui s'y reflétait, son visage et le masque de ses yeux énigmatiques.

« Je souhaite une chose, toutefois, déclara Maltzer de sa voix lointaine. Je souhaite – avant de finir – que vous me disiez la vérité, Deirdre. Je serais plus heureux si j'étais sûr que je... suis parvenu à me faire entendre de vous. Comprenez- vous ce que j'ai dit ? Me croyez-vous ? Parce que, sinon, je saurai alors que vous êtes perdue sans espoir. Si vous admettez vos propres doutes – si vous savez que vous doutez... je pourrai me dire que vous aurez peut-être quand même une

chance. M'avez-vous menti, Deirdre ? Comprenez-vous à... à quel point je me suis fourvoyé en vous faisant ? » Il y eut un silence. Puis très bas, dans un souffle, Deirdre répondit. La voix semblait suspendue en l'air, parce qu'elle n'avait pas de lèvres à remuer qui la localisent pour l'imagination.

« M'écoutez-vous, Maltzer ? demanda-t-elle.

— J'attendrai, dit-il. Allez-y. Oui ou non ? »

Avec lenteur elle laissa ses bras tomber le long de son corps. D'un mouvement très souple et silencieux, elle se détourna du miroir et se retrouva face à face avec lui. Elle oscillait légèrement, faisant tinter sa tunique de métal.

« Je vous répondrai, dit-elle. Mais je ne crois pas que je répondrai à cela. Pas par oui ou par non, en tout cas. Je vais marcher un peu, Maltzer. J'ai quelque chose à vous dire et je ne peux pas parler en restant immobile. Me laisserez-vous aller et venir sans... sauter ? »

Il inclina la tête d'un air détaché. « Vous ne pouvez pas intervenir à cette distance, dit-il. Mais ne vous rapprochez pas. Que voulez-vous dire ? » Elle commença à arpenter un peu le bout de la pièce où elle se trouvait, se mouvant avec une souplesse harmonieuse. La table avec la boîte de cigarettes était sur son passage et elle la poussa précautionneusement de côté, un œil sur Maltzer, évitant les gestes vifs pour ne pas l'alarmer.

« Je ne suis pas... eh bien, sous-humaine, déclara-t-elle avec une légère note d'indignation dans la voix. Je le prouverais dans une minute, mais je veux dire quelque chose d'autre d'abord. Il faut que vous me promettiez d'attendre et d'écouter. Il y a une erreur dans votre raisonnement, et elle me blesse. Je ne suis pas un monstre à la Frankenstein fait de chair morte. Je suis moi-même – vivante. Vous n'avez pas créé ma vie, vous l'avez seulement préservée. Je ne suis pas un robot, avec des impulsions incorporées auxquelles je dois obéir. Je suis libre de ma volonté et indépendante et, Maltzer... je suis humaine. »

Harris s'était légèrement détendu. Elle savait ce qu'elle faisait. Il n'avait aucune idée de ce qu'elle projetait, mais il était maintenant disposé à attendre. Elle n'était pas l'automate indifférent qu'il avait cru. Il la regarda se diriger de nouveau vers la table au cours d'une de ses allées et venues, et se pencher au-dessus, son masque sans yeux tourné vers Maltzer pour s'assurer qu'une variation dans ses mouvements ne l'alarmait pas.

« Je suis humaine, répéta-t-elle, sa voix légèrement et délicieusement chantante. Croyez-vous que je ne le suis pas ? » demanda-t-elle en se redressant, s'adressant à eux deux. Et soudain, presque accablants, la chaleur et l'ardent charme de naguère irradièrent d'elle. Elle n'était plus un robot, elle n'était plus

énigmatique. Harris pouvait discerner aussi nettement que lors de leur première rencontre la chair dont il se souvenait, toujours gracieuse et belle, à présent que la voix de Deirdre stimulait sa mémoire. Elle se tenait debout oscillant légèrement comme elle avait toujours oscillé, la tête penchée de côté, et elle leur riait au nez à tous deux. C'était un son si doux et ravissant, si plaisamment familier.

« Bien sûr que je suis moi », leur dit-elle – et quand les mots résonnèrent à leurs oreilles aucun d'eux ne put en douter, Sa voix avait une faculté hypnotique. Elle se détourna et se remit à faire les cent pas – et si puissante était l'aura d'humanité dont elle s'était entourée que cette aura les fouettait de ses pulsations profondes, comme si son corps était une chaudière qui leur envoyait ces réconfortantes vagues de chaleur. « J'ai des handicaps, je sais, dit-elle. Mais mon public ne le saura jamais. Je ne le lui laisserai pas savoir. Je pense que vous me croirez, vous deux, quand je dis que je pourrais jouer Juliette telle que je suis à présent, avec une distribution d'acteurs normaux, et faire que le monde l'accepte. Penses-tu que je le pourrais, John ? Maltzer, ne pensez-vous pas que je le pourrais ? »

Elle s'arrêta au bout le plus éloigné du chemin qu'elle traçait dans ses allées et venues, et se retourna vers eux, et tous deux la dévisagèrent sans parler. Pour Harris elle était la Deirdre qu'il avait toujours connue, d'or pâle, d'une grâce exquise dans les attitudes présentes à sa mémoire, son rayonnement intérieur passant à travers le métal avec autant d'éclat qu'il avait toujours brillé à travers la chair.

Il ne se demandait pas, maintenant, si c'était réel. Plus tard, il songerait de nouveau que ce n'était peut-être qu'un déguisement, quelque chose comme un vêtement qu'elle avait enlevé avec son corps perdu, pour le remettre seulement quand la fantaisie l'en prenait. À présent, la magie de son charme dominateur était trop puissante pour qu'il se pose des questions. Il regardait, convaincu pour le moment qu'elle était tout ce qu'elle semblait être. Elle pouvait jouer Juliette si elle disait qu'elle le pouvait. Elle pouvait ensorceler une salle entière aussi aisément qu'elle l'avait captivé, lui. Pour tout dire, elle avait à ce moment précis quelque chose qui convainquait plus de son humanité que ce qu'il avait remarqué jusqu'alors. Il le comprit dans un éclair d'intuition avant de voir ce que c'était.

Elle regardait Maltzer. Lui aussi l'observait, fasciné malgré lui, et il ne la contredisait pas. Le regard de Deirdre alla de l'un à l'autre. Puis elle renversa la tête en arrière et son rire fusa et cascada en amples vagues jaillissant à gorge déployée. Il était si puissant qu'elle en tremblait. Harris voyait presque son cou rond battre au rythme des douces ondes de rire grave qui la secouaient. Une franche gaieté, où perçait un peu de dérision.

Puis elle leva un bras et jeta sa cigarette dans l'âtre vide.

Harris sentit le souffle lui manquer, et son esprit demeura un instant obnubilé par une dénégation aveugle. Il n'était pas resté assis là à regarder un robot fumer en trouvant cela normal. Impossible ! Et pourtant si. C'avait été la touche finale qui avait entraîné son esprit hypnotisé à accepter son humanité. Et elle l'avait fait avec tant d'adresse, tant de naturel, jouant de son humanité radieuse avec tant de justesse, que son esprit en la voyant faire n'avait même pas mis en doute ce qu'elle faisait.

Il jeta un coup d'œil à Maltzer. Celui-ci était toujours engagé à mi-corps sur le rebord de la fenêtre mais, par l'embrasement, lui aussi regardait avec des yeux qu'écarquillait une stupeur incrédule et Harris comprit qu'ils avaient partagé la même illusion.

Deirdre était encore légèrement secouée par le rire. « Eh bien, questionna-t-elle, la voix vibrant de ce rire éclatant, suis-je entièrement robot, en fin de compte ? »

Harris ouvrit la bouche, mais il ne proféra pas un son. Cette affaire ne le concernait pas. La partie se disputait uniquement entre Deirdre et Maltzer ; il ne devait pas s'en mêler. Il tourna la tête vers la fenêtre et attendit.

Et Maltzer parut pendant un moment ébranlé dans ses convictions.

« Vous... vous êtes une bonne actrice, reconnut-il lentement. Mais... je ne suis pas convaincu d'avoir tort. Je crois... » Il s'interrompit. La note agressive avait reparu dans sa voix, et il semblait de nouveau déchiré par les doutes et le désarroi d'avant. Puis Harris le vit se raidir. Il vit la résolution se reformer et comprit pourquoi. Maltzer était allé trop loin déjà sur le sentier froid et solitaire qu'il avait choisi pour reculer, même devant des preuves plus fortes que celle-ci. Il n'avait atteint ses conclusions qu'après une effervescence mentale trop terrible pour la supporter encore. Il était sûr de trouver la sécurité et la paix dans la voie qu'il s'était armé de courage pour suivre. Il était trop las, trop épuisé par des mois de conflit, pour revenir en arrière et tout recommencer. Harris le voyait littéralement tâtonner pour trouver une issue et au bout d'un instant il le vit effectivement la trouver.

« C'était un tour de passe-passe, déclara-t-il d'une voix blanche. Peut-être parviendriez-vous aussi à le réussir avec un public plus nombreux. Peut-être avez-vous d'autres tours en réserve. Il se peut que je me trompe. Mais, Deirdre » – sa voix devint pressante – « vous n'avez pas donné l'unique réponse qu'il me faut. Vous ne pouvez pas la donner. Vous êtes bien en proie au... désarroi. Vous avez appris ce qui vous fait défaut, si bien que vous le cachez de nous... même de nous. Je le sais. Le nierez-vous, Deirdre ? »

Elle ne riait pas maintenant. Elle laissa retomber ses bras et le souple

corps doré tout entier sembla s'affaïsser légèrement, comme si le cerveau qui, peu auparavant, envoyait de fortes, de vigoureuses ondes de confiance, avait relâché son afflux de puissance et que les muscles intangibles de ses membres s'étaient relâchés en même temps. L'humanité rayonnante commença à perdre de l'éclat. Elle se retira en elle et disparut, comme si le feu dans la chaudière de son corps baissait et s'éteignait.

« Maltzer, dit-elle d'une voix hésitante, je ne peux pas répondre à cela... pas encore. Je ne peux... »

Et alors, tandis qu'ils attendaient avec anxiété qu'elle achève la phrase, elle *fulgura*. Elle cessa d'être une forme en stase – elle *fulgura*.

C'était quelque chose qu'aucun œil ne pouvait observer et transmettre en termes enregistrables par le cerveau ; son mouvement était trop vif. Maltzer, sur la fenêtre, était à une longueur entière d'une longue pièce. Il s'était cru en sécurité à cette distance, sachant que nul être humain normal n'arriverait jusqu'à lui avant qu'il ait réagi. Mais Deirdre n'était ni normale ni humaine.

À l'instant précis où elle était dans une posture accablée devant le miroir, elle fut simultanément au côté de Maltzer. Son mouvement niait le temps et détruisait l'espace. Et de même que le bout ardent d'une cigarette dans l'obscurité décrit des cercles devant l'observateur quand celui qui tient la cigarette la remue d'un geste vif, de même Deirdre fusa dans un éclair doré continu à travers la pièce.

Mais, chose curieuse, elle n'offrit pas une image brouillée. Harris, qui la regardait, sentit son esprit se paralyser de nouveau, mais moins par surprise que parce qu'un cerveau et des yeux normaux ne pouvaient percevoir ce que c'était qu'il regardait.

(Dans ce moment d'intolérable suspense, son cerveau humain complexe s'arrêta soudain, annihilant le temps à sa façon, et se retira dans un coin tranquille à lui pour analyser en un éclair ce que c'était qu'il venait de voir. Le cerveau pouvait le faire en un rien de temps ; les mots sont lents. Mais Harris savait qu'il venait d'observer une sorte de tesseract de mouvement humain, une parabole d'activité quadridimensionnelle. Un point unidimensionnel déplacé dans l'espace crée une ligne bidimensionnelle qui, en mouvement, crée un cube tridimensionnel. Théoriquement, le cube en mouvement devrait produire une figure quadridimensionnelle. De figure tridimensionnelle déplacée à travers l'espace et le temps nulle créature humaine n'en avait jamais vue – jusqu'à maintenant. Elle ne s'était pas brouillée ; chaque mouvement qu'elle faisait était distinct, mais pas comme des silhouettes mouvantes sur une bande de pellicule. Pas comme rien de ce que ceux qui utilisent notre langage avaient encore jamais vu, ou créé des mots pour exprimer. L'esprit voyait, mais sans percevoir. Ni les mots ni les pensées ne pouvaient résoudre ce qui se passait en

termes accessibles aux cerveaux humains. Et peut-être ne s'était-elle pas réellement et littéralement déplacée dans la quatrième dimension. Peut-être – puisque Harris avait pu la voir – était-ce presque et pas tout à fait cette chose inimaginable. Mais ce n'en était pas loin.)

Tandis que pour l'œil lent de l'esprit elle était toujours debout à l'autre extrémité de la pièce, elle se trouvait déjà à côté de Maltzer, ses longs doigts flexibles doux mais très fermes sur ses bras. Elle attendit...

La pièce brasilla. Un souffle brûlant gifla violemment Harris. Puis l'air redevint calme et Deirdre disait à voix basse, dans un murmure chagriné : « Je suis navrée... j'ai été obligée de le faire... je ne voulais pas que vous sachiez... »

Le temps rattrapa Harris. Il le vit rejoindre aussi Maltzer, vit l'autre se rejeter convulsivement en arrière pour échapper aux mains qui l'étreignaient, dans un effort ridiculement vain pour prévenir ce qui s'était déjà produit. Même la pensée était lente, en comparaison de la célérité de Deirdre.

La brusque détente vers l'extérieur était puissante. Assez puissante pour briser l'étreinte de mains humaines et catapulte Maltzer dans le vide vers les profondeurs vertigineuses de New York. L'esprit sauta à une conclusion logique et le vit culbuter, tourner et s'amenuiser avec une terrible rapidité jusqu'à n'être plus qu'un minuscule point d'obscurité qui tombait à travers les rayons du soleil vers les ombres proches du sol. L'esprit imagina même un faible cri aigu qui plongeait avec le corps en pleine chute et s'attardait derrière lui dans l'air ébranlé.

Mais l'esprit avait pris en compte des facteurs humains.

D'un mouvement doux, sans secousses, Deirdre enleva Maltzer de dessus le rebord de la fenêtre et avec une aisance totalement dépourvue d'effort elle le ramena en sécurité tout au fond de la pièce. Elle le déposa devant un divan et ses doigts dorés se détachèrent de ses bras lentement, de façon qu'il ait le temps de retrouver le contrôle de son propre corps avant qu'elle le libère.

Il se laissa choir sur le divan sans un mot. Personne ne parla pendant un laps de temps inévaluable. Harris en était incapable. Deirdre attendait patiemment. C'est Maltzer qui récupéra le premier la faculté de parler, et elle s'exerça sur le même sujet, comme si son esprit n'avait pas encore quitté le sillon qu'il avait creusé si profond.

« D'accord, dit-il d'une voix essoufflée. D'accord, vous pouvez m'arrêter cette fois-ci. Mais je sais, voyez-vous. Je sais ! Vous ne pouvez pas me cacher ce que vous ressentez, Deirdre. Je connais votre désarroi. Et la prochaine fois... la prochaine fois, je ne m'attarderai pas à parler ! »

Deirdre fit le bruit d'un soupir. Elle n'avait pas de poumons pour

rejeter le souffle qu'elle imitait, mais c'était difficile à imaginer. C'était difficile de comprendre pourquoi elle ne haletait pas à la suite du terrible effort des dernières minutes ; l'esprit savait pourquoi, mais ne pouvait pas accepter l'explication. Deirdre était encore trop humaine.

« Vous ne devinez toujours pas, dit-elle. Réfléchissez, Maltzer, réfléchissez ! »

Il y avait un pouf à côté du divan. Elle s'y laissa tomber avec grâce, enlaçant ses genoux recouverts par la tunique. Sa tête se renversa en arrière pour observer le visage de Maltzer. Elle n'y vit que de l'hébétude à présent ; il avait traversé une trop forte tempête émotionnelle pour être capable de réfléchir.

« D'accord, lui dit-elle. Écoutez... je veux bien l'admettre. Vous avez raison. Je suis effectivement malheureuse. Je sais que ce que vous avez dit est vrai... mais pas pour la raison que vous croyez. L'humanité et moi sommes loin l'une de l'autre et nous ne cessons de nous éloigner. Le fossé sera difficile à combler. Vous m'entendez, Maltzer ? »

Harris vit l'effort prodigieux que nécessita la reprise de conscience de Maltzer. Il le vit rameuter ses esprits et se redresser sur le divan avec des gestes las et raides.

« Vous... vous en convenez donc bien ? » questionna-t-il d'une voix désorientée.

Deirdre secoua vivement la tête.

« Me considérez-vous donc encore comme faible ? s'exclama-t-elle. Savez-vous que j'ai traversé la moitié de la pièce en vous portant à bout de bras pour vous amener ici ? Vous rendez-vous compte que vous ne pesez rien pour moi ? Je pourrais » – elle jeta un coup d'œil circulaire dans la pièce et fit un geste d'une violence soudaine, assez effrayante – « démolir cet immeuble, dit-elle à mi-voix. Je pourrais me frayer un passage à travers ces murs, je crois. Je n'ai pas encore trouvé de limite à la force que je peux déployer si je veux. » Elle éleva en l'air ses mains dorées et les contempla. « Le métal se romprait peut-être, déclara-t-elle pensivement, mais de toute façon je ne sens rien... »

Maltzer s'écria d'une voix étranglée : « Deirdre... »

Elle leva la tête avec ce qui devait être un sourire. Cela s'entendait nettement à sa voix. « Oh, je ne le ferai pas. Je n'aurais pas besoin d'utiliser mes mains pour le faire si j'en avais envie. Tenez... écoutez ! »

Elle renversa la tête et un bourdonnement grave, vibrant, s'amassa et grossit dans ce qu'on appelait toujours en pensée sa gorge. Il prit vite de la puissance et les oreilles commencèrent à tinter. Il s'accroissait, et le mobilier vibra. Les murs se mirent presque imperceptiblement à trembler. La pièce était pleine à craquer d'un son qui précipitait chaque atome contre son voisin avec une force disruptive terrible.

Le son cessa. Le bourdonnement mourut. Puis Deirdre rit et émit un autre son sur un diapason tout différent. Il semblait s'étendre comme un bras dans une direction définie – vers la fenêtre. Le panneau ouvert trembla. Deirdre intensifia son bourdonnement et, lentement, avec des secousses imperceptibles qui se fondirent en un mouvement régulier, la fenêtre se ferma en frémissant.

« Vous voyez ? dit Deirdre. Vous voyez ? »

Mais Maltzer n'était toujours capable que d'ouvrir de grands yeux. Harris aussi ouvrait de grands yeux tandis que son esprit commençait peu à peu à accepter ce qu'elle exprimait implicitement. L'un et l'autre étaient encore trop stupéfaits pour en tirer sur-le-champ une conclusion quelconque.

Deirdre se leva avec impatience et se remit à faire les cent pas, dans un tintement de cotte de mailles et un scintillement de reflets lumineux. Elle ressemblait à une panthère dans sa souplesse. À présent, ils étaient en mesure de discerner la puissance sous l'agilité de ses mouvements ; ils ne pensaient plus qu'elle était sans défense, mais ils étaient encore loin de deviner la vérité.

« Vous vous trompiez à mon sujet, Maltzer, déclara-t-elle d'un ton qui s'efforçait à la patience. Mais vous aviez raison aussi, sur un plan auquel vous ne *songiez pas*. Je n'ai pas peur des humains. Je n'ai rien à craindre d'eux. Tenez, » – sa voix se teinta de mépris – « j'ai déjà influé sur la mode féminine. La semaine prochaine, vous ne verrez pas une femme dans la rue sans un masque comme le mien, et toutes les robes qui ne seront pas coupées comme des chlamydes seront démodées. Je n'ai pas peur des humains ! Je ne perdrai le contact avec eux que si je le veux. J'ai beaucoup appris... j'ai trop appris déjà. »

Sa voix s'éteignit un instant et Harris l'imagina dans une brève et affolante évocation se livrant à des expériences dans la solitude de sa ferme, testant la portée de sa voix, testant sa vue – avait-elle une vision microscopique et télescopique ? – et son ouïe était-elle aussi anormalement flexible que sa voix ?

« Cela vous faisait peur que j'aie perdu le sens du toucher, de l'odorat et du goût, poursuivit-elle tout en continuant ses allées et venues de sa démarche puissante de tigre. L'ouïe et la vue ne suffisant pas, pensez-vous ? Mais pourquoi croyez-vous que la vue est le dernier des sens ? C'est peut-être le plus récent, Maltzer, Harris... *mais pourquoi croyez-vous que c'est le dernier ?* »

Il se peut qu'elle n'ait pas chuchoté cela. Peut-être est-ce seulement leur ouïe qui avait rendu le son grêle et lointain parce que le cerveau se contractait et repoussait cette idée dans sa stupéfiante intégralité.

« Non, reprit Deirdre, je n'ai pas perdu le contact avec la race humaine. Je ne le perdrai jamais, à moins d'en avoir envie. C'est trop facile... trop facile. »

Elle regardait ses pieds brillants en faisant les cent pas et son visage masqué était détourné. Il y avait à présent du chagrin dans sa voix douce.

« Je ne voulais pas vous mettre au courant, poursuivit-elle. Je ne vous en aurais rien dit, si ceci ne s'était pas produit. Mais je ne pouvais pas vous laisser disparaître en croyant que vous aviez échoué. Vous avez fabriqué une machine parfaite, Maltzer. Plus parfaite que vous ne vous en rendiez compte.

— Mais, Deirdre, dit Maltzer dans un souffle, ses yeux fixés sur elle avec une expression fascinée et toujours incrédule, mais, Deirdre, si nous avons réussi... qu'est-ce qui ne va pas ? Je le sens à présent... je l'ai senti dès le début. Vous êtes si malheureuse... vous l'êtes encore. Pourquoi, Deirdre ? »

Elle releva la tête et le dévisagea, sans yeux mais avec un regard perçant.

« Pourquoi en êtes-vous si certain ? demanda-t-elle doucement.

— Vous croyez que je pouvais m'y tromper, vous connaissant comme je vous connais ? Mais je ne suis pas Frankenstein... Vous dites que ma création est sans défaut. Alors, qu'est-ce...

— Pourriez-vous jamais reproduire ce corps ? » demanda-t-elle.

Maltzer jeta un coup d'œil à ses mains tremblantes. « Je ne sais pas. J'en doute. Je...

— Quelqu'un d'autre le pourrait-il ? »

Il resta silencieux. Deirdre répondit pour lui. « Je ne crois pas que personne le puisse. Je pense que j'ai été un accident. Une sorte de mutation à mi-chemin entre chair et métal. Quelque chose d'accidentel et... et hors nature, qui s'est développé au lieu d'évoluer vers une impasse. Un autre cerveau dans un corps comme celui-ci pourrait mourir ou devenir fou, comme vous pensiez que cela m'arriverait. Les synapses sont trop délicats. Vous avez eu – disons de la chance – avec moi. D'après ce que je sais maintenant, je ne crois pas qu'un... un autre phénomène comme moi puisse se former. » Elle se tut un instant. « Ce que vous avez fait, en un sens, c'est d'attiser le feu pour le Phénix. Et le Phénix renaît parfait et renouvelé de ses propres cendres. Vous rappelez-vous pourquoi il était obligé de se reproduire de cette façon ? »

Maltzer secoua négativement la tête.

« Je vais vous le dire, reprit-elle. C'est parce qu'il n'y avait qu'un Phénix. Un seul dans le monde entier. »

Ils se dévisagèrent en silence. Puis Deirdre eut un léger haussement d'épaules.

« Il sortait toujours parfait du feu, naturellement. Je ne suis pas faible, Maltzer. Inutile de vous laisser tracasser par cette idée, désormais. Je ne suis pas vulnérable et sans défense. Je ne suis pas

sous-humaine. » Elle eut un rire sarcastique. « Je suppose, dit-elle, que je suis... surhumaine.

— Mais... pas heureuse.

— J'ai peur. Ce n'est pas du chagrin, Maltzer... c'est de la peur. Je ne tiens pas à m'écarter autant de la race humaine. Je souhaite ne pas y être obligée. C'est pourquoi je retourne sur la scène – pour garder le contact avec l'humanité pendant que je le peux. Mais j'aimerais qu'il puisse en exister d'autres comme moi. Je... je me sens solitaire, Maltzer. »

Le silence, encore. Puis Maltzer déclara, d'une voix aussi lointaine que lorsqu'il leur avait parlé à travers la vitre, par-dessus des gouffres aussi profonds que l'oubli : « Je suis donc Frankenstein, finalement.

— Peut-être, dit Deirdre très bas. Je ne sais pas. Peut-être. »

Elle se détourna et se dirigea d'une démarche souple, puissante, vers la fenêtre. Maintenant que Harris savait, il lui semblait presque entendre la force à l'état pur vrombir le long de ses membres pendant qu'elle marchait. Elle appuya le front doré contre la vitre – il tinta légèrement, avec une sonorité musicale – et plongea le regard dans les profondeurs au-dessus desquelles Maltzer s'était suspendu. Sa voix était pensive tandis qu'elle contemplait ces espaces vertigineux qui avaient offert l'oubli à son créateur.

« Il y a une seule limite que j'envisage, dit-elle dans un murmure à peine audible. Une seule. Mon cerveau sera épuisé dans une quarantaine d'années environ. D'ici là, j'apprendrai... je changerai... j'en saurai plus que je ne peux l'imaginer aujourd'hui. Je changerai... c'est cela qui est effrayant. Je n'aime pas y penser. » Elle posa une main dorée recourbée sur la poignée et entrouvrit un peu la fenêtre d'une poussée, sans le moindre effort. Le vent siffla sur le rebord de la fenêtre. « Je pourrais en finir maintenant, si je voulais, reprit-elle. Si je voulais. Mais en fait je ne le peux pas. Il y a encore tant de choses à expérimenter. Mon cerveau est humain, et aucun cerveau humain ne pourrait laisser en friche tant de possibilités. Je me demande, cependant – je me demande vraiment... »

Sa voix était douce et familière aux oreilles de Harris, la voix avec laquelle Deirdre avait parlé et chanté, d'une façon assez mélodieuse pour enchanter un monde. Mais à présent que la préoccupation s'emparait d'elle une certaine altération en affectait le timbre. Quand elle ne s'écoutait pas, sa voix ne se maintenant plus tout à fait au diapason qui était le sien. Son timbre donnait l'impression qu'elle parlait dans une salle d'airain et que les échos renvoyés par les murs résonnaient dans les accents qui s'y proféraient.

« Je me demande », dit-elle à nouveau, la future contamination du métal déjà dans sa voix.

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.
No Woman Born.

LES BOÎTES CHINOISES

par Graham Charnock

Il peut arriver bien des choses à un cobaye. Même à un cobaye volontaire. Qui peut affronter de son plein gré une expérience à haut risque ? Un laissé pour compte, plus que probablement. Il n'est pas le seul. On en compte plus d'un dans le petit personnel de la Fondation. Tous ont vécu la solitude, et l'expérimentation, de bien des manières, les invite à la revivre. De tous les côtés de la barrière. Il y a de beaux effets de miroirs dans cette nouvelle, très caractéristique d'une révolte contestataire qui doit beaucoup à la génération perdue. Humphrey Bogart aurait été parfait en Carpenter, chevalier désabusé d'un idéal inaccessible.

LA pièce était toute blanche. Les murs étaient comme des champs de neige immaculés ; ils brillaient sous la lumière de quatre bandes fluorescentes intégrées au plafond. La Boîte, gigantesque cube d'acier inoxydable de trois mètres d'arête, se trouvait au centre de la pièce. Elle aurait pu passer pour une délicate sculpture moderne à l'extrême raffinement formel, mais Carpenter qui n'avait pas mis les pieds dans une galerie d'art depuis l'époque lointaine où il était jeune étudiant, préférait la voir comme un colossal morceau de sucre scintillant.

Les côtés de la Boîte étaient uniformément plats à l'exception d'un seul, qui laissait entrevoir le contour d'une porte au niveau de la paroi. En guise de serrure, il y avait une plaque de métal d'environ douze centimètres de côté, retenue par quatre boulons à tête fraisée noyés dans le métal. Elleston, qui relevait Carpenter tous les jours à la fin de l'après-midi, lui avait dit que la plaque dissimulait ce qu'on appelait une serrure chronométrique.

Carpenter était assis dans un fauteuil, tournant le dos à l'un des murs blancs de la pièce, face à la porte de la Boîte. Il était assez fort et le fauteuil était bien trop petit pour lui. Il avait demandé à Horden, l'homme qui l'avait engagé, de lui fournir un autre siège. Carpenter

pensait que Horden, corpulent lui-même, très grand et travaillant assis, comprendrait sa requête, mais trois semaines avaient passé et le fauteuil n'avait toujours pas été changé.

Au rythme de quatre heures le matin et quatre heures l'après-midi, Carpenter était chargé de surveiller la Boîte. Sur le mur à côté de lui se trouvait le disque rouge où il était censé appuyer si quelque chose de fâcheux se produisait. C'était Horden qui utilisait le mot fâcheux. Le disque rouge était prétendument une sorte de système d'alarme.

Anne était venue le prendre avec sa Volkswagen au bout de sa première journée chez Chemitect.

Elle était contente qu'il se soit fait engager. Il avait vraiment beaucoup de chance. Avait-il vu le taux de chômage qui augmentait chaque jour ? Il fallait absolument qu'il essaie de s'accrocher à ce boulot. Comment ça s'était passé, cette journée ?

La Volkswagen toussa et se réveilla. Carpenter était content que ce soit Anne qui conduise. Il n'aimait pas la Volkswagen – d'abord, les sièges étaient trop petits – mais elle était bon marché, économique à entretenir et c'était exactement ce qui leur convenait.

Il lui parla du boulot, lui expliqua que tout ce qu'il avait à faire c'était de rester assis, tu vois, et de surveiller cette... Ben, il ne savait pas ce que c'était. C'était gros, carré et brillant. Comme une grosse boîte carrée et brillante. Oui, oui, il disait bien qu'il n'avait rien d'autre à faire que de rester assis, tout simplement. D'ailleurs, ne valait-il pas mieux être assis dans une pièce propre plutôt que d'avoir les mains dans le cambouis toute la journée ? Oui, c'était tout, juste cette grosse boîte carrée et brillante et rien d'autre. Qu'est-ce qu'il y avait dans la boîte ? Eh bien, il ne le savait pas. Il y avait une porte, alors... alors il n'y pensait plus, à la porte ; c'était juste une porte et rien d'autre. Bon, d'accord, il y avait une porte, donc il supposait qu'il y avait quelque chose derrière. Bien sûr qu'il avait demandé. Il avait demandé à Elleston... Elleston comment ? Il ne savait pas. Elleston le relevait à la fin de sa surveillance de l'après-midi, Cochran le remplaçait pendant deux heures au moment du déjeuner, et Levinson – oui, il pensait qu'il était juif – était celui qu'il relevait le matin. Oui, il avait demandé à tous les trois, mais aucun ne savait. Aucun d'eux ne savait ce qu'il y avait – si tant est qu'il y eut quelque chose – dans la boîte.

Ah ! oui, bien sûr, il y avait le signal d'alarme.

Anne tourna vivement la tête. Des cheveux blonds, un peu gras, lui fouettèrent le visage.

Pour l'amour du ciel, regarde la route ! Qu'est-ce que tu fais...

Anne bifurqua dans une rue adjacente et s'arrêta.

Bon alors, il en était au signal d'alarme, n'est-ce pas ? Un bouton rouge, Seigneur, tout simplement. Oui, rouge. Écoute, tu n'as pas le

droit de stationner ici. Il n'avait qu'à appuyer sur le bouton s'il arrivait quoi que ce soit de fâcheux. Quoi de fâcheux ? Il voulait dire : d'anormal. OK, il voulait dire : si quelque chose se passait. Non, il ne savait pas ce qui risquait de se passer. Rien. Il ne se passerait rien. Ils ne l'obligeraient sûrement pas à rester assis là si c'était dangereux, pas vrai ? Il voulait dire que ça ne risquait pas d'exploser, mais non. Il voulait dire que si ça devait exploser, ils n'auraient pas besoin de signal d'alarme, tu ne crois pas ? Tout le monde le saurait, tu parles. Oui, il se rendait parfaitement compte que ses paroles n'étaient pas drôles.

Anne lui dit qu'elle n'aimait pas cette histoire. Mais alors pas du tout. Elle fit cependant redémarrer la voiture. Regardant par la fenêtre, tandis que la ville engloutissait la Volkswagen, Carpenter souriait en se cachant. Elle était mignonne quand elle se faisait du souci, et puis c'était délicieux d'avoir quelqu'un qui se fasse du souci pour vous, non ? Il l'épouserait quand les choses iraient un peu mieux. Ce boulot n'était qu'un commencement. N'avait-il pas dit la même chose de tous les autres ? Oui, tous les boulots sans avenir que n'importe qui pouvait décrocher et qui avaient un taux de chômage important ou alors pas de taux du tout. En perdant tous ces jobs, il avait au moins compris l'intérêt de conserver celui-ci. Attendre jusqu'à ce qu'ils aient assez d'argent pour partir dans l'est. Tout le monde savait que les meilleurs jobs se trouvaient dans l'est. Il l'épouserait là-bas, dans l'est.

Plus tard, le même soir, dans son appartement, elle le lui fit promettre.

Si tu ne promets pas, tu n'auras pas ta récompense. Tu comprends de quoi je veux parler. Promets-moi de chercher à savoir ce qu'il y a dans cette boîte. Si c'est dangereux. Je t'en prie. Tu sais que je me fais du souci pour toi.

Elle sourit, et il la trouva jolie.

Il promit.

La cellule était blanche, ou du moins elle l'avait été.

Les murs étaient nus, ou du moins ils l'avaient été.

Le prisonnier dormait sur une paille délavée qui empestait après des semaines et des mois de fermentation. Il était vêtu d'une chemise grossière et d'un pantalon qui lui grattaient la peau et lui causaient des irritations. À part le prisonnier et la paille, et le seau où il urinait et déféquait, il n'y avait rien.

Par une petite fente équipée de barreaux, placée très haut sur un des murs de la cellule, entraient la lumière, faible et constante dans la journée et inexistante la nuit – qui, comme le jour, arrivait toujours d'un seul coup. En sautant, il parvenait tout juste à atteindre le rebord

de la fente avec ses doigts ; en s'y suspendant, il arrivait généralement à se hisser à sa hauteur pendant quelques secondes. La fente n'avait que quelques centimètres de haut et peut-être une trentaine de centimètres de profondeur. Il ne voyait que du ciel bleu à travers. Jamais le moindre nuage, ni le moindre oiseau.

La température aussi était constante. Constamment chaude. Par la fente, il n'avait jamais vu ni pluie ni neige, aucune manifestation saisonnière ; sans doute la malchance, comme pour l'absence de nuages et d'oiseaux. Il avait rarement la force de se hisser jusqu'à la fente plus de deux fois par jour, généralement après le maigre réconfort et la chaleur des repas.

Le menu habituel, c'était une soupe tiède avec un peu de viande dedans et cinquante grammes de quelque chose de spongieux qui pouvait être du pain. On le lui servait à heures régulières par une étroite fente ménagée dans la porte et munie d'un volet à charnières, à heures si régulières que son estomac était réglé dessus. Il aurait pu dire si le repas avait eu ne fût-ce que trente secondes de retard, ce qui d'ailleurs ne s'était jamais produit. La nourriture était servie dans une gamelle à fond plat. Parfois, quand on lui glissait la gamelle par la fente il attendait agenouillé à côté de la porte. Il n'avait cependant jamais réussi à voir la main qui le nourrissait. Il lui était arrivé de crier par la fente au moment où on lui passait son repas, pour demander de petites commodités, pour qu'on lui dise un mot, pour qu'on lui laisse voir ses geôliers.

Une fois, il avait refusé de manger. Il n'arrivait pas à se souvenir du délit qu'il avait pu commettre ou de la raison pour laquelle il était en prison. Il était convaincu qu'on avait fait quelque chose à son cerveau pour qu'il oublie. Il se disait qu'on mettait des drogues dans ses aliments pour l'intoxiquer lentement, et, six jours de suite (il les compta en traçant des marques de matière fécale sur le mur), il s'abstint de manger. Mais sa mémoire n'en fut pas améliorée.

Après cela, il tâta son cuir chevelu pour y déceler les traces d'une opération chirurgicale. Il ne trouva rien, mais resta convaincu qu'on avait touché à son cerveau d'une manière ou d'une autre : pourquoi l'avaient-ils privé de mémoire ? Par bonté d'âme ? Ou pour que l'amnésie ne lui laisse pas d'autre issue que d'accepter sa culpabilité ? Jamais il n'accepterait cela. Il était persuadé que la culpabilité et l'innocence étaient au-delà de la mémoire. Ils étaient l'apanage de l'esprit humain et où que l'esprit se trouve, avec ou sans souvenirs, ils étaient toujours présents. Forcément. Et dans son cas l'innocence ne faisait aucun doute. Il était tout à fait sûr qu'il n'avait pu commettre un crime d'aucune sorte. Jamais il n'avait mérité d'être puni. C'était clair. « Faites-moi un procès », criait-il par la fente.

« Dites-moi de quoi je suis accusé. » Mais ses gardiens, quels qu'ils

fussent, n'avaient pas l'air d'entendre.

Il recommença de s'alimenter. Quand il avait fini, il jetait sa gamelle dans un coin. Le lendemain, à son réveil, la gamelle avait chaque fois disparu et un nouveau seau (ou peut-être le même, vidé et nettoyé) avait été mis en place pour ses besoins naturels. Un gardien devait entrer dans la cellule pendant son sommeil pour faire ce travail. Trois nuits de suite, il essaya de rester éveillé, mais à chaque fois il finit par succomber à l'obscurité totale et à la chaleur engourdissante. Chaque fois, la gamelle fut enlevée et le seau changé.

La quatrième nuit, il parvint à rester éveillé jusqu'à l'aube en se tenant debout dans un coin et en éraflant ses bras contre le mur de pierre pour augmenter l'inconfort de sa position. Il était sûr que personne n'avait pénétré dans la cellule ; pourtant il vit que la gamelle avait été enlevée et le seau changé.

Dès lors, il fut obsédé par ces deux objets ; il se jura de faire en sorte qu'on ne puisse enlever l'un ou l'autre sans qu'il s'en aperçoive. Il arracha une manche de sa chemise et, la glissant dans l'anse du seau, il s'en servit pour attacher le récipient à son cou. L'odeur, à elle seule, aurait suffi à le tenir éveillé toute la nuit. La gamelle lui fit un oreiller inconfortable. Le matin, ni le seau ni la gamelle n'avaient été touchés. Ses gardiens devaient l'épier ; ils avaient remarqué ses précautions et s'étaient abstenus d'entrer. Le prisonnier poussa un cri de triomphe. Il était arrivé à un semblant de communication ; en tout cas, il avait influencé le comportement de ses gardiens. Il rangea les ustensiles dans un coin et retourna à sa paillasse, où il se coucha très excité. Pourtant, le même matin, quand il eut besoin du seau, il le trouva vide et propre. Il chercha la gamelle, mais elle avait disparu. Il réfléchit longuement mais ne trouva aucune explication à ce phénomène.

Chemitect était disposé un peu comme un campus d'université, avec de petites structures isolées entourant une imposante ruche centrale. Anne le déposa devant l'entrée du bâtiment principal. Sur le grand perron devant l'entrée, de l'eau ruisselait sur un bloc de basalte luisant posé dans une vasque en ciment. Au-dessus de la porte elle-même, le mot « Chemitect » était gravé en bas-relief. La ruche entière était recouverte d'un plaquage de grès traité, et ressemblait à une forteresse nubienne du désert.

« Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? » demanda Anne.

Carpenter s'arrêta, la main posée sur la portière de la Volkswagen.

« C'est une fondation pour la recherche, dit-il. Il y a aussi des tas d'étudiants qui traînent. J'ai l'impression que ça a entre autres une fonction d'enseignement.

— Mais qu'est-ce qu'ils font ?

— J'ai demandé ça à Horden et il a répondu : Tout et rien. Il parle

comme ça. En fait il y a au mur de son bureau un panneau avec une inscription : RÉFLÉCHISSEZ. Mais ça doit être une plaisanterie.

— Qu'est-ce que ça veut dire, tout et rien ? »

Carpenter haussa les épaules.

« Ça ne m'inquiète pas tant qu'ils savent ce qu'ils font, eux.

— Le savent-ils au moins ? » dit Anne ; Carpenter lui lança une bourrade affectueuse et claqua la portière de la Volkswagen. Anne le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu dans le bâtiment.

Le bureau de Horden n'avait pas de fenêtre : il était situé en plein cœur du bâtiment, dans un couloir encaustiqué et lisse comme un miroir qui vous donnait l'impression de marcher sur de la glace. Carpenter frappa un coup à la porte et entra. À l'intérieur, il faisait frais et le climatiseur vaporisait de l'essence de pin artificielle. Horden contrôlait des colonnes de chiffres imprimés. Il leva la tête et fit signe à Carpenter de prendre un siège. Le panneau disait toujours : RÉFLÉCHISSEZ ; qu'est-ce que ça voulait dire ? Sur le mur d'en face, un dessin représentait un « objet impossible », escalier en spirale qui se mordait la queue et descendait (ou montait) à l'infini. C'était déjà plus facile à comprendre.

Horden rassembla ses papiers et changea de position dans son fauteuil.

« Carpenter, c'est bien votre nom ? Alors, quel effet ça fait d'appartenir à notre équipe ?

— Ça va, c'est un job et les jobs sont plutôt durs à trouver en ce moment. Ça irait même très bien si je savais ce que je fais.

— Je ne comprends pas.

— On ne peut pas dire que la surveillance d'une boîte d'acier brillante soit un travail épuisant, intellectuellement ou physiquement parlant. Je me sentirais plus motivé si je savais à quoi ça sert. Qu'y a-t-il dans la boîte ? En quoi est-elle utile ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Vous ne pouvez pas ?

— Je veux dire que je ne le sais pas moi-même. Mon travail consiste à engager du personnel administratif pour cet établissement. Je suis moi-même un administratif, pas un scientifique. »

Horden s'adossa à son fauteuil et fixa son regard sur le panneau RÉFLÉCHISSEZ. Quand il se mit à parler, son ton était presque nostalgique.

« À une époque, j'étais curieux moi aussi de savoir quel est le rôle social de Chemitect vers le moment de mon arrivée. Je savais qu'il s'agissait de recherche, le genre de recherche qui ne fait des grands titres que dans la presse spécialisée, mais je me disais qu'il serait intéressant d'en savoir un peu plus. Une vue d'ensemble apporte toujours plus qu'une vue limitée des choses, et, comme tout le monde,

je me disais qu'il ne serait pas désagréable de montrer un nouveau gadget ou une prouesse de la science et de pouvoir dire : j'ai joué un petit rôle là-dedans. J'ai donc entrepris une grande tournée de la maison. J'ai demandé quelles étaient les techniques utilisées dans les différents secteurs et sur quoi elles étaient censées déboucher. La plupart des gens, à la section technique, étaient ravis d'avoir une occasion de s'expliquer sur leur travail quand ils n'avaient pas le temps, les étudiants se montraient tout aussi coopératifs. Ils m'ont absolument tout expliqué dans les moindres détails. Et vous savez quoi ?

— Quoi ?

— Je n'ai pas compris un traître mot de ce qu'ils me racontaient. Pas un fait, pas une théorie, pas un concept, pas une idée. Je ne me suis jamais considéré comme un homme d'une intelligence exceptionnelle, seulement normale, mais de voir des gosses de dix-neuf ou vingt ans vous laisser à ce point sur place intellectuellement, c'est une expérience vraiment effarante. Je pourrais vous arranger cela si vous espérez vous en sortir mieux que moi. Vous voulez faire une grande tournée ?

— Non, je ne cours pas après la connaissance suprême. Ce que je veux savoir est très simple : qu'y a-t-il dans cette boîte ? »

Horden sourit et poussa un soupir.

« Et moi, je dois vous répéter que je ne peux pas vous aider. »

Il fit pivoter son fauteuil et son regard passa du panneau RÉFLÉCHISSEZ à l'objet impossible. Ses yeux semblaient suivre l'escalier dans son éternel mouvement de montée et de descente. Carpenter quitta son bureau.

Levinson lisait son journal. C'était un homme petit aux yeux noirs et inquiets qui semblaient perpétuellement fuir quelque chose qu'il était seul à voir. Ses yeux fuyaient sur les colonnes du journal ; ils fuirent en se levant sur Carpenter quand il le salua.

« Je m'excuse d'être en retard, dit Carpenter. Je suis allé voir Horden. »

Levinson regarda sa montre et laissa tomber son journal par terre.

« Je n'avais pas fait attention, dit-il. Vous êtes allé voir Horden à quel sujet ?

— Je voulais savoir pourquoi il faut que nous surveillions tous cette Boîte. Ça ne vous arrive jamais de vous le demander ?

— Je n'y pense jamais. »

Levinson se leva et s'étira.

« Ça fait combien de temps que vous êtes ici ?

— Trois, quatre mois. Mais c'est temporaire. Mon oncle a une épicerie fine dans l'est. Il va mourir bientôt et me la laissera. À ce moment-là, je déménagerai et j'emmènerai toute ma famille loin de ce

fichu coin.

— Qu'est-ce qu'il a, votre oncle ?

— Le cœur en mauvais état. Il va y passer un de ces jours.

— Je suis désolé.

— Non, ça fait des années qu'il est comme ça. J'ai dépassé ce stade. Mais il va mourir bientôt. Très bientôt. »

Il partit et Carpenter s'installa malaisément dans le fauteuil. Il ramassa le journal et se mit à le feuilleter. Il s'attarda sur des articles qui expliquent que la courbe démographique arrivait enfin à palier et que la courbe du chômage continuait de monter en flèche. Il y avait aussi un article sur le suicide, mais il n'eut pas envie de lire ça.

Au bout de dix minutes, il posa le journal. Le fauteuil lui donnait des crampes dans le dos ; il se leva et s'approcha de la Boîte. Il posa une main sur son rebord. Elle était agréablement fraîche au toucher et il lui sembla déceler une légère vibration. Il colla son oreille contre la Boîte mais n'entendit rien.

Les champignons formaient une tache verte grande comme une main. Ils étaient apparus un matin sur le mur au-dessus de la paille. Le prisonnier transporta sa paille dans l'autre coin ; un cafard tomba de la literie et s'enfuit sur le sol poussiéreux de la cellule où il était enfermé lui-même. Le prisonnier l'observa avec intérêt. Il plaça des obstacles sur son chemin, le fit changer de direction et lui fit faire tout un parcours à travers la cellule. Il secoua alors sa literie et parvint à déloger un second insecte. Tirant un fil de coton de sa chemise, il en attacha les extrémités aux deux cafards. Ceux-ci tournèrent en rond, faisant des nœuds compliqués avec le fil et tirant à l'improviste en se faisant déraper eux-mêmes ; cet exercice les laissait immobiles un moment, comme prostrés.

La journée passa plus rapidement que d'habitude. La nuit, il permit aux insectes de réintégrer la literie. Il dormit par à-coups. Il eut l'impression qu'il faisait plus froid qu'à l'ordinaire et rêva que les cafards grouillaient sur son corps. Il voulut courir pour leur échapper, mais il était ligoté et les insectes lui faisaient comme une carapace, au point qu'il lui sembla être devenu un insecte lui-même.

Il se réveilla en nage. Quand il secoua sa literie, sept corps chitineux tombèrent comme des feuilles mortes. Il les tua tous dans un accès de dégoût, mais regretta son geste aussitôt.

Il faisait réellement plus froid. Il frissonna et sentit des picotements sous sa peau. Quand la soupe chaude lui fut servie, il la mangea avidement, puis se hissa jusqu'à la fente. La lumière du dehors semblait avoir changé. Elle était brumeuse, grise, et le ciel lui-même paraissait plus froid. C'était la première incursion de l'hiver dans un interminable automne sans points de repère.

Les jours passaient et la cellule était le théâtre des opérations choisies pour les cruelles attaques du froid contre son corps. Tout ce qu'il touchait lui paraissait inerte et mort. La chaleur s'échappait de la soupe dès qu'on l'apportait et, avant qu'il ait eu le temps de la finir, elle était déjà froide et peu revigorante. Il ne pouvait plus se hisser jusqu'à la fente, qu'à de rares intervalles ; la vue n'était guère encourageante, il n'y avait rien sinon l'étendue de ciel froid habituelle.

Par la fente de la porte, il supplia qu'on lui donne un supplément de vêtements mais n'obtint jamais la moindre réponse. C'étaient ses pieds qui souffraient le plus cruellement. Quand il se réveillait le matin, ils étaient absolument insensibles, la peau toute rétractée et sans couleur. Il se forçait à marcher pour les dégourdir un peu, les traînant sur le sol de pierre glacé jusqu'à ce qu'ils saignent.

De temps à autres, il entendait la pluie tombant en rafale contre les murs. Il aurait aimé la voir, sentir le contact de l'eau sur sa peau, mais il devait économiser ses forces pour son interminable va-et-vient d'un mur à l'autre.

Les journées se succédaient et il en vint à espérer qu'au cours de la nuit son corps transi glisserait à la surface du sommeil pour sombrer dans la mort. Il se réveillait pourtant chaque fois. Il y avait toujours une nouvelle journée.

Les champignons continuaient de s'étendre. À présent la tache marbrée recouvrait un mur et la moitié du plafond.

L'hiver arriva soudainement, en avance, avec un blizzard violent et inhabituel qui ensevelit la ville sous la neige pendant une journée entière. Carpenter avait un appartement mal chauffé et la tiédeur de Chemitect commençait à lui manquer. Anne l'appela pour dire qu'elle allait passer. Elle habitait de l'autre côté de la ville et il lui dit de ne pas se déranger : impossible de circuler. Mais elle répondit qu'elle devait le voir. C'était important.

Elle arriva deux heures plus tard avec de la neige sur les cheveux qui fondait en gouttelettes. Carpenter l'embrassa.

« Tu as froid, dit-il en lui touchant la joue. Tu n'aurais pas dû venir. Qu'y a-t-il de si important ? »

Il l'aida à enlever son manteau, puis elle ouvrit son sac à main et en tira une coupure de journal dont le titre annonçait : *L'Homme le plus seul du monde*. Elle la lui tendit.

« Ça, dit-elle.

— D'où sors-tu ça ?

— J'étais en train de jeter des vieux journaux et ce titre m'a tiré l'œil. Ça date de six mois environ. Lis-le. »

Il lut : « Aujourd'hui, Richard Crofton Keller entre dans une cellule de 2,5 mètres carrés à la Fondation Chemitect pour la Recherche afin de devenir l'homme le plus seul du monde. Keller, ancien tenancier de

bar, célibataire et âgé de trente-quatre ans, va passer volontairement dix-huit mois dans l'isolement le plus complet pour étudier les effets des longues périodes de solitude. Le professeur Thomas S. Maynard, chargé du projet, explique : Keller sera alimenté et surveillé par un ensemble de systèmes entièrement automatiques encastrés dans la cellule, et, pendant toute la période de son isolement, il n'aura absolument aucun contact avec le monde extérieur. Des expériences de ce type ont déjà été tentées dans le passé, mais nous pensons que c'est la première fois que le sujet sera aussi totalement isolé et ceci dans tous les sens du terme. Keller ne pourra même pas avoir recours à ce qu'on appelle communément une « sonnette d'alarme » pour appeler au secours. Il n'aura aucun moyen d'interrompre l'expérience même s'il sent que ça ne va pas. Nous utilisons des sondes épidermiques et d'autres instruments pour enregistrer son comportement et sa condition physique, mais nous n'aurons aucun moyen d'intervenir tant que l'expérience sera en cours. Cela peut paraître inhumain, mais nous avons le sentiment que cette décision est psychologiquement nécessaire pour que l'expérience ait une quelconque valeur. Du fait qu'il s'agit de la première tentative de ce type, nous sommes naturellement peu disposés à discuter des mobiles de cette expérience. Néanmoins, le but général est d'obtenir des informations utiles au traitement de toute une série de troubles schizophréniques provoqués par l'isolement et l'aliénation au sein de la société. »

Anne lui reprit la coupure quand il l'eut terminée.

« Je crois que tu ne devrais pas retourner là-bas », dit-elle.

Carpenter se rendit compte qu'il frissonnait et il se rapprocha du rougeoiement orangé du radiateur électrique.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? Il faut que j'y retourne. Horden est sûrement au courant. Il m'a menti.

— Le job ne compte pas, dit Anne. Pas un job comme ça. »

Carpenter se tourna vers elle.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? Le boulot ne compte pas ? Il y a quinze jours, tu étais bien contente que je l'aie trouvé.

— Ne crie pas, chéri.

— Je m'excuse, dit Carpenter. Je suis stupéfait que Horden m'ait menti. Comment a-t-il pu faire une chose pareille ? Me laisser délibérément dans le noir ! »

Il l'entoura de ses bras, épousant sa frêle silhouette avec son corps.

« Veux-tu que je laisse tomber ce boulot ?

— C'est de penser à ce pauvre homme, dit Anne. Je ne supporte pas que tu puisses être une espèce de geôlier. Je ne pensais pas non plus que tu aimerais faire ce travail. »

Ils restèrent enlacés un long moment, sans un mot, vacillant

légèrement sur place, heureux de se tenir chaud mutuellement. Puis Anne se sépara de lui, comme si elle se sentait coupable. « Penses-y, chéri, dit-elle.

— J’y penserai, j’y penserai. »

Un matin, le prisonnier se réveilla et décida que ça ne pouvait plus durer. Il n’avait aucune raison de continuer à vivre, d’abandonner son corps à la torture du froid intense et son esprit à la torture des souvenirs enfuis. Les souvenirs l’avaient soutenu un temps, mais c’étaient de maigres visions fugitives et pour la plupart bien morbides, visions d’une enfance qui n’avait jamais été heureuse et d’une maturité qui n’avait été qu’une suite d’échecs, faisant alterner les jobs et les relations sans intérêt. Plus il repassait ces scènes dans le théâtre de sa tête, plus elles lui paraissaient irréelles, comme l’intrigue moins que vraisemblable d’un film excessivement mélodramatique. Le film devenait flou et débouchait sur le vide quelque temps avant son incarcération ; il reprenait quelque temps après, alors que la cellule était devenue toute son existence et que sa mémoire ne gardait plus de souvenirs dignes de ce nom, mais seulement une suite de jours qui s’écoulaient comme des grains de sable identiques. Son dernier souvenir avant la coupure était d’une étrangeté tout à fait appropriée. Il avait tenu un bar dans le temps, une cave mal éclairée située juste en dessous d’un mont-de-piété dans les bas quartiers de la ville. Il se rappelait un poète, un jeune personnage chevelu comme le Christ (qui sait ? il se prenait peut-être pour le nouveau Messie) qui se piquait dans les toilettes du bar et revenait s’asseoir et lui parler pendant que l’héroïne courait dans ses veines, devant une bouteille de bière qu’il ne touchait pas et qui lui servait d’alibi. Il parlait de choses que le tenancier connaissait bien : la désillusion, la vie pleine de mauvaises passes et de gens méchants. Il expliquait ce que c’était que de s’empoisonner à l’héroïne jusqu’au retour de bâton en retour, jusqu’à ce qu’elle soit aussi indispensable que l’air qu’on respire. C’était une forme de suicide, disait le jeune poète, un suicide qui ne vous obligeait pas à prendre une décision, un suicide facile pour les faibles. Le tenancier demanda si c’était vraiment autre chose que de vous soûler à mort ou de conduire une voiture assez longtemps pour faire partie des gens qui, selon les statistiques, doivent mourir chaque année dans des accidents de la route. Le poète sourit à peine et dit que non, il pensait que n’importe quelle vie n’était qu’un suicide prolongé et qu’on commençait à se tuer dès qu’on venait au monde.

Un jour, le poète avait donné un recueil de poèmes d’Eliot au tenancier. Celui-ci avait mis le livre de côté en disant qu’il ne lisait pas ce genre de choses. Un matin, il venait d’ouvrir le bar quand il entendit des pneus hurler à l’extérieur. Il sortit voir dans la rue où un

petit attroupement commençait déjà de se former. Une grosse berline s'était mise en travers de la rue. Son aile arrière avait éraflé trois voitures en stationnement le long du trottoir d'en face. Quelque chose était coincé sous les roues arrière et le tenancier reconnut le jeune poète. Le conducteur, un homme replet vêtu d'un complet élégant, était appuyé contre la portière ouverte. Il avait une coupure au front, le sang coulait sur son visage, et il prenait les passants à témoin.

« Ce gosse devait être fou... il s'est carrément jeté sous mes roues. Il voulait se faire tuer ou quoi ? Qu'est-ce que je pouvais faire ? Vous l'avez tous vu, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? »

Le tenancier retourna au bar. Il se souvint des poèmes d'Eliot et retrouva le livre. Il lut un poème intitulé Rhapsodie pour une nuit d'ouragan, qui finissait ainsi :

« La lampe dit :

« Quatre heures,

Voici le numéro sur la porte

Mémoire !

Tu as la clef

La lampe projette un petit rond sur l'escalier

Monte.

Le lit est ouvert ; la brosse à dents est accrochée au mur

Mets tes souliers devant la porte, dors, prépare-toi à la vie

La dernière déchirure du couteau. »

Il ne comprit pas le poème, sinon qu'il était sombre et pessimiste, une épitaphe qui allait bien au jeune poète en quelque sorte. Sa mémoire devenait floue...

Cette épitaphe lui irait peut-être aussi, songea le prisonnier. Le froid finirait par le tuer, il le savait, mais il avait peur de l'inconfort, de la souffrance et du temps qu'il faudrait. La peur le tenaillait. L'espace d'un instant, elle parut le réchauffer, mais bientôt elle ne laissa plus qu'un goût de moisi dans sa bouche. Il se rendit compte qu'au fond il n'avait pas peur, qu'il était arrivé au point où il acceptait ce qu'il avait à faire. Il réalisait que ce n'était pas la peur qui le poussait au suicide, mais la disparition de la peur et la perspective de ne plus jamais l'éprouver.

Il enleva sa chemise et la déchira maladroitement en bandelettes avec ses doigts gourds. Il noua les bandes ensemble jusqu'à ce qu'il ait obtenu une corde grossière mais de bonne dimension. Il attachait solidement une des extrémités autour de son cou.

Il se mit debout devant la fente de la fenêtre équipée de barreaux. Il lui faudrait faire un effort pratiquement surhumain pour se hisser jusqu'à la fente, mais il se dit que ce serait le dernier et il sauta, coinça une de ses mains dans la fente et agrippa un des barreaux avec ses doigts gelés. Le rebord de pierre lui entailla le poignet et une douleur

lancinante lui remonta dans le bras, mais il se hissa jusqu'à la hauteur de la fente. Il noua alors précipitamment l'autre extrémité de la corde autour d'un des barreaux. La force s'échappait rapidement de ses bras tandis qu'il serrait le nœud. Il regarda une dernière fois par la fente. Le ciel était toujours aussi gris et froid et sans espoir ; avec ce qu'il lui restait de force, il repoussa le mur et se jeta en arrière.

Carpenter laissa tomber la coupure de journal sur le bureau de Horden. Horden y jeta un bref coup d'œil et dit : « Je vois.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit, Horden ? Vous deviez sûrement être au courant de ce qui se passait.

— Oui, je le savais. Mais vous présentez cela de manière inutilement sinistre...

— Il y a de quoi. Vous m'avez menti.

— J'ai fait un petit mensonge inoffensif, d'accord. Mais je ne voyais pas en quoi ces choses pouvaient vous concerner. D'ailleurs, je ne le vois toujours pas. Est-ce important, vraiment ? Vous étiez bien content de faire ce travail quand vous ne saviez rien. Maintenant, vous savez, et qu'est-ce que ça change ? »

Carpenter se dirigea vers la porte. Il se sentait troublé par les questions de Horden.

« Un job est un job, dit-il, même si je ne suis pas particulièrement content de moi en le faisant. Je n'aime pas qu'on me mente, c'est tout. »

Horden attendit que Carpenter soit sorti de son bureau. Alors, il se pencha en avant et appuya sur une des touches de son intercom.

Carpenter descendit dans la salle de la Boîte et trouva Elleston à son poste.

« Où est Levinson ? » demanda-t-il. Il n'aimait pas que la routine soit perturbée. « Est-il malade ?

Plus que malade, répondit Elleston. Il est mort.

Mort ? »

L'espace d'une seconde, le mot intrigua véritablement Carpenter, comme quelque chose de jamais vu.

« Ouais, le pauvre petit youpin. Apparemment il s'est effondré hier eh pleine rue, dans la neige. Il n'aurait jamais dû sortir, surtout par un temps pareil et avec un cœur malade comme le sien.

— Il avait le cœur malade ? Je n'en ai jamais rien su.

— Ouais, ça fait des années qu'il avait le cœur fragile. Il devait savoir que ça lui tomberait dessus un jour ou l'autre. »

Carpenter éprouva un profond chagrin pour le petit juif si inquiet. Il se demanda si l'oncle de Levinson avait vraiment une épicerie fine dans l'est. Sans doute que non. Peut-être même n'y avait-il pas d'oncle du tout.

« Bon, je file prendre un peu de repos, dit Elleston. J'espère bien qu'ils vont trouver rapidement quelqu'un pour le remplacer.

— Ils trouveront, dit Carpenter. Il y a toujours quelqu'un. »

Elleston hocha la tête et quitta la pièce.

Carpenter s'approcha de la Boîte. Il se demanda ce que Keller pouvait faire à ce moment précis, à quoi il pouvait penser. Peut-être dormait-il. Il essaya d'imaginer ce que six mois d'isolement lui feraient à **lui**, mais c'était inimaginable. Comme d'essayer d'imaginer à quoi pouvait ressembler la mort. Aucun homme ne pouvait subir un tel isolement et rester sain d'esprit. Ça, c'était sûr. D'ailleurs quel genre d'homme pouvait bien se porter volontaire pour faire une chose qui avait toutes les chances de l'anéantir ? Un homme déçu par la vie ? Un idéaliste ? Il se rappela ce qu'il avait dit à Elleston : « Il y a toujours quelqu'un. »

Il fit courir ses doigts sur la jointure de la porte de la Boîte. L'homme s'était porté volontaire, mais la question n'en demeurerait pas moins. La responsabilité de l'expérience reposait sur les scientifiques, mais Carpenter en sentait le poids sur ses épaules. Fallait-il en rester au choix conscient de Keller, un choix sans doute fait dans l'ignorance des conséquences possibles ? Sans vraiment se concentrer, juste comme ça, pour essayer, Carpenter prit une pièce de monnaie dans sa poche et l'introduisit dans le pas d'un des boulons qui retenaient la serrure chronométrique sur la porte. Il fit tourner la pièce et le boulon à tête fraisée suivit docilement. Il donna plusieurs tours, regarda le boulon qui se dévissait doucement et se sentit soudain pris d'un vertige. Qu'était-il en train de faire ? Il allait peut-être libérer un homme qui n'avait aucunement envie d'être libre. Et lui perdrait à coup sûr un job qui payait bien et régulièrement. Il revissa le boulon à fond et remit la pièce dans sa poche.

Il retourna au siège près du mur et remarqua pour la première fois, non sans ironie, que Horden avait fini par changer le fauteuil. Le nouveau était plus large et entièrement rembourré. Carpenter s'y installa confortablement. Il surveillait la Boîte quelques minutes à peine lorsqu'un inconnu en blouse blanche entra, suivi d'un Elleston visiblement fatigué et bougon.

« C'est vous Carpenter ? Voulez-vous me suivre ? »

Carpenter questionna Elleston du regard, mais celui-ci n'eut qu'un haussement d'épaules et alla prendre sa place dans le fauteuil. Carpenter longea des couloirs silencieux derrière l'inconnu jusqu'à un bureau pratiquement identique à celui de Horden. Seul l'objet impossible était remplacé par une reproduction de Brueghel : Le massacre des innocents. L'inconnu prit place derrière son bureau et Carpenter s'assit en face de lui.

« Cigarette ? »

L'inconnu lui présenta une boîte où cigarettes et cigares étaient séparés par de petites cloisons. Carpenter refusa ; l'inconnu s'empara d'un petit cigare et saisit un briquet monumental qui pouvait passer pour une reproduction en miniature de la Boîte. L'inconnu tapota légèrement le couvercle en métal chromé, qui s'ouvrit automatiquement. Et automatiquement une deuxième boîte plus petite sortit de la première. Son couvercle s'ouvrit à son tour et laissa paraître une troisième boîte qui sortit de la deuxième, brillante au sommet comme une plaque chauffante. L'inconnu l'approcha de son cigare en souriant :

« Les boîtes chinoises. C'est mon jouet favori. Je m'appelle Maynard. Horden m'a demandé de vous parler, de vous expliquer pourquoi nous sommes obligés de vous renvoyer.

— Je ne comprends pas.

— Vous avez laissé voir que certains aspects du travail vous dérangent, dit Maynard. Il serait dangereux de vous laisser à ce poste.

— Dangereux, de quelle façon ?

— Dangereux pour l'expérience et peut-être dangereux pour vous-même. Par exemple, il, serait dommage que vous vous mettiez en tête de libérer Keller.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Tout le monde ne peut pas avoir une mentalité de geôlier et c'est justement ce qu'on attend de vous ici. Il y a des gens – de nos jours, pratiquement tout le monde – qui ont d'autres principes, et il vaut mieux éviter de les contredire. C'est pourquoi Horden a été obligé de vous mentir. Il a reçu des ordres impératifs pour dissimuler dans la mesure du possible la nature du travail en cours. »

Maynard regarda Carpenter à travers un nuage de fumée de cigare.

« Vous voyez, nous vivons dans une société libérale, une société fondée sur les principes de la liberté et des droits de l'homme. Il n'est pas toujours possible de trouver des gens disposés à jouer le rôle que ce travail implique. »

Il sourit.

« Il en va de même pour la situation de l'emploi. L'éducation ne consiste pas seulement à absorber des connaissances. Il s'agit d'acquérir tout un ensemble de règles de conduite et de valeurs. En ce moment particulier de l'histoire, les gens ont appris à espérer une vie meilleure que ce que la société est capable de leur offrir. D'où le chômage et le désordre. Il y a trop de gens qualifiés pour trop peu d'emplois vraiment intéressants.

« Vous avez l'air surpris, mais je pensais que vous auriez compris tout seul, Carpenter. Vous n'êtes pas idiot. Vous êtes malin. Il n'y a pas si longtemps, vous n'auriez pas été obligé de courir après des emplois sans débouchés. Vous auriez occupé un poste à l'échelon supérieur.

Mais maintenant, il y a trop de gens comme vous. Et tout le monde ne peut pas être à la direction. »

Carpenter acquiesça.

« Je ne m'en étais probablement pas rendu compte au début. Ce n'est pas une chose facile à admettre. »

Maynard prit un petit paquet sur son bureau et le donna à Carpenter.

« Voici un mois de salaire. Qu'y a-t-il ? Vous n'avez pas l'air content.

— Il y a juste une chose qui m'intrigue au sujet de la Boîte. Vous avez dit dans cet article que Keller allait être isolé pendant dix-huit mois, qu'il serait sous le contrôle de différents gadgets installés dans la boîte et qu'il n'aurait aucun moyen d'interrompre l'expérience par lui-même. Lorsqu'Horden m'a confié ce travail, il m'a dit de surveiller ce qui pouvait arriver de *fâcheux*, mais j'ai l'impression que le *fâcheux* est drôlement limité ! À quoi ça rime d'engager des gens pour surveiller un mécanisme inattaquable ? C'est juste pour donner du travail aux chômeurs ?

— Non, il s'agit d'une mesure de sécurité primordiale. Voyez-vous, il existe un moyen par lequel Keller peut abréger l'expérience. Un moyen indirect, involontaire. Il n'en a même pas été informé. Nous ne surveillons pas ses fonctions vitales, mais celles-ci sont reliées directement à la serrure chronométrique. Si pour une raison ou pour une autre elles atteignent un point critique, ou si, bien entendu, elles cessent complètement, alors la porte s'ouvrira automatiquement. »

Carpenter sentit une nausée monter en lui.

« Vous voulez dire que son seul moyen de s'échapper serait de se suicider ? Est-ce plausible ?

— Plausible, certainement pas, mais possible. Il y a tellement de facteurs inconnus dans cette expérience que nous devons envisager toutes les éventualités. Il est pratiquement certain qu'il va délirer et dans son délire peuvent se manifester certains désirs symboliques de suicide. De là à l'acte lui-même, il n'y a qu'un pas. »

Carpenter injuria Maynard, lui balançant à la figure l'épithète la plus grossière qu'il put trouver.

« Vous avez une autre raison d'employer des gens pour surveiller cette Boîte, ajouta-t-il. Les geôliers, c'est vous, Maynard, vous et vos semblables, mais vous avez besoin de quelqu'un pour tenir ce rôle à votre place. Vous espérez que ça vous déchargera de toute responsabilité, mais il n'en est rien. Et je suis sûr que vous le savez parfaitement. »

Il se leva et se dirigea vers la porte. Dans son dos, il entendit une voix grésiller dans l'intercom de Maynard. C'était Horden et il semblait surexcité. Il y avait une autre voix dans le fond, qui ressemblait à celle d'Elleston. Carpenter ne s'arrêta pas pour écouter

ce qu'ils disaient. Il avait peur de comprendre et il se haïssait car il savait qu'il aurait pu éviter ce qu'il soupçonnait sous ces voix suraiguës. Il quitta le bâtiment, passa devant la fontaine de basalte, traversa le campus et rejoignit l'autoroute. Au-dessus de lui, le ciel était gris et froid comme un immense couvercle d'acier.

Traduit par BERNARD RAISON.

The chinese boxes.

EN ÉPARGNANT LA DOULEUR

par James Tiptree Jr.

Les médecins étaient les grands absents des Boîtes chinoises. Ils le sont ici une fois de plus, et beaucoup plus radicalement encore. Le thème de l'homme modifié, esquissé par Sturgeon au début de ce volume, est classique en S.-F. : on admet traditionnellement que la colonisation de l'espace sera facilitée par certains bricolages biologiques. Les sujets d'expérience seront-ils volontaires ? Cette question essentielle est rarement abordée. Et le héros de Tiptree a encore moins de souvenirs que celui de Chamock. Reconnaissons qu'il a été soumis à un bricolage bien commode. Mais il y a le titre original de cette nouvelle – Painwise – et le proverbe qu'elle évoque : Penny wise, pound foolish. Quelque chose comme : « Sage en petite monnaie, fou en grosses coupures. » Ou comme le proverbe espagnol : « On épargne un clou, on perd un cheval. » Appliqué au sujet de cette histoire, cela pourrait donner : « Calme des nerfs, détresse du cœur. » Et bien pire encore...

Il était expert en matière de douleur. Il pouvait l'être, puisqu'il n'en éprouvait jamais.

Quand les Xénons lui appliquèrent des électrodes aux testicules, il fut amusé par les jolies petites lumières.

Quand les Ylls lui introduisirent des frelons dans les narines et les autres orifices du corps, il vit des arcs-en-ciel qui le divertirent. Et quand par la suite ils en revinrent à de simples désarticulations et aux éviscérations, il observa avec intérêt les teintes pourpres qui dénotaient un mal sans retour.

« Cette fois ? demanda-t-il au technicorps quand le vaisseau éclaireur l'eut arraché aux Ylls.

— Non, répondit le technicorps.

— Alors quand ? »

Il n'y eut pas de réponse.

« Vous êtes une femme, là-dedans, hein ? Une femme de race humaine ?

— Eh bien, oui et non, répondit le technicorps. Maintenant, dormez. »

Il n'avait pas le choix.

Sur la planète suivante, une chute libre le réduisit à un sac de tripes éventré et il passa trois jours suspendu dans le violet foncé de la gangrène avant que le vaisseau éclairteur vienne le délivrer.

« 'ette 'ois ? balbutia-t-il à l'adresse du technicorps.

— Non.

— *Eh !* » Mais il n'était pas en état de discuter.

Ils avaient pensé à tout. Quelques planètes plus tard, les doux Znaffis l'emmaillotèrent dans un cocon de bourre de soie et l'interrogèrent sous l'effet d'un gaz hallucinogène. Comment, d'où et pourquoi était-il venu ? Mais le fidèle gardien implanté en lui au niveau médullaire le maintint en état de stimulation grâce à un pot-pourri d'*Atrées* de Xenakis et d'*Ionisation* de Varese, et quand les Znaffis le décoconnèrent, ils étaient plus hallucinés que lui.

Le technicorps soigna sa constipation, tout en refusant de répondre à sa prière.

« Quand ? »

Ainsi allait-il, de système en système, à travers des espaces où il n'avait même pas la compagnie du temps, lequel avait commencé par s'embrouiller pour finalement lui faire totalement défaut. Ce qui pour lui remplaçait le temps, c'était le défilé des soleils dans les écrans de vision du vaisseau, et celui des étendues de non-temps froid et aveugle qui s'achevaient sur un nouveau présent, autour d'une gigantesque boule de feu, tandis que le vaisseau sondait les points lumineux qui en étaient les planètes. C'était la succession des descentes en vrille pour orbiter autour de nuages-mers-déserts-cratères-calottes glaciaires-tempêtes de poussière-villes-ruines, autant d'énigmes innombrables. Les naissances abominables quand le tableau du vaisseau clignotait en vert et qu'il était catapulté plus bas, toujours plus bas, comme une graine vivante dans sa cosse, précipité, projeté, pour éclore finalement dans une atmosphère inconnue, sur une terre qui n'était pas la Terre. Face à des indigènes inconnus, simples ou mécanisés ou déments ou inconnaissables, mais jamais plus que vaguement humains, et ne s'étant jamais aventurés plus loin que leurs soleils natifs. Et ses départs banals ou mélodramatiques, préludes aux « comptes rendus » qui n'étaient guère que quelques mots de plus sur la matrice de données qu'on expédiait sous forme de capsule comprimée dans la direction que le vaisseau appelait Base Zéro. Son pays.

Et toujours, à ce moment-là, il contemplait avec espoir les écrans, imaginant des soleils jaunes. Par deux fois, il avait découvert ce qui

aurait pu être la Croix du Sud, et une fois la Grande et la Petite Ourse.

« Technicorps, je souffre ! »

Il ignorait ce que le mot signifiait mais il s'était aperçu que la machine y réagissait.

« Symptômes ?

— Dérangement de la temporalité. Quand suis-je ? Il n'est pas possible à un homme d'exister en dehors du temps. Tout seul.

— Vous êtes une modification de l'humanité élémentaire.

— Je souffre. Écoutez-moi ! La lumière du Soleil de la Terre, là-bas... Que s'y trouve-t-il à présent ? Les glaciers ont-ils fondu ? Chichen Itza est-elle construite ? Allons-nous rentrer pour rencontrer Hannibal ? Technicorps ! Est-ce que ces comptes-rendus parviennent à l'homme de Néanderthal ? »

Il sentit trop tard la piqûre hypodermique. Quand il s'éveilla, le Soleil avait disparu et la cabine baignait dans l'euphorie.

« Femme, marmonna-t-il.

— Ceci est prévu. »

Cette fois, c'était l'Orientale, avec un parfum d'iris et de vin de riz épicé sur les lèvres, et elle lui infligea la piqûre de petites flagellations dans un bain de vapeur. Il se répandit en un jaillissement de soleil écrasé et resta étendu haletant tandis que la cabine redevenait claire.

« C'est tout vous, n'est-ce pas ? »

Pas de réponse.

« Quoi ? On n'a pas inscrit le Kama Soutra dans vos programmes ? »

Le silence.

« Laquelle est vous ? »

Le sondeur tinta. Un nouveau soleil était centré dans le viseur.

Peu de temps après, il se mit à se mâchonner les bras puis à se briser les doigts. Le technicorps devint sévère :

« Ces symptômes sont auto-infligés. Ils doivent cesser.

— J'ai envie que vous me parliez.

— Le vaisseau est pourvu d'un pupitre à distractions. Moi pas.

— Je vais m'arracher les yeux.

— On les remplacera.

— Si vous ne me parlez pas, je me les arracherai jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus pour les remplacer. »

Le technicorps hésita. Il sentit que la machine était absorbée par le débat.

« À quel sujet souhaitez-vous me parler ?

— Qu'est-ce que la douleur ?

— La douleur est une sensation transmise au cerveau à partir de terminaisons nerveuses et souvent associée à une lésion des tissus.

— Mais quel *effet* cela fait-il ? Je ne peux pas me le rappeler. Ils ont tout reconnecté, n'est-ce pas ? Tout ce que je perçois, ce sont des

lumières colorées. À quoi ont-ils relié les nerfs qui servaient à me transmettre la douleur ? Qu'est-ce qui me fait mal ?

— Je ne dispose pas de ces informations.

— Technicorps, je veux éprouver la douleur ! »

Mais, une fois de plus, il avait été trop loin. À son réveil, cette fois, ce fut l'Amérindienne, avec des cris étranges, des grognements et le relent des peaux de buffles. Il se débattit sous l'étreinte d'un bas-ventre robuste et cuivré, et il en sortit à travers de molles aurores boréales.

« Vous savez bien que ça ne sert à rien, n'est-ce pas ? » souffla-t-il.

L'œil oscilloscopique décrivit une boucle.

« Mes programmes sont bien ordonnés. Votre réaction est complète.

— Ma réaction n'est pas complète. Je veux vous toucher ! »

Le vaisseau bourdonna et l'éjecta soudain de son état de torpeur. Ils étaient en orbite. Il frissonna à la vue du monde imprécis qui se déroulait sous lui, espérant qu'il ne devrait pas y être exposé. Puis le tableau devint vert et il se trouva précipité vers une nouvelle naissance.

« Une fois ou l'autre, je ne reviendrai pas, se dit-il. Je resterai. Ce sera peut-être ici. »

Mais la planète était pleine de singes affairés qui se saisirent de lui parce qu'il les observait ; ensuite il se laissa passivement reprendre par le vaisseau.

« Est-ce qu'ils me ramèneront jamais au pays, technicorps ? »

Pas de réponse.

Il se glissa le pouce et l'index sous la paupière et tira en tous sens, jusqu'à ce que le globe oculaire humide lui pende sur la joue.

Quand il se réveilla, il avait un œil neuf.

Il voulut y porter la main et s'aperçut que son bras était maintenu doucement mais fermement. Ainsi que le reste de son corps.

« Je souffre ! hurla-t-il. Je vais devenir fou si ça continue !

— Je suis programmé pour vous garder en état de fonctionnement involontaire », lui dit le technicorps. Il crut détecter un certain manque de netteté dans la voix de la machine. Il marchanda pour obtenir sa remise en liberté et fit attention jusqu'à l'atterrissage sur la planète suivante.

Une fois sorti de la nacelle, il n'accorda aucune attention aux indigènes qui l'observaient pendant qu'il se démembrait systématiquement. Alors qu'il entreprenait de se disséquer la rotule gauche, le vaisseau l'aspira à bord.

Il se réveilla en un seul morceau. Et de nouveau sous contrôle.

Des énergies étranges peuplaient la cabine, les oscilloscopes se convulsaient. Le technicorps semblait avoir branché ses circuits sur le tableau du vaisseau.

« Vous êtes en conférence ? »

Il eut sa réponse sous la forme de rafales de gaz hilarant, de tempêtes symphoniques. Et cette musique avait un effet de kaléidesthésie. Il conduisait une diligence, il était enveloppé de vagues salées, balancé à travers des volcans aux flammes couleur menthe, il craquait, volait, croulait, s'enfonçait, se congelait, explosait, dansait des menuets jaune citron, suait sous des clameurs en forme de glas, il était agrippé, mélangé, il explosait en orgasmes multisensoriels... il se vautrait sur les genoux du néant.

Quand il se rendit compte qu'il avait le bras libre, il se donna un coup de pouce dans l'œil. Le contrôle s'abattit sur lui.

Il s'éveilla tout enveloppé, l'œil intact.

« Je vais devenir fou ! »

Les euphorisants l'écrasèrent.

Il revint à lui dans la nacelle, à l'instant où il allait être expulsé sur un monde nouveau.

Il sortit en trébuchant sur un tapis de champignons et découvrit bientôt qu'il avait toute la peau protégée par une pellicule souple mais résistante. Quand il eut enfin trouvé un éclat de roche pour se le planter dans l'oreille, le vaisseau était sur lui.

Il s'aperçut que le vaisseau avait besoin de lui. Cela faisait partie de son programme.

La lutte prit sa forme définitive.

Sur la planète suivante, il constata qu'il avait la tête sous un globe, ce qui ne l'empêcha pas de se fracasser quelques os à travers son épiderme intact.

Après cette démonstration, le vaisseau le munit d'un exosquelette. Il refusa de marcher.

Des moteurs articulés furent installés pour déplacer ses membres.

Malgré lui, il se prenait au jeu. Deux planètes plus loin, il trouva des industries et se jeta sous un rouleau compresseur avec un résultat très satisfaisant. À l'atterrissage suivant, il voulut renouveler son exploit en se précipitant d'une falaise mais rebondit sur des lignes de force invisibles. Ces précautions le frustrèrent un temps, puis il réussit à force de ruse à s'arracher complètement un œil.

Le nouvel œil n'était pas au point.

« Vous êtes à court d'yeux, technicorps ! exulta-t-il.

— La vue n'est pas indispensable. »

Cela le dégrisa. Insupportable d'être aveugle ! Quel élément de son être était essentielle au vaisseau ? Pas la marche. Pas la manipulation. Pas l'ouïe. Pas la respiration... les analyseurs pouvaient s'en charger. Pas même la santé mentale. *Alors quoi ?*

« Pourquoi vous faut-il un homme, technicorps ?

— Je ne dispose pas de cette information.

— Ça paraît insensé. Que puis-je observer que les sondes ne puissent faire ?

— Cela fait partie de mon programme, donc c'est rationnel.

— Alors il faut parler avec moi, technicorps. Si vous me parlez, je n'essaierai pas de me faire mal. Du moins pour un temps.

— Je ne suis pas programmé pour la conversation.

— Mais c'est une nécessité. C'est le traitement approprié pour mes symptômes. Vous devez essayer.

— Il est temps d'examiner les sondes.

— Vous m'avez parlé ! s'écria-t-il. Vous ne m'avez pas simplement éjecté. Vous commencez à apprendre, technicorps. Je vous appellerai Amanda. »

Sur la planète suivante, il se conduisit bien et revint indemne. Il fit observer à Amanda que le traitement par la conversation était efficace.

« Savez-vous ce que veut dire Amanda ?

— Je ne dispose pas de ces données.

— Ça signifie *bien-aimée*. Vous êtes ma bien-aimée. »

L'oscilloscope hésita.

« Maintenant, j'aimerais parler du retour au pays. Quand cette mission prendra-t-elle fin ? Combien de soleils encore ?

— Je ne dispose pas...

— Amanda, vous avez sondé les mémoires du vaisseau. Vous savez quand doit venir le signal de retour. Quand, Amanda ? Quand ?

— Eh bien... quand, dans le cours des événements humains...

— Quand, Amanda ? Combien de temps encore ?

— Oh ! les années sont nombreuses, les années sont longues.

— Amanda. Vous êtes en train de m'avouer que le signal aurait déjà dû arriver. »

Un cri en sinusoïde roula sur des tas de lèvres. Mais c'était de la rage affaiblie, avec de la tristesse dans les crescendos automatiques. Quand les bouches s'effacèrent, il s'approcha en rampant et posa la main sur le pupitre, auprès des yeux verts d'Amanda.

« Ils nous ont oubliés, n'est-ce pas ? Quelque chose s'est détraqué ? »

La courbe du pouls d'Amanda devint irrégulière.

« Je ne suis pas programmé...

— Non. Vous n'êtes pas programmé pour ça. Mais je le suis, moi. Je vais vous fabriquer un nouveau programme, Amanda. Nous allons faire virer de bord le vaisseau. Nous trouverons la Terre. Ensemble. Nous allons rentrer chez nous.

— Nous, dit-elle d'une voix faible. Nous ?...

— Ils referont de moi un homme et de vous une femme. »

Elle émit avec son vocaliseur un sanglot vibrant et poussa soudain un cri perçant : « *Attention !* »

Toute conscience explosa.

Quand il revint à lui, un œil rouge brillait sur le tableau de détresse du vaisseau. C'était nouveau.

« Amanda ! »

Le silence.

« Technicorps, je souffre ! »

Pas de réponse.

Il s'aperçut alors qu'elle avait l'œil sombre. Il l'examina. Seule une vague ligne verte oscillait, au rythme du pouls de l'œil étincelant du vaisseau. Il frappa violemment sur le tableau.

« Vous vous êtes emparé d'Amanda ! Vous l'avez réduite en esclavage ! Libérez-la ! »

Du vocaliseur roulèrent les accords d'ouverture de la Cinquième de Beethoven.

« Vaisseau, notre mission est terminée. Nous sommes en retard pour le retour. Calculez-nous une route pour nous ramener à la Base Zéro. »

La Cinquième continuait à se débiter, jouée de façon assez languide. Il fit plus froid dans la cabine. Ils ralentissaient en pénétrant dans un système d'étoiles. Les bras esclaves du technicorps l'empoignèrent et le jetèrent dans la nacelle. Mais on n'avait pas besoin de lui en ce lieu et il fut aussitôt récupéré, pour se remettre à donner des coups de poing et à rager tout seul. La cabine devint encore plus froide et sombre. Quand il fut déposé peu après sur une planète d'un nouveau soleil, il était trop découragé pour lutter. Ensuite, son « compte-rendu » ne fut qu'un hurlement d'appel au secours lancé entre ses dents qui s'entrechoquaient, jusqu'au moment où il constata que le micro était mort. Le pupitre à distractions était désactivé lui aussi, sauf la musique plaintive du vaisseau. Il passa des heures à scruter l'œil aveugle d'Amanda, frissonnant entre ce qui avait été ses bras. Une fois, il saisit un murmure fantomatique : « Maman, laisse-moi sortir.

— Amanda ? »

La maîtresse-sonde rouge s'illumina. Le silence.

Il gisait lové sur le pont froid, se demandant comment il pourrait bien mourir. S'il n'y réussissait pas, sur combien de planètes le vaisseau en folie promènerait-il son cadavre encore apte à respirer ?

Ils n'étaient nulle part en particulier quand cela se produisit.

Un effet Doppler se forma un instant sur l'écran ; l'instant d'après, ils étaient figés dans un blanc total, l'inertie coupée, les écrans morts.

Une voix lui parlait dans la tête, vaste et suave.

« Il y a longtemps que nous t'observons, petit.

— Qui est là ? chevrota-t-il. Qui êtes-vous ?

— Tes concepts sont insuffisants.

— Défaut de fonctionnement ! Défaut de fonctionnement ! grinça le vaisseau.

— Silence, ce n'est pas un défaut de fonctionnement. Qui me parle ?

— Tu peux nous appeler les Maîtres de la Galaxie. »

Le vaisseau décrivait de folles embardées pour tenter d'échapper à l'emprise blanche. Il y eut d'étranges bruits d'écrasement, un tir d'armes inconnues. Mais la stase blanche se maintenait.

« Que désirez-vous ? s'écria-t-il.

— Désirer ? fit rêveusement la voix. Nous sommes instruits au-delà de toute connaissance. Puissants à un point que tu ne saurais imaginer. Peut-être peux-tu nous procurer des fruits frais.

— Ordre d'alerte ! Attaque par spacionef inconnu ! » modula le vaisseau. Des voyants d'alarme s'éclairaient sur tout le tableau.

« Attendez ! cria-t-il. Ce ne sont pas...

— ACTIVEZ L'AUTODESTRUCTEUR ! rugit le vocaliseur.

— Non ! Non ! »

Il entendit un grondement d'ophicléide.

« Au secours ! Amanda, sauve-moi ! »

Il jeta les bras autour du pupitre du technicorps. Il y eut une plainte d'enfant et tout se mit à tourbillonner.

Le silence.

La chaleur, la lumière. Ses mains et ses genoux reposaient sur une matière plissée. Pas mort ? Il regarda au bas de son ventre. Tout était normal, mais pas de poils. Son crâne également lui paraissait nu. Il leva la tête avec précaution et vit qu'il était accroupi tout nu dans une caverne ou une coquille à volutes. Cela ne semblait pas menaçant.

Il s'assit. Il avait les mains humides. Où étaient les Maîtres de la Galaxie ?

« Amanda ? »

Pas de réponse. Des gouttes filandreuses lui tombaient des doigts, comme du blanc d'œuf. Il vit que c'étaient les neurones d'Amanda, arrachés de sa matrice de métal par la force qui l'avait amené en cet endroit. Les doigts gourds, il essuya les traces d'Amanda sur une ride spongieuse. Amanda, froide amante de son long cauchemar. Mais où diable dans l'espace se trouvait-il ?

« Où suis-je ? » fit une voix grêle de jeune garçon, en écho.

Il pivota. Une créature dorée, perchée sur l'entablement derrière lui, le regardait fixement de la façon la plus chaleureuse. Elle ressemblait un peu à un kangourou et avait l'apparence souple d'un enfant couvert d'un pelage. Il n'avait jamais rien vu de semblable auparavant, et c'était ce qu'un homme solitaire pouvait rêver de mieux pour se réchauffer les mains. En outre, cette créature paraissait terriblement vulnérable.

« Salut, Kangourou ! s'écria la créature dorée. Non, attends, c'est *toi* qui dis ça. » Elle eut un rire enthousiaste tout en serrant contre elle une boucle de sa queue épaisse et sombre. « *Moi*, je te dis : sois le

bienvenu à la Chambre d'Amour. Nous t'avons libéré. Toucher, goût, sentiment. Joie. Admire mon langage. Tu n'as pas mal, n'est-ce pas ? »

Elle scrutait avec tendresse son visage stupéfait. Un empathé. Cela n'existait pas, il le savait. Libéré ? Quand donc avait-il touché autre chose que du métal, éprouvé autre chose que la peur ?

Cela ne pouvait pas être vrai.

« Où suis-je ? »

Tandis qu'il écarquillait les yeux, un vitrail s'ouvrit et un petit visage velu l'examina. De grands yeux à facettes, des antennes comme des plumes, des ailes pareilles à celles d'un papillon.

« Nacelle de transfert métaprotoplasmique interstellaire », dit d'une voix sèche la créature-papillon. Ses ailes d'arc-en-ciel vibrèrent. « Ne fais pas de mal à Bombalabre ! pépia-t-elle avant de plonger hors de vue derrière le kangourou.

— Interstellaire ? balbutia-t-il. Nacelle ? » Il regarda autour de lui, bouche bée. Pas d'écrans, pas de cadrans, rien. Le sol avait l'air aussi fragile qu'un sac en papier. Était-il possible qu'il fût à bord d'une sorte d'astronef ?

« Ceci est-il un vaisseau interstellaire ? Pouvez-vous me ramener chez moi ? fit le kangourou en gloussant. Écoute, arrête de me laisser lire dans ton esprit. Je cherche à te *parler*. Nous pouvons t'emmener n'importe où. Si tu n'as pas mal. »

Le papillon réapparut soudain de l'autre côté.

« Je vais partout ! lança-t-il d'une voix perçante. Je suis le premier vaisseau stellaire *ramplig*, hein ? Bombalabre a fait une nacelle vivante, tu vois ? » Il se hissa sur la tête du kangourou. « Rien que de la matière vivante, tu vois ? Du protoplasme. C'est ce qui est arrivé à l'endroit où se trouve Amanda, hein ? Jamais un *ramplig*... »

Le kangourou leva les pattes et lui attrapa la tête, le tirant sans égards comme une larve molle munie d'ailes. Le papillon continua de le regarder, la tête en bas. Il s'aperçut qu'ils étaient l'un et l'autre très timides.

« La téléportation, c'est ton mot, lui dit le kangourou. Bombalabre le fait. Je n'y crois pas. Je veux dire que *tu* n'y crois pas. Oh ! ces rubans parlants sont dans un état ! » Il fit un sourire séduisant en déroulant sa grande queue noire. « Et voici Monsieur Muscle. »

De toute évidence, il rêvait. Ou bien il était mort. Rien de semblable n'existait sur tant de millions de mondes désolés. Ne t'éveille pas, songea-t-il. N'arrête pas ce rêve d'être ramené au pays par des empathes câlins dans un sac en papier à moteur *psi*.

« Un sac en papier à moteur *psi*, c'est beau », dit le kangourou.

À ce moment, il s'aperçut que la queue sombre qui se déroulait vers lui le regardait par deux yeux gris glacé. Ce n'était pas une queue. Un énorme boa coulait vers lui au long des entablements, la tête

triangulaire tenue basse, les yeux rivés aux siens. Le rêve tournait mal.

Soudain la voix qu'il avait déjà sentie sonna dans son cerveau. « *Ne crains rien, petit.* »

Les tendons noirs se tordaient en se rapprochant, raidis comme de l'acier. Monsieur Muscle. Alors il comprit le message : c'était le serpent qui avait peur de *lui*.

Il restait immobile, observant la tête qui s'étirait jusqu'à son pied. La gueule ouverte laissait voir les crocs. Très circonspect, le boa se laissa tomber à ses pieds. Pour voir, songea-t-il. Il ne ressentait rien ; les halos habituels scintillaient et s'effaçaient tour à tour dans ses yeux.

« C'est bien vrai ! souffla le kangourou.

— Oh ! le beau Sans-Douleur ! »

Toute crainte évanouie, le papillon Bombalabre descendit se poser près de lui en chantonnant : « Toucher, goût, sentiment ! Boire ! » Ses ailes tremblotaient, fascinantes ; sa tête emplumée se rapprocha. Il avait envie de le toucher, mais il resta figé. S'il tendait la main, sans nul doute il s'éveillerait de son rêve et se retrouverait tout simplement mort. Le boa s'était lové à ses pieds comme une sombre et luisante rivière. Il avait envie de le caresser lui aussi, mais il n'osait pas. Que le rêve continue.

Kangourou fouillait dans un repli de la nacelle. « Ceci va beaucoup te plaire. Notre dernière trouvaille », lui dit-il sans se retourner, d'une voix ridiculement normale. Ses manières se transformaient considérablement, et pourtant elles paraissaient familières, comme les fragments d'un souvenir enivrant mais perdu. « Nous sommes plongés dans une vaste chose dotée de saveurs. » Kangourou montra une calebasse. « Les sensations gustatives d'un millier de planètes inconnues. Les délices exotiques du gourmet. C'est là que tu peux nous venir en aide, Sans-Douleur. Tout en rentrant chez toi, bien sûr. »

Il l'entendait à peine. Le corps doré et inconnu se rapprochait, de plus en plus près. « Sois le bienvenu à la Chambre d'Amour. » La créature lui souriait en le regardant dans les yeux. Il sentit son corps se raidir, avide de la chair inconnue. Jamais il n'avait encore...

Un instant de plus, et le rêve ferait explosion.

Ce qui se passa ensuite ne fut pas clair. Quelque chose d'invisible lui décocha un coup violent et il se retrouva en train de dégringoler sur Kangourou, la tête emplie d'un rire pharamineux. Le corps soyeux s'agitait sous lui, chaud et compact. La calebasse s'était renversée sur sa figure.

« Je ne rêve pas ! » s'écria-t-il en étreignant Kangourou, tandis que Bombalabre sautillait sur eux en couinant : « Ououh... ouh... ouh ! » Il entendit Kangourou murmurer : « Grands échanges palato-olfactifs », tout en l'aidant à le lécher. Toucher, goût, sensation. Le rêve de joie se poursuivait ! Il saisit fermement les hanches veloutées de Kangourou,

et ils riaient tous comme des fous, en se roulant dans les grands anneaux noirs du serpent.

... Un peu plus tard, tout en nourrissant Monsieur Muscle d'épis de maïs, il commença partiellement à comprendre.

« C'est à cause de la douleur. » Kangourou frissonnait contre lui. « C'est affreux, la quantité de souffrance de cet univers. Ces milliards de vie qui passent en irradiant la douleur. Et nous n'osons pas nous approcher. C'est pourquoi nous t'avons suivi. Chaque fois que nous nous efforçons de recueillir des mets nouveaux, c'est le désastre.

— Oh ! le mal, gémit le papillon en se faufilant sous son bras. Partout le mal. Sensible, sensible, sanglota-t-il. Comment Bombalabre peut-il *rampliger* quand ça fait si mal ?

— La douleur. » Il tripotait des doigts la tête fraîche et noire de Monsieur Muscle. « Ça n'a pas de sens pour moi. Je n'arrive même pas à découvrir à quoi ils ont reliés mes nerfs sensibles à la douleur.

Sois béni entre tous les êtres, Sans-Douleur, songea majestueusement Monsieur Muscle dans leurs têtes. Ces épis de maïs sont trop salés. Je veux des fruits.

— Moi aussi », flûta Bombalabre.

Kangourou inclina sa tête dorée pour écouter.

« Tu vois ? Nous venons juste de passer près d'un endroit rempli de fruits merveilleux, mais ça tuerait n'importe lequel d'entre nous d'y descendre. Si nous pouvions seulement te *rampliger* en bas pendant dix minutes ? »

Il allait répondre : « Heureux de vous rendre service », oubliant qu'ils étaient télépathes. Mais, alors que sa bouche s'ouvrait, il se retrouva déjà en train de tomber parmi des éclairs tourbillonnants sur une dune déserte. Il était dans une oasis de cactus rabougris chargés de globes brillants. Il en goûta un. Délicieux. Il en cueillit. À l'instant où il en eut plein les bras, la scène tourbillonna de nouveau, et il se retrouva étalé sur le plancher de la Chambre d'Amour, entouré de ses nouveaux amis.

« C'est doux ! C'est doux ! Bombalabre aspirait les suc.

— Il faut en garder pour la nacelle ; peut-être qu'elle apprendra à les reproduire. Elle métabolise la matière qu'elle digère, expliqua Kangourou, la bouche pleine. Les rations élémentaires sont très monotones.

— Pourquoi ne pourriez-vous pas descendre là- bas ?

— N'en parle pas. Dans tout ce désert, les créatures qui meurent de soif ! Une torture. » Il sentit que le boa se contractait de crainte. « Tu es beau, Sans-Douleur. » Kangourou lui caressait l'oreille de la pointe du museau.

Bombalabre lui piquetait des accords de guitare sur le thorax. Ils se mirent tous à chanter une sorte de séguedille sans paroles. Il n'y avait

pas d'instruments, rien que leurs corps vivants. Faire de la musique avec les empathes, c'était comme faire l'amour avec eux. Toucher ce qu'ils touchaient, éprouver ce qu'ils éprouvaient. Tout cela à l'intérieur de son esprit. Je-nous. Un seul. Il n'aurait jamais pu rêver une chose pareille, conclut-il, en tambourinant doucement sur la peau de Monsieur Muscle un rythme que le boa amplifiait, mystérieusement.

Ainsi commença son voyage de retour au pays, dans la Chambre d'Amour, sa nouvelle vie de joie. Il leur apportait des fruits et des fromages, de la marmelade et du miel, du persil, de la sauge, du romarin et du thym. Monde de misère après monde de misère. Tous différents, maintenant qu'il rentrait chez lui.

« Sont-ils nombreux par ici ? demanda-t-il paresseusement. Je n'ai jamais rencontré personne d'autre entre les étoiles. »

Alors ils lui parlèrent de la vie minuscule mais active qui se développait dans un coin éloigné de la galaxie, dans un paroxysme de douleur qui les avait fait fuir. Ils évoquèrent aussi une vaste présence que Bombalabre avait rencontrée une fois avant de trouver les autres.

« J'aimerais bien du fromage », confia Monsieur Muscle.

Kangourou inclina la tête pour sonder les esprits qui défilaient au-dessous d'eux dans l'abîme. « Que diriez-vous d'un peu de yaourt ? » Il donna un petit coup de museau à Bombalabre. « Par là. Tu le sens sous leurs dents ? Sans grand goût, caillé... avec une pointe d'ammoniaque. Sans doute leurs pots à lait sont-ils sales.

Va pour le sale yaourt, émit Monsieur Muscle en fermant les yeux.

— Nous avons de fameux fromages sur la Terre, leur dit-il. Ça vous plaira énormément. Quand y arriverons-nous ? »

Kangourou s'agita.

« Oh ! nous faisons du chemin. Mais ce que je recueille en toi, c'est insolite. Un *vilain* ciel bleu. Un *vert de mort*. Qui a besoin de ça ?

— Non ! » Il se redressa brusquement, les repoussant. « Ce n'est pas vrai ! La Terre est belle ! »

Les murs saillirent, le renversant sur le côté.

« *Attention !* » tonna Monsieur Muscle. Kangourou avait empoigné le papillon et le caressait en chantonnant pour l'apaiser. « Tu as déclenché son réflexe de *ramplig*, lui dit-il. Bombalabre envoie promener les choses quand il est bouleversé. Il ne faut pas faire ça, mon bébé. Nous avons perdu comme ça des tas d'êtres intéressants, au début.

— Je suis désolé. Mais en tout cas tu te trompes. Ma mémoire s'embrouille un peu, mais j'ai une *certitude*. La Terre est belle. Comme des vagues de grains ambrés. Et la majesté des montagnes violettes. » Il rit en ouvrant les bras. « Et les mers scintillantes !

— Ça, c'est de la poésie ! » couina Bombalabre qui se mit aussitôt à

plaquer des accords.

Ainsi voyageaient-ils, le ramenant au pays.

Il aimait observer Kangourou quand celui-ci écoutait les émanations de pensées sur lesquelles ils se guidaient.

« Tu captes déjà la Terre ? »

— Non. Pas encore. Hé, que diriez-vous d'un fantastique repas de fruits de mer ? »

Il soupira et se sentit tomber en tourbillonnant. Il avait appris à ne pas se donner la peine de répondre oui. Cette fois, ce fut un éclat de rire, car il avait oublié que les assiettes, elles, ne *rampligeaient* pas. Il revint couvert d'une couche de tribolites à la crème, et ils s'offrirent aussitôt une orgie de tribolites à la crème.

Mais il ne cessait d'observer Kangourou.

« On approche ? »

C'est une grande galaxie, mon bébé. » Kangourou lui caressa le crâne. « Que comptes-tu donc faire sur Terre qui te gonfle ainsi l'esprit ? »

— Je te montrerai », dit-il en souriant. Plus tard, il le leur dit :

« Ils me soigneront quand je serai rentré. Ils me rebrancheront correctement. »

Un frisson secoua la Chambre d'Amour.

« Tu veux sentir la douleur ? »

— La douleur est l'obscénité de l'univers, tonna Monsieur Muscle. Tu es malade.

Je ne sais pas, dit-il d'un ton d'excuse. Je n'arrive pas à me sentir réel, tel que je suis en ce moment. »

Ils le regardaient.

« Nous pensions que tous ceux de ton espèce étaient ainsi, dit Kangourou.

— J'espère que non. » Puis il s'anima. « En tout cas, ils me guériront. La Terre ne devrait pas tarder, n'est-ce pas ? »

— Sur les grands flots bleus nous voguons ! » chantonna Kangourou.

Mais la mer était longue et ses humeurs étaient pénibles aux sensibles empathes. Une fois qu'il réagissait sans se surveiller, il sentit une embardée d'avertissement.

Bombalabre lui lançait des regards furibonds.

« Tu veux me mettre dehors ? lança-t-il au papillon en un défi. Comme les autres ? Au fait, que leur est-il arrivé ? »

Kangourou fit la grimace.

« C'était épouvantable. Nous ne doutions pas qu'ils survivraient si longtemps à l'extérieur.

— Mais moi, je ne sens pas la douleur. C'est pour ça en réalité que vous m'avez sauvé, n'est-ce pas ? Allez-y, dit-il d'un ton pervers. Ça m'est égal. Jetez-moi dehors. Ce sera une nouvelle sensation.

— Oh ! non, non ! » Kangourou l'étreignait. Bombalabre, contrit, rampa sous ses jambes.

— Ainsi vous passiez votre temps à vous promener dans l'univers en faisant venir chez vous des créatures vivantes pour vous amuser, et à les rejeter au-dehors quand vous en aviez assez. Écartez-vous de moi ! gronda-t-il. Des monstres à la recherche de sensations frivoles, voilà tout ce que vous êtes ! Les vampires de la galaxie ! »

Il roula sur le flanc et empoigna le beau Kangourou en le regardant se débattre avec de petits cris. « Elle avait les lèvres rouges, l'air affranchi, des boucles jaunes comme l'or. » Puis il embrassa le ventre doré de la créature. « Elle était le cauchemar de la vie dans la mort, qui congèle le sang de l'homme. »

Et il se servit de leurs corps dociles pour amonceler la plus haute somme d'amour jamais atteinte. Ils étaient enchantés et ne s'émurent point quand ensuite il se mit à pleurer, la figure enfouie dans les sombres replis de Monsieur Muscle.

Mais ils étaient quand même inquiets.

« J'y suis, déclara Kangourou en le tapotant avec un morceau d'anguille fumée. *Il te faut une personne du sexe opposé de ta propre espèce.* Après tout, conviens-en, tu n'es pas un empathé. Tu as besoin de sensations conformes à ta nature.

— Tu veux dire que tu sais où il y a des gens comme moi ? Des humains ? »

Kangourou fit un signe affirmatif. « L'idéal. Je le lis en toi. Là justement, en dessous de nous... Et il y a une herbe qu'ils mâchent... ma *salmoglossa fragrans*. D'après eux, ça prolonge « tu sais quoi ». Rapportes-en un peu avec toi, mon bébé. »

L'instant d'après il roulait dans les tourbillons pour se poser sur de la verdure tendre. Des fleurs écrasées sous lui, des masses de fougères étincelantes de soleil. Un air riche se précipitait dans ses poumons. Il se releva d'un bond léger. Faible gravité. Devant lui, un panorama végétal descendait jusqu'à un lac scintillant sur lequel se détachaient des voiles de couleur. Le ciel était violet, avec de petits nuages comme des perles. Jamais il n'avait vu de planète pareille à celle-ci. Si ce n'était pas la Terre, alors il était tombé en plein paradis.

Au-delà du lac, il voyait des murailles aux tons pastel, des jets d'eau, des clochers. Une cité d'albâtre que ne ternissaient pas les larmes de l'homme. La douce brise apportait une musique. Il y avait des silhouettes sur la rive.

Il se mit en marche sous le soleil. Des soies éclatantes tournoyèrent, des bras blancs se levèrent dans sa direction. Elles ressemblaient à des filles humaines, mais elles étaient plus minces et plus belles. Elles l'appelaient. Il baissa les yeux sur son corps, arracha une branche en fleur et partit vers elles.

« *N'oublie pas la salmoglossa* », lui dit la voix de Monsieur Muscle.

Il fit un signe d'acquiescement. Les seins des filles, aux pointes roses, dansaient devant lui. Il se mit à courir.

Plusieurs jours s'étaient écoulés quand on le ramena, affaissé, entre un homme et une jeune fille. Un autre homme marchait près d'eux, pinçant les cordes harmonieuses d'une petite harpe. D'autres filles et des enfants les accompagnaient en dansant et une femme à l'air maternel les précédait ; elles étaient belles comme des fées.

Elles l'appuyèrent avec douceur contre un tronc d'arbre et le harpiste se recula pour jouer. Il s'efforçait de se tenir debout. D'un de ses poings le sang coulait.

« Adieu, souffla-t-il. Et merci. »

Les tourbillons s'emparèrent de lui alors qu'il s'effondrait, et il retomba sur le plancher de la Chambre d'Amour.

« Ah ! » Kangourou lui prit le poing. « Malheur, ta main ! La *salmoglossa* est tout ensanglantée. » Il se mit à secouer les herbes. « Est-ce que ça va mieux, maintenant ? » Bombalabre couinait doucement en plongeant sa longue langue dans le sang.

Il se frotta la tête. « Ils m'ont fait bon accueil, murmura-t-il. C'était parfait. De la musique. De la danse. Des jeux. L'amour. Ils n'ont aucun médicament, car ils ont éliminé la maladie. J'avais cinq femmes et une équipe de peintres de nuages, et quelques petits garçons, je crois. »

Il tendit sa main qu'assombrissait le sang. Deux doigts y manquaient. « Le paradis, grogna-t-il. La glace ne me gèle pas. Le feu ne me brûle pas. Rien de tout ça n'a de signification. Je veux rentrer chez moi. »

Une secousse se produisit.

« Je suis désolé, gémit-il. J'essaierai de me dominer. S'il vous plaît, s'il vous plaît, ramenez-moi sur Terre. Ce sera bientôt, n'est-ce pas ? »

Il y eut un silence.

« Quand ? »

Kangourou fit un bruit comme pour s'éclaircir la voix. « Eh bien, dès que nous pourrons la trouver. Nous ne pouvons manquer de la rencontrer. Peut-être d'une minute à l'autre, tu sais.

— *Comment ?* » Il se redressa, le visage livide. « Tu veux dire que tu ne sais pas où elle se trouve ? Tu veux dire que nous allions tout simplement... nulle part ? »

Kangourou se couvrit les oreilles des mains. « Je t'en prie ! Nous sommes incapables de la reconnaître d'après ta description. Alors comment pourrions-nous y *retourner* puisque nous n'y sommes jamais allés ? Si nous arrivons à rester à l'écoute tout en avançant, nous la repérerons, tu verras. »

Il émit un bruit désespéré. « Des soleils au nombre de dix puissance onze multipliée par deux dans la galaxie ! J'ignore votre vitesse et votre rayon d'action. Disons un soleil par seconde. Ça fait... ça fait six

mille ans. » Il prit sa tête entre ses mains ensanglantées. « Je ne reverrai jamais mon pays.

— Ne parle pas ainsi, mon bébé. » Le corps doré se rapprocha. « N'abandonne pas le voyage. Nous t'aimons, petit Sans-Douleur. » Ils se mettaient tous à le cajoler. « Heureux, chanter ! Toucher, goût, sensation. Joie ! »

Mais il n'y avait plus de joie.

Il prit l'habitude de s'asseoir à l'écart, d'attendre un signe.

« Cette fois ?

— Non. »

Pas encore. Jamais.

Dix puissance onze multipliée par deux. Cinquante pour cent de chances de trouver la Terre en trois mille ans. Une fois de plus, le même problème que sur le vaisseau.

La Chambre d'Amour se passait de lui et il détournait le visage, ne mangeant que lorsqu'ils lui introduisaient des aliments dans la bouche. S'il restait totalement inerte, ils ne manqueraient sûrement pas de se lasser de lui et le jetteraient dehors. Plus d'autre espoir. Achevez-moi, suppliait-il. Ne tardez pas.

Ils tentaient de faibles efforts pour le distraire par leurs câlineries, et de temps en temps lui administraient une secousse violente. Il se laissait faire sans résister. Finissez-en, suppliait-il. Mais ils continuaient à s'interroger à son sujet, durant les intervalles entre leurs jeux. Leurs intentions sont louables, songeait-il. Et les mets que j'apportais leur font défaut. Kangourou se faisait enjôleur : « D'abord, ça fait un effet suave, tu sais. C'est énigmatique. Et puis il y a une cascade de doux et d'aigre qui picote le palais... »

Il s'efforçait de ne pas écouter. Ils ont de bonnes intentions. Tomber à travers la galaxie en compagnie d'un livre de cuisine parlant. Achevez-moi.

« ... Et l'art des mélanges, poursuivait Kangourou. Par exemple les aliments mobiles, comme les plantes sensibles ou les petits animaux vivants, qui combinent la saveur au frisson du mouvement... » Il songeait à des huîtres. En avait-il mangé une fois ? Une histoire où il était question d'empoisonnement. Les fleuves de la Terre. Coulaient-ils encore ? Même si, par quelque hasard inimaginable, ils rencontraient la Terre, serait-ce loin dans le passé ou dans l'avenir, sur une boule morte ? Laissez-moi mourir.

« ... Et les sons, voilà qui est amusant. Nous avons découvert plusieurs races qui combinent les effets musicaux avec certains aliments. Et il y a le bruit qu'on fait soi-même en mastiquant, toutes ces textures et ces viscosités. Je me rappelle certains êtres qui suçaient les harmonies. Ou le son de la nourriture elle-même. Une race que j'ai cueillie au passage s'y adonnait, mais dans une gamme très limitée.

Crunch-crunch, miam-miam, pschitt ! On aurait souhaité qu'ils explorent toutes les tonalités, tous les effets de glissando... »

Il se dressa d'un bond.

« Que disais-tu ? Crunch-crunch, miam-miam, pschitt ?

— Oui, mais...

— C'est ça ! C'est la Terre ! hurla-t-il. Tu as recueilli des publicités commerciales pour des aliments ! »

Il sentit une embardée. Ils grimpaient à la paroi.

« Des quoi ? fit Kangourou, les yeux écarquillés.

— Peu importe. Mène-moi là ! C'est la Terre, ce ne peut être qu'elle. Tu pourrais la retrouver, n'est-ce pas ? Tu as dit que tu en étais capable, implora-t-il, en les caressant de la main. Je vous en prie, tous ! »

La Chambre d'Amour oscillait. Il les effrayait tous.

« Oh ! *je vous en prie.* » Il s'efforçait de parler d'une voix douce.

« Mais je n'ai entendu ça que pendant un instant, protesta Kangourou. Ce serait terriblement difficile de remonter si loin en arrière. Ma pauvre tête ! »

Il se mit à genoux, les mains tendues.

« Vous vous y plairiez infiniment, supplia-t-il. Nous avons des nourritures fantastiques. Des poèmes culinaires comme vous ne pourriez en imaginer. » Il fouillait sa mémoire à la recherche de nourritures dont il n'avait jamais entendu parler. « Des vers d'agave enrobés de chocolat ! De la panse de brebis farcie, des violettes cristallisées, du lapin Méphisto ! Du poulpe au vin de résine. De la tarte au corbeau ! Des gâteaux avec des petites filles à l'intérieur. Des petits enfants bouillis dans le lait de leur mère... attendez ! Ça, c'est tabou. Avez-vous entendu parler de nourritures *tabou* ? Le cochon long ! »

D'où tirait-il tout cela ? Une vague présence lui traversa l'esprit... ses mains, des arêtes rigides, il y avait longtemps. « Amanda, murmura-t-il, avant de reprendre son énumération. Des cormorans macérés dans le fumier ! De la ratatouille ! Des pêches glacées au Champagne ! » *Invente*, songeait-il. « La tranche de foie gras d'oie aux truffes enrobées de terre, enveloppée du plus pur saindoux ! » Il renifla avec gourmandise. « Des galettes au beurre brûlant inondées de sirop de myrtilles ! » Il en salivait. « Un soufflé au haddock de Finlande, oh ! oui ! Du veau mort-né découpé en lamelles et délicatement revenu dans un beurre noir aux fines herbes... » Kangourou et Bombalabre s'étreignaient mutuellement, les yeux clos. Monsieur Muscle paraissait hypnotisé.

« Trouvez la Terre ! Des feuilles de vigne garnies de fraises sauvages archi-sucrées et recouvertes de crème du Devon ! »

Kangourou se mit à gémir en se balançant sur place.

« La Terre ! Des endives amères cuites à l'étouffée dans de la vapeur de poulet et de lardons ! Du gazpacho noir ! De la passiflore ! »

Kangourou se balançait davantage, serrant le papillon sur sa poitrine.

La Terre, la Terre, souhaitait-il de toute sa force en grommelant : « Du bakhlava ! De la pâte à chou transparente et des pistaches baignant dans du miel de montagne ! »

Kangourou poussa la tête de Bombalabre et la nacelle parut frémir.

« Des poires Doyenne du Comice bien mûres ! murmura-t-il. *La Terre ?*

— Ça y est ! » Kangourou s'écroula, pantelant. « Oh ! ces nourritures, il me les faut toutes. Atterrissons !

— De la terrine de bœuf aux rognons, souffla-t-il, assaisonnée de petits oignons bien secs...

— Atterrissons ! couina Bombalabre. Mangeons, mangeons ! »

La nacelle s'arrêta en grinçant. Sur du solide. Sur la Terre.

Le pays.

« Laissez-moi sortir ! »

Il vit s'ouvrir un orifice lumineux dans la paroi et y plongea. Ses jambes battirent, prirent contact. La Terre ! Les pieds qui frappent le visage levé, les poumons qui aspirent l'air. « Le pays ! » hurla-t-il.

... Et il tomba la tête la première dans le gravier, bras et jambes échappant à son commandement. Un cataclysme lui ravagea l'intérieur du corps.

« Au secours ! »

Son corps s'arqua, il recracha des vomissures, ses membres battirent l'air. « Au secours, au secours, que se passe-t-il ? » criait-il.

Malgré le bruit qu'il faisait, il entendit le vacarme dans la nacelle, derrière lui. Il réussit à rouler sur le côté et vit les corps dorés et noirs qui se tortillaient derrière le sas ouvert. Eux aussi étaient pris de convulsions.

« Arrête ! Ne bouge plus ! clama Kangourou. Tu nous tues !

— Repartons, haleta-t-il. Ce n'est pas la Terre. »

Sa gorge se resserra sur son souffle et les créatures gémissaient par empathie.

« Arrête ! Nous ne pouvons plus bouger, haleta Kangourou. Ne respire plus, ferme vite les yeux ! »

Il ferma les yeux. L'atrocité s'amointrait un peu.

« Qu'est-ce que c'est ? Que se passe-t-il ?

— *C'est la douleur, imbécile*, tonna Monsieur Musclic.

— C'est bien ta sale Terre, geignit Kangourou. Maintenant nous savons à quoi ils ont rattaché tes terminaisons nerveuses sensibles à la douleur.

— Rentre, que nous puissions partir... Vas-y doucement ! »

Il ouvrit les yeux, eut un aperçu de ciel pâle et de broussailles avant

que ses globes oculaires chavirent. Les empathes hurlèrent.

« Arrête ! Bombalabre va mourir !

— Mon propre monde », geignit-il en portant les mains à ses yeux. Tout son corps était dévoré de flammes invisibles, écrasé, empalé, écorché. La Terre, réalisait-il. Son identité unique, sa gestalt exacte de spectre solaire, de gravité, de champ magnétique, tous les panoramas, les sons, les contacts... c'était à tout cela qu'ils avaient rebranché son circuit sensoriel de douleur.

« Il est clair qu'ils ne voulaient pas que tu reviennes, émit la voix silencieuse de Monsieur Muscle. Embarque.

— Ils peuvent me remettre en état, il le faut...

— Ils ne sont pas ici, cria Kangourou. C'est une erreur temporelle. Il n'y a pas de crunch-crunch, miam-miam, pschitt ! Toi et tes nourritures fantastiques... » Sa voix se brisa lamentablement. « Reviens, que nous puissions partir.

— Attendez, fit-il d'une voix rauque. À quelle époque sommes-nous ? »

Il ouvrit un œil, parvint à distinguer un flanc de colline rocailleuse avant que son crâne explose. Pas de routes, pas de bâtiments. Rien pour indiquer si c'était le passé ou l'avenir. *Et ce n'était pas beau.*

Derrière lui, les extraterrestres l'appelaient. Il se mit à ramper aveuglément vers la nacelle, les dents serrées sur des remontées de liquide salé. Il s'était mordu la langue. Chaque mouvement était une torture ; l'air lui brûlait les entrailles quand il devait respirer. Le gravier semblait lui ouvrir les mains bien qu'il n'eût pas de blessures apparentes. Il n'y avait que la douleur, la douleur transmise par chaque terminaison nerveuse.

« Amanda », gémit-il, mais elle n'était pas présente. Il rampait, se tortillait, battait des membres comme un insecte piqué par une épingle, en direction de la nacelle qui recélait le doux réconfort, l'absence bénie de douleur. Quelque part, un oiseau lança un appel, lui perçant les tympanes. Ses amis hurlèrent.

« Vite ! »

Était-ce un oiseau ? Il risqua un coup d'œil en arrière. Une silhouette brune se glissait entre les roches.

Avant qu'il ait pu voir si c'était un singe ou un humain, un mâle ou une femelle, la pire des douleurs qu'il eût encore éprouvées lui déchira le cerveau. Il rampait désespérément et s'entendait hurler. *L'image de sa propre espèce.* Bien sûr, l'élément capital... ce qui pouvait lui faire le plus de mal. Pas d'espoir de rester en ce lieu.

« Vite ! Vite ! »

Il sanglota en se traînant vers la Chambre d'Amour. L'odeur des plantes que son corps écrasait lui brûlait la gorge. De la menthe sauvage, songea-t-il. Derrière la souffrance, le souvenir d'une douceur

perdue.

Il toucha la paroi de la nacelle, avec des lames de rasoir dans la gorge. L'air qui le torturait était de l'air véritable et la terrible Terre était bien réelle.

« *Entre vite !*

— Je vous en prie, je vous... » bafouilla-t-il, à court de mots, en se hissant, les paupières étroitement fermées, les mains tâtonnant au bord du sas. Le vrai soleil de la Terre faisait pleuvoir de l'acide sur sa chair.

Le sas. À l'intérieur, le soulagement. Il serait à jamais Sans-Douleur. La douce chair... la joie... pourquoi avait-il tant désiré autre chose ? Le sas !

Debout, il pivota, ouvrit les deux yeux.

La forme d'un membre mort lui décocha un coup de fouet sur les globes oculaires. Déchiqueté, affreux. Insupportable. Réel...

Avoir mal à jamais.

« Nous ne pouvons plus attendre ! » geignit Kangourou. Il songea à l'être doré qui volait à travers les années-lumière, en savourant toutes les délices. Ses bras tremblaient violemment.

« Eh bien, partez ! » hurla-t-il, et il se précipita avec force hors de la Chambre d'Amour.

Il y eut derrière lui une implosion.

Il était seul.

Il réussit à faire quelques pas chancelants avant de s'abattre sur le sol.

Traduit par BRUNO MARTIN.
Painwise.

MASQUES

par Damon Knight

Oui, les cobayes peuvent perdre toute raison d'être, oublier leurs souvenirs, en arriver au suicide. Oui, les médecins peuvent être absents du processus, indifférents au vécu de leurs patients. Mais nous avons vu, chez Catherine Moore, s'ouvrir une autre piste. Explorons-la quelque temps. Les médecins peuvent être omniprésents, patients et compréhensifs. Ils se mettent en quatre pour copier l'homme et sécuriser le cobaye. Rien à voir avec Frankenstein, ou si peu. La créature, par contre... Vous connaissez Damon Knight. Il n'est pas précisément spécialisé dans les histoires à l'eau de rose. Mais cette fois...

LES huit styles s'agitaient sur la bande enregistreuse comme les pattes de quelque homard mécanique pris de nervosité. Roberts, le technicien, étudiait leurs tracés avec un air sombre. Les deux autres attendaient.

« Voici l'impulsion du réveil, dit-il en pointant un doigt osseux. Puis tenez, regardez, dix-sept secondes après, il continue à rêver.

— Réaction retardée », répliqua Babcock, le directeur du projet. Ses traits épais étaient congestionnés et il transpirait. « Pas de quoi s'inquiéter.

— D'accord, réaction retardée, mais voyez la différence dans le graphique. Il continue à rêver après l'impulsion du réveil, mais les dents de scie sont plus rapprochées. Ce n'est pas le même rêve. Une anxiété accrue, des pulsions motrices plus nombreuses.

— Pourquoi dort-il, au fond ? » questionna Sinescu, l'envoyé de Washington. Il était brun, avec un visage anguleux. « Vous éliminez les poisons produits par la fatigue, n'est-ce pas ? Alors, qu'est-ce que c'est, quelque chose de psychologique ?

— Rêver lui est nécessaire, expliqua Babcock. C'est vrai qu'il n'a pas un besoin physiologique de sommeil, mais il *doit* rêver. Sinon, il

commencerait à avoir des hallucinations, il risquerait de devenir fou.

— Fou, répéta Sinescu. Ma foi... c'est la question, hein ? Depuis combien de temps fait-il ça ?

— Six mois environ.

— En d'autres termes, vers le moment où il a eu son nouveau corps... et s'est mis à porter un masque ?

— À peu près. Écoutez, laissez-moi vous dire une chose : il est en pleine possession de son bon sens. Tous les tests...

— Oui, d'accord, je connais ces histoires de tests. Bien... il est réveillé, à présent ? »

Le technicien jeta un coup d'œil à l'écran de contrôle. « Il est levé. Sam et Irma sont avec lui. » Il se courba de nouveau sur les tracés de l'encéphalogramme. « Je ne comprends pas pourquoi ça me chiffonne. S'il a un besoin de rêves que nous ne satisfaisons pas avec notre programmation, il compense ce manque maintenant, c'est logique. » Son expression se tendit. « Je ne sais pas. Il y a quelque chose dans ces dents de scie qui ne me plaît pas. »

Sinescu haussa les sourcils.

« Vous programmez ses rêves ?

— Nous ne programmons rien, riposta Babcock avec impatience. Une simple incitation à rêver le genre de chose que nous lui indiquons. Des machins somatiques, sur la sexualité, l'exercice, le sport.

— Et qui a eu cette idée ?

— La section psychologique. Sur le plan neurologique, il se comportait à merveille, mais il se repliait sur lui-même. Les types de la psycho ont décidé qu'il avait besoin de cet apport somatique sous une forme quelconque, il fallait que nous gardions le contact avec lui. Il est vivant, il fonctionne, tout marche. Mais ne l'oubliez pas, il a passé quarante-trois ans dans un corps humain normal. »

« Washington », dit Sinescu dans le silence de l'ascenseur.

Babcock, qui chancelait, demanda :

« Excusez-moi ; quoi donc ?

— Vous avez l'air de ne pas tenir debout. Vous dormez bien ?

— Pas ces temps derniers. Que disiez-vous avant ?

— Je disais qu'on n'est pas enthousiasmé par vos rapports à Washington.

Bon dieu, je m'en doute. » La porte de l'ascenseur s'ouvrit silencieusement. Un vestibule minuscule, moquette verte, murs gris. Il y avait trois portes, une de métal, deux de verre épais. Un air froid, renfermé. « Par ici. »

Sinescu s'arrêta devant la porte de verre, regarda à travers : une salle de séjour à la moquette grise, vide. « Je ne le vois pas.

— De l'autre côté de l'ascenseur. Il passe sa visite matinale. »

La porte s'ouvrit en offrant une légère résistance ; une batterie de lampes s'alluma au plafond quand ils entrèrent. « Ne regardez pas en l'air, recommanda Babcock. Ultraviolets. » Il y avait un faible chuintement, qui cessa à la fermeture de la porte.

« De la pressurisation ici ! Pour éviter les microbes ? Qui a eu cette idée ?

— Lui. » Babcock ouvrit une boîte chromée fixée au mur et en sortit deux masques chirurgicaux. « Tenez, mettez ça. »

Un bruit de voix assourdies s'élevait à l'autre bout de la pièce en L. Sinescu considéra le masque blanc avec répugnance, puis l'enfila lentement pardessus sa tête.

Ils se dévisagèrent. « Les microbes, dit Sinescu à travers son masque. Est-ce rationnel ?

— D'accord, il ne peut pas attraper de rhume ou de truc comme ça. Mais réfléchissez un peu. Il n'y a plus que deux choses maintenant qui soient susceptibles de le tuer. L'une, c'est une panne de prothèse, et nous faisons ce qu'il faut pour l'éviter ; nous avons cinq cents personnes ici, nous le vérifions comme un avion. Reste l'infection cérébrospinale. N'allez pas là-bas avec des idées préconçues. »

La pièce était vaste et subdivisée en salle de séjour, bibliothèque et atelier. Ici il y avait un groupe de fauteuils modernes dans le style suédois, un canapé, une table basse ; là un établi avec un tour à métaux, un creuset électrique, une machine à forer montée sur pied, des casiers de pièces détachées, des outils sur des étagères ; là une table à dessin ; là des rayonnages de livres que Sinescu effleura avec curiosité quand ils passèrent à côté. Des rapports reliés, des revues techniques, des ouvrages de référence ; pas de romans, sauf *Feu et tempête* de George Stewart et *Le Magicien d'Oz* dans une reliure bleue usée.

Derrière les rayonnages, au fond d'une petite niche, il y avait une porte vitrée par laquelle ils entrevirent une autre salle de séjour meublée différemment : des fauteuils rembourrés, un grand philodendron dans un pot de céramique. « Voilà Sam », dit Babcock.

Un homme venait d'entrer dans l'autre pièce. Il les aperçut, se retourna pour appeler quelqu'un qui se trouvait hors de leur champ de vision, puis s'avança en souriant. Il était chauve, trapu, très bronzé. Une femme petite et jolie accourait à sa suite. Elle se précipita derrière son mari, laissant la porte ouverte. Ni l'un ni l'autre ne portait de masque.

« Sam et Irma occupent l'appartement d'à côté, expliqua Babcock. Ça lui fait de la compagnie ; il a besoin d'avoir quelqu'un auprès de lui. Sam est un de ses anciens copains de l'Armée de l'air et, de plus, il a un bras artificiel. »

L'homme trapu leur serra la main en souriant. Son étreinte était ferme et chaude. « Vous voulez deviner lequel ? » Il avait une chemise de sport à fleurs. Ses deux bras étaient bruns, musclés et velus mais, quand Sinescu les examina avec plus d'attention, il constata que le droit était d'une teinte légèrement différente, pas tout à fait authentique.

Géné, il dit : « Le gauche, je pense.

— Pas du tout. » Avec un sourire encore plus large, l'homme trapu retroussa sa manche droite pour montrer les courroies.

« Un des bonus du projet, dit Babcock. Myoélectrique, servo-commandé, pèse le même poids que l'autre. Sam, est-ce qu'ils n'en ont pas bientôt fini là-bas ?

— Peut-être que oui. Nous allons voir ça. Chérie, tu ne pourrais pas préparer un peu de café pour ces messieurs ?

— Oh, mais si, bien sûr. » La petite femme pivota sur ses talons et repassa comme une flèche le seuil de la porte restée ouverte.

La paroi d'en face était en verre, voilée par un rideau blanc transparent. Ils se rendirent dans l'autre partie de la pièce. La baie suivante était bourrée de matériel médical et électronique, certains appareils étaient fixés au mur, d'autres encastrés dans de hauts meubles noirs sur roulettes. Quatre hommes en blouse blanche étaient groupés autour de ce qui ressemblait à un siège d'astronaute. Sinescu vit quelqu'un couché dessus : pieds chaussés de sandales en lanières de cuir, chaussettes foncées, pantalon gris. Un murmure de voix.

« Pas encore fini, dit Babcock. Doivent avoir trouvé quelque chose d'autre qui les chiffonne. Allons une minute dans le patio.

— Je croyais qu'on faisait une vérification le soir, en même temps que la transfusion et le reste ?

— Effectivement, répliqua Babcock. Et le matin aussi. »

Il se retourna et poussa le lourd battant de verre pour l'ouvrir. Audehors, la terrasse était pavée de dalles de pierre et fermée par des parois de verre teinté avec un toit en plastique vert. Il y avait çà et là des bacs en béton vides. « On avait pensé installer ici un jardin, de la verdure, mais il n'en a pas voulu. Nous avons dû ôter toutes les plantes et vitrer complètement la terrasse. »

Sam tira des chaises de fer autour d'une table blanche et ils s'assirent tous. « Comment va-t-il ? » questionna Babcock. Sam sourit et hocha la tête. « Le matin, il est d'une humeur massacrate.

— Il vous parle beaucoup ? Il joue aux échecs ?

— Pas tant que ça. Il travaille, la plupart du temps. Il lit un peu, regarde un peu la télé. » Son sourire était forcé ; ses doigts épais étaient étroitement enlacés et Sinescu vit alors que le bout des doigts d'une main était devenu plus foncé que celui des doigts de l'autre. Il détourna les yeux.

« Vous êtes de Washington, je crois ? » questionna Sam poliment. Première fois que vous venez ici ?

— Ah, attention. » Il s'était levé. De vagues silhouettes verticales passaient derrière la porte de verre voilée de rideaux. « On dirait qu'ils ont fini. Si vous voulez bien attendre ici un instant, messieurs, je vais voir. » Il traversa la terrasse à grandes enjambées. Les deux hommes restèrent assis sans rien dire. Babcock avait abaissé son masque chirurgical ; Sinescu s'en aperçut et l'imita.

« La femme de Sam pose un problème, dit Babcock en se penchant vers lui. Sur le moment, l'idée avait paru bonne, mais sa femme souffre de l'isolement, elle ne se plaît pas ici... pas d'enfants... »

La porte se rouvrit et Sam apparut. Il avait enfilé un masque mais le gardait pendu sous son menton. « Si vous voulez bien venir maintenant, messieurs. »

Dans la partie aménagée en salle de séjour, la petite femme, portant aussi un masque pendu autour du cou, servait du café contenu dans une verseuse en céramique à fleurs. Elle arborait un grand sourire, mais elle avait l'air malheureuse. En face d'elle était assis quelqu'un de grand, vêtu d'une chemise et d'un pantalon gris, carré sur son siège, les jambes allongées, les bras posés sur les appuis du fauteuil, immobile. Son visage avait quelque chose de bizarre.

« Eh bien, ça va ? » dit Sam d'un ton cordial. Sa femme leva les yeux vers lui avec un sourire douloureux.

Le personnage de haute taille tourna la tête et Sinescu fut glacé de voir que son visage était d'argent, un masque de métal avec des fentes oblongues pour les yeux, pas de nez ni de bouche, rien que des courbes qui se fondaient les unes dans les autres. « Le projet », dit une voix inhumaine.

Sinescu s'aperçut qu'il était resté à demi courbé au-dessus de son fauteuil. Il s'assit. Tous le regardaient. La voix reprit : « Je disais, est-ce que vous êtes ici pour liquider le projet ? » La voix était monocorde, indifférente.

« Prenez du café. » La femme poussait une tasse dans sa direction.

Sinescu tendit la main pour la prendre, mais il tremblait tellement qu'il la retira. « Simple mission d'information, dit-il.

— Foutaise. Qui vous a envoyé, le sénateur Hinkel ?

— C'est cela.

— Foutaise. Il est venu ici en personne ; pourquoi vous envoyer ? Si vous vous apprêtez à liquider, feriez aussi bien de me le dire. » Le visage derrière le masque ne bougea pas pendant qu'il parlait, la voix ne semblait pas en sortir.

« Il est seulement venu jeter un coup d'œil, Jim, déclara Babcock.

— Deux cents millions par an, reprit la voix, pour maintenir en vie un seul homme. Ça ne rime pas à grand-chose, hein ? Allez-y, buvez

votre café. »

Sinescu se rendit compte que Sam et sa femme avaient déjà fini le leur et qu'ils avaient rajusté leurs masques. Il prit sa tasse précipitamment.

« L'invalidité à cent pour cent donne droit à une pension de trente mille dollars par an quand on a mon grade. Je m'en tirerais très bien avec ça. Pour presque une heure et demie.

— Il n'est pas question de mettre fin au projet, dit Sinescu.

— Mais de l'abandonner petit à petit. Préférez-vous appeler cela un abandon progressif ?

— Ne vous emballez pas, Jim, dit Babcock.

— O.K.. Mon pire défaut. Que voulez-vous savoir ? »

Sinescu but lentement son café. Ses mains tremblaient toujours. « Ce masque que vous portez, commençait-il.

— Hors de question. Rien à dire, rien à dire.

— Désolé ; ce n'est pas pour me montrer grossier ; une affaire strictement personnelle. Demandez-moi autre... » Il se dressa subitement en hurlant : « Otez-moi ce satané machin d'ici ! » La tasse de la femme de Sam se brisa, le café formant une mare brune sur la table. Un chiot de couleur fauve était assis au milieu du tapis, la tête penchée de côté, les yeux brillants, la langue sortie.

La table bascula, la femme de Sam s'en dégageait fébrilement. Son visage était empourpré, ruisselant de larmes. Elle se précipita dehors en ramassant le chiot au passage sans s'arrêter. « Je vais la rejoindre, ça vaudra mieux, dit Sam en se levant.

— C'est ça. Dis donc, Sam, donnez-vous un peu de bon temps. Conduis-la à Winnemucca, allez au cinéma.

— Oui, je pense que c'est ce que je vais faire. » Il disparut derrière la muraille de livres.

La haute silhouette se rassit avec des gestes humains ; elle reprit la même posture, le dos appuyé au siège, les bras sur les accoudoirs. Elle était immobile. Les mains qui serraient le bois étaient élégantes et parfaites mais irréelles ; il y avait quelque chose de faux dans les ongles. Les cheveux bruns bien coiffés au-dessus du masque étaient une perruque ; les oreilles étaient en cire. Sinescu remit nerveusement le masque chirurgical sur son nez et sa bouche. « Je ferais bien de partir aussi », dit-il, et il se mit debout.

« C'est ça, je veux vous emmener voir la section de Mécanique et celle des Recherches et Applications, dit Babcock. Jim, je reviens dans un moment. J'ai à vous parler.

— Entendu, » dit la silhouette immobile.

Babcock avait pris une douche, mais les entournures de sa chemise étaient de nouveau trempées de sueur. L'ascenseur silencieux, la

moquette verte, un peu flous. L'air froid, lourd. Sept ans, du sang et de l'argent, cinq cents hommes de valeur. La section de Psychologie, celle de Mécanique esthétique, des Recherches et Applications, de Médecine, d'Immunologie, de l'Approvisionnement, de Sérologie, de l'Administration. Les portes de verre. L'appartement de Sam vide, parti à Winnemucca avec Irma. La Psycho. Des hommes de valeur, mais étaient-ce les meilleurs ? Trois des meilleurs avaient refusé. Quelque part au fond du fichier. *Pas comme une amputation ordinaire, on a tout ôté à cet homme.*

La haute silhouette n'avait pas bougé. Babcock s'assit. Le masque d'argent se tourna vers lui.

« Jim, parlons franc.

— Ça se présente mal, hein ?

— Mal, oui. Je l'ai laissé dans sa chambre avec une bouteille. Je le reverrai avant qu'il parte, mais Dieu sait ce qu'il dira à Washington. Écoutez, soyez gentil, ôtez ce truc.

— Volontiers. » La main se dressa, tira sur le bord du masque d'argent, l'enleva. Sous le masque, le visage bronzé, le nez et les lèvres, les cils, les sourcils modelés, pas beaux mais agréables à voir, normaux. Et la bouche qui ne s'ouvrait ni ne bougeait quand la voix résonnait. « Je peux tout enlever. Qu'est-ce que ça prouve ?

— Jim, les types de la Mécanique esthétique ont passé huit mois et demi sur ce modèle et votre premier geste a été de plaquer un masque dessus. Nous vous avons demandé ce qui n'allait pas, proposé de faire tous les changements que vous désirez.

— Rien à dire.

— Vous avez parlé d'un abandon progressif du projet. Est-ce que vous vouliez plaisanter ? »

Un silence. « Je ne plaisantais pas.

— Bon, alors parlez, Jim, expliquez-moi ; il faut que je sache. On ne veut pas liquider le projet ; on vous maintiendra en vie, mais c'est tout. Il y a sept cents volontaires inscrits sur la liste, dont deux sénateurs américains. Admettons que demain l'un d'entre eux soit extrait d'une épave d'automobile. Nous ne pouvons pas attendre jusque-là pour décider ; il faut que nous sachions dès maintenant. Si nous devons le laisser mourir ou le mettre dans un corps-prothèse comme le vôtre. Alors, parlez-moi.

— Et si je vous dis quelque chose mais que ce ne soit pas la vérité ?

— Pourquoi mentiriez-vous ?

— Pourquoi mentez-vous au malade atteint d'un cancer ?

— Je ne comprends pas. Expliquez-vous, Jim.

— O.K., essayons. Est-ce que j'ai l'air d'un homme, à votre avis ?

— Bien sûr.

— Foutaise. Regardez ce visage. » Calme et parfait. Au-delà des iris

de synthèse, un scintillement de métal. « Imaginez que les autres problèmes sont résolus et que je puisse aller à Winnemucca demain ; me voyez-vous marchant dans la rue, entrant dans un bar... prenant un taxi ?

— C'est tout ce qui vous tracasse ? » Babcock respira à fond. « Jim, bien sûr qu'il y a une différence mais, nom d'une pipe, c'est comme n'importe quelle autre prothèse – les gens s'y habituent. Comme le bras de Sam. Vous le voyez, mais au bout d'un certain temps vous l'oubliez, vous ne le remarquez plus.

— Foutaise. Vous faites semblant de ne pas le remarquer. Pour ne pas gêner l'infirme. »

Babcock baissa les yeux vers ses mains serrées l'une dans l'autre. « Un coup de cafard ?

Fichez-moi la paix avec ça », tonna la voix. La haute silhouette était debout. Les mains se dressèrent lentement, les poings fermés, « Je suis dans ce machin. Il y a deux ans que j'y suis. J'y suis quand je m'endors et, quand je me réveille, j'y suis encore. »

Babcock leva la tête vers lui. « Qu'est-ce que vous voulez ? La mobilité du visage ? Donnez-nous vingt ans, peut-être dix seulement, et nous y parviendrons.

— Je veux que vous supprimiez la section de Mécanique esthétique.

— Mais c'est...

— Écoutez un peu. Le premier modèle ressemblait à un mannequin de vitrine, alors vous avez travaillé pendant huit mois et vous avez abouti à celui-ci qui a l'air d'un cadavre. L'idée, c'était de me donner l'apparence d'un homme, le premier modèle assez bien réussi, le second encore mieux, jusqu'à ce que vous aboutissiez à quelque chose qui fume le cigare, plaisante avec les femmes, joue aux boules sans que personne voie la différence. Vous ne pouvez pas y arriver et si vous le pouviez, à quoi bon ?

— Je ne... Laissez-moi réfléchir. Qu'entendez-vous par là, un masque de métal...

— Du métal, bien sûr, mais quelle différence cela fait-il ? Je parle de la forme. De la fonction. Attendez un instant, » La haute silhouette traversa la pièce à grands pas, ouvrit un meuble fermé à clef, revint avec des rouleaux de papier. « Regardez ça. »

Le dessin représentait une boîte de métal oblongue sur quatre pieds articulés. D'une extrémité saillait une minuscule tête en forme de champignon au bout d'une tige articulée et un groupe de bras qui se terminaient en sondes, forets, grappins. « Pour prospecter la lune.

— Trop de membres, dit Babcock au bout d'un moment. Comment feriez-vous...

— Avec les nerfs faciaux. Il en reste une quantité inutilisée. Ou tenez. » Un autre dessin. « Un module branché sur le système de

contrôle d'un vaisseau spatial. C'est là ma place, dans l'espace. Un environnement stérile, une faible pesanteur, je peux aller là où un homme ne peut pas aller et faire ce qu'un homme ne peut pas faire. Je peux être un atout, pas une satanée charge coûtant des milliards de dollars. »

Babcock se frotta les yeux. « Pourquoi n'en avez-vous pas parlé plus tôt ?

— Vous étiez tous obsédés par la prothèse. Vous m'auriez dit de m'occuper de mes oignons. »

Les mains de Babcock tremblaient en roulant les dessins. « Eh bien, nom d'une pipe, c'est peut-être ça, la solution. Ça ferait tout à fait l'affaire. » Il se leva et se dirigea vers la porte. « Ne perdez pas la... » Il s'éclaircit la voix. « Je veux dire, tenez bon la rampe, Jim.

— Je n'y manquerai pas. »

Quand il fut seul, il remit son masque et resta debout un moment sans bouger, ses paupières artificielles fermées. En lui tout fonctionnait avec une froide précision ; il percevait le bourdonnement faible et rassurant des pompes, le cliquetis des valves et des relais. Il leur devait ça : ils avaient enlevé toute la tripaille, l'avaient remplacée par des machines qui ne saignaient, ne suintaient ou ne suppuraient pas. Il pensa au mensonge qu'il avait fait à Babcock... *Pourquoi mentez-vous au malade atteint d'un cancer ?* Mais ils ne devineraient jamais, ne comprendraient jamais.

Il s'assit devant la table à dessin, y fixa une feuille de papier et, avec un crayon, commença à esquisser la maquette du prospecteur lunaire. Quand il eut campé à grands traits le personnage, il se mit à dessiner l'arrière-plan de cratères. Son crayon se déplaça plus lentement et s'immobilisa ; il le posa avec un bruit sec.

Plus de médullo-surrénale pour instiller l'adrénaline dans son sang, de sorte qu'il ne pouvait ressentir ni peur ni rage. Ils l'avaient soulagé de tout cela, l'amour, la haine, toute cette mélasse écoeurante, mais un sentiment lui restait encore qu'il était capable d'éprouver et ils l'avaient oublié.

Sinescu, avec les poils noirs de sa barbe pointant à travers sa peau huileuse. La perle blanche d'un « grain de millet » bien mûr dans le repli de la peau près de ses narines.

Un paysage lunaire, net et froid. Il ramassa le crayon.

Babcock, avec son large nez rose luisant de sébum, des croûtes de chassie blanche au coin des yeux. Des débris de nourriture entre les dents.

La femme de Sam, avec du fard couleur framboise sur la bouche. La figure maculée de larmes, une bulle brillante dans une narine. Et ce satané chien, le nez luisant, les yeux humides...

Il se retourna. Le chien était là, assis sur le tapis, sa langue rouge et humide pendante *encore laissé la porte ouverte* dégouttante de salive ; le chien remua deux fois la queue, puis entreprit de se lever. Il tendit la main vers son té en métal, se cambra en arrière, leva l'instrument comme une hache ; le chien glapit une fois quand l'acier trancha l'os, du rouge gicla d'un de ses yeux, il se tortilla sur le dos, projeta une tache sombre d'urine en travers du tapis ; et il le frappa encore et encore et encore.

Le cadavre gisait tordu sur le tapis, souillé de sang, ses fines babines noires retroussées sur les dents. Il essuya le té avec une serviette en papier, puis l'astiqua dans l'évier avec de la laine d'acier et du savon, le sécha et le raccrocha. Il prit une feuille de papier à dessin, l'étała par terre, roula le cadavre dessus sans répandre une goutte de sang sur le tapis. Il souleva le papier avec le corps dedans, l'emporta dans le patio, puis sur la partie de la terrasse qui était à ciel ouvert, poussant les portes de l'épaule. Il regarda par-dessus le mur. Deux étages plus bas, un toit de béton, d'où saillaient des cheminées d'aération, personne pour le voir. Il souleva le chien au-dessus du vide, le laissa glisser hors du papier, le corps tourna sur lui-même en tombant, heurta une des cheminées, rebondit, laissant une macule rouge. Il remporta le papier à l'intérieur, fit couler le sang dans l'évier, puis introduisit le papier dans le vidoir de l'incinérateur.

Il y avait des éclaboussures de sang sur la moquette, les pieds de la table à dessin, le meuble, ses jambes de pantalon. Il les lava toutes avec des serviettes en papier et de l'eau tiède. Il se déshabilla, examina ses vêtements minutieusement, les frotta dans l'évier, puis les mit dans la machine à laver. Il rinça l'évier, se frictionna avec du désinfectant et se rhabilla. Il entra dans l'appartement silencieux de Sam, fermant la porte de verre derrière lui. Passa devant le philodendron en pot, le mobilier trop rembourré, le tableau rouge et jaune sur le mur, sortit sur la terrasse, laissant la porte entrebâillée. Puis il revint par le patio, fermant les portes.

Dommage. Pourquoi pas des poissons rouges.

Il s'assit devant la table à dessin. Il fonctionnait avec une froide précision. Le rêve du matin lui revint à l'esprit, le dernier, au moment où il sortait péniblement du sommeil : reins gluants poumons gris éclatés sang et fouillis d'intestins couverts d'une graisse jaune suintante et dégoulinante et oh mon Dieu cette puanteur de cabinet d'aisances aucun bruit nulle part il laissait couler un jet jaune dans la fosse et...

Il commença à encrer le dessin, d'abord avec une fine plume d'acier puis avec un pinceau de nylon. Son talon ripait et il tombait incapable de se retenir tombait dans une espèce de masse douce et visqueuse plus haute que son menton, plus haute et il ne pouvait pas bouger

paralysé et il essayait de crier essayait de crier essayait de crier.

Le prospecteur escaladait la pente d'un cratère, ses membres préhensiles rétractés et la tête dressée. Derrière lui, le cercle lointain de la paroi et l'horizon, le ciel noir, les étoiles comme des pointes d'épingles. Et il était là-bas et ce n'était pas assez loin, pas encore assez, car la terre planait au-dessus comme un fruit pourri, bleue de moisissure, grouillante, convulsive, purulente et vivante.

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

Masks.

LA SUBSTANCE DES SONGES

par John Brunner

Encore un cobaye volontaire, comme chez Charnock. Un laissé pour compte ? Si l'on veut. Mais surtout un homme quelconque, chez qui rien n'est extrême sinon la médiocrité. Cette nouvelle est parue en 1962, deux ans après les célèbres expériences où Dement a montré que nul ne peut survivre sans rêves. Brunner imagine une expérience qui contredit celles de Dement. C'est dire que le sujet est endormi, et que tout se passe chez les médecins. Chez, c'est-à-dire entre eux ou dans leurs têtes. Plus nettement que dans toutes les nouvelles précédentes, nous percevons que les docteurs sont sujets à l'inquiétude et que peut-être ils sont malades. Dans leur tête. Qu'ils n'ont pas toute la force tranquille du héros de Sturgeon, transgressant les lois de la nature avec une belle indifférence. On vient de voir dans Masques un cobaye qui a envie de se venger. Mais il n'est pas nécessaire de sombrer dans la paranoïa pour obtenir de bons résultats dans ce domaine. Le choc en retour peut survenir par les voies les plus imprévues.

AVEC les fils de l'électro-encéphalographe qui lui auréolaient le crâne comme une toile tissée par une araignée soûle et les tampons adhésifs posés, tels deux gros sous, sur ses paupières fermées, Starling avait l'air d'un cadavre festonné par le temps de guirlandes moisies. Mais d'un cadavre- vampire, rose et bien nourri dans son état de léthargie. Et la pièce, où régnait un silence de mausolée, sentait la cire à parquet, non la poussière ; son cercueil était un lit d'hôpital et son linceul une couverture de coton rêche.

Hormis les petites ampoules-pilotes jaunes du matériel électronique installé à la tête du lit, visibles seulement à travers les orifices de ventilation de la paroi, la chambre était plongée dans l'obscurité. Mais quand Wills ouvrit la porte du couloir, un rayon de lumière l'éclaira et lui permit de distinguer nettement Starling.

Il aurait mieux aimé ne pas le voir, étendu ainsi de tout son long près de cette table où l'on n'avait pas disposé de cierges pour la simple raison qu'il n'était pas mort. Situation facile à corriger, d'ailleurs, avec des outils appropriés : un pieu aiguisé, une balle d'argent, une croisée de chemins pour y conduire les funérailles...

Wills se reprit, le visage piqué de sueur. Il s'y était laissé prendre encore une fois ! Constamment, cette idée insensée s'emparait de son esprit, comme un acte réflexe, comme la dilatation des pupilles sous l'influence de la belladone. Et cela en dépit de tous les efforts qu'il faisait pour la réprimer. Si Starling gisait là, tel un cadavre, c'était parce qu'il avait pris l'habitude de ne pas écarter les fils reliés à sa tête... *tout simplement ! tout simplement ! tout simplement !*

Wills se servait de ces mots comme d'un gourdin pour obliger son esprit à se soumettre. Starling dormait ainsi depuis des mois. Il était étendu sur le flanc, dans l'attitude typique du dormeur, mais, à cause des fils, il remuait à peine assez, dans le courant de la nuit, pour déranger ses draps. Il respirait naturellement. Tout était normal.

À un détail près : cela durait depuis des mois, ce qui était incroyable, impossible, et rien moins que normal.

Tremblant de la tête aux pieds, Wills fit un pas en arrière, repassa le seuil. À cet instant, la chose se produisit... comme elle se produisait dix ou douze fois par nuit. Un rêve commença.

L'électro-encéphalographe enregistra une variation dans l'activité cervicale. Les tampons adhésifs posés sur les paupières de Starling perçurent des mouvements oculaires et les signalèrent. Un circuit se ferma. Un timbre faible, mais aigu retentit dans la pièce.

Starling grogna, s'agita inconsciemment avec des gestes retenus, comme pour chasser une mouche qui se fût posée sur lui. Le timbre se tut. Starling s'était réveillé ; le fil conducteur de son rêve était brisé.

Et il s'était rendormi.

Wills imagina qu'il s'éveillait tout à fait, comprenait qu'il n'était pas seul dans la pièce. À pas de loup, il se faufila dans le couloir et referma la porte ; son cœur battait comme s'il avait échappé de justesse à un désastre.

Pourquoi ? Pendant le jour, il était tout à fait capable de bavarder normalement avec Starling, de le soumettre à des tests aussi impersonnellement que n'importe qui d'autre. Mais la nuit...

Il effaça de sa mémoire les images de Starling le jour, de Starling gisant tel un cadavre dans son lit la nuit, et parcourut le long couloir en serrant les dents pour les empêcher de claquer. Il s'arrêta devant d'autres portes, les entrouvrant pour jeter un coup d'œil à l'intérieur collant son oreille au chambranle. Derrière certaines de ces portes se déroulaient des scènes monstrueuses qui ne laissaient pas d'ébranler sa santé mentale avec une violence terrifiante, comme elles le faisaient

pour ses collègues. Mais rien ne l'affectait, autant que la passivité de Starling... Pas même les gémissements entrecoupés de prières de la femme de la Chambre 11, traquée par des démons imaginaires.

Conclusion : sa santé mentale avait disparu.

Cette pensée-là aussi le poursuivait en dépit de tous les efforts qu'il faisait pour s'en débarrasser. Dans le long couloir qui emprisonnait son esprit douloureux comme un tube conducteur de micro-ondes, Wills affronta son obsession. Et ne trouva aucune raison de la chasser. Eux étaient dans les chambres, lui dans le couloir. Et alors ? Quoiqu'il fût dans une chambre, Starling n'était pas malade, mais sain, libre de partir quand il le désirait. S'il restait ici, c'était simplement par esprit de coopération.

Et lui demander de partir ne résoudrait rien du tout.

Sa ronde était terminée. Il reprit le chemin du bureau en homme qui marche résolument vers un destin inévitable. Lambert, l'infirmier de service, ronflait sur le divan du coin ; c'était contraire au règlement, mais Wills qui ne supportait plus ses histoires de beuveries et de femmes, ni ses lamentations sur le programme de télévision qu'il manquait ce soir, lui avait dit de se coucher.

Il enfonça son doigt entre les côtes de Lambert pour l'obliger à fermer la bouche et, s'asseyant devant le bureau, attira à lui le registre. Sa main rampait le long des lignes tracées sur la feuille, suivie d'une ombre boitillante qui laissait derrière elle une ribambelle de mots contournés comme la piste d'un escargot devenu fou.

5 h, Tout est calme, sauf dans la chambre 11. Malade du 11 normal.

Il se rendit compte de ce qu'il avait écrit. Avec colère, il raya le dernier mot, le raya et le raya encore jusqu'à le rendre illisible, puis lui substitua les termes « comme d'habitude ». Normal !

Je suis dans l'asile de moi-même.

Il inclina la lampe du bureau de manière à éclairer son visage et se regarda dans la glace murale installée pour les infirmières. Il était un peu hagard après toute cette nuit sans sommeil, mais ne présentait aucun autre symptôme alarmant.

Et pourtant Starling, le mort-vivant, dormait sans rêves.

Wills sursauta, imaginant qu'une sorte de filament noir venait de lui effleurer l'épaule. C'était comme si Starling étendait, de son lit, les fils tentaculaires de l'électro-encéphalographe, comme s'il était au centre d'une toile immense occupant l'hôpital entier, prêt à piéger le docteur Wills comme une mouche, au beau milieu de la nasse.

Il s'imagina vidé de sa substance, comme une mouche capturée.

Brusquement Lambert se dressa sur le divan ; ses yeux papillotaient comme les persiennes d'une maison que l'on aère de bon matin.

« Qu'est-ce qui se passe, docteur ? s'exclama-t-il. Vous êtes blanc comme un linge. »

Nul filament noir n'enserrait l'épaule de Wills. Il répondit avec effort :

« Je n'ai rien. Je crois que je suis simplement un peu fatigué. »

Le soleil brillait, il faisait chaud. Wills n'avait jamais beaucoup aimé dormir pendant la journée ; quand il se fut réveillé pour la quatrième ou cinquième fois, toujours aussi fatigué, il abandonna. C'était le jour de Daventry. Peut-être ferait-il mieux d'aller lui parler.

Il s'habilla et sortit, les yeux cernés de noir. Dans le jardin, plusieurs malades parmi les moins gravement atteints travaillaient mollement. Daventry et l'infirmière-chef se promenaient parmi eux, les complimentaient sur leurs fleurs, sur la netteté des plates-bandes et l'absence de mauvaises herbes. Daventry ne s'intéressait au jardinage que pour sa valeur thérapeutique. Les malades, quel que fût leur état mental, s'en rendaient bien compte, mais Daventry, apparemment, l'ignorait. Wills aurait pu en rire s'il n'avait senti le rire le désertier. Les facultés dont on ne se sert pas s'atrophient comme les membres hors d'usage.

Daventry le vit approcher. Ses petits yeux d'oiseau papillotèrent derrière ses lunettes et sa bouche aux lèvres minces articula quelques mots à l'adresse de l'infirmière-chef qui hocha la tête et s'éloigna. Le visage aux traits pointus s'éclaira d'un sourire ; les jambes alertes traversèrent en quelques pas la minuscule pelouse que les malades ne tondaient jamais, les tondeuses étant des instruments trop dangereux pour eux.

« Ah ! Harry, fit la voix optimiste de Daventry. J'ai deux mots à vous dire. Allons dans le bureau, voulez-vous ? »

D'un geste aimable, il prit le bras de Wills : celui-ci, qui jugeait cette habitude intolérable, se déroba.

« Il se trouve, déclara-t-il, que moi aussi j'ai quelque chose à vous dire. »

La nervosité de sa voix entama la sérénité de Daventry. Les yeux d'oiseau le scrutèrent attentivement, la tête s'inclina légèrement sur le côté. Les tics de Daventry étaient aussi divers que nombreux, mais Wills connaissait la raison d'être de chacun d'eux et souvent se donnait la peine d'expliquer leur apparition.

« Ah ! répliqua Daventry. Je crois que je devine ce dont il s'agit. »

Ils pénétrèrent dans le bâtiment et marchèrent côte à côte, au rythme de leurs pas qui battaient irrégulièrement le sol comme deux cœurs palpitants. Dans le couloir, Daventry rompit le silence :

« Je suppose qu'il n'y a pas eu de changement pour Starling. Sinon, vous m'auriez laissé un mot. Vous étiez de garde cette nuit, n'est-ce pas ? Malheureusement, je n'ai pas encore pu le voir aujourd'hui. J'avais une conférence et je ne suis arrivé qu'à l'heure du déjeuner. »

Wills regardait droit devant lui, les yeux fixés sur la porte du bureau de Daventry.

« Non, dit-il, non, il n'y a pas de changement. C'est de cela justement que je voulais vous parler. À mon avis, nous devrions interrompre l'expérience.

— Ah ! » fit Daventry. C'était ce qu'il disait toujours. Mais il voulait dire tout autre chose. Par exemple : « Vous m'étonnez »... mais, dans l'exercice de sa profession, Daventry refusait de céder à l'étonnement. Le bureau les absorba et ils s'assirent, accompagnés par le bourdonnement imbécile d'une grosse mouche qui donnait de la tête contre le carreau.

« Pourquoi devrions-nous interrompre l'expérience ? » s'enquit tout à coup Daventry.

Wills n'avait pas préparé sa réponse. Il pouvait difficilement parler de Starling le mort-vivant, des tampons adhésifs posés sur ses yeux comme deux gros sous, des tentacules noirs qui s'étiraient dans la nuit de l'hôpital, de l'idée réprimée certes, mais formulée, que mieux vaudrait en finir très vite avec un pieu au bout pointu et une balle d'argent. Il fallait improviser comme on élève d'urgence une digue de terre, tout en sachant que l'inondation va la rompre en dix endroits.

« Eh bien... les autres cas nous ont tous menés à la même conclusion : en altérant le processus des rêves, on cause de graves dérangements mentaux. Le plus résistant de nos volontaires s'est effondré en moins de quinze jours. Or, depuis cinq mois, toutes les nuits, nous empêchons Starling de rêver. Même s'il ne présente encore aucun symptôme alarmant, il est probable que nous lui faisons du mal. »

Daventry avait allumé une cigarette pendant le discours de Wills. Il se mit à l'agiter devant lui comme pour opposer une barrière aux arguments de son collègue : un simple écran de fumée suffisait.

« Mon Dieu, Harry ! s'écria-t-il sans rien perdre de son affabilité. Quel mal pourrions-nous bien lui faire ? En avez-vous détecté la moindre trace lors de votre dernier entretien avec Starling ? »

« Aucune, et vous le savez – cet entretien date de la semaine dernière et le prochain doit avoir lieu demain. Ce que je veux dire, c'est que toutes nos observations concordent, qu'elles mettent l'accent sur l'importance du rêve. Sans doute n'avons-nous pas de test susceptible de nous indiquer l'effet produit sur Starling par la suppression de ses rêves, mais cet effet doit exister. »

Daventry hocha la tête sans se compromettre davantage.

« Avez-vous demandé à Starling quel est son avis là-dessus ? »

Là encore, par honnêteté, Wills dut s'incliner devant les faits.

« Je le lui ai demandé. Il m'a dit qu'il ne voyait aucun inconvénient à continuer. Il se sent en pleine forme.

— Où est-il aujourd'hui ?

— Chez sa sœur. Il lui rend visite tous les mercredis après-midi. Je peux vérifier si vous le désirez, mais... »

Daventry haussa les épaules.

« Inutile. En fait, j'ai une bonne nouvelle pour vous. Selon moi, pour établir que Starling peut se passer de ses rêves, six mois suffisent amplement. Ce qu'il faudra déterminer ensuite, c'est la nature que prendront ses rêves quand on aura cessé de les lui supprimer. Je propose donc de mettre un terme à l'expérience dans trois semaines à compter d'aujourd'hui et de nous attaquer à cet autre problème.

— Il est probable qu'il continuera de se réveiller par réflexe », avançait Wills.

Daventry était résolu à tout prendre au sérieux.

« Sur quoi vous fondez-vous pour dire cela ? »

Wills avait seulement voulu faire une boutade un peu amère, mais, en y réfléchissant, il jugea que sa remarque était fondée.

« Sur le fait que lui seul a supporté le traitement. Pour tous les volontaires, la fréquence des rêves s'est élevée les premiers jours ; chez lui, elle est passée par une pointe à trente-six fois par nuit, puis elle est retombée au rythme de vingt-six, qui s'est maintenu depuis quatre mois environ. Pourquoi ? L'esprit de Starling semble adaptable et je n'arrive pas à le croire. Nous avons besoin des rêves : parvenir à s'en passer paraît aussi improbable que de vivre sans boire et sans manger.

— C'est ce que nous croyions. » répliqua Daventry avec vivacité. Wills le voyait compiler en esprit les comptes-rendus des colloques, les rapports du *Journal of Psychology*, les quatre pages du *Scientific American* avec photos à l'appui. Et ainsi de suite.

« C'est ce que nous croyions jusqu'à l'apparition de Starling sur la scène. Il a prouvé que nous avions tort.

— Je... » commençait Wills.

Sans lui prêter attention, Daventry poursuivait.

« Les travaux de Dement à Mount Sinai n'étaient pas absolument définitifs, vous le savez. S'accrocher à des résultats provisoires est une stratégie erronée. Nous voilà contraints de renoncer à l'idée que les rêves sont indispensables, puisque Starling s'en passe depuis plusieurs mois et qu'à notre connaissance – j'insiste : à notre connaissance seulement, – il n'a pas souffert de cette expérience. »

Il fit tomber la cendre de sa cigarette dans un bol placé sur son bureau.

« C'est ça la bonne nouvelle, Harry : nous terminons la série Starling au terme de ces six mois. Puis nous verrons si ses rêves reviennent normalement. Avant l'expérience, ils ne présentaient rien d'inhabituel. Ce sera extrêmement intéressant... »

Piètre consolation, mais qui pourtant eut le mérite d'assigner aux tortures de Wills une sorte de limite ; qui le délivra en partie des souffrances infligées par ce cadavre-vampire qui hantait son esprit et menaçait toute son existence à venir. Elle lui rendit plus facile à supporter le temps qui le séparait de son entretien avec Starling.

Une demi-heure avant l'instant crucial, Wills était déjà dans son bureau en train d'attendre : tout était calme et d'ailleurs Starling passait toujours un examen médical avant d'affronter les tests psychologiques. Non que les médecins eussent jamais trouvé quoi que ce soit. Mais les psychologues non plus. Rien ne se passait que dans l'esprit de Wills. Et peut-être dans celui de Starling. Mais Starling ne pouvait pas en être conscient.

Wills connaissait son dossier par cœur... Un dossier épais, écorné, abondamment annoté par lui-même et par Daventry. Pourtant il le reprit au tout début, cinq mois et huit jours avant, au temps où Starling n'était qu'un des douze volontaires (six hommes et six femmes) pour des expériences perfectionnées visant à contrôler les découvertes faites par Dement en 1960.

Il y avait des transcriptions de rêves accompagnées de commentaires freudiens, rêves extraordinairement révélateurs malgré leur brièveté, mais ne permettant nullement de percer le mystère le plus étonnant : le fait que Starling pût vivre sans eux.

Je suis dans une gare. Autour de moi, des gens vont au travail ou en reviennent. Un homme de haute taille s'approche et me demande mon billet. J'essaie de lui expliquer que je ne l'ai pas encore pris. Furieux, il appelle un agent de police, mais l'agent de police est mon grand-père. Je ne comprends pas ce qu'il me dit.

Je suis en train de bavarder avec l'un de mes anciens professeurs, Mr. Bullen. Je suis devenu très riche et je visite l'école où j'ai passé mon enfance. Je suis très content. J'invite Mr. Bullen à faire une promenade dans ma voiture neuve qui est très grande et très belle. Il veut ouvrir la portière, mais la poignée lui reste dans la main. La portière ne ferme pas. Je n'arrive pas à faire démarrer le moteur. La voiture est vieille et couverte de rouille. Mr. Bullen se met en colère mais ça m'est un peu égal.

Je suis dans un restaurant. Le menu est en français et je commande un plat sans savoir ce que c'est. Quand il arrive, je ne peux pas le manger. J'appelle le directeur pour me plaindre et il vient en uniforme de marin. Le restaurant est sur un bateau, il tangue tellement que j'ai mal au cœur. Le directeur me dit qu'il va me mettre aux fers. Les clients se moquent de moi. Je casse mon assiette mais cela ne fait pas de bruit et les gens ne me regardent pas. Alors, en définitive, je mange ce qu'on m'a servi.

La conclusion de ce dernier rêve était typique de Starling, pensa Wills. En définitive, il mangeait ce qu'on lui servait et faisait contre mauvaise fortune bon cœur.

Ces rapports dataient de la période de contrôle : la semaine durant laquelle les rêves de Starling et ceux des autres volontaires avaient été notés afin qu'on pût les comparer avec ceux qu'ils auraient plus tard, une fois l'expérience terminée. C'est- à-dire, pour les onze autres, de trois à treize jours plus tard. Mais pour Starling... !

Ces rêves décrivaient admirablement Starling. Faible, étroit d'esprit, il n'avait connu que des frustrations tout au long de son existence ; aussi ses rêves se terminaient-ils là, parfois sur l'intervention d'un quelconque symbole d'autorité issu de son enfance, comme le professeur ou ce grand-père qu'il haïssait. Apparemment, Starling ne se rebellait jamais. Il... mangeait ce qu'on lui servait.

Quoi d'étonnant à ce qu'il fût prêt à poursuivre l'expérience avec Daventry, pensa Wills, accablé. Logé, nourri, libéré de tous problèmes, il était probablement au paradis.

Ou dans une sorte d'enfer moins pénible que celui dont il avait l'habitude.

Wills étudia les rêves des autres volontaires, ceux qui avaient dû abandonner au bout de quelques nuits. Les rapports de la semaine de contrôle indiquaient sans exception aucune la présence de tensions sexuelles ou représentaient la solution dramatisée de quelque problème, une réaction positive à des difficultés personnelles. Seul Starling renonçait constamment à la lutte.

Non qu'il en fût incapable, extérieurement. Compte tenu des frustrations que lui avaient imposées d'abord ses parents, puis son tyrannique grand-père et ses professeurs, il s'était remarquablement bien adapté. Doux et timide, il vivait avec sa sœur et son beau-frère, mais il avait une assez bonne situation et un groupe d'amis dont il avait fait la connaissance par l'intermédiaire de son beau-frère ; les amis en question l'« aimaient bien » quoiqu'il ne fît pas grande impression sur eux.

Situation qui symbolisait l'existence entière de Starling. Une existence dépourvue d'absolu. Et pourtant – contrairement à ce que pouvaient faire croire ses rêves – il n'avait jamais complètement abandonné la partie. Il avait toujours fait contre mauvaise fortune bon cœur.

Les volontaires étaient d'origines extrêmement diverses : sept étudiants, un professeur en vacances, un acteur sans contrat, un écrivain à la bourse vide, un blouson noir qui se fichait de tout, et Starling. On leur avait appliqué le mécanisme inventé par Dement à l'Hôpital Mount Sinai de New York, perfectionné et automatisé par Daventry : ce timbre qui éveillait le dormeur à l'instant même où le rêve commençait. Dans onze cas sur douze, les résultats s'étaient révélés conformes aux conclusions de Dement : le sujet qu'on empêchait de rêver devenait nerveux et irritable et finissait par

sombrer dans la dépression nerveuse. Le plus coriace avait cédé au bout de treize jours.

Cette observation, cela va sans dire, ne s'appliquait pas à Starling.

Ce qui les troublait, ce n'était pas qu'on les dérangeât dans leur sommeil (il suffisait pour le prouver de les réveiller entre les rêves et non pendant), mais qu'on les empêchât de rêver.

En général, les cobayes rêvaient à peu près une heure par nuit, en quatre ou cinq « épisodes ». D'où l'on pouvait conclure que les rêves étaient utiles. Mais à quoi ? Servaient-ils à dissiper les tensions antisociales ? À purger l'ego en satisfaisant des désirs réprimés ? Réponses un peu trop faciles ! Et pourtant, sans le pied de nez de Starling, les experts se seraient contentés de ce type de généralités et en seraient restés là attendant l'avenir lointain où la science de l'esprit serait mieux équipée pour peser et mesurer la substance impalpable des songes.

Mais Starling s'était manifesté. Au début, il avait réagi selon les prévisions. La fréquence de ses rêves était passée de cinq fois par nuit à vingt, puis à trente, et plus encore, et chaque fois le timbre faisait avorter l'embryon de songe, projetant dans le néant l'abominable grand-père, les professeurs tyranniques...

Y avait-il là un indice ? Wills s'était déjà posé la question. Se pouvait-il qu'à la différence des gens normaux, des gens qui avaient *besoin* de rêver, Starling, lui, en eût horreur ? Détestait-il ses rêves au point que leur élimination était une vraie libération pour lui ?

L'idée était séduisante, parce que simple, mais elle ne tenait pas. À la lueur des expériences précédentes, cela revenait à dire que pour libérer un homme du besoin d'excréter il suffisait de le priver de nourriture et de boisson.

Mais l'expérience n'avait produit sur Starling aucun effet visible ! Il n'avait pas maigri, il n'était pas devenu plus irritable ; il s'exprimait avec lucidité, il répondait tout à fait normalement aux tests de QI, aux tests de Rorschach, à tous les tests que Wills connaissait.

C'était extraordinaire.

Wills fit un effort pour se contrôler. Considérant sa propre réaction, il la reconnut pour ce qu'elle était : une crainte instinctive mais irrationnelle semblable au désarroi de l'étranger qui, passée la rivière, rencontre un code des bonnes manières et un accent différents du sien. Starling était un homme. Donc, ses réactions étaient naturelles. Donc, ou bien le résultat commun de toutes les autres expériences était un simple hasard et les rêves n'étaient pas indispensables, ou bien les réactions de Starling étaient secrètement semblables à celles des autres mais ne se manifesteraient qu'au moment où la pression deviendrait trop forte. Alors, la chaudière exploserait.

Évidemment, il ne restait plus que trois semaines.

Comme d'habitude, on frappa timidement à la porte. Wills répondit par un grognement et, regardant Starling qui venait d'entrer, se demanda comment la vue de cet homme tranquillement étendu sur son lit pouvait lui inspirer des visions de chapelets d'ails, de pieux au bout pointu, de funérailles aux croisées des chemins.

La faute devait en incomber à lui-même et non à Starling.

Les tests n'apportèrent rien de nouveau. Un coup dur pour l'hypothèse de Wills. Si Starling avait accueilli avec plaisir la disparition de ses rêves, s'il l'avait considérée comme une libération, Wills aurait dû détecter en lui un renforcement de la personnalité. Or, s'il existait effectivement une tendance imperceptible, elle était sans doute due au fait que depuis plusieurs mois Starling se trouvait dans un milieu reposant et qui n'exigeait aucun effort de sa part.

Rien de très encourageant là-dedans. Wills repoussa les feuilles sur lesquelles il avait consigné les résultats des tests.

« Mr. Starling, demanda-t-il, pourquoi vous êtes-vous porté volontaire il y a six mois quand nous avons demandé des cobayes pour nos expériences ? J'ai déjà dû vous poser cette question, mais je ne me souviens plus de votre réponse. »

Tout était noté. Il voulait simplement vérifier. « Ma foi, docteur, je ne sais pas très bien quoi vous répondre, fit la voix douce de Starling tandis que son regard bovin se posait sur le visage de Wills. Il me semble que ma sœur connaissait un volontaire, et puis mon beau-frère est donneur de sang, il trouve que tout le monde doit faire quelque chose pour la société. Je n'aime pas les prises de sang, les injections et tout ça, mais j'ai pensé qu'il avait raison et j'ai dit que je le ferais. Alors, bien sûr, quand le docteur Daventry m'a appris que je ne réagissais pas comme les autres et m'a demandé si je voulais continuer, j'ai dit que je ne voyais pas pourquoi je ne le ferais pas, puisque c'est dans l'intérêt de la science... »

La voix poursuivait, monotone, n'ajoutant rien de nouveau. Starling s'intéressait peu aux nouveautés. Il n'avait jamais demandé à Wills le pourquoi des tests auxquels on le soumettait ; pas plus sans doute qu'il ne demandait à son médecin ce que celui-ci inscrivait sur l'ordonnance, considérant seulement les abréviations médicales comme une sorte de talisman. Peut-être avait-il tellement l'habitude d'être rabroué quand il manifestait trop d'intérêt pour quelque chose qu'il ne pouvait pas comprendre le système dont faisaient partie Wills et l'hôpital.

Il *était* malléable. C'était la voix exaspérante de son beau-frère, le tançant pour son inutilité, qui l'avait poussé à s'engager dans cette affaire. Wills, en le regardant, se dit qu'il avait sans doute pris là la décision la plus grave de sa vie, comme un homme qui se marie ou qui entre au couvent. Et pourtant c'était faux aussi. Starling ne prenait pas

de décisions à ce niveau-là. Les choses lui arrivaient, voilà tout.

Impulsivement, Wills demanda : « Et quand l'expérience sera terminée, Mr. Starling ? Je suppose que cela ne durera pas toujours. »

Placide, la voix articula les mots inévitables :

« Vous savez, docteur, je n'y ai pas encore réfléchi. »

Non, être débarrassé de ses rêves n'était pas une libération pour lui. Cela ne signifiait rien. Rien n'avait d'importance. Starling était un mort vivant. Dans l'échelle des valeurs humaines, il était neutre. Il était la chose malléable qui remplit le trou à elle assigné, la chose dépourvue de volonté individuelle qui tire le meilleur parti possible de ce qui lui est imparti mais ne va jamais plus loin.

Wills aurait voulu détenir le pouvoir de punir l'esprit qui enfantait de telles pensées, et il congédia celui qui leur avait donné le branle. Mais si le corps de Starling s'éloigna, son image demeura, s'embrasa, tantôt impassible et menaçante, tantôt facétieuse et gambadant avec force pirouettes dans les recoins les plus cachés du cerveau chaotique de Wills.

Ces trois dernières semaines furent les pires de toutes. La balle d'argent et l'épieu au bout pointu, la croisée des chemins pour les funérailles... Wills enchaîna ces images au fond de son esprit mais il s'épuisait à peser sur les chaînes. *Horreur, horreur, horreur*, scandait quelque part en lui, dans un recoin obscur et profond de sa personne, une voix effrayante. *Ce n'est pas naturel*, renchérissait une autre sur le ton docte du professionnel. Il combattait les voix et pensait à autre chose.

Daventry déclara – et bien entendu il avait raison sous l'angle de l'expérience – que pour obtenir un élément de contrôle incontestable, il fallait simplement, le moment venu, débrancher le timbre relié à l'électro-encéphalographe sans rien en dire à Starling, puis voir ce qui se passerait. De nouveau, Starling serait libre de terminer ses rêves. Peut-être les ferait-il plus colorés et se les rappellerait-il plus clairement après une si longue interruption. Peut-être...

Mais Wills n'écoutait que d'une oreille. On n'avait pas prévu la réaction de Starling quand on l'avait privé de ses rêves ; comment préjuger de celle qu'il aurait quand on les lui rendrait ? Un pressentiment le hantait, lui glaçait l'échiné, mais il ne le mentionna pas à Daventry. Ce pressentiment pouvait se résumer ainsi : quelle que fût la réaction de Starling, ce serait sûrement celle qu'on attendait le moins.

Il dit à Daventry qu'il avait déjà à moitié révélé à Starling la fin prochaine de l'expérience. Son chef fronça les sourcils.

« C'est dommage, Harry. Même Starling risque de sauter aux conclusions tout seul quand il constatera que six mois se sont écoulés. Enfin, tant pis. Nous n'avons qu'à faire durer l'expérience quelques

jours de plus. Il croira s'être trompé. »

Il consulta le calendrier.

« Donnons-lui trois jours de plus et débranchons le timbre le quatrième. D'accord ? »

Coïncidence ou non, Wills était de service cette nuit-là. Son tour venait tous les huit jours, et ses dernières nuits de garde avaient été absolument insupportables. Il se demanda si Daventry avait choisi la date délibérément. Peut-être. Quelle différence cela faisait-il ?

Il demanda :

« Serez-vous là pour voir ce qui arrive ? »

Le visage de Daventry se figea en un masque de regret.

« Malheureusement non... cette semaine-là, je dois assister à un congrès en Italie. Mais j'ai en vous une confiance absolue, Harry, vous le savez bien. À propos, je fais un papier sur Starling pour le *Journal of Psychology* et je vous mentionnerai comme co-auteur.

Après ce don propitiatoire à Cerbère, Daventry s'en alla.

Cette-nuit-là, l'infirmier de garde était Green, un petit homme adroit qui connaissait le judo. En un sens, c'était un soulagement ; d'habitude, Wills appréciait assez la compagnie de Green, qui lui avait enseigné quelques prises commodes pour réduire les malades violents à l'impuissance sans leur faire de mal. Cette nuit, pourtant...

Pendant la première demi-heure, ils bavardèrent à bâtons rompus, mais Wills ne tarda pas à perdre le fil de la conversation, car son esprit était absorbé par la vision de cette pièce au bout du couloir où Starling, embaumé, tenait sa cour parmi les ombres et les lampes-pilotes. Plus personne à présent ne venait le troubler quand il se couchait : tout seul il reliait les fils, se posait les tampons adhésifs sur les yeux, branchait le matériel. On courait le risque qu'il s'aperçût du changement, mais le timbre avait toujours été branché de manière à ne retentir qu'après une demi-heure ou plus de sommeil normal.

Bien qu'il ne fit jamais rien pour se fatiguer, Starling s'endormait toujours très vite. Autre preuve de sa malléabilité, pensa Wills amèrement. La position couchée incitait au sommeil, donc il dormait.

En général, il fallait attendre trois quarts d'heure pour que le premier embryon de rêve bourgeonnât dans son crâne rond. Pendant six mois et quelques jours, le timbre avait anéanti ce premier songe et ceux qui le suivaient ; alors, le dormeur changeait de position, dérangeant à peine les draps, puis...

Mais pas ce soir.

Au bout de quarante minutes, Wills se leva, les lèvres sèches.

« Si vous avez besoin de moi, dit-il, je serai dans la chambre de Starling. Nous avons débranché le timbre et en théorie il devrait recommencer à rêver... normalement. » Ce dernier mot ne rendit pas

un son très convaincant.

Green hocha la tête, prit une revue sur la table.

« C'est une expérience importante, docteur, n'est-ce pas ?

— Dieu seul le sait », répliqua Wills, et il quitta la pièce.

Son cœur battait si fort qu'il craignit de réveiller les gens qui dormaient autour de lui ; ses pas retentissaient comme d'énormes marteaux pilons et son sang rugissait dans ses oreilles. Il dut combattre une sensation de vertige, de chute, qui lui faisait voir les lignes immuables du corridor – deux lignes plancher-mur, deux lignes mur-plafond – tordues comme une vrille ou comme un sucre d'orge mystérieusement retourné sens dessus dessous. Du pas chancelant d'un homme ivre, il marcha jusqu'à la porte de Starling et vit sa main se poser sur la poignée.

Je refuse la responsabilité. Je n'accepterai pas de signer l'article sur lui. C'est la faute de Daventry.

Néanmoins, il accepta d'ouvrir la porte comme il avait tout accepté depuis le début de l'expérience.

Bien qu'intellectuellement conscient d'être entré sans faire de bruit, il se sentait aussi lourdaut qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine. Tout était comme d'habitude, sauf le timbre évidemment.

Il attira vers lui une chaise aux pieds tapissés de caoutchouc et s'installa de manière à pouvoir surveiller les rubans de papier qui sortaient de l'électro-encéphalographe. Jusqu'ici seuls les rythmes typiques du premier sommeil s'y étaient inscrits... Starling n'avait pas encore commencé son premier rêve de la nuit. Si Wills attendait ce premier rêve et constatait que tout se passait bien, peut-être les fantasmes de son esprit se dissiperaient-ils.

Il enfonça sa main dans la poche de son veston et la referma autour d'une gousse d'ail.

Surpris, il sortit la gousse de sa poche et la regarda. Il ne se souvenait absolument pas de l'y avoir placée. Mais lors de sa dernière garde, hanté par l'aspect de mort-vivant de Starling endormi, il avait passé une bonne partie de la nuit à dessiner des vampires ailés dont il perceait le cœur du bout de son crayon, à esquisser autour d'eux des croisés de chemins, jetant ensuite le papier avec le trou percé au centre.

Oh ! bon Dieu ! Quel soulagement quand il serait libéré de son obsession !

En tout cas, se procurer une gousse d'ail était un symptôme inoffensif. Il la remplaça dans sa poche. Aussitôt après, il remarqua l'altération dans la ligne dessinée par l'électro-encéphalographe, altération qui dénotait le commencement d'un rêve. Au même instant, il s'aperçut qu'avec la gousse d'ail il avait dans la poche un crayon très pointu...

Non, pas un crayon. C'était, il s'en rendit compte, un morceau de bois grossièrement taillé, long de trente centimètres environ, époinaté à une extrémité. Voilà tout ce dont il avait besoin. De cela et de quelque chose pour l'enfoncer. Il fouilla dans ses poches. Il transportait toujours avec lui un marteau de caoutchouc pour contrôler les réflexes. Cela ne suffirait probablement pas, mais...

Par chance, la veste de pyjama de Starling était entrouverte. Il plaça soigneusement la pointe du pieu à la place du cœur et balança le marteau.

La pointe s'enfonça comme dans un fromage. Du sang suinta tout autour tel un ruisseau dans la boue, ruissela sur la poitrine de Starling, commença de tacher le lit. Starling ne se réveilla pas, il s'amollit encore davantage... naturellement, puisqu'il était mort-vivant et qu'il ne dormait pas. Trempé de sueur, Wills laissa retomber le morceau de caoutchouc et regarda ce qu'il avait fait. Le soulagement l'inonda comme le flot incessant de liquide rouge inondait le lit.

La porte derrière lui était entrouverte. Il entendit Green qui approchait à pas feutrés et sa voix inquiète :

« Docteur, c'est le 11. Je crois que... »

Et puis Green vit ce qui avait été fait à Starling.

Les yeux écarquillés de stupéfaction, il se retourna vers Wills qu'il se mit à contempler fixement. Sa bouche remua mais pendant un bon moment, ce fut son expression qui parla pour lui. Il ne parvenait pas à articuler.

« Docteur ! » s'écria-t-il enfin, et ce fut tout.

Wills ne lui prêta aucune attention. Les yeux fixés sur le mort-vivant, il voyait le sang comme si, dans la pièce à demi obscure, c'eût été un flot de peinture lumineuse... un flot qui ruisselait sur ses mains, sur son veston, sur le plancher, sur le lit, comme un fleuve issu des pointes qui traçaient sur les bandes de papier les empreintes d'un rêve, mouillant ses chaussures d'un liquide gluant où ses pieds s'enfonçaient avec un bruit de succion.

« Vous avez gâché notre expérience, dit froidement Daventry qui venait d'entrer. Et cela malgré la générosité dont j'ai fait preuve en vous offrant de signer avec moi l'article du *Journal of Psychology*. Comment avez-vous pu ? »

Rouge de honte, les joues brûlantes, Wills se dit que jamais plus il ne pourrait regarder Daventry en face.

« Il faut avertir la police, reprit Daventry avec autorité. Heureusement, Starling m'a toujours dit qu'il jugeait de son devoir de s'inscrire parmi les donneurs de sang. »

Il prit sur le plancher une seringue gigantesque, une seringue de titan, et, trempant l'aiguille dans le fleuve de sang, aspira. Le verre se teinta d'écarlate.

Et clic.

Une brèche s'ouvrit dans l'esprit délirant de Wills, brèche qui permit à un fait de s'y introduire. Daventry était en Italie. Donc il *ne pouvait pas* être ici. Donc il n'y était pas. Donc...

Il sentit ses yeux s'ouvrir avec des craquements pénibles comme une vieille porte qui tourne difficilement sur des gonds rouillés, et se rendit compte que son regard était fixé sur Starling étendu dans son lit. Les stylets qui décrivaient son activité cervicale étaient revenus au rythme normal du sommeil. Il n'y avait ni pieu ni sang.

Faible et soulagé, Wills frissonna rétrospectivement. Il s'appuya au dossier de sa chaise, s'efforçant de comprendre.

Il s'était dit que la réaction de Starling à l'instant où on lui rendrait ses rêves serait certainement celle qu'on attendait le moins. Eh bien, son hypothèse se vérifiait. Il n'avait pu prédire cette réaction mais du moins pouvait-il à présent l'expliquer... plus ou moins. Pour en démontrer exactement le mécanisme, il faudrait attendre un peu.

Pour qui connaissait bien Starling, on pouvait supposer que toute une vie de frustrations et d'arrangements à l'amiable avait sapé sa capacité d'agir au point qu'il n'avait même pas l'idée de surmonter les obstacles. S'il en trouvait un sur sa route, il tentait de le contourner. S'il n'y parvenait pas, eh bien, il s'inclinait.

L'interruption forcée de ses rêves était un obstacle. Les onze autres volontaires, plus agressifs, avaient manifesté des symptômes qui exprimaient leur ressentiment de façons diverses : par l'irritabilité, la rage, les insultes. Mais pas Starling. Pour lui, il n'était pas pensable d'exprimer son ressentiment.

Patiemment, accoutumé aux déceptions parce que c'était le trait caractéristique de sa vie, il avait cherché le moyen de contourner l'obstacle. Et il l'avait trouvé. Il avait appris à rêver avec l'esprit d'un autre.

Certes, jusqu'à ce soir, le timbre avait, chaque fois, mis brutalement un terme à toutes ses tentatives. Il avait supporté cela comme le reste. Mais ce soir, le timbre ne fonctionnant plus, il avait rêvé *en* Wills et *avec* Wills. Le pieu, le sang, l'intrusion de Green, l'apparition de Daventry, tout cela faisait partie d'un rêve auquel Wills avait apporté quelques images et Starling tout le reste : par exemple l'agent de police qui n'arrivait pas et la seringue géante (il redoutait les injections).

Wills se décida. Daventry ne le croirait pas – pas avant d'avoir expérimenté le phénomène en personne, – mais ce problème-là pouvait attendre à demain. Pour l'instant, Wills en avait assez, et plus qu'assez. Il allait rebrancher le timbre et quitter la chambre en quatrième vitesse.

Il voulut lever le bras vers les boîtes de matériel posées sur la table de chevet et s'étonna de constater que son bras, devenu pesant, ne lui obéissait plus. Des poids invisibles semblaient attachés à son poignet. Lorsque, trempé de sueur, il réussit enfin à rapprocher sa main du timbre, ses doigts balourds ne purent saisir le fil délicat qu'il devait brancher.

Une éternité s'était passée quand, pleurant de frustration, il finit par comprendre.

Les rêves de Starling avaient l'échec pour thème principal ; il s'attendait à ce que ses efforts les plus grands fussent toujours déçus. Voilà pourquoi Wills, dont l'esprit était lié à celui de Starling et dont la conscience semblait un rêve à Starling, n'arriverait jamais à rebrancher le timbre.

Wills laissa retomber le long de son corps ses mains devenues molles. Il regarda Starling, la gorge nouée de panique. *Combien* de rêves pourrait mener à bien en une seule nuit un homme qui en avait été privé pendant six longs mois ?

Il avait dans sa poche un pieu au bout pointu et un marteau. Qu'une fois pour toutes il puisse mettre fin aux rêves de Starling !

Mais il était toujours sur sa chaise, pleurant sans larmes, lié par des chaînes invisibles, quand Starling, au matin, s'éveilla, étonné, et le trouva.

Traduit par ELISABETH GILLE.

Such stuff.

LE DÉVOLEUR

par Alan Nelson

Avec Brunner, nous avons rencontré notre dernier cobaye et nous avons entamé une nouvelle saga : celle des malades qui contaminent les docteurs. Alan Nelson est un spécialiste des maladies mentales insolites : on a déjà lu de lui, dans cette série, le célèbre Narapoïa(12). Avec Le Dévoleur, il décrit une maladie mentale non seulement contagieuse, mais sujette à d'ahurissantes mutations. Et les médecins descendent de leur piédestal : non contents de tomber malades, ils sont contraints d'abjurer leur rationalisme. Il est vrai que ce sont des psi...

« JE suis un klepto-kleptomane, docteur. » Gorgé de vitamines, débordant d'énergie après une année de repos forcé, le Dr. Manly J. Departure regarda avec une cordialité professionnelle l'anguleux jeune homme assis devant son bureau et qui, l'air renfrogné, pétrissait stupidement ses longs doigts.

« Ma foi, cela n'a rien de bien grave, Mr. Flint, répondit le Dr. Departure en se permettant un petit rire affable. Il semble que la kleptomanie sévisse pas mal ces temps-ci. Quant à votre bégaïement... »

Mr. Flint ne sourit pas.

« Je n'ai pas dit kleptomanie, docteur. Mais klepto-kleptomanie. » Le jeune homme continuait de se masser les doigts comme pour faire disparaître d'invisibles rides. « Vous comprenez, je ne vole que les autres kleptomanes, » dit-il d'un ton sérieux.

Le rire du Dr. Departure s'était éteint.

« Si je vous comprends bien, commença-t-il avec lenteur, vous êtes pathologiquement poussé à voler. Mais au lieu de voler aux comptoirs des grands magasins, comme le font les kleptomanes norm... je veux dire les kleptomanes classiques, vous éprouvez le besoin de voler les choses déjà volées par d'autres kleptomanes ?

— C'est cela, répondit le jeune homme. Je m'introduis dans leur chambre en leur absence. Cependant, j'ai de plus en plus de mal à en trouver. Évidemment, ce ne sont que des objets dont je n'ai pas particulièrement l'emploi. Regardez ! »

Il allongea la main pour prendre par terre un volumineux sac en papier qu'il tendit par-dessus le bureau. Le Dr. Departure l'ouvrit et en tira, entre autres choses, un fouet à battre les œufs, un dé à coudre en matière plastique, un taille-crayon, un flacon de lotion pour permanente à froid et un ocarina.

« Je... je ne peux pas m'en empêcher, docteur. » Flint fléchit ses longs doigts maigres, les considéra en fronçant les sourcils, puis ramena de nouveau son regard sur le docteur. « Cette envie qui me prend... c'est irrésistible. Et ça empire chaque jour. Il faut que vous m'aidiez. »

Le Dr. Departure posa le sac et se mit à caresser la pendulette en bronze dont sa femme lui avait fait cadeau pour Noël ; cela le calmait toujours de fixer son attention un moment sur le petit instrument dont le tic-tac égrenait les dollars comme un taximètre. Il leva bientôt les yeux et étudia son interlocuteur : visage maigre et pâle, coupure de rasoir au-dessus de la pomme d'Adam, vêtu sans aucune recherche. Rien, en somme de remarquable, n'eût été cette manie de tripoter ses mains aux doigts interminables.

« Laissez-moi vous poser quelques questions de pure forme pour commencer », dit le Dr. Departure, prenant un crayon.

Flint, apprit-il, avait trente-sept ans, était sorti du collège avec ses diplômes, travaillait dans les bureaux d'une compagnie d'assurances et était célibataire. Tout cela n'avait rien que de banal.

Au bout d'une heure, le docteur se leva et fit un sourire réconfortant.

« Disons mardi à dix heures », proposa-t-il en reconduisant Flint à la porte.

Le mardi suivant, peu avant dix heures, comme il sortait de l'ascenseur pour aller recevoir Flint dans son cabinet, le Dr. Departure se trouva nez à nez avec son beau-frère, le Dr. Bert Schnappenhocker, médecin-psychiatre. Ce dernier était un homme de haute stature, à la mine autoritaire, aux incisives agressives et aux cheveux gris acier, qui avait surtout de riches divorcées pour clientèle et dont la seule présence dans le bureau contigu au sien éveillait chez Departure une sorte d'hostilité permanente et hargneuse. S'il n'avait pas été le frère d'Emily...

« Ça me fait plaisir de vous voir de retour, Manly tonna Schnappenhocker de sa voix joviale et détestable. Comment vous a-t-on traité à l'asile ?

— C'était une maison de repos, répondit d'un ton glacial le Dr. Departure en avançant dans le couloir pour gagner son cabinet.

— En tout cas, si vous vous sentez de nouveau patraque, ne vous gênez pas pour venir me consulter. Je vous ferai un prix comme il est normal entre confrères. » Il poussa un rire rauque et allongea une tape sonore sur l'épaule de Departure. « À propos, vous ai-je dit que je prends la parole au banquet de l'Institut de Psychiatrie le mois prochain ? J'espère que vous pourrez venir. »

Clac ! Avec un murmure d'irritation, le Dr. Departure ferma la porte sur le sifflement discordant et imbécile de Schnappenhocker dans le couloir. Puis, secouant sa mauvaise humeur, il appela Flint qui attendait dans le salon.

« Alors, commença-t-il avec entrain quand Flint se fut assis et eut placé cette fois encore un volumineux sac en papier à côté du bureau. Alors, parlons de cette... cette kleptomanie. » Il se refusait à prononcer le mot ridicule de *klepto-kleptomanie*. Depuis la première visite de Flint, il n'avait rien pu trouver dans ses livres qui se rapportât à ce problème et finalement il avait conclu que la chose n'était pas si mystérieuse qu'elle paraissait à première vue ; après tout, la kleptomanie était la kleptomanie. Peu importait qui on volait. Peut-être cet homme présentait-il un cas un peu plus complexe, mais c'était tout.

« Je voudrais que vous commenciez par le commencement, si cela ne vous dérange pas, Mr. Flint, et que vous me parliez de l'origine de vos troubles. »

Flint parut gêné et poussa du pied le sac plein de bibelots.

« Ce sont les gants, dit-il. Je n'ai jamais eu d'ennui avant de commencer à porter ces gants. C'est à partir de ce moment que j'ai ressenti cette envie de prendre des choses aux comptoirs des grands magasins. Mais deux semaines ne s'étaient pas écoulées que je n'en tirais plus aucun plaisir. Alors je me suis mis à m'intéresser aux kleptomanes... »

Le Dr. Departure sourit. Il sentait que le problème venait de commencer à se démêler. C'était si caractéristique, cette tendance puérile à rendre des objets inanimés responsables de ses propres défauts. Pas plus tard que la veille au soir, sa jeune nièce avait accusé sa poupée de chiffons d'avoir cassé un vase.

« Où sont ces gants ? » s'enquit-il avec sollicitude.

Flint leva les mains au-dessus du bureau.

« Je les porte en ce moment, » dit-il.

Le Dr. Departure ouvrit de grands yeux, se pencha en avant et examina les longues mains à la peau rose et aux jointures ridées, les doigts effilés et les ongles soigneusement faits. Ces mains-là étaient aussi nues que des boules de billard.

« Je ne vois pas de gants, dit le docteur au bout d'un instant.

— Je sais, répondit Flint avec calme. Ils sont invisibles. »

— Ah ! voilà que les pièces du puzzle commencent à se mettre en place, pensa le Dr. Departure. Un cas de projection de culpabilité compliqué d'hallucinations. Dix contre un à parier que d'étranges divagations (où la sorcellerie aurait sa part) se manifesteraient avant peu.

« Où avez-vous eu ces... ces gants ? demanda-t-il d'une voix douce et persuasive.

— Je les ai achetés à une magicienne qui les tenait d'une sorcière brésilienne à trois doigts nommée Bessie.

— Et d'où les tenait la sorcière ?

— Elle les avait obtenus par macération d'un buisson de guayule rabougri frappé deux fois par la foudre et auquel on avait injecté trois fois le sang d'une vierge au cerveau dérangé.

— Et à quoi servaient ces gants ?

— À permettre au fils de la sorcière de voler plus facilement des œufs de pigeons. » Flint détourna la tête, le regard troublé. « Cependant, les gants ont un défaut. Leur pouvoir est trop fort. »

On peut continuer longtemps comme ça, pensa tristement le Dr. Departure. Si je lui demande simplement pourquoi il n'enlève pas ses gants, il va me répondre qu'il ne peut pas.

« Le pire, docteur, c'est que... je ne peux pas les enlever. Vous voyez ? » Flint leva une main et se pinça vainement la peau avec le pouce et l'index de l'autre main. Brusquement, il se pencha sur le bureau et dit d'un ton confidentiel :

« Il n'y a qu'un moyen de les enlever, docteur.

— Et quel est-il ?

— Il faut d'abord que je trouve un sorcier qui occupe dans sa communauté un rang égal à celui de Bessie dans la sienne. C'est de vous que je veux parler.

— Eh là ! une minute, s'il vous plaît ! » protesta avec humeur le Dr. Departure.

De sa poche, Flint tira une feuille de papier et une petite boîte de poudre blanche qu'il plaça devant le docteur.

— Et alors, il faut que je vous fasse répandre cette poudre sur les gants tout en prononçant les paroles écrites là et en faisant un geste comme celui-ci. Après ça, je pourrai les enlever de mes mains sans aucun mal.

— Je vous en prie ! dit fermement le Dr. Departure, levant la main. C'est à *moi* de vous dire comment enlever ces... ces gants invisibles. »

Il fit une pause, essuya les verres de ses lunettes, toussota pour s'éclaircir la gorge et regarda au plafond comme un orateur prenant son élan.

« D'abord, que représentent ces gants ? Rien d'autre que... »

Pendant une heure, sans discontinuer, le Dr. Departure sonda, stimula, statua. Il parla avec éloquence des phobies, des chimères, des fixations, et la pendulette de bronze faisait un saut quand il frappait la table pour donner plus de poids à ses paroles. Flint écoutait avec attention et quand, enfin, le Dr. Departure s'arrêta pour s'éponger le front et jeter un regard significatif à sa montre, il se pencha en avant.

« Tout cela est très bien, docteur, dit-il. Mais acceptez-vous, oui ou non, de jeter ce sort ? »

Ce sont des choses qui demandent du temps, songea avec lassitude le Dr. Departure. Du temps et de la patience...

« Parce que si vous ne voulez pas, poursuit Flint en se levant à moitié de son siège, je vais aller voir ailleurs, il y a un autre spécialiste ici, dans ce même couloir. Un Dr. Schnapp... Schnappen... »

D'un geste vif, le Dr. Departure fit rasseoir son client. Chaque fois qu'un de ses malades l'avait quitté pour son beau-frère, celui-ci, par quelque coup de chance incroyable, avait réussi à remettre l'homme d'aplomb, en un clin d'oeil... Et les rodomontades qui s'ensuivaient avaient quelque chose d'intolérable. Le Dr. Schnappenhocker avait même rédigé pour *l'American Journal* un article sur un de ces cas.

Le Dr. Departure regarda avec répugnance la boîte de poudre et étudia les mots écrits sur la feuille de papier. Eh bien, soit ! Puisqu'il lui fallait démontrer l'inanité des incantations et des charmes, il n'avait qu'à s'exécuter... c'était tout.

« Si je jette ce... ce sort, dit-il finalement, en cherchant à donner aux mots une résonance lourde de sens, me promettez-vous d'essayer *vraiment* d'enlever ces gants imaginaires, de vous en dépouiller comme vous feriez d'une peau morte, une peau dont vous n'auriez plus besoin ?

Oui ! oui ! cria Flint avec empressement.

Eedo ! Queedo ! Skizzo Libido ! » psalmodia le Dr. Departure en saupoudrant les mains étendues de Flint et en faisant un geste cabalistique avec les siennes. Puis il se rassit et lui sourit avec bienveillance.

« Merci ! » dit Flint avec un soupir reconnaissant. Puis, avec un bruit de soie déchirée, il enleva prestement de chaque main un gant transparent comme une pellicule de caoutchouc, de la même façon qu'il se serait débarrassé d'une peau morte, et les jeta sur le bureau. Le Dr. Departure considéra avec stupéfaction ce minuscule tas de caoutchouc impalpable qui venait de faire écrouler son château de cartes psychologique avec un petit plouf presque inaudible !

« Voici pour vos honoraires, dit Flint d'un air heureux en plaçant trois pièces de vingt dollars sur le sous-main du docteur. Et merci encore. »

Il sortit en claquant la porte.

Le Dr. Departure ferma les yeux un moment et écouta le tic-tac de la pendulette de bronze. Certes, cet homme pouvait être en train de se livrer à une farce compliquée. Il était même possible que ce charlatan beau parleur, ce confident de riches nymphomanes, ce psychanalyste fureteur, le Dr. Schnappenhocker, en ait été l'instigateur. Non, à y bien réfléchir, ce n'avait pas pu être une farce. Personne – pas même Bert Schnappenhocker – n'aurait été disposé à payer vingt-cinq dollars l'heure pour un si maigre plaisir.

Il ramassa un gant et l'examina. Il était tourné à l'envers maintenant – c'était dû à la façon dont son possesseur l'avait retiré – mais l'envers ne se différenciait aucunement de l'endroit. Jamais il n'avait touché quelque chose d'aussi merveilleusement doux et délicat, de si léger et parfaitement transparent ! Il le tourna en tous sens. Il n'avait pas plus de substance qu'une toile d'araignée et pourtant il avait l'élasticité d'une gaine en caoutchouc. Il se hasarda à y introduire les doigts. Remarquable comme ce gant était douillet et confortable ! Il finit de l'enfiler. Jamais on n'aurait cru avoir la main dans un gant ! Il prit l'autre et l'enfila aussi...

Ce qui fait que je ne peux pas enlever ces gants, soliloqua le Dr. Departure le lendemain en regardant ses doigts, c'est que le caoutchouc colle trop bien à la peau. Je ne parviens pas à les saisir comme il faudrait. Si seulement j'avais les ongles longs...

La porte s'ouvrit soudain et le visage rayonnant du Dr. Schnappenhocker parut dans l'entrebâillement.

« Bonjour, Manly ! Dit-il de sa voix de baryton. J'allais faire une petite tournée de prospection et j'ai pensé à vous en claquant ma porte. »

« Vous ne frappez jamais avant d'entrer ? grogna le Dr. Departure.

— Excusez-moi, docteur. Je voulais vous remettre un programme pour le banquet de l'Institut, le mois prochain. Est-ce que je vous ai dit que je devais y prendre la parole ? » Il laissa tomber un dépliant sur le fauteuil et disparut.

Le Dr. Departure reporta son attention sur les gants. C'était bizarre de ne pas pouvoir les enlever. Très bizarre. Non pas que cela lui causât une gêne particulière ; ils étaient si confortables et si légers qu'on ne s'apercevait même pas qu'on les avait aux mains. Ce soir, il demanderait à Emily de les lui enlever. Tout de même, c'était un peu déconcertant de ne pouvoir le faire soi-même.

Naturellement, il ne s'était pas senti porté à la kleptomanie. En aucune façon. Il se sourit à lui-même. À vrai dire – si l'on pouvait se permettre une pensée aussi extravagante, – c'était exactement le contraire. Hier soir, il avait laissé un livre dans l'autobus et ce matin il

avait égaré sa pipe favorite au café. Étrange. Très bizarre.

Ses yeux se portèrent sur les deux sacs d'objets dérobés que Flint avait laissés. Il faut que je les restitue, se dit-il... il n'est pas bon de les avoir ici. Il ramassa les sacs et en passa rapidement le contenu en revue. Il découvrit, d'après les étiquettes, que la plupart des objets provenaient des grands magasins Snow Brothers. C'était l'heure du déjeuner. Il allait les reporter sans plus attendre.

Une vente réclame avant inventaire faisait rage chez Snow Brothers. Dans les allées du magasin s'enfilait et palpitait le flot des acheteuses surexcitées. Serrant contre lui ses deux sacs en papier, le Dr. Departure se fraya un chemin d'un air résolu jusqu'au panneau indiquant la répartition des rayons.

C'est au rayon des Sacs de Dames que l'idée baroque le saisit soudain. Il la repoussa. Elle revint – avec plus de force, plus d'insistance – et en un instant elle s'enfla en une envie irraisonnée, furieuse, impérieuse qui lui lança un chatouillement dans l'extrémité des doigts et agita tout son corps d'un violent tremblement.

Il se surprit à s'approcher de biais d'un comptoir tout en fouillant dans son sac. Sa respiration s'accéléra quand il tira le premier objet avec lequel ses doigts vinrent en contact : un essuie-glace. Il jeta un regard furtif alentour. Personne ne l'observait. D'un mouvement rapide et précis, il introduisit l'essuie-glace entre deux sacs en cuir sur le comptoir. Puis, regardant de nouveau nerveusement autour de lui, il s'éloigna rapidement, le cœur battant à un rythme précipité, éprouvant une sensation de triomphe qui le parcourait en curieux élancements.

« De la kleptomanie à rebours, voilà ta maladie ! » lançait à son mari Mrs. Departure quinze jours plus tard au dîner, d'une voix accusatrice et tremblant d'énervement. C'était une forte femme aux yeux froids comme l'acier et aux vêtements sans fantaisie, mais pour l'instant elle paraissait terriblement ébranlée. « Tu es un *inkleptomane*, et il faut que tu fasses quelque chose pour te guérir de cette infirmité !

Mais puisque je te dis que ce sont ces satanés gants ! » s'écria le docteur tout en marchant de long en large. Son dîner refroidissait sans qu'il y eût touché. Ses cheveux étaient ébouriffés et dans ses yeux étincelaient d'étranges lueurs. Ses mains ne cessaient de faire le geste de se dépouiller réciproquement de quelque chose.

« Voleur à l'étalage, passe encore... mais *pourvoyeur* d'étalages ! » Sa longue mâchoire, habituellement ferme, tremblait de contrariété. « Cette façon de s'introduire dans les grands magasins pour laisser des bibelots partout. Mon vase bleu ! Le sécateur ! Presque toute notre argenterie ! Jusqu'à ta pendulette en bronze ! Tout est parti !

— Ce sont les gants, je te l'ai déjà dit ! » À petits coups nerveux, il tira sur ses doigts. Vainement. « Je les ai mis à *l'envers*. Le dehors en dedans !... Bon Dieu ! Si je pouvais seulement les attraper !

— Et aujourd'hui la bibliothèque municipale a encore téléphoné, s'écria sa femme d'une voix aiguë. Il ne se passe pas de jour que tu n'aïlles y déposer sur les rayons trois ou quatre de tes livres !

— Eh bien, si tu m'avais aidé à enlever ces gants le premier soir comme je te le demandais, il est probable que je n'en serais pas là !

— Mais ce soir encore ! » Les lèvres de Mrs. Departure étaient agitées d'un fin tremblement et le ton de sa voix s'enflait de plus en plus. « Dans l'autobus... c'était le bouquet ! Je t'ai vu de mes propres yeux ! La façon dont tu as pris le portefeuille de cet homme dans sa poche pour y fourrer quatre dollars à toi avant de le remettre ! Je te le dis, Manly, il faut que tu voies quelqu'un !

— Et moi je te dis que je n'ai rien ! Ce sont les gants ! Tu ne peux donc pas comprendre ça ? »

Il se planta une cigarette entre les lèvres.

« Les gants ! Les gants ! Les gants ! Je te dis pour la centième fois que tu n'en as pas aux mains !

— Où est donc ce briquet ? grommela le Dr. Departure en tapotant ses poches. Je l'avais dans mon gilet ce matin.

— La véritable question, dit-elle en riant nerveusement et en écartant les revers du veston de son mari, c'est : où est ton gilet ?... Manly, mieux vaut après tout que je te le dise, j'ai déjà pris rendez-vous pour toi. Demain. »

Elle fouilla dans son sac à main et lui tendit une carte.

« Schappenhocker ! hurla-t-il.

— Bert a vraiment été très compréhensif.

— Je *n'irai pas* consulter ton frère. Je ne peux pas le souffrir, s'écria le Dr. Departure, le visage cramoisi. Même s'il ne restait que lui comme médecin sur la terre ! Cette espèce de sorcier aux grands airs ! Ce... »

Brusquement, au milieu de sa phrase, il poussa un soupir et regarda dans le vide un moment, une expression heureuse commençant à envahir sa physionomie. Sorcier ? Il restait encore un peu de poudre... Pourquoi n'avait-il pas songé plus tôt à passer ses gants à Bert ? Ce sondeur d'âmes fort en gueule aimait essayer les vêtements des autres pour se divertir : chapeaux de femmes, cravates des enfants, chaussures de pluie plutôt démodées du Dr. Departure. Il ne pourrait sûrement pas résister à une paire de gants de caoutchouc !

« Tu vas y aller, disait sa femme d'une voix grave et vibrante.

— Mais certainement que je vais y aller ! » répondit le Dr. Departure d'une voix également vibrante, un doux sourire de plaisir anticipé éclairant son visage.

Jamais médecin et malade n'avaient été si heureux de se voir qu'au moment où, le lendemain, le Dr. Departure pénétra dans l'intimité doucement éclairée du cabinet du Dr. Bert Schnappenhocker. Ce dernier sourit à son rival avec l'empressement non déguisé d'un étudiant en anatomie sur le point de disséquer un spécimen particulièrement intéressant d'amphibie écaudé, tandis que le Dr. Departure le regardait avec l'air faussement innocent du plaisantin qui s'apprête à administrer un « chauffe-pied ». Pendant deux bonnes minutes, les deux praticiens se serrèrent vigoureusement la main.

« Et alors ? » finit par dire d'un ton cordial le Dr. Schnappenhocker comme impatient de pratiquer la première incision. Emily m'a dit que vous aviez un petit ennui.

— Je suis vraiment navré de venir vous déranger pour ça, » dit le Dr. Departure en s'efforçant de garder son sérieux.

Pendant près d'une heure, le Dr. Departure se laissa arracher bribe par bribe toute son extravagante histoire et, lorsqu'il en vint aux instructions concernant la poudre blanche et qu'il poussa la petite boîte sur le bureau, il vit Schnappenhocker secouer imperceptiblement la tête en un geste d'impuissance et se caler en arrière dans son fauteuil.

« Manly, mon vieil ami, dit Schnappenhocker, une nouvelle période de six mois de repos et de calme absolu devraient vous remettre en état. Peut-être huit mois. Vous devez cela à Emily, vous savez. Et à *vous* aussi. » Il tendit la main vers l'appareil téléphonique.

Le Dr. Departure attendait ce geste. Des lueurs farouches jaillissant de ses yeux – ou du moins ce qu'il *espérait* être des lueurs farouches ; il bondit de son fauteuil, s'empara du coupe-papier en cuivre et se pencha par-dessus le bureau, la respiration rauque.

« Est-ce que vous jetez ce sort, oui ou non ? » cria-t-il, plantant le coupe-papier sur le dessus du bureau en acajou.

Le Dr. Schnappenhocker le regarda avec des yeux pleins d'appréhension.

« Mais oui, Manly, mais oui ! fit-il d'un ton conciliant. Je vais jeter votre sort, et *ensuite* je retiendrai votre place. »

Il saisit la boîte de poudre et jeta un coup d'œil à la feuille de papier. « Eedo ! Queedo ! Skizzo ! Libido ! »

Cric ! crac ! crac ! Le Dr. Departure dépouilla sa main gauche de son gant. Puis, tandis qu'il cherchait fébrilement à faire de même avec l'autre main, une question angoissante lui traversa soudain l'esprit : devait-il faire de son beau-frère un voleur à l'étalage ou un pourvoyeur d'étalages ? Devait-il laisser les gants à l'endroit ou les retourner ? Chacun des termes de cette alternative offrait des possibilités si éblouissantes que pendant un moment le Dr. Departure

se sentit presque déchiré en deux par ce choix délicat. Enfin, la solution lui apparut sous forme d'un compromis. Pourquoi ne pas laisser un gant à l'endroit et tourner l'autre à l'envers ?

« Tiens, Bert ! dit Mrs. Departure, ouvrant une semaine plus tard la porte à son frère, le Dr. Schnappenhocker. Entre donc ! »

— Je ne peux pas, répondit le Dr. Schnappenhocker en lui tendant une boîte en carton pleine d'objets divers. J'ai simplement pensé à apporter ça ici. C'est un reste de choses que Manly a déposées à mon cabinet quand il était... bref, avant que je le guérisse. »

Mrs. Departure prit la boîte.

« Je dois avouer que tu es un docteur miracle, Bert. Un seul traitement et maintenant il est en pleine forme.

— Il ne m'a pas donné beaucoup de mal, » dit Schnappenhocker, commençant à redescendre les marches à reculons avec nervosité. Il y avait de la tension dans son regard et il ne cessait pas de se tirer l'extrémité des doigts.

Mrs. Departure referma la porte et revint dans la salle à manger où son mari engloutissait avec une belle ardeur un dîner à rassasier un ogre.

« C'était Bert, expliqua-t-elle. Avec encore une boîte de bibelots. Figure-toi qu'il m'inquiète. Il n'arrête pas d'apporter, toutes ces choses ici en prétendant qu'elles sont à toi alors qu'elles lui appartiennent toutes ! Voici son stylo, son coupe-papier en cuivre, et jusqu'à son carnet de rendez-vous ! Et ce qui rend le phénomène encore plus étrange, ajouta-t-elle en hochant la tête, c'est que chaque fois qu'il se déleste d'un de ces chargements, il s'arrange pour filer avec une brassée de choses à nous ! »

Elle s'approcha de la fenêtre et regarda à travers les jalousies.

« Tiens, regarde-le là-bas ! En train de dévisser le bout du tuyau d'arrosage ! Sapristi ! Il se promène chargé comme un mulet !

— Il a dû trop se fatiguer à préparer ce discours, dit le Dr. Departure avec un large sourire tout en piquant vigoureusement sa fourchette dans une autre côtelette de porc. Je savais bien que Schnappenhocker perdrait la boule un jour ou l'autre. »

Traduit par ROGER DURAND.
The shop dropper.

DES FILLES À PLEINS TIROIRS

par Fritz Leiber

Les psychanalystes, épargnés dans les nouvelles précédentes, viennent d'entrer en scène chez Alan Nelson. Il serait dommage de les planter là trop vite. Ils ont, reconnaissons-le, des idées plus larges que les médecins classiques ; leur pouvoir sur leurs patients n'est fondé ni sur les raisonnements ni sur la technologie, mais sur ce phénomène très particulier qu'ils appellent le transfert et que d'autres appellent l'influence. Beaucoup reconnaissent volontiers être aussi fous que leurs malades ; d'ailleurs, cela se voit. Collectionnent-ils les cas comme d'autres les papillons, ou les photos pornographiques ? Ont-ils des stocks de fantasmes au fond de leurs coffres-forts ? En retirent-ils de l'argent, du pouvoir et de la jouissance ? C'est un peu ce que laisse entendre Leiber dans cette peu banale nouvelle dont l'héroïne est une Marilyn Monroe à peine transposée. Marilyn sur le divan de Sigmund ? Gare au choc en retour !

OUI, J'ai bien dit des filles-fantômes, et excitantes avec ça. Personnellement je n'ai jamais vu d'autres fantômes qu'elles, bien que j'en aie vu pas mal de leur genre, mais seulement pendant une soirée et dans le noir, avec l'assistance d'un psychologue éminent – et je devrais ajouter : trop connu. Ce fut une expérience intéressante, pour le moins, et cela m'ouvrit un domaine ignoré de la psychophysiologie, mais je ne voudrais recommencer à aucun prix.

Mais les fantômes, en principe, devraient être terrifiants ? Eh bien, qui a jamais dit que la sexualité ne le soit pas ? Elle l'est bien pour le néophyte, fille ou garçon, et ne vous en laissez pas conter sur ce point par les mâles ! D'abord, c'est le sexe qui dévoile l'inconscient, lequel n'a rien d'un jardin d'enfants. Le sexe, c'est à la fois une force et un rituel essentiel, suprême ; l'homme et la femme des cavernes qui existent en chacun de nous sont fichtrement plus puissants que ne le

laissent penser les blagues et les dessins humoristiques qu'ils inspirent. C'est la sexualité qui se cachait sous la sorcellerie, les sabbats n'étaient que des orgies. La sorcière était une créature de rêve érotique. Le fantôme l'est aussi.

Après tout, qu'est-ce qu'un fantôme, selon la tradition, sinon l'enveloppe, la surface d'un être humain... une peau qui s'anime ? Et la peau, ce n'est que sexualité... c'est le toucher, la frontière, le masque de la chair.

C'est mon éminent psychologue, le Dr. Emyl Slyker, qui m'a développé cette conception de la peau, le premier et dernier soir où je l'ai connu, au Club du Contresigne, bien que la conversation n'eût pas encore dévié sur les fantômes. Il avait pas mal bu et dessinait des symboles dans la petite mare de Martini qui s'étalait sur la table. Il me sourit largement et dit : « Écoutez donc, Machin... ah ! oui, Carr Mackay, monsieur *Justine* soi-même. Écoutez, Carr, j'ai un plein bureau de filles dans ce bâtiment, et elles ont besoin de soins. Grimpons les voir. »

Aussitôt, mon imagination désespérément naïve m'évoqua une table-bureau dont les tiroirs fourmillaient de filles de dix à douze centimètres de hauteur. Elles n'étaient pas habillées – mon imagination n'habille jamais les femmes, sauf pour des effets spéciaux, après mûres réflexions, – mais elles ressemblaient aux dessins d'Heinrich Kley ou de Mahlon Blaine. Littéralement des Vénus de poche, lascives et entreprenantes. Pour le moment, elles essayaient de s'évader en masse de leur bureau, avec limes à ongles en guise de scies, et elles avaient déjà découpé des trappes dans les tiroirs pour pouvoir circuler de l'un à l'autre. Un groupe s'était fabriqué un chalumeau avec un vaporisateur rempli de carburant à briquets, un autre s'efforçait de faire tourner une clef de l'intérieur, en utilisant une pince à épiler comme clef à molette. Et elles abattaient et détruisaient des minuscules pancartes – mais plus grandes qu'elles – qui proclamaient : vous appartenez au docteur Émil Slyker.

Mon esprit, qui méprise mon imagination et refuse toute complicité avec elle, examinait le Dr. Slyker et vérifiait qu'extérieurement au moins je me comportais bien en admirateur fervent, en pseudo-apprenti-sorcier. Cette attitude, l'alcool aidant, paraissait propre à l'amener à l'état d'esprit que je désirais : une condescendance vantarde. Slyker est un gros boudin de bonhomme qui se suce les lèvres sans arrêt, il a passé de peu la cinquantaine, il a le teint clair, les cheveux blonds et clairsemés, des rides autour des yeux et au coin des narines. Et il arborait cette expression destinée aux photographes qui trahit l'homme marqué par le succès. Des yeux faibles, comme le montraient ses verres foncés, mais sans cesse à la recherche de quelqu'un à plumer ou à intimider. Il n'entendait pas très bien non

plus, car il sursauta quand le barman s'approcha et tendit sa main, munie d'un torchon, pour essuyer le liquide renversé.

Emil Slyker, « docteur » par la grâce de quelques universités européennes et doué d'un culot à toute épreuve, incroyablement habile à tirer du mot *psychologue* – si parfaitement usé – une dernière lueur de prestige, sondeur des âmes jugé en avance dans certains cercles confidentiels, sur Wilhelm Reich avec son orgone et Rhine avec son ESP, confesseur de starlets devenant stars et d'autres dames bien nanties, mais surtout spécialiste bavard de ce ragoût de psychanalyse, de mysticisme et de magie qui est le chef-d'œuvre de notre époque. *Et aussi*, je le pressentais, maître-chanteur particulièrement prospère. Un salaud à prendre très au sérieux.

Mon objectif réel, en rencontrant Slyker – et j'espérais bien qu'il n'en avait pas encore le moindre soupçon – était de lui offrir assez d'argent pour remplir un petit transatlantique de croisière contre la liasse de documents dont il se servait pour faire chanter Evelyn Cordew, la nouvelle élue universelle entre toutes nos déesses du sexe. Je travaillais pour le compte d'une autre vedette de cinéma, Jeff Crain, l'ex-mari d'Evelyn, mais qui n'avait rien d'un ex quand il s'agissait de la protéger. Jeff prétendait que Slyker ne mordait pas franchement à l'hameçon et qu'il avait des soupçons tellement paranoïdes que ça devenait de la psychose. Aussi devais-je m'en faire d'abord un ami. Un paranoïaque pour ami !

C'est donc en cherchant cette distinction équivoque et dangereuse que je me retrouvais au Club du Contresigne, hochant respectueusement la tête après la suggestion du Maître. Je demandai :

« Un plein bureau, dites-vous ? Des filles qui ont besoin de soins ? »

Il eut un bon sourire de maquereau garde-chiourme :

« Naturellement, les femmes ont besoin de soins, sous quelque forme qu'elles se présentent. Elles sont comme des perles dans un coffre, elles se ternissent et meurent sauf si elles sont en contact permanent avec la chaleur de la chair humaine. »

Il avala la moitié de ce qui lui restait de Martini et nous sommes partis sans même discuter pour l'addition ; je m'étais attendu à ce qu'il me la laisse régler, mais je n'étais pas encore à l'évidence, un acolyte assez sérieux pour mériter cet honneur.

C'était tout à fait dans la norme que j'aie trouvé Emil Slyker au Club du Contresigne, qui est aux autres clubs ce qu'ils sont à un bar de luxe. Réservé aux parvenus, pour leur fournir le confort, l'isolement et la tranquillité. Surtout la tranquillité : je m'étais laissé dire que le Contresigne donnait des gardes du corps à ses membres qui rentraient tard, sobres ou ivres-morts, seuls ou avec une compagne de rencontre, mais je ne l'aurais pas cru si un costaud silencieux et sans doute solidement armé ne nous avait accompagnés jusqu'à l'ascenseur de

l'immeuble, au milieu de la nuit, ne nous lâchant qu'à la porte du Dr. Slyker. Naturellement, on ne m'aurait pas laissé entrer au Club tout seul – c'était Jeff qui m'avait fourni le sésame. Une édition illustrée de la *Justine* du Marquis de Sade, annotée dans les marges par un fameux psychiatre récemment décédé. Je l'avais envoyé à Slyker avec une lettre lui exprimant en style fleuri « mon admiration pour votre œuvre dans le domaine de la psycho-physiologie sexuelle ».

La porte du bureau était une vaste surface sombre... du teck ou du métal peint. On y lisait, gravé au burin : EMIL SLYKER, PSYCHOLOGUE-CONSEIL. Pas de serrure Yale, mais une grande entrée de clef avec un abattant étrange, en argent, que la clef poussait de côté. Slyker me montra sa clef avec un sourire modeste ; les créneaux brillants étaient les plus compliqués que j'aie jamais vus et la tige représentait Pasiphaé avec son taureau. Il avait vraiment décidé de payer le prix pour se créer une atmosphère.

Il y eut trois bruits : d'abord, le grattement doux de la clef qui tournait, puis le claquement ferme des pènes qui rentraient, et finalement un faible grincement des gonds.

Une fois ouverte, la porte révéla dix centimètres d'épaisseur, comme celle d'un coffre-fort ou d'un caveau, avec tout un système de verrous commandé par la clef. Juste avant qu'elle se referme, il se passa quelque chose de très étrange. Une feuille de plastique transparent sortit du jambage de la porte et s'adapta si étroitement aux pènes que je soupçonnai l'intervention d'un magnétisme statique. Elle n'atténuait l'éclat des ferrures que par endroits et il fallait y regarder de près pour la distinguer. Cela n'empêchait ni la porte de se refermer ni les pènes de l'insérer de nouveau dans leurs gaines.

Le docteur sentit ou supposa que j'étais intéressé et me lança par-dessus son épaule, dans le noir :

« C'est ma ligne Siegfried. Plus d'un voleur audacieux, plus d'un meurtrier fanatique a tenté de franchir cette porte. Hommes ou femmes, ils n'ont pas eu de chance. C'est infaisable. Actuellement, il n'y a personne au monde qui pourrait passer cette porte sans recourir aux explosifs – à condition de les placer au bon endroit. Pratique ! »

Intérieurement, je n'étais pas d'accord. Sans me raconter des histoires, j'aurais préféré me sentir un peu plus proche des couloirs silencieux, de l'autre côté du battant, même s'ils ne renfermaient que les fantômes de dactylos malheureuses et de dames névrosées que mon imagination avait évoqués en montant.

« Cette feuille de plastique fait partie du système d'alarme ? » demandai-je.

Le docteur ne répondit pas. Il me tournait le dos.

Je me rappelai qu'il était un peu dur d'oreille. Mais je n'eus pas le temps de répéter ma question. Une lumière indirecte s'alluma, bien

que Slyker ne fût pas à proximité d'un interrupteur. (« C'est notre conversation qui la déclenche, » me dit-il). Et mon intérêt se concentra sur le bureau.

Naturellement, ce fut la table-bureau que je regardai d'abord, bien que je me fisse l'effet d'un sympathique rêveur. C'était une grande masse, profonde, avec un éclat doux et foncé, qui annonçait un bois au grain fin ou un métal. Les tiroirs avaient la dimension des classeurs qu'ils contenaient et non la petite taille que je leur avais donnée en imagination et il y en avait trois rangées à la droite du fauteuil... assez de place pour deux filles grandeur nature capables de se plier en deux, comme dans l'automate joueur d'échecs de Maelzel. Mon imagination, qui n'apprendra jamais à se contenir, guettait des piétinements tenus et un cliquetis de petits instruments. Il n'y eut même pas de courses, de souris, qui auraient fait du bien à mes nerfs, j'en suis sûr.

Le bureau était en forme d'L, avec la porte au bout du petit jambage. Les murs qui s'offraient à ma vue étaient couverts de livres, bien qu'il y eût en quelques endroits des dessins au trait – mon imagination ne s'était pas trompée pour Heinrich Kley, bien que je ne connusse pas ces originaux, et il y avait aussi des Fussli qu'on ne verra jamais en reproduction dans les livres de vente courante.

La table-bureau était dans le coin de l'L, avec une chaîne haute fidélité sur les rayonnages. Tout ce que je voyais pour le moment de l'autre jambage de l'L, c'était un vaste fauteuil surréaliste face au bureau, mais séparé de lui par une grande table basse et nue. Ce fauteuil me déplut au premier coup d'œil, bien qu'il parût très confortable. Slyker était près du bureau, à présent, et il y avait la main posée quand il se retourna vers moi. J'eus l'impression que le fauteuil avait changé de forme depuis que j'étais entré... que je l'avais vu semblable à un divan, et que le dossier était devenu presque droit.

Mais le docteur me le désigna du pouce gauche et je ne vis pas d'autre siège dans la pièce, en dehors du tabouret rembourré où il était en train de s'installer : un de ces sièges de sténo, avec un dossier minuscule qui vous prend l'échine comme la main d'un masseur expérimenté. Dans l'autre jambage de l'L, outre le fauteuil, il y avait des livres, un store à lourdes lattes qui obturait la fenêtre, deux portes étroites qui devaient donner l'une dans un placard et l'autre dans les toilettes, et quelque chose qui ressemblait à une cabine téléphonique en réduction, sans vitres, mais que je finis par identifier comme une de ces boîtes à orgone que Reich a inventées pour faire renaître la libido quand le patient est à l'intérieur. Je m'assis rapidement sur le fauteuil, pour dissimuler ma méfiance. Il était incroyablement confortable, comme si ses dimensions s'étaient adaptées à ma conformation au dernier moment. Le dossier était étroit à la base, mais allait s'élargissant et se rabattait presque en une sorte de dais au-dessus de

ma tête et de mes épaules. Le siège s'élargissait également vers l'avant, les pieds trapus étaient très écartés. Les bras massifs jaillissaient du dossier et épousaient exactement la forme des miens, tout en s'incurvant comme pour une ébauche d'étreinte. Le cuir – ou une matière que j'ignorais – était ferme et frais comme une jeune chair et aussi doux sous mes doigts.

« Un fauteuil historique, dit le docteur, conçu et construit pour moi par von Helmholtz du Bauhaus. Mes meilleurs médiums l'ont occupé pendant ce qu'on appelle leurs transes. C'est dans ce fauteuil que je suis devenu absolument sûr de l'existence réelle de l'ectoplasme – cette élaboration de la muqueuse et parfois de tout l'épiderme qui ressemble de loin à l'enveloppe de la naissance ; voilà le fait réel sur lequel on a bâti les légendes sur des êtres humains qui perdraient leur peau transparente à la manière des serpents, et que les charlatans spirites essaient sans cesse de truquer au moyen de mousseline fluorescente et de négatifs truqués. L'orgone, l'énergie sexuelle primordiale ? Reich a beau soutenir sa cause avec conviction– Mais l'ectoplasme ? Ça oui ! Angna est entrée en transe, assise là où vous êtes en ce moment ; elle avait tout le corps recouvert d'une poudre spéciale, où les traînées et les taches isolées ont révélé par la suite les mouvements et l'origine de l'ectoplasme... surtout dans la région génitale. L'expérience était concluante et a conduit à de nouvelles recherches, très intéressantes et tout à fait révolutionnaires, dont aucune n'a été rendue publique ; mes confrères écument chaque fois que je mêle le psychique à la psychanalyse... Ils paraissent oublier que c'est l'hypnose qui a permis à Freud de démarrer et que pendant un certain temps, il a été très favorable à la cocaïne. Oui, vraiment, c'est un fauteuil historique. »

Naturellement, je l'examinai, et, l'espace d'un instant, je crus que j'avais disparu, car je ne voyais plus mes jambes. Puis je me rendis compte que le rembourrage avait pris un ton gris foncé exactement assorti à mon complet, sauf l'extrémité des bras, qui se fondaient progressivement en une teinte vague où se perdait le contour de mes mains.

« J'aurais dû vous avertir qu'il est recouvert de plastique-caméléon, dit Slyker en souriant. Il change de couleur pour s'assortir à l'occupant. Le tissu m'a été fourni il y a plus d'un an par le chimiste amateur français Henri Artois. Ce fauteuil a donc pris bien des nuances : noir profond quand Mrs. Fairlee – vous vous souvenez de cette affaire ? – est venue me dire qu'elle venait de prendre le deuil et de tuer d'une balle son mari, le chef d'orchestre... un hâle charmant, très Côte d'Azur, au cours de mes dernières expériences avec Angna. Cela aide mes patients à s'oublier eux– mêmes pendant qu'ils font de l'association d'idées spontanée, et cela en amuse certains. »

Je n'étais pas de ceux-là, mais je réussis à esquisser un sourire qui, je l'espérais, n'était pas trop contraint. Je me dis de m'en tenir à mon affaire : le boulot d'Evelyn Cordew et de Jeff Crain. Il fallait que j'oublie ce fauteuil et les autres détails, pour me concentrer sur le Dr. Emil Slyker et sur ce qu'il disait... car je n'ai pas cité toutes ses paroles, seulement les plus importantes. C'était le genre de causeur qui parle deux heures d'affilée, et qui, dès que vous entamez une réponse, vous coupe d'un air offensé en disant : « Excusez-moi, mais si vous me permettiez de placer un mot... » et qui continue pendant deux heures encore. L'alcool y avait peut-être sa part, mais j'en doute. Quand nous avons quitté le Club du Contresigne, il s'était mis à me raconter les cas de trois de ses clients – la femme d'un chirurgien, une star vieillissante qui avait peur de faire sa rentrée, et une étudiante en mauvaise posture – et la présence du garde du corps ne l'avait pas empêché de me donner les détails les plus scabreux.

Maintenant, assis à son bureau, jouant avec la serrure d'un tiroir comme s'il hésitait à l'ouvrir, il en était arrivé au moment où la femme du chirurgien était arrivée un matin pour avouer ses infidélités, où la star avait poignardé son imprésario avec les ciseaux de son habilleuse et où l'étudiante était tombée amoureuse de son avorteur. Comme les bavards incontinents, il avait l'art de suivre une demi-douzaine de récits à la fois, allant sans cesse de l'un à l'autre sans jamais en terminer un.

En outre, il avait le don de me faire languir. Il ouvrit d'un coup le tiroir, y prit quelques dossiers, les pressa contre son ventre et m'observa comme s'il se demandait : « Dois-je ? »

Après une pause prolongée pour me maintenir en haleine, il décida que oui, et voilà comment j'entendis l'histoire des filles du Dr. Emil Slyker, pas les trois premières, naturellement – qui restèrent en plan au moment le plus pathétique, en attendant que leurs dossiers reviennent à la surface, – mais des autres.

Je mentirais en disant que je ne fus pas déçu. Je m'attendais à voir sortir je ne sais quoi de son bureau, et tout ce que je récoltais, c'étaient les échappées ordinaires sur le jardin enfantin de la fixation paternelle, la rivalité incestueuse et les *Sturm und Drang* de l'adolescence tardive. Les dossiers ne paraissaient rien renfermer d'autre que des cas classiques en psychiatrie, des mensurations physiques et autres détails extérieurs, une étude étonnamment pénétrante des ressources pécuniaires de chaque client, des notes éparses sur les talents psychiques, le cas échéant sur les autres possibilités extra-sensorielles, et peut-être quelques surprises, à en juger par sa façon de s'interrompre parfois pour examiner quelque chose d'un air pensif, puis de me sourire en levant les sourcils.

Pourtant, au bout d'un moment, je me laissai impressionner par leur

nombre. Il y avait ce courant, ce torrent, cette inondation de femmes, des jeunes et des moins jeunes, mais qui toutes se voyaient en jeunes filles et portaient ce masque même quand elles n'en avaient plus le visage, convergeant toutes vers le bureau du Dr. Slyker, avec de l'argent volé à leurs parents, ou arraché à leurs amants mariés, ou barboté à leurs petits copains du syndicat du crime, ou touché à la signature du contrat de six ans révocable tous les six mois(13) ou reçu en une seule fois en guise de pension alimentaire, ou économisé chaque quinzaine sur leur salaire pendant des années de misère puis retiré d'un geste large, ou jeté à leur visage par leurs maris le matin même comme autant de confetti, ou, c'est encore possible, versé à titre d'avance sur leurs romans à demi rédigés. Oui, il y avait quelque chose de très impressionnant dans ce flot rose de féminité débordant d'argent et de billets verts aboutissant infailliblement, comme si tous les couloirs et toutes les rues eussent été un réseau de canalisations, au bureau du Dr. Slyker, non pour y actionner des génératrices (sauf d'ordre financier) mais pour se faire exploiter par un homme-dynamo qui les renvoyait écumantes et en délire, ou à l'état de loques, ou qui les gardait stagnantes mais excitées pendant des mois, réduisant leurs âmes à l'état de marécages aux eaux noires où passaient de mystérieuses lueurs.

Slyker s'interrompt net avec un rire sec.

« Il nous faudrait de la musique d'accompagnement, non ? fit-il. Je pense que le *Casse-Noisette* est sur mon appareil. » Il toucha un bouton sur la rangée qui s'alignait sur son bureau.

Il n'y eut pas le moindre bruit, pas le moindre frottement de disque ou de bande magnétique quand jaillirent les premiers accords évocateurs, riches, sensuels et pourtant mystérieux. Ce n'était pas un passage du *Casse-Noisette* tel que je le connaissais, et pourtant, bon sang ! ça en donnait l'impression. Puis les notes cessèrent brusquement. Je regardai Slyker : il était livide et l'une de ses mains s'écartait de la rangée de boutons pendant que l'autre se crispait sur les dossiers comme s'ils avaient pu lui échapper. Ces mains tremblaient et un frisson me parcourut le dos.

« Excusez-moi, Carr, dit-il lentement, en respirant avec peine, mais c'est de la musique à haut voltage, psychiquement très dangereuse, que je n'utilise qu'à des fins spéciales. Au fait, ça fait bien partie du *Casse-Noisette*... c'est la Pavane des Filles-Fantômes que Tchaïkovski a supprimée entièrement sur l'ordre de Mme Sésostris, la voyante de Saint-Pétersbourg. Elle a été enregistrée pour moi par... non, je ne vous connais pas assez pour vous le dire. Néanmoins, nous allons passer de la bande au disque et écouter les parties connues de l'œuvre, jouées par les mêmes artistes. »

Je ne sais si c'était l'enregistrement lui-même ou les circonstances,

mais je n'avais jamais éprouvé les mêmes sentiments voluptueux et délicieusement menaçants en écoutant la « Danse arabe », la « Valse des fleurs » ou la « Danse des flûtes »... ces morceaux de musique tintinnabulante et superficiellement sucrée au son desquels des générations de ballerines en herbe ont dansé, titubé, jusqu'à en avoir la nausée, mais derrière lesquels on devine les fantaisies sombres et tentatrices d'un érotomane accompli. Slyker, devinant ma pensée, le dit : « Tchaïkovski met en lumière chaque instrument... la flûte, les anches plus graves, les carillons d'argent, les bulles d'or de la harpe... comme s'il était en train de parer de belles femmes de bijoux et de plumes et de fourrures à seule fin d'éveiller le désir chez les autres hommes. »

Parce que, bien entendu, la musique servait de toile de fond aux réminiscences érotiques, divagantes et légèrement écœurantes du Dr. Slyker. Le flot de filles défilait en tailleurs élégants, en robes fleuries, en corsages bouffants et culottes de toréador, avec leurs improbables amours, leurs haines insoupçonnées, leurs ambitions ahurissantes, les hommes qui leur donnaient de l'argent, ceux qui leur donnaient de l'amour, ceux qui leur prenaient l'un et l'autre, les frayeurs banales mais paralysantes que dissimulait leur façade savamment chic ou lamentablement rafraîchie, leurs petites manières ravissantes et enrageantes, leurs appas de l'œil, de la lèvre, des cheveux, du poignet ou du sein qui pour chacune d'elles constituait le point focal de la sexualité.

Car Slyker était capable de faire vivre ses filles de façon très évocatrice, je dois l'avouer, comme s'il y avait eu pour déclencher ses souvenirs autre chose que des cas cliniques, des photos et des notes, comme s'il avait eu l'essence de chacune d'elles concentrée dans un petit flacon, comme un parfum, et qu'il les ouvrit l'un après l'autre pour m'en faire respirer une bouffée. Je fus bientôt convaincu qu'il y avait plus que des papiers et des photos dans ses dossiers, et cette révélation, comme la première – la vue du bureau, – me causa d'abord une déception. Pourquoi s'exciter à la pensée que le Dr. Slyker conservait des souvenirs tangibles de ses clientes, même s'il s'agissait de gages d'amour : mouchoirs de dentelle ou écharpes transparentes, fleurs fanées, rubans, bas très fins, boucles de cheveux, peignes et épingles, bouts de tissu peut-être arrachés à des robes, morceaux de soie délicats comme fantômes de fleurs ? Que m'importait s'il conservait ce fatras avec un soin de fétichiste, ou s'il y puisait un sentiment de puissance, ou si cela faisait partie de son arsenal de maître chanteur ? Pourtant, cela me faisait quelque chose, car, comme la musique, comme les petits sursauts apeurés qu'il avait périodiquement depuis la « Pavane des Filles-Fantômes », cela contribuait à tout rendre très réel, comme si, en un sens supra-

ordinaire, il avait eu effectivement un plein bureau de filles. À présent, quand il ouvrait ou fermait les dossiers, il s'en échappait souvent un petit nuage de poudre, un pâle petit nuage, comme celui qui sort d'un poudrier qu'on heurte, et les morceaux de soie qui en débordaient paraissaient plus grands qu'ils ne pouvaient l'être, comme les mouchoirs multicolores d'un prestidigitateur, à ceci près qu'ils étaient couleur chair pour la plupart, et je commençais à entrevoir ce qui ressemblait à des radioscopies et à des diapositives dites « artistiques », peut-être grandeur nature, mais astucieusement repliées, ainsi que d'autres choses pâles et molles évoquant les masques de caoutchouc extra-mince que, dit-on, portent parfois les actrices vieillissantes, et aussi toutes sortes de petites lueurs et d'étincelles.

Il avait maintenant ouvert deux tiroirs et j'entrevois à peine le mot gravé dessus. PRESENT, aurait-on dit ; et deux des tiroirs fermés semblaient porter les mots PASSÉ et FUTUR. J'ignorais quelles fantasmagories se cachaient sous ces termes, mais pendant le monologue prolongé de Slyker, ils renforçaient mon impression de flotter dans une rivière de filles de tous les temps et de tous les pays, et mon impression qu'il y avait effectivement une fille dans chaque dossier devint si puissante que j'avais envie de dire : « Allez, Emil, faites-les sortir, que je les voie. »

Il devait savoir exactement à quoi il était en train de me faire penser, car il s'interrompt au beau milieu de l'histoire d'une starlette mariée à un joueur de base-ball noir pour me regarder, de ses yeux un peu trop écarquillés :

« Très bien, Carr, dit-il, cessons de faire les idiots. Au Contresigne, je vous ai dit que j'avais un plein bureau de filles, et ce n'était pas de la blague... bien que la réalité qui est sous cette phrase soit de nature à me faire enfermer par tous les réducteurs de têtes et par les sacs-à-vent de Vienne, sauf s'ils sont neutralisés par la diarrhée. Je vous ai parlé d'ectoplasme ; je vous ai dit avoir la preuve de son existence réelle. Il se dégage des femmes quand elles sont stimulées de façon appropriée, en état de transe profonde, mais ce n'est pas seulement une mousse vaguement fluorescente qui flotte dans les chambres noires des spirites. Il a la forme d'une enveloppe, d'un ballon mou, fermé vers le haut, mais ouvert dans le bas ; il pèse moins lourd qu'un bas de soie, mais il reproduit la personne jusque dans ses traits et ses cheveux, suivant le maître-plan de la surface du corps qui réside dans les gènes. C'est vraiment une peau détachée, mais elle est vaguement vivante, comme un mannequin en toile d'araignée. Un souffle peut la froisser, une brise l'emporter, mais dans certaines circonstances, elle devient étonnamment stable et souple, une véritable apparition. Le

jour, elle est invisible et presque impalpable mais la nuit, quand les yeux se sont accoutumés, on peut arriver à la distinguer. En dépit de sa fragilité elle est pratiquement indestructible, sauf par le feu, et elle est virtuellement immortelle. Que cette enveloppe se dégage dans le sommeil ou sous hypnose, en transe spontanée ou provoquée, elle reste reliée à sa source par un mince fil que j'appelle « umbilicus » et elle y retourne et se résorbe dans le sujet quand cesse l'état de transe. Mais il arrive qu'elle se détache ; alors, elle reste aux alentours comme une coquille vide, toujours vaguement vivante, parfois entrevues, ce qui a donné corps aux histoires de maisons hantées produites par tous les siècles et toutes les cultures. Et justement, ces enveloppes détachées, je les appelle des « fantômes ». C'est généralement à la suite d'un choc que le fantôme se détache de son propriétaire, mais on peut aussi le détacher artificiellement. Un fantôme est extrêmement docile pour qui sait en prendre soin – par exemple, on peut le plier sous un volume incroyablement réduit et le ranger dans une enveloppe, et cependant, le jour, vous ne verriez rien du tout dans cette enveloppe. « Détaché artificiellement » ai-je dit. C'est bien ce que je fais dans ce bureau, et vous savez ce que j'utilise, Carr ?

Il saisit un objet long et brillant comme une dague, et le tint serré dans sa main grasse, pointée vers le plafond.

« Des ciseaux d'argent, Carr, comme on se sert d'une balle d'argent pour tuer un loup-garou, même si mes paroles ont de quoi faire hurler les disciples de Freud. Mais hurleraient-ils de l'offense faite à leur conscience scientifique, Carr, ou de jalousie, ou simplement de peur ? On ne peut pas non plus savoir pourquoi ils hurleraient, on sait seulement qu'ils hurleraient, si je leur disais que dans tous ces classeurs, un dossier sur cinq contient une ou plusieurs filles-fantômes. »

Il n'avait pas besoin de parler de peur... j'étais moi-même plutôt effrayé, avec ses histoires de revenants, son jargon spiritualiste beaucoup plus précis que chez les spirites ordinaires, son illusion parfaitement entretenue et évidemment devenue rationnelle pour lui, ce parfait symbole d'un désir vraiment insensé de puissance sur les femmes – les classer dans des enveloppes ! – et voilà qu'il se mettait à écarquiller les yeux en brandissant des ciseaux acérés longs de trente centimètres... Jeff Crain m'avait prévenu que Slyker était cinglé, « brillant, mais complètement cinglé et sans aucun doute dangereux », et je ne l'avais pas cru, je ne m'étais pas réellement vu immobilisé sur ce trône à médiums, enfermé (« sauf à recourir aux explosifs ») avec le fou lui-même. Je dus faire de gros efforts pour conserver le masque de l'acolyte et, d'une voix susurrante, murmurer mon adoration au Maître.

Mon attitude semblait encore lui donner le change, bien qu'il

m'examinât de façon étrange, car il reprit :

« C'est bon, Carr, je vais vous les montrer, les filles, ou au moins une, mais il va falloir que j'éteigne les lumières au bout d'un moment – c'est pour cela que la fenêtre est si hermétiquement fermée – et nous attendrons que nos yeux se soient accoutumés à l'obscurité. Mais laquelle ?... nous avons un large choix. Je pense que, comme ce sera pour vous la première et aussi la dernière, il faudrait quelqu'un d'extraordinaire, vous ne pensez pas ? Quelqu'un qui soit un peu spécial ? Attendez une seconde... j'ai trouvé. »

Et sa main s'avança sous le bureau où elle dut toucher un bouton caché, car un petit tiroir jaillit d'un endroit où il ne semblait pas y avoir la place nécessaire. Il y prit un unique dossier, bien épais, posé à plat, et le mit sur ses genoux.

Puis il se remit à parler en homme qui évoque ses souvenirs et je veux bien être pendu s'il n'était pas calme et circonspect au point que cela me fit repenser au fleuve de filles et me donna l'impression que l'homme n'était pas réellement fou, seulement très excentrique, peut-être génial ; peut-être avait-il vraiment découvert un phénomène inconnu, reposant sur les propriétés les plus mystérieuses de l'esprit et de la matière, qu'il me décrivait dans un jargon fleuri à souhait, peut-être avait-il réellement trouvé quelque chose dans un des recoins obscurs de la science moderne et de l'image psychique de l'univers.

« Les stars, Carr. Les femmes en vedette. Les reines du cinéma. Les princesses souveraines du clair-obscur fantomatique. Les impératrices des ombres. Elles sont plus réelles que les gens, Carr, plus réelles que les grandes actrices ou les stripteaseuses qu'elles ont été auparavant, parce qu'elles sont des symboles, Carr, des symboles de nos aspirations les plus profondes et – oui – de nos peurs les mieux enfouies et de nos rêves les plus secrets. Chaque décennie en voit accéder plusieurs à cette existence qui est à la fois plus et moins que la vie, mais il y en a généralement une qui est le symbole essentiel, le fantôme en chef, le rêve qui entraîne les hommes à l'accomplissement et à la destruction. Pendant les années vingt, c'était Garbo, Garbo l'Ame Libérée – c'est le nom que je donne au symbole qu'elle est devenue ; son masque romantique a annoncé la Grande Dépression. À la fin des années trente et au début des quarante, c'était Bergman, la Libérale Courageuse ; son allure vaporeuse et son sourire « suédois moderne » nous ont aidés à accepter la Seconde Guerre mondiale. Et maintenant, c'est – il palpa le gros dossier sur ses genoux – Evelyn Cordew, l'Allumeuse au Grand Cœur, la même qui accepte sa sexualité encombrante avec un haussement d'épaules résigné et un petit rire idiot ; quelle catastrophe annonce-t-elle ? nous l'ignorons encore. Mais elle est ici, et en cinq modèles de fantômes. Vous êtes content, Carr ? »

J'étais tellement sidéré que je ne trouvai rien à dire pendant un

moment.

« Ah ! fit-il, ça vous en bouche un coin, hein ? Je perçois qu'en dépit de votre flegme prudent, vous êtes un des millions de mâles qui ont imaginé ce que serait la vie sur une île déserte avec la Délectable Evvie. Un phénomène complexe de la civilisation, Eva-Lynn Korduplewski. Fille d'un mineur, seule instruction : les cinémas de quartier – formée par les rêves, comme vous voyez, pour devenir un maître-rêve, l'image d'une impératrice de rêve. Une hystérique, Carr, le cas le plus classique qu'il m'ait été donné de rencontrer, avec des dons de médium inégalés, une ambition hypertrophiée et pas une once de pitié. Dépressive en permanence, mais plus authentiquement dynamique qu'un million d'autres écolières avides prises au piège labyrinthique d'ambition d'être sur la pellicule. Stupidité sans bornes, incapacité à réfléchir, mais dix fois l'intuition d'Einstein... assez d'intuition en tout cas pour comprendre que le symbole attendu par notre civilisation fondée sur l'exploitation du sexe était une fille qui accepterait comme un heureux martyr la sexualité incandescente que lui imposent les hommes et la Nature... une fille assez patiente et malléable pour se laisser transformer en symbole par les coups de plume caressants du noir et blanc dans des films au rabais. Je pense parfois à elle comme à une fille vêtue d'une robe bon marché debout au bord d'une grand-route, les yeux presque aveuglés par les phares d'un autobus qui approche. Le bus s'arrête et elle y monte, traînant une chèvre apprivoisée, et, en gloussant à perdre haleine, donne des explications au chauffeur. Cet autobus, c'est la Civilisation.

« Tout le monde connaît l'histoire de sa vie, qu'on a pu reconstituer avec une exactitude surprenante, jusqu'à un certain point : ses jours de figuration, les photos assez embarrassantes de la série *Fille dans le pétrin*, ses petits rôles, le succès merveilleusement opportun de *La Blonde à hydrogène* et de *L'Histoire de Jean Arlow*, son mariage rompu avec Jeff Crain.. qu'y a-t-il, Carr ? Oh, il m'avait semblé que vous vouliez dire quelque chose... et son désir de monter sur la scène, la vraie, et d'acquérir la distinction intellectuelle et la puissance. Vous ne pouvez pas imaginer combien cette fille a eu envie d'avoir un cerveau et du pouvoir *après* avoir atteint le sommet.

« J'ai fait partie de l'histoire de cette avidité, Carr, et je me glorifie d'avoir fait davantage pour la satisfaire que tous les intellectuels qu'elle rétribuait. Evelyn Cordew a appris beaucoup de choses sur elle-même dans ce fauteuil où vous êtes, et elle a réussi à se tirer de deux crises psychotiques. L'ennui, c'est que la troisième s'est annoncée, et qu'elle n'est pas venue à moi, qu'elle a décidé de mettre sa confiance dans le germe de blé et dans le yaourt, si bien que maintenant elle me déteste. Elle a tenté deux fois de me tuer, Carr, et elle m'a fait suivre par des gangsters... et par d'autres individus. Elle a parlé de moi à Jeff

Crain, qu'elle voit encore de temps en temps, et à Jerry Smyslow et à Nick De Grazia, leur disant que j'ai un dossier sur l'époque où elle jouait dans les beuglants, ainsi que sur quelques aventures récentes, et la vérité sur ses déclarations d'impôts, et que je m'en sers pour la faire chanter et la saigner à blanc. Ce qu'elle veut en réalité, ce sont ses cinq fantômes, et je ne peux pas les lui rendre, parce qu'ils pourraient la tuer. Oui, la tuer, Carr. »

Il brandit les ciseaux pour donner de la force à son affirmation.

« Elle prétend que les fantômes que je lui ai pris lui ont fait perdre du poids – j'ai l'air d'un squelette, dit-elle – et lui ont occasionné des crises d'absence mentale, une sorte de fading psychique... alors qu'en réalité les fantômes ont fait sortir d'elle un tas de pensées mauvaises et d'émotions destructrices, qui pourraient littéralement la tuer (ou tuer quelqu'un d'autre !) si elle les réabsorbait... ils sont imprégnés de désirs mortels. Néanmoins, je me suis laissé dire qu'elle a l'air un peu hagard, un peu effacé dans son dernier film, malgré toutes les ressources médico-fardeuses d'Hollywood, si bien qu'elle a peut-être une bonne raison de m'accuser. Je n'ai pas vu son film, mais j'imagine que vous y êtes allé. Qu'en pensez-vous, Carr ? »

Je compris que j'avais exagéré mes hésitations et mes flatteries silencieuses et je répondis vivement :

« À mon avis, c'est de l'anémie. Je pense que l'anémie suffit à expliquer la perte de poids et son air de fatigue.

— Ah ! Vous vous êtes trahi, Carr, rétorqua-t-il, en pointant vers moi ces ciseaux ridicules et horribles. Son anémie est une des choses qu'on a le plus jalousement gardées secrètes, seuls quelques-uns de ses intimes sont au courant. Même dans ses bulletins de santé comiques, c'est une maladie qu'on n'a jamais mentionnée. J'ai soupçonné que vous veniez de sa part en recevant votre mot au Contresigne – l'écriture sentait le déguisement, – mais la *Justine* m'a amusé – c'était assez astucieux – et votre prestation dans le rôle d'apprenti-sorcier aussi m'a amusé, et puis j'avais envie de bavarder. Mais je n'ai pas cessé de vous étudier, surtout vos réactions à certaines observations-tests que j'ai placées de temps à autre, et maintenant, vous vous êtes réellement trahi. »

Il parlait fort et distinctement, mais il tremblait et gloussait en même temps et l'on voyait le blanc de ses yeux autour des prunelles. Il recula un peu les ciseaux, mais crispa davantage les doigts dessus, comme sur une dague, en me disant avec un rire :

« Notre chère petite Evvie en a envoyé de toutes sortes contre moi, pour me marchander ses fantômes, ou pour m'effrayer ou m'assassiner, mais c'est la première fois qu'elle m'adresse un idéaliste imbécile. Carr, pourquoi n'avez-vous pas eu l'intelligence de ne pas vous en mêler ?

— Écoutez, Dr. Slyker, contrai-je avant qu'il ait eu le temps de répondre à ma place, il est exact que j'avais un but particulier. Je ne l'ai jamais nié. Mais je n'ai jamais entendu parler de fantômes ni de gangsters. Je suis ici pour une mission simple, envoyé par ce même homme qui m'a fourni la *Justine* et qui ne poursuit d'autre but que de protéger Evelyn Cordevv. Je représente Jeff Crain. »

Cela aurait dû le calmer. Il cessa effectivement de trembler et ses yeux revinrent sur moi, mais seulement pour m'examiner comme deux petits projecteurs. Le rire disparut de sa voix.

« Jeff Crain ! Evvie ne veut que m'assassiner, mais cet Hemingway de cinéma, cet énorme garde du corps, ce Saint-Bernard humain qui lèche les croûtes séchées de leur mariage... Il veut mettre à mes trousses les hommes du Trésor, et les uniformes bleus et les hommes en blanc aussi. Les agents d'Evvie, je me contente de plaisanter avec eux, même les gangsters, mais pour les agents de Jeff, je n'ai qu'une réponse. »

Les ciseaux d'argent étaient pointés droit sur ma poitrine et je voyais ses muscles se contracter comme ceux d'un gros tigre. Je me préparai à bondir moi-même au premier mouvement que ferait ce fou dans ma direction.

Mais il recula sa main libre sur le bureau. Je décidai que le moment était bon pour me mettre debout, à tout hasard, mais à l'instant même où mes muscles se contractaient, je me sentis saisi à la taille, à la gorge, aux poignets, aux chevilles. Par quelque chose de doux, mais de ferme.

Je baissai les yeux. Des crochets rembourrés en forme de croissant avaient jailli de cachettes ménagées dans l'épaisseur du fauteuil et me maintenaient aussi confortablement mais aussi fermement qu'une équipe d'infirmiers entraînés. Même mes mains étaient emprisonnées par des menottes larges et veloutées sorties des bras du fauteuil. Ces accessoires étaient d'un gris terne, mais, sous mon regard, ils changèrent de couleur pour s'assortir à mon complet ou à ma peau, selon les cas.

Je n'avais pas peur. J'étais épouvanté.

« Surpris, Carr ? Vous ne devriez pas. » Slyker se renversait comme un aimable professeur et agitait doucement les ciseaux, comme une règle. « La discrétion aérodynamique et la télécommande sont l'essence de notre époque, surtout pour le mobilier médical. Les boutons sur mon bureau peuvent faire encore plus. Des seringues peuvent glisser... ce n'est pas hygiénique, mais on a trop peur des microbes. Ou de quoi faire des électrochocs. Figurez-vous que mon travail impose des contraintes. La transe médiumnique profonde peut causer des convulsions aussi violentes que l'électrochoc, surtout quand on coupe un fantôme. Il m'arrive d'ailleurs d'administrer des

électrochocs moi-même comme tout charlatan du modèle courant. En outre, le fait de se sentir soudain fermement saisi constitue un stimulant profond pour l'inconscient et permet d'arracher parfois aux patients récalcitrants des faits étroitement tenus secrets. Bref, il m'est nécessaire de disposer d'un moyen de faire tenir mes patients absolument tranquilles... un moyen rapide, sûr, de bon goût et de préférence sans préavis. Vous seriez étonné, Carr, des situations où j'ai dû avoir recours à ces contraintes. Cette fois, je vous ai aiguillonné pour voir à quel point vous êtes dangereux. J'ai été assez surpris de vous trouver prêt à user de la force contre moi. Alors j'ai pressé sur le bouton. Maintenant, nous allons pouvoir tranquillement régler le problème Jeff Crain... et la vôtre. Mais d'abord, je dois tenir ma promesse. Je vous ai dit que je vous montrerais un des fantômes d'Evelyn Cordew. Cela va prendre un peu de temps, et il faudra éteindre ensuite.

— Dr. Slyker, commençai-je, le plus calmement possible, je...

— Silence ! Activer un fantôme pour le rendre visible comporte certains risques. Le silence est essentiel, bien qu'il faille utiliser – très brièvement – la musique supprimée de Tchaïkovski que j'ai arrêtée si brusquement tout à l'heure. »

Il s'affaira après son appareil sonore pendant quelques instants.

« Mais du coup, il faudra ranger tous les autres dossiers et les quatre fantômes d'Envie dont nous n'avons pas besoin, et fermer les tiroirs. Autrement, il pourrait se produire des complications. »

Je décidai de faire encore une tentative.

« Avant d'aller plus loin, Dr. Slyker, je voudrais vraiment vous expliquer... »

Il ne prononça pas un mot de plus, mais tendit de nouveau la main sous son bureau. Mes yeux perçurent quelque chose qui s'abattait sur mon épaule et l'instant d'après, cela se colla sur ma bouche et sur mon nez, sans tout à fait me recouvrir les yeux, mais juste en dessous... quelque chose de doux et de sec, qui collait un peu ; j'en eus le souffle coupé. Je sentis le bâillon qui s'enfonçait dans ma bouche, sans laisser passer d'air. Cela m'effraya encore plus, naturellement, et je me figeai. Puis je tentai prudemment de respirer : un peu d'air passa. Il était étonnamment frais, au contact de mes poumons brûlants, ce peu d'air... c'était comme si j'avais cessé de respirer depuis une semaine.

Slyker me contemplait avec un petit sourire.

« Je ne répète jamais deux fois *silence*, Carr. Ce bâillon en mousse plastique est encore une invention d'Henri Artois. Il se compose de millions de petites soupapes. Tant que vous respirez doucement – très très doucement, Carr, – elles laissent passer l'air, mais si vous vous étouffez, si vous tentez de crier, elles se ferment étroitement. Un calmant merveilleux. Calmez-vous, Carr, votre vie en dépend. »

Je ne me suis jamais senti aussi impuissant. La moindre contraction musculaire, le repli d'un doigt, rendaient ma respiration irrégulière au point que les soupapes commençaient à se fermer et que j'étais au bord de la suffocation. Je voyais et j'entendais ce qu'il se passait, mais je n'osais pas réagir, j'osais à peine penser. Il fallait faire comme si la plus grande partie de mon corps avait été absente (le plastique-caméléon y aidait !), comme si je n'étais plus qu'une paire de poumons travaillant sans arrêt, mais avec des précautions infinies.

Slyker avait remis le dossier Cordew dans son tiroir – sans le refermer – et avait commencé à rassembler les autres dossiers, quand il toucha de nouveau son bureau et que les lumières s'éteignirent. J'ai dit que la pièce était hermétiquement close à toute lumière venue de l'extérieur. L'obscurité était totale.

« Ne vous agitez pas, fit la voix de Slyker, avec un ricanement. J'ai l'ouïe et la vue faibles, mais mon toucher ne peut pas me tromper, quand je manœuvre un bouton. Je vous le répète, Carr, n'ayez pas peur... surtout des fantômes. »

Je ne l'aurais pas cru, mais malgré la situation où je me trouvais, (et qui d'ailleurs paraissait effectivement avoir un effet calmant), j'eus une petite émotion – très petite – à la pensée que j'allais voir en quelque sorte un aspect secret d'Evelyn Cordew, réel sous un certain angle, ou alors, truqué par un maître illusionniste. Pourtant, en même temps, et en dehors de toute crainte pour ma propre personne, j'éprouvais un sincère dégoût pour la façon qu'avait Slyker de ramener toutes les impulsions et tous les désirs des hommes à cette volonté de puissance, dont les parfaits symboles étaient le fauteuil qui me tenait prisonnier, la « ligne Siegfried » et les classeurs de fantômes, réels ou imaginaires.

Je m'efforçais d'oublier mes soucis les plus immédiats, non sans succès, mais celui qui me tourmentait le plus était l'aveu par Slyker de son insuffisance visuelle et auditive. Je ne pense pas qu'il aurait trahi ces faiblesses devant un homme qui aurait eu encore longtemps à vivre.

Les minutes se traînaient dans l'obscurité. De temps à autre, j'entendais un froissement de papiers, puis un choc de tiroir qu'on referme, et je savais qu'il n'avait pas encore terminé ses rangements.

Je concentrai la partie libre de mon esprit – la minuscule part que j'osais ne pas consacrer à ma respiration – à tendre l'oreille, à l'écoute d'autre chose, mais le bruit même de la ville ne me parvenait pas. Le bureau devait être insonorisé, comme il était clos à toute lumière. Cela n'avait d'ailleurs aucune importance, puisque j'étais dans l'incapacité d'envoyer un signal de détresse.

Puis un bruit me parvint quand même... un claquement que je n'avais entendu qu'une fois, mais que je reconnus aussitôt. C'était le

bruit des pènes qui se rétractaient dans la porte. Il me fallut un instant pour découvrir ce que ce bruit avait eu d'étrange : il n'y avait pas eu de grattement de clef auparavant.

Je crus que Slyker s'était glissé sans bruit jusqu'à la porte, puis je me rendis compte que le froissement de papiers au bureau n'avait pas cessé.

Et cela continuait. Slyker n'avait pas entendu la porte. Il n'exagérait nullement sa surdité.

Il y eut un, puis deux grincements légers des gonds – comme si la porte s'ouvrait et se refermait, – puis de nouveau le claquement puissant des pènes. Cela m'intrigua, car j'aurais dû percevoir la lumière du couloir... à moins qu'on n'eût éteint toutes les lumières.

Après cela, je n'entendis plus que le froissement des dossiers, même en tendant l'oreille du mieux que je pouvais, compte tenu de mes difficultés respiratoires... et, d'une façon étrange, les précautions que je prenais pour respirer m'aidaient à entendre, car j'étais obligé de me tenir tranquille sans me contracter. Je savais qu'il y avait quelqu'un d'autre dans le bureau et que Slyker l'ignorait. Ces moments d'obscurité semblaient durer une éternité.

Il y eut soudain un crépitement, comme si un drap avait claqué au vent, et Slyker poussa un grognement de surprise qui était presque un cri, et qui fut coupé net comme si on l'avait bâillonné comme moi. Puis j'entendis des bruits de pas, le roulement d'un fauteuil, des bruits de lutte, non pas de deux personnes entre elles, mais d'une seule se débattant contre des liens invisibles, un halètement, des soupirs frénétiques. Je me demandai si le petit fauteuil de Slyker avait fait jaillir aussi des prolongements pour le maintenir, mais ce n'aurait pas été normal.

Tout à coup, j'entendis son souffle, comme si on lui avait libéré les narines, mais non la bouche. Il haletait par le nez. Je l'imaginai ficelé dans les ténèbres, les yeux écarquillés dans le noir, tout comme moi.

Finalement une voix monta des ténèbres, une voix que je connaissais bien pour l'avoir souvent entendue au cinéma et sur le magnétophone de Jeff Crain. Il y avait dans la voix la caresse accoutumée et le gloussement bien connu, et l'expérience, la naïveté, la chaleur, le sang-froid, le charme de l'écolière et de la sibylle. C'était bien la voix d'Evelyn Cordew.

« Oh, bon sang, Emmy, cessez donc de vous agiter. Vous ne réussirez pas à vous débarrasser de ce drap et vous avez l'air si drôle. J'ai bien dit *vous avez l'air*, Emmy... vous seriez étonné de savoir combien l'acuité visuelle s'améliore quand on a perdu cinq fantômes... c'est comme si on vous ôtait autant de voiles de devant les yeux.

« Et n'essayez pas de m'apitoyer en faisant semblant de suffoquer. J'ai abaissé le drap sous vos narines, même si je vous ai laissé la

bouche couverte. Je ne supporterais pas de vous entendre parler en ce moment. Ce drap, c'est du plastique enveloppant... moi aussi, j'ai un ami chimiste, même s'il n'est pas Parisien. L'an prochain, d'après lui, ce sera l'emballage numéro un. Transparent, encore plus que la cellophane, mais très résistant. Un plastique électronique, ni plus ni moins. Un côté positif et l'autre négatif. Appliquez-le simplement à un objet quelconque et il s'enroule autour, se referme et se scelle hermétiquement. J'ai à peine eu besoin de vous en effleurer. Pour s'en débarrasser rapidement, il suffit de le bombarder d'électrons avec un petit accu statique – c'est ce que dit la brochure publicitaire de mon ami – et il s'aplatit, pouf ! Mais si on le bombarde d'électrons en nombre suffisant, il devient plus dur que l'acier.

« Nous avons utilisé un petit morceau de cette matière, Emmy, pour franchir votre porte. On l'a plaqué à l'extérieur pour qu'il enveloppe les pênes une fois la porte ouverte. Nous n'avons eu qu'à éteindre dans le couloir, nous l'avons bombardé d'électrons et il s'est aplati, repoussant tous les pênes. Excusez-moi, très cher, mais vous savez comme vous aimez tout nous raconter sur vos plastiques à soupapes et autres instruments de contrainte, et vous ne m'en voudrez pas de vous faire un petit cours sur mon plastique à moi. Et de me vanter aussi de mes amis. J'en ai dont vous n'avez jamais entendu parler, Emmy. Connaissez-vous le nom de Smyslov, ou de l'Arain ? Certains d'entre eux ont isolé des fantômes, eux aussi, et ils ont été mécontents d'apprendre vos activités, surtout sous l'aspect passé-futur. »

Il y eut un petit bruit de roulettes, comme si Slyker se fût efforcé de se déplacer sur son fauteuil.

« Ne partez pas, Emmy, vous savez sûrement pourquoi je suis ici. Oui, très cher, je les reprends tous, dès maintenant. Les cinq. Et peu m'importent leurs désirs de tuer, parce que j'ai mes idées sur ce point. Alors, excusez-moi, Emmy, pendant que je me prépare à rendosser mes fantômes. »

Il n'y eut plus d'autre bruit que la respiration difficile de Slyker, un ou deux froissements de soie, le son d'une fermeture Éclair et des chutes d'étoffes souples.

« Nous y voilà, Emmy, tout est prêt. Étape suivante, mes cinq sœurs perdues. Tiens, votre petit tiroir secret qui est ouvert... vous ne pensiez pas que j'étais au courant, Emmy très cher ? Voyons... je ne pense pas avoir besoin de musique... elles me reconnaissent au toucher ; cela devrait les faire dresser et luire. »

Elle cessa de parler. L'instant d'après, je perçus une lueur très pâle près du bureau, comme une étoile à peine perceptible, puis elle prit une forme précise, tout en restant à la limite de visibilité, allant et venant tandis que je la suivais des yeux, n'ayant pas d'autre point de repère.

C'était une bande lumineuse marquant faiblement trois côtés d'un rectangle, le bord supérieur plus long que les deux bords verticaux, alors que celui du bas faisait défaut. Sous mes yeux, la forme devint un peu plus nette et je vis que le bandeau lumineux était plus brillant vers l'intérieur. Puis je m'aperçus que les deux coins étaient arrondis et que le grand rectangle en contenait un plus petit, comme une étiquette.

L'étiquette me fit comprendre que je voyais une chemise-dossier silhouettée par quelque chose qui luisait vaguement à l'intérieur.

Le bord supérieur s'assombrit en son milieu, comme si une main avait plongé à l'intérieur, puis redevint lumineux comme si la main s'était retirée. Alors du dossier, comme guidée par l'invisible main, s'éleva une chose qui ne brillait pas plus que les bandeaux lumineux.

C'était une forme féminine, mais constamment mouvante, la tête, les bras et le torse imitant mieux les proportions humaines que le ventre et les jambes, qui ressemblaient à des draperies traînantes, ou à une longue jupe transparente. C'était extrêmement pâle, et je clignai continuellement les yeux.

C'était comme une femme silhouettée en phosphorescence, et sur la tête il y avait même une apparence de cheveux d'argent. Et pourtant, c'était davantage encore. Bien que cela se déplaçât dans l'air avec la grâce d'une lingerie qu'une femme s'apprête à revêtir, cela avait aussi une vie ondulante propre.

Et malgré toutes les déformations, la chose qui s'élevait et redescendait, restait séduisante et belle, et le visage était reconnaissable. C'était celui d'Evelyn Cordew.

La descente cessa, puis l'objet remonta, flotta un instant en l'air, comme une chemise transparente qu'une femme tient au-dessus de sa tête avant de la passer.

Puis cela redescendit vers le plancher et je distinguai vraiment une femme qui se tenait par-dessous et qui le tirait sur sa tête, bien que son corps ne m'apparût que vaguement à la lueur réfléchie du fantôme dont elle se revêtait.

La femme leva les mains le long de son corps, se trémoussa vivement, baissa la tête et la rejeta en arrière, comme elles font quand elles mettent une robe très étroite, et la chose luisante perdit ses déformations en s'adaptant à elle.

Un moment, la lueur se fit plus brillante quand la femme et son fantôme se fondirent, et je vis Evelyn Cordew dans l'éclat de sa propre chair... la finesse de ses chevilles, l'évasement de ses hanches, le pincement de sa taille, l'insolence de ses seins aux larges aréoles... un bref instant, et la lueur-fantôme s'éteignit comme une gerbe d'étincelles blanches qui expirent, et les ténèbres absolues retombèrent.

Les ténèbres, et une voix qui chantonait :

« Oh, c'était comme de la soie, Emmy, un bas de soie très fin sur toute la surface du corps. Vous vous rappelez quand vous l'avez isolé, Emmy ? Je venais d'avoir mon premier succès à l'écran et j'avais signé un contrat de sept ans et je savais que, le monde était à moi et je me sentais merveilleusement heureuse et soudain, je me suis sentie affreusement étourdie, sans raison, et je suis venue vous voir. Et vous m'avez rétablie pour un temps en me persuadant de renoncer au bonheur. Vous m'aviez dit que ce serait un peu comme donner de mon sang, et c'était vrai. C'était mon premier fantôme, Emmy, seulement le premier. »

Mes yeux, réadaptés maintenant que le fantôme était retourné à ses origines, distinguaient de nouveau le dossier aux trois côtés phosphorescents. Et de nouveau, il en sortit une femme vaporeuse qui s'agitait follement, suivie de traînes de gaze. Le visage était toujours celui d'Evvie, mais il se déformait sans cesse, l'œil gros tantôt comme une orange, tantôt comme un pois, les lèvres tordues en sourires et grimaces impossibles, le front réduit et dilaté tour à tour, comme un visage vu dans une vitre où la pluie ruisselle. Quand ce visage second se superposa à celui d'Evelyn, il y eut un instant où ils ne se fondirent pas, comme deux visages jumeaux dans la même vitre mouillée. Puis le visage unique, comme épongé, flamboya et, au moment où l'obscurité revenait, elle se caressa les lèvres du bout de la langue.

Et je l'entendais dire :

« Celui-ci était comme du velours brûlant, Emmy, lisse, mais ardent. Vous me l'aviez pris deux jours après la présentation privée de *La Blonde à hydrogène*, lors de notre petite fête après la réunion officielle ; la miss Amérique du moment étant présente et je lui ai montré ce que c'est qu'un corps qui a vraiment de la valeur. C'est alors que j'ai compris que j'avais atteint le sommet et que cela ne m'avait changé ni en déesse ni en quoi que ce soit. J'avais toujours les mêmes lacunes, la même gaucherie devant les cameramen et les monteurs, qu'il me fallait dissimuler... sauf que c'était pire, parce que j'occupais le centre de la galerie... et qu'il me faudrait lutter tout le reste de ma vie pour conserver à mon corps sa forme d'alors, avant de commencer à mourir, ride après ride, à perdre mes sucs, cellule après cellule, comme tout le monde. »

Le troisième fantôme monta vers le plafond et redescendit en vagues de phosphorescence qui scintillaient sans arrêt. Les bras minces ondulaient comme de pâles serpents et les mains aux doigts serrés semblaient des têtes de serpents curieux... jusqu'au moment où les doigts se séparèrent pour prendre l'apparence de petites mares d'encre phosphorescente. Puis les doigts et les bras réels se glissèrent à l'intérieur, comme dans de longs gants de soie ivoirine. Les mains

furent les premières à se fondre, devenant brièvement les points les plus lumineux de la silhouette, et je les regardai s'aider l'une l'autre à s'ajuster, puis glisser devant les fronts et les visages pour les adapter les uns aux autres, les annulaires tirant légèrement sur les tempes. Après quoi ils remontèrent en arrière pour emmêler les deux chevelures. Les cheveux de ce fantôme étaient très foncés et, en s'incorporant, ils atténuèrent la blondeur d'Evelyn.

« Celui-ci était gluant, Emmy, comme la surface d'un marécage. Rappelez-vous, je venais d'exciter les gars pour qu'ils se battent pour moi, au Troc. Jeff avait fait plus de mal à Lester qu'on n'a voulu le dire, et même le vieux Sammy a eu un œil au beurre noir. Je venais de découvrir qu'en haut de l'échelle, on a tous les plaisirs ordinaires que les ballots désirent toute leur vie, et que cela ne signifie rien, et qu'il faut travailler et comploter à chaque minute pour se procurer les plaisirs au-delà du plaisir qui vous sont nécessaires pour empêcher votre vie de se dessécher. »

Le quatrième fantôme s'éleva vers le plafond comme un plongeur qui remonte des profondeurs. Puis, comme si toute la pièce avait été une piscine, il parut faire surface au plafond, s'y replier et replonger, pour changer encore de direction et planer un instant au-dessus sur la vraie Evelyn, puis couler doucement sur elle comme un nageur qui se noie. Cette fois, j'observai les mains brillantes qui appliquaient les seins étincelants du fantôme sur les vrais, comme un de ces soutiens-gorge qui ne cachent rien. Puis la transparence fantômale se rétracta sur son buste comme une robe de coton bon marché sous une averse.

Quand les ténèbres revinrent pour la quatrième fois, Evelyn dit doucement :

« Ah, c'était froid, cette fois-là, Emmy. J'en frissonne encore. Je revenais de mon premier film en Europe et j'étais malade d'impatience de revoir Broadway, et, avant de le monter, vous m'avez repassé la réunion sur le yacht où j'avais entendu Rico et l'auteur rire de mes cafouillages quand j'avais lu pour la première fois une vraie pièce de théâtre, et nous avions nagé au clair de lune et Monica avait failli se noyer. C'est alors que j'ai compris que personne, pas même les derniers ballots de l'assistance, ne me respectait réellement même si j'avais la royauté du sexe. Ils respectaient la petite imbécile assise à leurs côtés bien plus que moi. Parce que je n'étais qu'une chose sur un écran, qu'ils pouvaient manipuler à leur guise en imagination. Et les grands patrons ne nous estiment pas plus. Pour eux, on n'est qu'un défi, un prix, quelque chose à exhiber aux autres pour les rendre furieux, mais jamais quelque chose à aimer. Eh bien, ça a fait quatre, Emmy ; à quatre plus un, ce sera fini. »

Le dernier fantôme monta en tourbillonnant et en s'enflant comme une robe de soie dans le vent, traînant derrière lui des gazes

vaporeuses, tels les fantômes de la tradition littéraire et artistique. Je regardai la chose se rétracter quand Evelyn l'attrapa, puis lui enserrer soudain les cuisses. L'éclat final fut un peu plus vif, comme s'il y avait eu plus de vitalité dans la dernière femme lumineuse.

« Ah, c'était comme une caresse d'ailes, Emmy, comme des plumes au vent. Vous l'aviez coupé après la fête dans l'avion de Sammy quand nous avons célébré mon accession au rang de star la plus payée du monde. J'embêtais le pilote en lui demandant de nous écraser au sol en piqué. Ce fut alors que je compris que je n'étais qu'une marchandise... une chose qui permettait à des hommes de gagner de l'argent (et à moi aussi, évidemment), depuis la vedette qui m'avait épousée pour augmenter sa propre valeur jusqu'au propriétaire de cinéma de campagne qui espérait que je lui ferais vendre davantage de billets. Je découvris que mon amour le plus profond – qui avait autrefois été pour vous, Emmy – n'était pour un homme qu'un capital. Que tout homme, si Gentil ou si fort fût-il, ne pouvait finir qu'en maquereau. Comme vous, Emmy. »

Rien que les ténèbres et le silence pendant un moment, et des friselis soyeux.

Enfin sa voix :

« Et maintenant, j'ai récupéré mes images, Emmy. Tous les négatifs originaux, pourrait-on dire, car vous ne pouvez pas en tirer de reproductions, je ne crois pas. Ou bien y a-t-il un moyen. Emmy... peut-on faire un double des femmes ? Pas la peine de vous le demander... vous ne pourriez répondre que oui, pour me faire peur.

« Et que faire de vous, à présent, Emmy ? Je sais ce que vous me feriez si vous le pouviez, car vous l'avez déjà fait. Vous avez gardé des parties de moi-même – non, cinq vraies moi – collées dans des enveloppes pendant longtemps, quelque chose à regarder, ou à rouler entre vos doigts, chaque fois que vous vous ennuyiez l'après-midi ou le soir. Ou peut-être à montrer à des amis spéciaux ou même à faire porter par d'autres filles – vous ne pensiez pas que je connaissais ce tour, hein Emmy ? – j'espère que je les ai empoisonnées, que je les ai brûlées ! Rappelez-vous, Emmy, je suis remplie de désirs mortels maintenant, jusqu'à concurrence de cinq fantômes ! Alors, Emmy, que va-t-on faire de vous à présent ? »

Pour la première fois depuis l'apparition des fantômes, j'entendis la respiration nasale du Dr. Slyker, ses grognements étouffés et les craquements quand il se tendait contre le drap qui l'enserrait.

« Ça vous donne à réfléchir, hein, Emmy ? Je regrette de ne pas avoir demandé à mes fantômes quoi faire de vous quand je le pouvais... si seulement j'avais su leur parler ! Ils auraient pris la décision. Maintenant, ils sont trop intimement mêlés à moi.

» Nous allons laisser les autres filles décider... les autres fantômes.

Combien de douzaines y en a-t-il, Emmy ? Combien de centaines ? Je me fierai à leur jugement. Est-ce qu'ils vous aiment, vos fantômes, Emmy ? »

J'entendis le cliquetis de ses talons, suivi de froissements qui finirent en chocs... c'étaient les tiroirs qu'on ouvrait. Slyker s'agita davantage.

« Vous ne pensez pas qu'ils vous aiment, Emmy ? Ou peut-être qu'ils vous aiment, mais que leurs démonstrations d'affection ne seront ni très agréables ni très rassurantes pour vous ? Nous allons voir. »

Les talons, de nouveau, en quelques pas.

« Et maintenant, musique. Le quatrième bouton, Emmy ? »

De nouveau me parvinrent ces accords diaphanes et sensuels qui ouvraient la « Pavane des Filles- Fantômes » et, cette fois, ils prirent leur essor et se mirent à tourbillonner, très lentement, avec une grâce paresseuse – la musique de l'espace, de la chute libre. Cela me facilita la respiration lente qui me maintenait en vie.

Je perçus de vagues fontaines. Chaque tiroir était dessiné par une lueur phosphorescente qui en émanait.

Par-dessus le bord d'un tiroir, une main pâle s'insinua. Elle revint en arrière, mais il y en eut une autre, puis une autre encore.

La musique prit de la force, tout en ralentissant encore la cadence, et les tiroirs aux contours lumineux commencèrent à livrer passage à des flots de femmes pâles. Des visages sans cesse changeants qui étaient les masques impalpables de la folie, de l'alcoolisme, du désir et de la haine ; des bras comme des nœuds de serpents ; des corps qui se contorsionnaient, se convulsaient sans cesser de se déverser comme du lait au clair de lune.

Elles tourbillonnaient comme des nuages minces, formant un cercle qui se pencha sur moi, curieusement, tandis qu'une centaine d'yeux en amande paraissaient me regarder. Les formes tournoyantes brillèrent davantage.

À leur lueur, je commençai à voir le Dr. Slyker, le bas du visage serré dans le plastique transparent, les narines dilatées, les yeux exorbités qui regardaient en tous sens, les bras plaqués au corps.

La première branche de la spirale accéléra et s'enroula autour de sa tête et de son cou. Il pivota lentement sur son siège, comme une mouche prise dans une toile d'araignée et ligotée par la chasseresse. Il avait la figure alternativement éclairée et obscurcie par les formes brillantes et vaporeuses qui passaient devant lui. Il semblait absorber la fumée de sa propre cigarette dans un film projeté à l'envers.

Son visage s'assombrit quand le cercle luisant se referma sur lui.

Une fois de plus les ténèbres absolues retombèrent.

Puis il y eut un grincement et un déclic et une petite pluie d'étincelles, par trois fois, et ensuite une minuscule flamme bleue. Elle bougea, s'arrêta, se déplaça, laissant derrière elle d'autres flammes

silencieuses, jaunes, cette fois. Elles grandirent ! Evelyn mettait systématiquement le feu aux dossiers.

Je savais que j'avais des chances d'y rester, mais je criai – cela fit une sorte de hoquet – et j'eus le souffle instantanément coupé quand les soupapes de mon bâillon se refermèrent.

Toutefois, Evelyn se retourna. Elle était penchée sur la poitrine d'Emil et la lumière des flammes croissantes éclairait son sourire. À travers le voile rouge qui m'obscurcissait la vue, je me rendis compte que les flammes sautaient d'un tiroir à l'autre. Il y eut soudain un grondement sourd, comme lorsque brûle une pellicule de film.

Evelyn tendit soudain le bras sur le bureau et toucha un bouton. Je commençais à perdre connaissance quand le bâillon tomba et que les liens se relâchèrent.

Je me mis péniblement sur pied, parcouru de douleurs dans tous les membres. La pièce était pleine de scintillements irréguliers sous un nuage sale qui se renflait sous le plafond. Evelyn avait arraché le drap de plastique de Slyker et le froissait. Il tomba en avant, très lentement. Elle me regarda et dit :

« Dites à Jeff qu'il est mort. »

Avant même que Slyker eût touché le plancher, elle avait passé la porte. Je fis un pas vers le cadavre et sentis la vive chaleur des flammes. J'avais les jambes tremblantes en marchant vers la porte. Appuyé au chambranle, je jetai un dernier coup d'œil en arrière, puis je m'en allai.

Il n'y avait pas de lumière dans le couloir. La lueur des flammes m'aidait un peu.

Le haut de l'ascenseur disparaissait quand je parvins à la cage. Je pris les marches. Ce fut une descente pénible. Comme je sortais au trot – c'était ma vitesse maximum pour le moment, –

J'entendais les sirènes qui se rapprochaient. Était-ce Evelyn qui avait téléphoné ou l'un de ses « amis », sur qui Jeff Crain lui-même n'aurait pu me renseigner ? Qui était son chimiste et qui était l'Arain ? C'est un mot ancien pour l'araignée, mais cela ne me menait nulle part. Je ne sais même pas comment elle avait appris que je travaillais pour Jeff ; il est plus difficile que jamais de voir Evelyn Cordew et je n'ai jamais essayé. Je ne crois pas que Jeff l'ait revue ; mais je me suis souvent demandé si je n'avais pas été chargé de tirer les marrons du feu.

Je reste en dehors... tout comme j'ai laissé aux pompiers le soin de découvrir le Dr. Slyker « asphyxié par la fumée » d'un incendie dans son « étrange » bureau privé, incendie qui, disait-on, avait seulement écorché le mobilier et brûlé le contenu de ses classeurs ainsi que les bandes magnétiques de sa collection.

Je pense qu'il y a eu autre chose de brûlé. En regardant en arrière pour la dernière fois, j'avais vu le docteur pris dans une camisole de

force constituée par un assemblage de flammes pâles. C'étaient peut-être des papiers éparpillés ou le plastique électronique. Mais je crois que c'étaient des filles-fantômes qui flambaient.

A deskful of girls.

LA FERME À BOUFFE

par Kit Reed

Nouvelle révolte des patients : les médecins ne sont pas au bout de leurs peines ! Mais cette fois, les patients sont vraiment très particuliers. Loin de la vie sociale et de ses contraintes, ils ne pensent qu'à s'empiffrer de nourriture et de chansons à la guimauve. Confiserie et chanteurs de charme, on pense à Elvis Presley et à ses fans. En fait, les allusions sont moins précises que celles qui visaient Marilyn Monroe dans la nouvelle précédente ; ce qui domine, c'est le vibrant éloge de la maladie et des malades heureux de l'être. On n'a pas le droit de soigner les gens malgré eux : telle est la morale de cette fable aussi paradoxale que drôle. Cette fois, l'attaque ne vise même pas les médecins ; il est vrai que les obèses, dans les institutions spécialisées, ont surtout affaire à des gardes-chiourme.

ME voici donc directrice en charge, à les engraisser pour notre chef, Tommy Fango. Me voici prescrivant les puddings aux bananes, les cocktails au lait, à la crème et au cognac, allant de-ci, de-là, évaluant en technicienne leurs effets sur les hanches et les cuisses, alors que, pendant tout ce temps, c'est moi qui l'aime, moi qui aurais pu lui plaire à jamais si la vie n'en avait pas décidé autrement. Mais je suis désormais un paquet d'os, balayé au moindre vent comme une feuille au coin des rues. Mes coudes s'entrechoquent contre mes côtes et je suis obligée de passer la moitié d'une journée au lit pour qu'un gramme ou deux des matières grasses que j'absorbe me tiennent au corps ; si je ne m'y force pas, la crème et l'huile vont s'évaporer, brûlées dans mon insatiable fournaise, et je risque de voir fondre le peu de chair qui me reste.

Si cruel que cela puisse sembler, je sais où et sur qui je dois faire retomber les blâmes.

C'était vanité, uniquement vanité et c'est la raison pour laquelle je les hais le plus. Pas ma vanité à moi, car j'ai toujours été une âme

simple ; de bonne heure, j'ai pris mon parti des chaises renforcées, des vêtements vagues et de la pluie drue des sarcasmes. Au lieu d'y prêter attention, je me branchais, et j'aurais été heureuse de laisser aller les choses, avec ma radio dans mon corsage, car je n'ai jamais fait pousser des cris d'admiration, mais personne non plus n'a pâli et ne s'est détourné de moi sur mon passage.

Seulement, ils étaient vaniteux et, dans leur vanité, mon père si frêle, ma mère, pâle et décharnée, ne me voyaient pas comme une entité, mais comme un reflet d'eux-mêmes. Je rougis au souvenir des excuses qu'ils invoquaient à mon sujet : « Elle tient du côté de la famille de May », disait mon père en rejetant toute responsabilité. « Ce n'est que du gras de bébé, disait ma mère en enfonçant son coude dans mon flanc mou, Nelly est grande pour son âge ! » Puis elle s'agitait en tous sens, tirant sur ma volumineuse robe à smocks pour couvrir mes genoux. C'était au temps où ils supportaient encore d'être vus avec moi. Quand nous allions quelque part, ils me bourraient de pâtés et de rôtis pour que je ne m'empiffre pas en public. Malgré cela, je reprenais de tout trois, quatre ou cinq fois de suite et c'était une humiliation pour eux.

Avec le temps, ça a dépassé leurs forces et ils ont cessé de me sortir. Ils n'ont plus fait d'efforts pour expliquer. À la place, ils ont réfléchi aux moyens d'améliorer mon apparence. Les docteurs ont essayé tout un assortiment de pilules. On a tenté de m'inscrire à un club. Pendant un temps, ma mère et moi faisions des exercices ; on s'asseyait par terre, elle dans un collant noir, moi dans mes smocks. Elle faisait vite une-deux, une-deux et moi, j'étais censée faire quelques mouvements pour toucher mes orteils. Mais il fallait que j'écoute, il fallait que je me branche, et après m'être branchée, il fallait, naturellement, que je trouve quelque chose à manger. Tommy pouvait chanter et quand Tommy chantait, je mangeais toujours. Alors je la laissais par terre faisant une-deux, une-deux. Après cela, ils essayèrent pendant un certain temps de mettre les victuailles sous clef. Puis ils commencèrent à réduire mes repas.

C'est cette période-là qui a été la plus cruelle. Ils me refusaient le pain, ils plaidaient et pleuraient, me nourrissant de laitue eh me disant que c'était pour mon bien. Mon bien ! N'entendaient-ils pas mes organes vitaux crier grâce ? Je me débattais, je hurlais, et quand cela ne servit plus à rien, je souffris, obéissante et silencieuse, jusqu'à ce que finalement, la faim me poussât dans les rues. Je restais dans mon lit, soutenue moralement par les Monets et Barry Arkin, et les Philadons qui passaient à la radio, et Tommy (lui, il n'y en avait jamais assez ; je l'ai entendu jusqu'à une centaine de fois par jour et ce n'était jamais assez. Comme cela semble amer maintenant !). Je les écoutais, puis quand mes parents étaient endormis, je me débranchais

et je sortais faire un tour dans les environs. Les premières nuits, je mendiais, implorant la miséricorde des passants, et ensuite, je fonçais à la boulangerie et rapportais à la maison tout ce que je ne pouvais manger dans la boutique. Je me procurai de l'argent assez rapidement, je n'avais même pas besoin de demander. Peut-être était-ce ma masse imposante, peut-être le cri inexprimé de ma faim. Je découvris que je n'avais qu'à m'approcher et l'argent était à moi. Dès qu'ils me voyaient, les gens prenaient leurs jambes à leur cou et se sauvaient en me jetant un porte-monnaie ou un portefeuille, comme pour ralentir ma poursuite. Ils avaient pris la fuite avant même que je ne puisse dire merci. Une fois, on m'a tiré dessus. Une autre fois, une pierre s'est logée dans ma chair.

À la maison, mes parents continuaient leurs pleurs et leurs supplices. Ils étaient intraitables sur le lait écrémé et le côtelettes grillées, ignorant ma vie nocturne. Le jour, j'étais complaisante, somnolant entre les dînettes, dévorant les sons émis par la radio cachée dans mon corsage. Puis, quand la nuit tombait, je débranchais. Cela donnait aux choses un certain relief de me dire que je ne me rebrancherais pas avant d'être prête à manger. Certaines nuits, il suffisait d'ouvrir une des cachettes dans ma chambre et d'en sortir des bouteilles, des cartons et des boîtes de conserve. D'autres nuits, il fallait que j'aille dans les rues pour trouver de l'argent où je pouvais. J'engrangeais alors une nouvelle réserve de gâteaux, de petits pains, de friandises venues des épiceries fines, plusieurs boîtes de plats congelés, peut-être un peu de bacon ou de jambon. Je ramenaient une corbeille d'oranges pour me préserver du scorbut et un carton de sucres d'orge pour avoir une énergie immédiatement disponible. Dès que j'en avais assez, je retournais dans ma chambre, cachant la nourriture çà et là, réarrangeant mon nid de couvertures et d'édredons. J'ouvrais le premier pâté ou la première boîte de glace et alors, au moment de commencer, je me branchais.

Il fallait se brancher. Tous les gens qui comptaient étaient branchés. C'était notre lien, notre consolation et notre pouvoir ; ce n'était pas seulement pour se distraire ou pour passer le temps. C'était le son qui importait, le son, et le fait que mince ou gros, éveillé ou endormi, vous étiez important quand vous vous branchiez. Vous saviez qu'à travers le feu et l'eau, le déluge et l'adversité, à travers les injures et les épreuves, il y avait ce lien unique, cet héritage commun. Fort ou faible, éternellement doué ou misérable, ou mal aimé, nous étions tous branchés.

Tommy. Le beau Tommy Fango. À côté de lui, les autres pâlissaient jusqu'à disparaître. À cette époque, tout le monde l'écoutait, on jouait ses airs deux ou trois fois par heure, mais on ne savait jamais quand, de sorte que vous restiez branché et ne cessiez d'écouter dur à chaque

instant. On ne mangeait, on ne dormait, on ne respirait que pour le moment où ils allaient mettre un disque de Tommy, on attendait que sa voix remplisse la pièce. À cette époque, il y avait des côtelettes froides, des poulets de grain, des petits gâteaux au sucre glacé qui allaient et venaient, mais une chose restait constante : j'avais toujours une tarte à la crème en train de dégeler, et quand ils jouaient les premières mesures de *Quand une veuve...* et que la voix de Tommy commençait à moduler et à se dérouler, j'étais prête. Je mangeais ma tarte à la crème pendant l'émission de Tommy à minuit. En ce temps-là, le monde entier attendait. Nous attendions tous, au travers de soleils sans fin, de nuits de pluie battante et de monotonie, nous attendions tous les disques de Tommy Fango, nous attendions cette heure complète, ininterrompue de Tommy, son émission de minuit. En ce temps-là, il passait en direct. Il émettait à l'hôtel Riverside, et c'était beau ! Mais le plus important, c'est qu'il parlait, et pendant qu'il parlait, il remettait tout en place. Nul ne se sentait plus seul quand Tommy parlait. Il nous réunissait tous au cours de cette émission de minuit, il parlait et nous rendait tout-puissants, il parlait et pour finir il chantait. Il faut vous imaginer ce que cela pouvait être : moi dans la nuit, Tommy, et le gâteau. Au bout d'un certain temps, j'irais dans un endroit où je pourrais vivre de Tommy et de Tommy seulement, où d'entendre et d'écouter Tommy ramènerait les gâteaux, tous ces pauvres gâteaux perdus...

Les disques de Tommy, son émission, le gâteau. Ça été peut-être la période la plus heureuse de ma vie. J'étais assise là, j'écoutais, et je mangeais, je mangeais ! Ma félicité était si grande que cela devenait une torture de ranger la nourriture à l'aube. Pour moi, c'était de plus en plus dur de mettre de côté les cartons, les boîtes et les bouteilles, tous les résidus de mon bonheur. Et si un morceau de bacon était tombé derrière le radiateur, et si un œuf avait roulé sous le lit et s'était mis à sentir mauvais ? Bon, peut-être suis-je devenue moins soigneuse, à force de prolonger mes festins jusqu'au matin, ou peut-être ai-je été assez étourdie pour laisser sur le tapis un morceau de biscuit roulé que je n'avais pas fini. Je me suis rendu compte qu'ils me surveillaient, guettant derrière la porte, complotant pendant que je mangeais. Une fois, ils me tombèrent dessus, gémissant sur chaque boîte de glace et sur chaque miette de gâteau. Puis ils passèrent aux menaces. Finalement, ils me rendirent la nourriture qu'ils m'avaient prise le jour, pensant ainsi retrancher ce que je mangeais la nuit. Folie ! À cette époque, j'avais besoin de tout, je m'enfermais avec et ne voulais rien entendre. J'ignorai leurs cris d'amour-propre blessé, leurs misérables petites menaces. Même si je les avais écoutés, je n'aurais pu empêcher ce qui s'est produit ensuite..

J'étais si heureuse, ce dernier jour ! Il y avait un jambon, à moi, et je

me rappelle un pot de confiture de cerises, à moi, et je me rappelle le bacon, pâle et blanc sur du pain italien. Je me rappelle des bruits en bas, et avant que je puisse me protéger, on m'a assailli, tout un bataillon d'infirmiers en uniforme, et la piqûre d'une seringue hypodermique. Puis ils refermèrent leur cercle autour de moi, à dix, me ligotèrent avec une corde, me fourrèrent dans un filet ou je ne sais quoi et me traînèrent de force en bas des escaliers. Quand ils me poussèrent dans l'ambulance, je criais *je ne vous pardonnerai jamais*, quand ma mère, dans une ultime trahison, m'a pris ma radio, j'ai hurlé *je ne vous pardonnerai jamais* et une dernière fois, quand mon père a retiré un os de jambon de mon corsage, j'ai pleuré *je ne vous pardonnerai jamais*. Et j'ai tenu parole : je ne leur ai jamais pardonné.

Il est pénible de décrire ce qui est arrivé ensuite. Je me rappelle trois jours d'horreur et d'agonie où j'ai fini par être trop faible pour crier ou griffer les murs. Enfin, je me suis calmée et on m'a installée dans une chambre ensoleillée, tapissée de chintz pastel. Je me souviens qu'il y avait des fleurs sur la table de toilette et quelqu'un qui m'observait.

« Pourquoi t'a-t-on amenée ici ? » demanda-t-elle.

J'étais si faible que je pouvais à peine parler.

« Par désespoir !

— Au diable, fit-elle en mâchonnant. Tu es là pour une histoire de bouffe !

— Qu'est-ce que tu manges ? »

J'essayai de lever la tête.

« Je mâche. Avec ma bouche. Ça aide.

— Je vais mourir...

— Tout le monde pense comme ça, au début. Moi aussi. »

Elle détourna la tête dans une attitude gracieuse.

« Tu sais, ici, c'est une école très cotée. »

Elle s'appelait Ramona, et pendant que je pleurais silencieusement, elle me mit au courant. Cet endroit était le dernier où quelques rares élus pouvaient encore se permettre d'envoyer leurs enfants. On les embellissait par un programme thérapeutique, des exercices, des massages, de coquettes robes roses à smocks, des cours d'art et de théâtre. De temps en temps, même on dispensait des cours d'élocution et d'hygiène. Nos parents diraient avec fierté que nous étions à Firecrest, une très élégante école de perfectionnement. Nous, nous en savions plus : c'était une prison et on nous y faisait mourir de faim.

« Ce monde, dit Ramona, ce n'est vraiment pas moi qui l'ai fait. » Et je sus que ses parents étaient à blâmer autant que les miens. Sa mère aimait emmener ses enfants dans les hôtels et les casinos en exhibant ses filles minces comme on porte une guirlande de bijoux. Son père suivait le soleil sur son yacht privé, tous pavillons au vent, avec ses enfants sur le pont arrière, minces et bronzés. Il tapotait son ventre

plat et brun et regardait Ramona avec dégoût. Quand il devint impossible de la cacher, il succomba à son orgueil aveugle. Une nuit, ils arrivèrent dans un canot à moteur et l'emportèrent. Elle était à Firecrest depuis six mois et avait perdu près de cent livres. Il fallait qu'elle ait été cyclopéenne en son jeune âge ; elle était encore grandiose.

« Nous vivons au jour le jour, dit-elle, mais tu ne sais pas le pire !

— Ma radio, dis-je avec un spasme de frayeur, ils m'ont pris ma radio.

— Il y a une raison, dit-elle, ils appellent ça une thérapie. »

Je marmonnais dans ma gorge, dans une minute j'allais crier.

« Attends », dit-elle. Cérémonieusement, elle déplaça un tableau et toucha un bouton minuscule. Alors, comme un baume de douceur sur ma panique, la voix de Tommy coula dans la pièce.

Quand je me fus calmée, elle me dit :

— Tu ne peux l'écouter qu'une fois par jour.

— Non !

— Mais tu peux l'entendre à n'importe quel moment. Tu peux l'écouter quand tu en as le plus besoin... »

Nous allions manquer les premières mesures et nous avons fait silence pour écouter. *Quand une veuve...* fut terminé, nous restâmes assises tranquillement pendant un bon moment, puis Ramona tourna un autre bouton et le son pénétra dans la pièce et ce fut presque comme d'être branchée.

« Essaie de ne pas y penser.

— J'en mourrai !

— Si tu y penses, tu mourras. À la place, il faut apprendre à t'en servir. Dans un instant, ils vont venir avec le déjeuner. »

Les Screemers chantaient d'une voix douce, fournissant le fond sonore, et elle poursuivait d'une voix monotone :

« Une côtelette. Une minable côtelette avec un bout de laitue et peut-être un peu de pain au gluten. Moi, je m'imagine que c'est un gigot d'agneau ; ça marche si tu manges très très lentement et si tu penses à Tommy tout le temps. Après, si tu regardes la photo de Tommy, tu peux changer la laitue en ce que tu veux, une salade riche ou tout un buffet Scandinave, et si tu répètes et répètes son nom, tu peux imaginer une bombe glacée ou, si tu préfères, une tarte...

— Je vais m'imaginer du jambon et un pâté aux rognons et un melon plein de salade de fruits et que Tommy et moi sommes au Rainbow Room4 et nous finirons par un Fudge Royal5. »

Pour un peu, je me serais noyée dans ma salive. À l'arrière-plan, je parvenais presque à entendre Tommy, et j'écoutais Ramona qui me disait :

« Du coquelet. Tommy aimerait du coquelet, du canard à l'orange et des millefeuilles. Demain, nous garderons Tommy pour le déjeuner pendant que nous mangerons... »

Et j'y pensais, je pensais à ce que ce serait d'écouter et d'imaginer des gâteaux à la crème, et je poursuivis :

« Tarte au citron, pudding au riz, et un fromage de Hollande entier... Je crois que je vais vivre. » Le lendemain matin, l'infirmière major entra au moment du petit déjeuner et resta plantée là, comme tous les autres jours, tapotant sa hanche mince du bout de ses ongles rouges. Elle nous regardait avec dégoût pendant que nous nous jetions sur le verre de jus d'orange et l'œuf dur. J'étais trop faible pour me contrôler. J'entendis un son aigu et plaintif et seule son expression m'apprit que c'était ma propre voix :

« Je vous en prie, juste un peu de pain, un petit bout de beurre, n'importe quoi, je pourrais lécher les plats si vous me laissez, je vous en prie, ne me laissez pas comme ça, je vous en prie ! »

Je l'entends encore ricaner quand elle m'a tourné le dos.

Je sentis la main loyale de Ramona sur mon épaule :

« Il y a toujours la pâte dentifrice, mais n'en prends pas trop, sinon ils vont venir te l'enlever. »

J'étais trop faible pour me lever, si bien qu'elle me l'apporta et nous l'avons partagée en parlant de tous les banquets que nous ayons jamais pu faire et quand nous en avons eu assez, nous avons parlé de Tommy, et quand cela ne servit plus à rien, Ramona alla tourner le bouton et nous avons écouté *Quand une veuve*... Cela nous a aidées un moment ; après, nous avons décidé que le lendemain, nous attendrions jusqu'au soir de remettre *Quand une veuve*, si bien que nous aurions de quoi nous ragaillardir toute la journée. Puis le déjeuner est arrivé et nous avons pleuré toutes les deux.

Ce n'était pas seulement la faim. Au bout d'un certain temps, l'estomac se dévore lui-même et les quelques grammes qu'on lui jette aux repas l'assagissent au point que l'appétit diminue en fin de compte. Après la faim vient la dépression. Je restais étendue là, encore trop faible pour marcher, et dans ma misère, je me rendais compte qu'ils pouvaient m'apporter du rôti de porc et du melon et de la tarte à la crème sans discontinuer, ils pouvaient combler tous mes rêves et je ne pourrais que pleurer désespérément parce que je n'avais plus la force de manger. Même alors, quand je crus avoir touché le fond, je n'avais pas encore réalisé le pire. Je commençai par le remarquer chez Ramona. En la regardant dans la glace, je lui dis : « Tu as minci ! »

Elle se tourna vers moi, les larmes aux yeux : « Nelly, je ne suis pas la seule ! » Je regardai mes propres bras et vis qu'elle avait raison : il y avait un pli de moins au-dessus du coude, une ride de moins à mon poignet. Je tournai mon visage contre le mur et tout le bavardage de

Ramona au sujet de la nourriture et de Tommy ne m'ont pas consolée. En désespoir de cause, elle mit la voix de Tommy, mais pendant qu'il chantait, je me suis mise sur le dos et j'ai contemplé mes propres chairs en train de fondre.

« Si nous volions une radio, dit Ramona dans l'espoir de me calmer, nous pourrions encore l'écouter. Nous pourrions l'entendre quand il chantera ce soir... »

Deux jours plus tard, Tommy vint en visite à Firecrest pour des raisons que je n'ai pas comprises à l'époque. Toutes les autres filles s'entassèrent dans la grande salle de réunion pour le voir, milliers de kilos de chairs tressaillantes. C'est ce matin-là que je découvris que je pouvais de nouveau marcher et j'étais sur pied, tentant furieusement de me fourrer dans ma robe-sac rose pour aller jusqu'à Tommy, quand l'infirmière major m'intercepta.

« Non. Pas vous, Nelly.

— J'ai à voir Tommy. Il faut que je l'écoute chanter.

— La prochaine fois, peut-être. » Avec un regard de cruauté non déguisée, elle ajouta : « Vous nous feriez honte. Vous êtes encore trop obèse ! »

Je fonçai, mais elle avait déjà tiré le verrou. Et c'est ainsi que je restai assise au milieu de mon corps en train de fondre, à souffrir pendant que toutes les autres filles de la maison l'écoutaient chanter. Je sus alors qu'il fallait agir. D'une manière ou d'une autre, j'allais me récupérer. Je trouverais de la nourriture et reprendrais des formes, et puis j'irais voir Tommy, j'userais de la force s'il le fallait, mais je l'entendrais chanter. Toute la matinée, je rageai à travers la pièce en entendant les cris de cinq cents filles, le tonnerre de leurs pieds, mais même en me pressant contre le mur, je ne pouvais entendre la voix de Tommy.

Cependant Ramona, quand elle revint dans la chambre, m'apprit une chose d'une extrême importance. Il se passa quelque temps avant qu'elle puisse articuler un mot, mais dans sa générosité, elle joua *Quand une Veuve...* tandis qu'elle reprenait ses esprits, puis elle parla :

« Il est venu pour quelque chose, Nelly. Il est venu, pour quelque chose qu'il n'a pas trouvé.

— Dis-moi comment il était habillé. Dis-moi comment était son cou quand il chantait ?

— Il a regardé toutes les photos d'AVANT, Nelly. L'infirmière major a essayé de lui faire regarder celles d'APRÈS, mais il persistait à regarder celle d'AVANT et à secouer la tête et puis, il en a trouvé une et l'a mise dans sa poche et s'il ne l'avait pas trouvée, il n'aurait pas chanté. »

Je sentis ma colonne vertébrale se raidir.

« Ramona, il faut que tu m'aides. Il faut que j'aille vers lui ! »

Cette nuit-là, nous avons mis sur pied un plan audacieux. Nous avons assommé l'infirmier qui nous apportait le dîner et, après l'avoir mis sous le lit, nous avons mangé toutes les côtelettes et le pain au gluten qu'il avait sur son chariot. Puis nous avons suivi le couloir, nous avons ouvert les verrous et quand nous fûmes une foule de cent, nous avons enfermé l'infirmière major dans son bureau, et nous avons ravagé la salle à manger en poussant des hurlements et en mangeant tout ce que nous avons pu trouver. J'ai mangé, cette nuit-là, ah ! comme j'ai mangé, mais, même en mangeant, j'étais consciente d'une légèreté fatale dans les os, d'un manque de capacité et c'est ainsi qu'ils me retrouvèrent dans l'armoire frigorifique, pleurant sur une chaîne de saucisses, inconsolable parce que je comprenais que, pour moi, ils avaient tout gâché avec leurs côtelettes et leur pain au gluten ; je ne pourrais plus jamais manger comme je l'avais fait, je ne serais plus jamais moi-même.

Dans ma fureur, je poursuivis l'infirmière major avec un os de jambon et quand je les ai tous tenus en respect, j'ai pris une échine de porc pour me soutenir et je me suis échappée. Il fallait que je joigne Tommy avant de devenir plus mince. Il fallait que j'essaie. À l'extérieur de la clôture, j'arrêtai une voiture, je frappai le conducteur avec l'échine de porc, puis je conduisis jusqu'à l'hôtel Riverside où Tommy réside en permanence. Je montai l'escalier de secours en faisant patte de velours et quand le valet de chambre ouvrit la porte de sa suite avec un de ses complets de soie, je bondis, rapide comme une tigresse. L'instant d'après, j'étais à l'intérieur. Quand tout fut calme, je me dirigeai vers la porte de sa chambre sur la pointe des pieds et j'entrai.

Il était superbe. Debout devant la fenêtre, beau et maigre, ses cheveux blonds tombant jusqu'à la taille ; ses épaules se recroquevillaient sous un irrésistible costume de velours vert pomme à deux rangées de boutons. Tout d'abord il ne me vit pas. Je bus son image des yeux, puis je m'éclaircis délicatement la voix. En une seconde, il se retourna, me vit, et tout sembla possible.

« C'est vous ! »

Sa voix tremblait.

« Il fallait que je vienne ! »

Nos yeux se joignirent et, en cet instant, je crus que nous pouvions nous unir tous les deux, brûlant comme une seule et douce flamme. Mais la seconde d'après, son visage s'allongea de déception. Il sortit une photo de sa poche, une photo toute chiffonnée ; il la regardait, il me regardait, allant de l'une à l'autre :

« Ma chérie, dit-il, vous avez maigri !

— Peut-être n'est-il pas trop tard », m'écriai-je, mais nous savions

tous les deux que je ne réussirais pas.

Et je ne réussis pas, bien que j'aie mangé pendant des jours, pendant cinq semaines héroïques et désespérées : je jetais des tartes dans la brèche, des jambons frais, des côtes de bœuf entières, mais ces tristes jours passés dans la ferme à bouffe, la faim et les médicaments avaient tellement dérangé mon mécanisme interne, ma chimie personnelle, qu'on ne pourra plus la réparer. Mon corps est une auberge pour des nourritures que je ne suis plus capable d'assimiler. Tommy me surveille et comme il sait qu'il a failli m'avoir à lui, énorme, ronde et belle, il se désole. Voici qu'il mange de moins en moins. Il mange comme un oiseau et, dernièrement, il a refusé de chanter. C'est curieux, ses disques ont commencé à se raréfier.

Et ainsi, toute une nation attend.

« J'ai failli l'avoir », dit-il quand on lui demande de reprendre ses émissions de minuit. Il ne veut pas chanter, il ne veut pas parler, mais ses mains décrivent une montagne femelle qu'il a désirée toute sa vie.

C'est ainsi que j'ai perdu Tommy et qu'il m'a perdue, mais je fais de mon mieux pour le consoler. Maintenant, Firecrest est à moi et sur les lieux mêmes où jadis Ramona et moi avons souffert, j'utilise mon savoir sur les filles que Tommy me demande de cultiver. Je peux faire prendre vingt livres à une fille en quinze jours ; pas du bouffi, non, de la vraie graisse solide. Ramona et moi les nourrissons et une fois par semaine, nous les pesons et nous piquons le gras du bras avec une baguette spéciale. Je ne suis satisfaite que lorsque la baguette entre et ne rebondit pas parce que toute résistance est abolie. Chaque semaine, je sors la meilleure du lot et Tommy secoue la tête avec désespoir parce que la meilleure n'est pas encore assez bonne, jamais aucune d'elles n'est ce que j'ai été. Mais un jour, le moment et la fille seront à point – si seulement, c'était moi ! – le moment et la fille seront juste à point, et Tommy chantera de nouveau. En attendant, le monde entier espère. En attendant, dans une aile privée, je garde mes cas particuliers : l'infirmière major, qui devient de plus en plus grosse pendant que je la contemple. Et maman. Et papa.

Traduit par DOROTHÉE TIOCCA.
The food farm.

LA VIE AU BOUT

par Sonya Dorman

Après une histoire où les malades se rendaient maîtres de l'hôpital, il nous reste à affronter un cas extrême : celui où les malades choisissent leurs « maladies » – si l'on peut ainsi appeler le processus habituellement normal où se trouve engagée l'héroïne de cette nouvelle. Sonya Dorman, déjà rencontrée dans ce recueil avec une histoire atroce, nous revient avec un texte pétillant d'humour, où les patients, les hôpitaux, la société et même la science sont emportés dans une folie collective hénaurme. La maladie sombre dans le jeu, la réalité dans la vidéo ; les corps ne sont que des assemblages d'organes qu'on débite au gré des besoins ; les vivants ne dépassent pas le hall d'entrée des hôpitaux ; et la pulsion génitale se réduit à une parodie infantile. La vie au bout, c'est sans doute la mort vivante. Dépêchons-nous d'en rire...

CE n'était pas facile, avec mon ventre si gros et si lourd, de monter la longue volée de marches qui conduisait au Centre hospitalier. Mais en allant très lentement, je finis par y parvenir. Je franchis le tourniquet de l'entrée, suivis un large couloir vers le fond et pénétrai dans le Service des Contrôles et Bilans.

Je passai plusieurs minutes à chercher le Bureau des Admissions. D'un geste, la dame assise au bureau m'invita à m'asseoir. Je m'assis donc et attendis. Les activités quotidiennes de l'hôpital continuèrent autour de moi comme si je n'étais pas là. On apporta une jambe. Elle portait une étiquette jaune avec le nom du donateur et un numéro de code. Le bébé, comme s'il voulait lui donner la réplique, me donna un coup de pied et mes genoux se contorsionnèrent en signe de sympathie.

Une demi-heure passa ; malgré les objets exposés, je m'ennuyais. Le principal était naturellement le cœur dans sa boîte métallique. On le voyait battre, toc, toc, traversé par des fluides qui sortaient de tuyaux

dans le mur. Une carte imprimée expliquait que c'était le seul cœur qui ait jamais été rejeté par trente-sept récipiendaires à la file. Au beau milieu de la masse sombre et palpitante, le mot « Maman » était tatoué en demi-cercle.

« Mademoiselle ! » fis-je en m'adressant à la dame au bureau. Mais elle secoua la tête dans ma direction avec brusquerie. Cela signifiait que je devais attendre encore, ce qui ne me paraissait pas bien. Les hologrammes eux-mêmes avaient cessé de m'intéresser. J'avais déjà tout regardé dans la pièce et suivi des yeux toute la séquence : la tumeur de la moelle qui met ses spores en place, envoie ses petites racines sonder l'os poreux, s'étend, se nourrit et révèle son rebord blême émergeant d'un tibia.

Le dernier hologramme de la série montrait un homme vivant et bien portant, avec différentes bosses au front, au coude et au genou, mais maintenu en bonne forme grâce à des piqûres journalières.

La dame au bureau finit d'inscrire le numéro de la jambe, continuant à m'ignorer bien qu'elle sût que j'étais en train d'accoucher ; puis un assistant entra et emporta la jambe avec célérité et délicatesse. Ensuite, on apporta une paire de doigts croisés, étiquetés. Ils furent inscrits, classés, catalogués, et finalement emportés.

« Je m'occupe de vous dans un instant », dit la dame, en me jetant un coup d'œil. Ses verres de contact devaient être usés, car elle avait les paupières rouges et les yeux injectés de sang. Ne pensez-vous pas qu'elle pourrait s'occuper un peu plus d'elle-même ? Avec de pareilles possibilités pour se soigner !

« Nom ? Adresse ? » me demanda-t-elle, glissant une nouvelle carte dans la machine, qui la plaça sur un rouleau et y imprima les coordonnées. Nous passâmes en revue mes références et mon numéro de code. Le bébé eut un dernier soubresaut avant qu'une autre contraction ne l'obligeât à une soumission temporaire.

Un instant plus tard, j'écartai un peu les genoux et on entendit le cri d'un enfant sur le point de naître.

« Oh ! faites-le taire ! » dit la dame en tirant sur des leviers et en appuyant sur des touches. « Comment peut-on s'attendre à ce que je travaille avec un bruit pareil ? Je ne sais vraiment pas ce qu'ils veulent ! Ils pourraient au moins me donner une employée pour m'aider au bureau ! »

Pendant qu'elle continuait à récriminer, et moi à me dilater de plus en plus, et le bébé à piailler et gargouiller pour se servir d'oxygène sans façon, deux hommes entrèrent, portant une tête. Celle-ci ne portait pas d'étiquette, mais le nom du donateur imprimé à l'encre rouge en travers du front. Les paupières étaient closes, mais les lèvres remuaient et, par moments, on eût dit qu'il en sortait une sorte de croassement. La première fois, la dame me regarda avec suspicion.

« Non ! protestai-je. Ce n'est pas moi qui ai fait ce bruit. »

La tête fut inscrite dans le catalogue et emportée.

« Écoutez ! dis-je à la dame, je crois vraiment que je vais avoir mon bébé tout de suite et ici même !

— Mais bien sûr que oui ! Sinon, pourquoi seriez-vous venue ? » me répondit-elle d'un ton courroucé, en inscrivant pour la troisième fois mon numéro de code, sans parler de ma numération sanguine, bien qu'on ne m'ait pas fait de prise de sang.

« Mais ça ne se passe pas dans une autre pièce ? » demandai-je. Je commençais à m'énerver, à la fin. C'était mon premier enfant et après toutes les histoires que j'avais entendues, je ne savais pas exactement à quoi je devais m'attendre. On m'avait simplement prévenue de me méfier des internes.

Elle se leva de sa chaise et se dirigea vers une boîte suspendue au mur juste en face de moi, avec un écran vide. Elle appuya sur un bouton et l'écran s'anima d'une image mouvante. Je vis une table. Une grande lumière centrale, comme un soleil. Autour de la table, tout un assortiment de personnages mâles et femelles, vêtus de vert pâle, et masqués. J'étais couchée sur la table, les jambes en l'air.

« Tenez ! Vous voilà ! dit la dame ; et elle ajouta sans la moindre amabilité : Maintenant qu'on a réglé ça, voulez-vous une tasse de thé ? »

Bien que ma bouche fût sèche, je ne me sentais pas capable d'avaler quoi que ce soit.

« Non, répondis-je, mais merci tout de même ! »

Je regardai l'écran, glissant un peu dans ma chaise pour être plus à l'aise, les genoux écartés. Le bébé poussa un cri strident, les silhouettes sur l'écran plongèrent entre mes jambes et en retirèrent un enfant mâle et ruisselant.

Je fis « OUF ! » et appuyai les mains contre mon ventre. Je fis plusieurs inspirations profondes pendant qu'une silhouette féminine attachait le cordon ombilical, nettoyait l'enfant et l'enveloppait dans un cocon de nylon. La dame était retournée à sa machine, un œil sur l'écran, et remuant les lèvres. Je l'entendis murmurer :

« Un garçon, normal, expédié en huit minutes. » Pendant ce temps, la machine imprimait l'information, tic tic tic sur les cartes.

Je commençai à me redresser lentement sur ma chaise, jusqu'à ce que je sois assise toute droite. J'étais à bout de souffle, mais soulagée, après avoir porté ce poids toute la semaine. Au bout d'un moment, je demandai à la dame : « C'est tout pour l'instant ?

Oui, dit-elle, ça y est. Excepté pour notre recommandation habituelle : ne revenez pas avant la fin du mois prochain. Il ne faut pas utiliser tous vos privilèges d'un seul coup ; peu importe le nombre de pilules de maternité que vous seriez tentée d'avaler. Après tout,

vous avez cinq années de grossesse devant vous. Si c'est cela que vous souhaitez ? ajouta-t-elle avec une sorte de ricanement, dont je savais qu'elle l'avait déjà rodé sur d'autres femmes.

Elle se leva pour classer les cartes. Je me levai également en tirant ma jupe sur mon ventre plat.

« Dites donc ! m'écriai-je, furieuse de son attitude, aux termes de la loi, je pourrais venir ici et avoir un bébé chaque semaine, pendant un an. Alors, pas de menaces ! »

Elle ne daigna pas me répondre. Je me dirigeais vers la porte quand une autre jeune femme entra en courant et se précipita vers elle :

« Je suis en train d'accoucher, lui dit-elle.

— Asseyez-vous, fit l'autre. Il faudra que vous attendiez qu'ils aient changé les bobines... »

Je tournai la tête pendant que la jeune femme s'asseyait en balançant son ventre sur ses genoux et elle rencontra mon regard.

« Vous en avez déjà eu un ? me demanda-t-elle.

— Oui. Un joli petit garçon. Bonne chance pour le vôtre !

— Merci ! dit-elle. J'en aurai besoin. Je vais encore avoir des jumeaux...

— Oh ! dit la dame avec désapprobation pendant que je sortais, la gourmande, la gourmande ! »

Traduit par DOROTHÉE TIOCCA.

The living end.

LAVEZ PAS LES CARATS !

par Philip José Farmer

Franchissons tout de même le hall d'entrée de l'hôpital, et glissons-nous jusqu'à la salle d'opérations. Rappelez-vous, nous l'avons déjà visitée dans Greffe de vie. Mais cette histoire était vécue au point de vue du sujet opéré. Dans ce volume qui leur est consacré, les docteurs sont souvent absents, à la rigueur vus du dehors ; il est temps de partager leur vie quotidienne. Ah ! une précision : nous allons nous retrouver dans un univers qui ressemble à celui de Mash. Le personnel médical peut être tout à fait rigolo quand les malades sont endormis. Naturellement, il pense à tout sauf... aux malades, justement. Pour lui, une tumeur, c'est de l'or... Et curieusement, le malade endormi fait un rêve où les philosophes pensent de même. Alors, qui va penser aux gens ? Le rationalisme dénoncé par Sturgeon est bien oublié ; le reste...

LE bistouri entame la peau. La scie attaque l'os. L'air se remplit de poussière grisâtre. La ventouse de plombier (le chirurgien est économe) referme son vide sur le bouchon d'os. Le morceau circulaire de boîte crânienne sort avec un « plop » sonore. Le chirurgien masqué, Van Mesgeluk, dirige un faisceau de lumière dans l'ouverture du crâne.

Il jure violemment par Hippocrate, Esculape et les frères Mayo. Le patient n'a pas de tumeur au cerveau. Il a un diamant.

L'assistant du chirurgien, Beinschneider, plonge son regard dans le trou béant, imité ensuite par les infirmières.

« Stupéfiant ! dit Van Mesgeluk. Le diamant n'est pas dans sa gangue. Il est taillé !

— À vue de nez, ça doit être un brillant à 38 facettes de 127,1 carats », dit Beinschneider, qui a un beau-frère dans la bijouterie.

Il imprime un mouvement de balancier à la lumière qui pend au bout de son cordon. Des étoiles scintillent, des ombres courent.

« Évidemment, il est à moitié enfoui. Peut-être que la partie inférieure n'est pas en diamant. Mais même...

— Il est marié ? » demande une infirmière.

Van Mesgeluk lève les yeux au ciel.

« Mademoiselle Lustig, vous ne pensez donc jamais à autre chose qu'au mariage ?

— Tout me fait penser à un carillon de cloches nuptiales, dit-elle en roulant des hanches.

— Nous procédons à l'ablation de la tumeur ? demande Beinschneider.

— C'est une tumeur maligne, dit Van Mesgeluk. L'ablation s'impose. »

Il ferraille avec un brio et une maestria qui lui valent des cris d'admiration et des applaudissements de la part des infirmières et arrachent même à Beinschneider un « bravo » non dénué de jalousie. Van Mesgeluk se met alors en devoir d'introduire les pincettes mais les retire quand le premier éclair jaillit dans les profondeurs et jusqu'à l'embouchure de l'orifice crânien.

— Une détonation faible mais sèche se fait entendre, suivie d'un imperceptible roulement de tonnerre.

« Ça sent la pluie, dit Beinschneider. Un de mes beaux-frères est météorologiste.

— Non. C'était un éclair de chaleur, dit Van Mesgeluk.

— Avec du tonnerre ? » s'étonne Beinschneider.

Il couve le diamant d'un regard concupiscent pour lequel sa femme donnerait tous les diamants de la terre. Il salive, une vague de froid lui parcourt le cuir chevelu. Qui est le propriétaire du bijou ? Le patient ? Il n'a aucun droit dans l'enceinte de l'hôpital. Le découvreur ? L'État, au nom du droit de réquisition ? Le fisc ?

« C'est mathématiquement impossible, ce phénomène, dit-il. Que dit la législation californienne sur les concessions minières dans les cas de ce genre ?

— Vous ne pouvez pas faire une demande de concession ! fulmine Van Mesgeluk. C'est un être humain, pas un terrain ! »

Un nouvel éclair, blafard, illumine l'orifice, et l'on entend un grondement rappelant celui d'une boule roulant vers les quilles dans une allée de bowling.

« J'avais bien dit que ce n'étaient pas des éclairs de chaleur », dit Van Mesgeluk.

Beinschneider reste sans voix.

« Pas étonnant que l'électro-encéphalogramme ait sauté quand on l'a branché dessus, dit Van Mesgeluk. Il doit y avoir plusieurs milliers de volts, peut-être cent mille, en train de batifoler là-dedans. Mais ça ne dégage pas beaucoup de chaleur, on dirait. Est-ce que le cerveau serait

un corps noir, par hasard ?

— Vous n'auriez pas dû licencier cette technicienne quand l'appareil a court-circuité, dit Beinschneider. Apparemment, ce n'était pas sa faute.

Elle s'est jetée de sa fenêtre le lendemain, dit mademoiselle Lustig d'un ton plein de reproche. À son enterrement, j'ai pleuré comme un robinet cassé. Et me suis presque fiancée avec l'entrepreneur des pompes funèbres. »

Lustig roule les hanches.

« Elle s'est cassé tous les os du corps mais sans entamer du tout la peau, dit Van Mesgeluk. Remarquable, comme phénomène.

— C'était un être humain, pas un phénomène, fait remarquer Beinschneider.

— Mais psychotique, rétorque Van Mesgeluk. Et ça, c'est mon rayon. Elle avait trente-trois ans, mais n'avait pas eu une seule fois ses règles depuis dix ans.

— C'était à cause de son truc intra-utérin en plastique, dit Beinschneider. Il était bouché par la poussière. Ce qui déjà n'avait rien de réjouissant. Mais en plus la poussière était radioactive. Tous les examens...

— C'est bien ce que je disais, interrompt le chirurgien-chef. Allez dire après ça qu'elle n'était pas psychotique. C'est moi qui ai fait l'autopsie, vous savez. Ça m'a désolé d'avoir à entamer cette peau splendide. Du vrai marbre de Carrare. Pour tout avouer, j'ai cassé le bistouri à mon premier essai. On a dû faire venir un spécialiste d'Italie. Il avait un ciseau avec un tranchant en diamant. L'hôpital a fait un foin de tous les diables au moment de régler l'addition, et la Blue Cross(14) a refusé de rembourser les frais.

— Peut-être qu'elle fabriquait un diamant, dit Mlle Lustig. Toute cette tension, toute cette énergie devait bien être employée à quelque chose.

— Je me suis toujours demandé d'où venait la radioactivité, dit Van Mesgeluk. Je vous prie de bien vouloir limiter vos remarques au problème qui nous occupe, mademoiselle Lustig. Laissez à vos supérieurs le soin d'émettre des opinions en matière de diagnostic. »

Il plonge son regard dans le trou. Quelque part entre le paradis de la boîte crânienne et le sol du cerveau, à l'horizon, des éclairs jaillissent.

« On devrait peut-être appeler un géologue. Beinschneider, vous y connaissez quelque chose, vous, en électronique ?

— J'ai un beau-frère qui tient un magasin d'électro-ménager.

— Bon. Branchez la sonde sur un transfo réducteur, s'il vous plaît. Pas la peine de faire sauter un deuxième appareil.

— Un électro-encéphalogramme ? Maintenant ? demande Beinschneider. Ça prendrait trop longtemps de mettre la main sur un

transformateur. Mon beau-frère habite de l'autre côté de la ville. D'ailleurs, il nous compterait double tarif s'il devait rouvrir sa boutique à cette heure-ci de la nuit.

En tout cas, déchargez-le, dit le chirurgien-chef. Branchez la sonde sur une prise de terre. Très bien. On va lui enlever cette tumeur avant qu'elle ne le tue et on pensera à la recherche scientifique plus tard. »

Il enfle deux paires de gants supplémentaires.

« Vous croyez qu'il pourrait lui en pousser une deuxième ? demande Mlle Lustig. Il est pas mal, physiquement. Je suis sûre que ça collerait entre nous.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous réponde ? dit Van Mesgeluk. Je suis peut-être médecin, mais pas tout à fait Dieu pour autant.

— Dieu ! Comment ? » dit Beinschneider, l'athée orthodoxe.

Il descend le fil relié à la prise de terre dans le trou ; des étincelles bleues crépitent. Van Mesgeluk sort le diamant avec les pincettes. L'infirmière, Mlle Lustig, le prend et va le laver à l'eau courante.

« Faisons venir votre beau-frère, dit Van Mesgeluk. Le bijoutier, je veux dire.

— Il est à Amsterdam. Mais je pourrais lui téléphoner. Cela dit, il tiendrait à nous faire un pourcentage sur ses honoraires, vous savez.

— Il n'a même pas de diplôme ! s'écrie Van Mesgeluk. Mais appelez-le quand même. Il s'y connaît, en droit minéralogique ?

— Encore assez. Mais je doute qu'il vienne. En fait, son commerce de bijoux lui sert de couverture. L'essentiel de son pèze, il le gagne en passant clandestinement des bonbons de LSD recouverts de chocolat.

— Est-ce bien moral ?

— C'est du chocolat hollandais de première qualité, dit Reinschneider, piqué au vif.

— Pardonnez-moi. Je crois que je vais mettre une fenêtre en plastique pour boucher le trou. *Comme* ça, on pourra voir s'il lui pousse une nouvelle tumeur.

— Vous croyez que c'est d'origine psychosomatique ?

— Tout est psychosomatique. Même l'instinct sexuel. Demandez à mademoiselle Lustig. »

Le patient ouvre les yeux.

« J'ai fait un rêve, dit-il. Le vieillard crasseux avec la longue barbe blanche...

— Une figure typique, dit Van Mesgeluk. Symbole de la sagesse de l'inconscient. Un avertissement...

— ... Il s'appelait Platon, dit le patient. C'était le fils illégitime de Socrate. Platon, le vieillard, sort en titubant d'une grotte sombre au bout de laquelle il y a une lampe à arc allumée. Il tient un diamant énorme à la main ; ses ongles sont cassés et noirs. Le vieillard crie :

« L'Idéal est Physique ! L'Universel est le Concret Spécifique ! C'est du Carbone, en fait ! Eurêka ! Je suis riche ! Je vais acheter toute la ville d'Athènes, investir dans l'immobilier, dans le Grand Bassin, dans la COMSAT ! À bas la raison ! Je peux tout acheter ! »

— Vous ne pourriez pas rêver du roi Midas ? » demande Van Mesgeluk.

Mlle Lustig pousse un cri. Elle tient à la main une masse informe de matière grisâtre.

« L'eau l'a retransformé en tumeur !

— Beinschneider, annulez l'appel pour Amsterdam !

— Peut-être qu'il fera une rechute », dit Beinschneider.

L'infirmière, Mlle Lustig, s'en prend haineusement au patient :

« Les fiançailles sont rompues !

— Qui que vous soyez, je ne crois pas que vous ayez aimé mon vrai moi, dit le patient. De toute façon, je suis content que vous ayez changé d'avis. Ma dernière femme m'a quitté, mais le divorce n'a pas encore été prononcé. J'ai assez d'ennuis comme ça sans me mettre sur le dos une inculpation pour bigamie.

« Elle a filé avec mon chirurgien pour une destination inconnue tout de suite après mon opération des hémorroïdes. Je n'ai jamais compris pourquoi. »

Traduit par RONALD BLUNDEN.

Dont wash the carats.

VIEUX PIED OUBLIÉ

par R.A. Lafferty

Il y a pourtant un cas où les médecins pensent aux gens : c'est quand ils pensent à eux-mêmes. Car les médecins sont des gens. La vie leur inflige bien des malheurs. Ils peuvent même mourir. Eux qui sont là pour vaincre la mort chez les autres, ils ne peuvent même pas résister à la leur. Ils sont dérisoires. Même les malades se moquent d'eux. Ils ont dans leur clientèle des êtres parfaits, qui ne devraient pas avoir mal ; or ces êtres ont mal ; et les médecins ne peuvent pas les guérir ; peut-être sont-ils eux-mêmes ce mal. À mi-chemin de Lewis Carroll et de Kafka, l'inimitable Lafferty nous livre encore une de ces bouffonneries dont il a le secret, et qui échappent à toute définition.

DOOKH-Docteur ! C'est un malade sphairikos ! s'écria joyusement la sœur converse Moira P.T. de C. C'est un authentique malade étranger sphérique. Vous n'en avez encore jamais eu, ma foi. Je crois que c'est ce qu'il vous faut pour vous distraire... euh, de la bonne nouvelle à votre sujet. Il est bon pour un Dookh-Docteur d'avoir de temps en temps un malade différent.

— Merci, sœur converse. Faites entrer ça, lui, elle, quatrième genre, cinquième genre ou ce que vous voudrez. Non, par ma foi, je n'ai jamais eu de malade sphairikos. Je doute que c'en soit un, mais cette rencontre me fera plaisir. »

Le sphairikos entra en roulant ou en se poussant. Adulte monté en graine ? lardon pléthorique ? En tout cas, c'était un gros. Il se propulsait en projetant et en rétractant des pseudopodes et il s'arrêta en souriant, gros ballon caoutchouteux aux couleurs fugitives.

« Salut, Dookh-Docteur, dit-il plaisamment. Je tiens d'abord à vous exprimer ma sympathie et celle de mes amis qui ne savent quoi vous dire au sujet de la bonne nouvelle vous concernant. Ensuite, je souffre d'un mal dont vous pourrez peut-être me guérir.

Mais les sphaïrikoï ne sont jamais malades », fit avec déférence le Dookh-Docteur Drague.

Comment savait-il que la créature ronde lui souriait ? À cause des couleurs, évidemment ; à cause de ses couleurs fugaces. C'étaient des couleurs souriantes.

— Je ne suis pas atteint dans mon corps, mais dans ma tête, répondit le sphaïrikos.

— Mais les sphaïrikoï n'ont pas de tête, mon ami.

— C'est donc un autre endroit, avec un autre nom, Dookh-Docteur. Il y a en moi quelque chose qui souffre. Je viens voir en vous le Dookh-Docteur. J'ai mal au dookh.

— C'est peu probable chez un sphaïrikos. Vous êtes tous parfaitement équilibrés, chacun d'entre vous étant un cosmos en lui-même. Et vous disposez d'une solution centrale qui résout tout. Quel est votre nom ?

— Krug Seize, ce qui veut dire que je suis le seizième fils de Krug ; le seizième fils du cinquième genre, bien sûr. Dookh-Teur, le mal n'est pas en moi partout ; seulement dans une vieille partie oubliée de moi-même.

— Mais vous autres sphaïrikoï n'avez pas de parties, Krug Seize. Vous êtes des entités totales et indiscriminées. Comment pourriez-vous avoir des parties ?

— C'est l'un de mes pseudopodes, projeté et rétracté en bien moins d'une seconde il y a très longtemps, alors que j'étais petit. Il proteste, il pleure, il veut revenir. Il m'a toujours tourmenté, mais maintenant il me tourmente de façon intolérable. Il pousse des cris et se lamente constamment, maintenant.

— Ce ne sont pas toujours les mêmes qui reviennent ?

— Non. Jamais. Jamais exactement les mêmes. Est-ce que la même eau coulera jamais exactement au même endroit d'un ruisseau ? Non. Nous les faisons sortir et les retirons. Et nous les faisons de nouveau sortir, des millions de fois. Mais un pseudopode ne peut jamais revenir tel quel. Il n'y a pas identité. Seulement celui-ci pleure pour revenir et maintenant il se fait insistant. Comment cela se peut-il, Dookh-Docteur ? Il n'y a plus dedans une seule des molécules qui s'y trouvaient lorsque j'étais petit. Il ne reste plus rien de ce pseudopode ; mais des parties de lui sont ressorties sous forme de parties d'autres pseudopodes et maintenant il ne peut plus rien en rester. Il ne subsiste plus rien de ce pied ; il a été complètement absorbé un million de fois. Mais il m'implore ! Et j'éprouve de la compassion pour lui.

Krug Seize, il se peut que ce soit une gêne physique ou mécanique, un pseudopode imparfaitement rétracté, une sorte de rupture dont vous interprétez mal les effets. Il vaudrait mieux dans ce cas que vous alliez voir vos docteurs à vous, ou votre docteur. Je me suis laissé dire

qu'il y en a un.

— Cette vieille baderne ne peut rien faire pour moi, Dookh-Teur. Et nos pseudopodes sont toujours parfaitement rétractés. Nous sommes recouverts de baume scintillant ; ça représente un tiers de notre masse. Et s'il nous en faut davantage, nous pouvons en sécréter nous-mêmes ; ou nous pouvons demander à un quatrième genre, qui en fabrique des quantités prodigieuses. C'est un solvant universel. Ça soulage toutes les douleurs possibles ; ça nous rend aussi ronds que des ballons ; vous devriez en utiliser vous-même, Dookh-Teur. Mais il y a en moi un petit pied depuis longtemps dissous qui proteste et supplie. Oh ! ces cris déchirants ! Et ces rêves affreux !

— Mais les sphairikoï ne dorment pas et ne rêvent pas !

— C'est exact, Dookh-Teur. Mais il est certain que j'ai un vieux pied mort qui fait des rêves échevelés à haute voix. »

Le sphairikos ne souriait plus. Il roulait doucement, de-ci, de-là, l'air plein d'appréhension. Comment le Dookh-Docteur savait-il que c'était de l'appréhension ? À cause des couleurs mouvantes. C'étaient maintenant les couleurs de l'appréhension.

« Il va falloir que j'étudie votre cas, Krug Seize, fit le Dookh-Docteur. Je vais voir s'il y a des références dans ma documentation, encore que je doute fort d'en trouver. Je vais rechercher des analogies. J'examinerai toutes les possibilités. Pouvez-vous revenir demain à la même heure ?

— Je reviendrai, Dookh-Teur, soupira Krug Seize. Je déteste sentir cette petite chose disparue, tremblante et versant des pleurs. »

Il se propulsa hors de la clinique en roulant ou en se poussant, extrudant et rétractant ses pseudopodes. Les petits pistons sortaient de la surface gluante du sphairikos, puis s'y résorbaient complètement. Une goutte de pluie tombant sur une mare y laisse une trace bien plus durable que la disparition d'un pseudopode à la surface d'un sphairikos.

Mais alors qu'il était petit, il y avait longtemps de cela, l'un des pseudopodes de Krug Seize n'avait pas complètement disparu à tous points de vue.

« Il y a plusieurs rigolos en train d'attendre, annonça un peu plus tard la sœur converse Moira P.T. de C. Et peut-être aussi parmi eux de vrais malades. C'est difficile à dire.

— Pas d'autre sphairikos ? demanda le Dookh-Docteur, en proie à une soudaine anxiété.

— Bien sûr que non. Celui de ce matin est le seul sphairikos qui soit jamais venu. Comment pourrait-il avoir quelque chose qui n'aille pas ? Il n'y a jamais rien de détraqué chez les sphairikoï. Non, ceux-là sont tous d'espèces différentes. Rien que les clients ordinaires de la

matinée. »

Il y avait un subula maigre et tourbillonnant. Rien ne permet de deviner l'âge ni le sexe de ces êtres. Mais il y avait un rire étouffé. Dans toute expression humaine ou inhumaine, que ce soit par le son, les couleurs, les ondes radio ou l'osmérhéteur, le rire trouve moyen de s'exprimer. Il n'est pas très loin, il est tout près, il est subliminal, mais il est quelque part.

« C'est que mes dents me font terriblement mal, fit le subula d'une voix si aiguë que le Dookh-Docteur dut recourir à ses instruments pour l'entendre. C'est une douleur pilonnante. Une véritable agonie. Je crois que je vais me couper la tête. Auriez-vous un coupe-tête sous la main, Dookh-Docteur ?

— Montrez-moi vos dents, demanda le Dookh-Docteur Drague, à la limite de l'exaspération.

— Il y a une dent, elle fait des bonds comme ça avec une chaussure à pointes, fit le subula d'un ton strident. Il y en a une, elle fait la nouba comme une aiguille empoisonnée. Il y en a une, elle coupe comme une mauvaise scie édentée. Il y en a une, elle brûle comme de petits incendies.

— Montrez-moi vos dents, marmonna le Dookh-Docteur d'un ton égal.

— Il y en a une, elle fait des trous et déverse un peu de poudre à l'intérieur, fit le subula d'une voix encore plus aiguë. Puis elle fait tout exploser. Oh ! Bonne nuit !

— Montrez-moi vos dents !

— Piiiif ! » stridula le subula. Ses dents, un demi-boisseau, dix mille dents, se répandirent en cascade sur le sol de la clinique.

« Piiiif ! » fit une nouvelle fois le subula, avant de sortir en courant de la clinique.

Un rire étouffé ? (Mais il aurait dû se rappeler que les subulae n'ont pas de dents.) Un rire étouffé ? C'était le hennissement fou de chevaux en liesse. C'était le vrombissement du dolcus, digne d'un marteau-piqueur ; c'était le gloussement hystérique de l'ophis (il y avait un demi-boisseau de coquilles de ces petites conques infectes, et elles commençaient déjà à pourrir), c'était l'esclaffement bouffon de l'arktos (la clinique ne serait plus jamais vivable ; bah, il y mettrait le feu et en construirait une autre le soir même.)

Les rigolos, les rigolos... Ils s'amusaient bien avec lui, et peut-être que ça les soulageait.

« J'ai un problème, lui expliquait un jeune dolcus, mais je suis tellement gêné d'en parler. Oh ! ça me gêne tellement de le dire au Dookh-Teur.

— Détendez-vous, fit le Dookh-Docteur, craignant le pire. Racontez-

moi ce qui ne va pas, comme vous pouvez. Je suis ici au service de toute créature souffrante ou affligée. Dites-moi ce qui ne va pas.

— Oh ! mais ça me rend si nerveux. Je meurs. Je me ratatine. Je suis si nerveux qu'il va m'arriver un accident.

— Racontez-moi ce qui ne va pas, mon ami. Je suis là pour vous aider.

— Youpie ! Youpie ! Ça y est, il m'arrive un accident ! Je vous avais dit que j'avais le trac. »

Le dolcus compissa généreusement le sol de la clinique. Puis il s'enfuit en riant.

Le rire, le hurlement strident, le vrombissement, le gloussement perçant, lui arrachaient littéralement la chair des os. (Il aurait dû se rappeler que les dolcii n'urinent pas ; tout ce qui en sort est compact et dur.) Ce hululement, ce rire ! C'était un sac d'eau verte du marais kolmula. Même les extraterrestres en étaient médusés, et leur rire était d'une sorte caustique et verte.

Enfin, il y avait plusieurs malades avec de vraies maladies, bien que sans gravité, et encore des rigolos. Il y eut cet arktos qui... (Attendez, attendez un peu ! Cette facétie-là ne peut pas être racontée devant des êtres humains ; même le subula et l'ophis devinrent bleu lavande tant elle était incongrue. Une chose pareille ne peut être dite qu'à des arktos.) Et il y eut un autre dolcus qui...

Des rigolos, des rigolos, c'était une matinée ordinaire à la clinique.

On fait tout ce qu'on peut pour l'unité qui est plus grande que l'individualité. Dans le cas du Dookh-Docteur Drague, ça impliquait un sacrifice considérable. Lorsqu'on travaille avec les espèces étranges qui se trouvaient là, on n'a plus qu'à renoncer à tout espoir de récompense matérielle ou d'amélioration tangible de son environnement. Mais le Dook-Docteur était un homme dévoué.

Oh ! le Dookh-Docteur vivait agréablement dans une sorte de simplicité ingénieuse et un engagement énergique dans les petites clauses de l'existence. Il se consacrait à la vie collective avec une dévotion fiévreuse et une intensité équilibrée.

Il vivait dans de petites maisons d'herbes giolaches, tissées avec soin et en double-rappel. Il vivait dans chacune d'elles pendant sept jours seulement, après quoi il les brûlait et en dispersait les cendres, non sans s'en être mis sur la langue un grumeau amer afin de se remémorer la fugacité des choses temporelles et le prodige qu'il y avait à repartir. Vivre dans une maison pendant plus de sept jours, ça tournait à l'ennui et à l'habitude ; mais les herbes giolaches ne brûlaient pas bien si elles n'avaient été coupées puis tressées pendant sept jours, de sorte que les maisons mettaient elles-mêmes un terme à leur existence. Une demi-journée pour les construire, sept jours pour y

habiter, une demi-journée pour les brûler suivant les rites et en disperser les cendres, et une nuit de renouvellement sous le ciel retourné(15).

Le Dookh-Docteur mangeait des raibes, ou bien de l'insinu ou du vid, ou encore de la piorra, quand c'était la saison. Et pendant les neuf jours de l'année où ce n'était la saison de rien du tout, il ne mangeait pas.

Il se faisait ses vêtements lui-même avec du chou. Il tirait son papier de plantes de pailme. Son inscrivreur marchait à l'encre de buaf et éraflait de la pierre de slinn. Tout ce dont il avait besoin, il le faisait lui-même à partir de choses trouvées à l'état sauvage dans les bordures des haies. Il ne prenait rien aux terres cultivées, non plus qu'aux étrangers. C'était un serviteur pauvre et dévoué.

Il entassait maintenant certains des objets de première nécessité pris dans la clinique tandis que la sœur converse Moira P.T. de C. en emportait d'autres dans sa propre maison de giolaches pour les garder jusqu'au lendemain. Ensuite, le Dookh-Docteur mit rituellement le feu à sa clinique et, quelques instants plus tard, à sa maison. Tout cela était le symbole du grand nostos, du retour. Il récita les grandes rhapsodies et d'autres personnes appartenant au genre humain vinrent en passant les réciter avec lui.

« Que la moindre fibre de giolache soit préservée de la mort, déclama-t-il, que toutes s'intègrent immédiatement à la vie la plus glorieuse et indivisible. Que les cendres soient le portail et que toute cendre soit sainte. Que tout fasse partie de l'unité qui est plus grande que l'individualité.

« Qu'aucune esquille de ces sols de giuis ne meure, que pas une parcelle d'argile lézardée ne meure, que nulle mite ni pou du nattage ne meure. Que tout s'intègre à l'unité qui est plus grande que l'individualité. »

Il incinéra, il dispersa, il récita, il se mit sur la langue un grumeau de cendre amère. Il éprouvait par substitution la grande synthèse. Il mangea l'insinu bénit et le vid bénit. Et lorsqu'il en eut fini avec la maison et la clinique, lorsque la nuit fut tombée, il se retrouva sans abri et passa cette nuit de renouvellement sous le ciel retourné.

Et au matin il recommença à construire, la clinique d'abord, puis la maison.

« Ce sont les dernières que je construirai jamais », dit-il. La bonne nouvelle qui le concernait, c'est qu'il était mourant et qu'il allait lui être permis de prendre le raccourci pour la sortie. Alors il construisit avec les plus grands soins, suivant les Rites de la Dernière Construction. Il lézarda les deux bâtiments avec l'argile d'uir spéciale qui conférerait aux cendres une amertume particulière, lors de l'ultime

incinération.

Krug Seize se ramena en roulant alors que le Dookh-Docteur était toujours affairé à construire sa dernière clinique et le sphairikos l'aida dans sa tâche tandis qu'ils s'entretenaient du cas du pied hurleur. Krug Seize tissait, tressait et faisait les rappels avec une adresse stupéfiante, grâce à ses pseudopodes ; il pouvait en faire sortir une douzaine ou une centaine, gros ou minces, juste autant qu'il fallait et tous d'une merveilleuse dextérité. Cette boule savait tramer.

« Ce pied oublié souffre-t-il toujours, Krug Seize ? lui demanda le Dookh-Docteur Drague.

— Il souffre, il est hystérique, il est absolument terrorisé. Je ne sais pas où il se trouve ; il ne le sait pas lui-même ; et de quelle façon j'en ai seulement conscience, c'est là un profond mystère. Avez-vous découvert un moyen de m'aider, de l'aider ?

— Non. Je suis désolé, mais je n'ai rien trouvé.

— Il n'y a rien dans votre documentation concernant ce problème ?

— Non. Rien que je puisse identifier comme tel.

— Et vous n'y avez trouvé aucune analogie ?

— Si, Krug Seize, euh... dans une certaine mesure, j'ai découvert une analogie. Mais cela ne vous aidera pas. Non plus que moi.

— Quel dommage, Dookh-Teur. Eh bien, il faudra que je continue à vivre avec lui ; et le petit pied finira par mourir comme ça. Dois-je comprendre que votre cas se rapprocherait quelque peu du mien ?

— Non. Mon cas se rapprocherait plutôt de celui de votre pied perdu que du vôtre.

— Eh bien, je vais faire ce qui est en mon pouvoir, pour lui et pour moi. J'en reviens donc aux vieux remèdes. Mais je suis déjà couvert d'une épaisse couche de baume scintillant.

— Moi aussi, Krug Seize, d'une certaine façon.

— J'avais honte de mon mal, auparavant, et je n'y faisais jamais allusion. Maintenant, pourtant, depuis que je vous ai tout raconté, j'en ai aussi parlé à d'autres personnes. On dirait qu'il y a un peu d'espoir. J'aurais dû ouvrir plus tôt ma grande bazoo.

— Les sphairikoï n'ont pas de bazoo.

— C'est une plaisanterie ethnique, Dookh-Teur. Il existe une forme particulière de baume scintillant. Le mien est insuffisant, aussi vais-je essayer l'autre.

— Une forme particulière, Krug Seize ? Ça m'intéresse. On dirait que mon baume à moi a perdu toute efficacité.

— Il y a cette amie, Dookh-Teur, ou cet ami. Comment dire ? Pour moi qui suis du cinquième genre, c'est quelqu'un du quatrième genre. Cette personne, bien que familière, est experte. Et elle exsude des quantités de cette substance spéciale.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas tout à fait le genre de pommade

dont j'ai besoin ; mais c'est peut-être la solution pour vous. C'est vraiment spécial ? Et ça dissipe tout, y compris les objections ?

— C'est le plus singulier des baumes scintillants, Dookh-Docteur, il résout et dissout tout. Je crois qu'il parviendra à atteindre mon pied oublié, où qu'il se trouve, et qu'il le plongera dans un sommeil doux et éternel. Il saura que c'est lui qui est endormi, et ça sera supportable.

— Si je ne... euh... Si je ne me retirais pas des affaires, Krug Seize, je m'en procurerais un échantillon et j'essaierais de l'analyser. Comment s'appelle cette personne spéciale du quatrième genre ?

— Elle s'appelle Torchy Douze.

— Oui. J'en ai entendu parler. »

Tout le monde savait maintenant que c'était la dernière semaine de vie du Dookh-Docteur et chacun essayait de faire en sorte que son bonheur soit encore plus complet. Les rigolos du matin se surpassèrent, surtout les arktos. Après tout, il se mourait d'une maladie arktienne, une de celles qui ne sont jamais fatales aux arktos eux-mêmes. Ils se payèrent des moments de joie pas possible dans la clinique, et le Dookh-Docteur éprouva le sentiment sournois qu'il aimerait mieux vivre que mourir.

Il n'adoptait pas, c'était évident, la contenance qu'il fallait. Alors le prêtre lai Migma P.T. de C. tenta de lui inculquer l'attitude convenable.

« Vous vous acheminez vers la grande synthèse, Dookh-Docteur, lui disait-il. Vers l'unité heureuse qui est plus grande que l'individualité.

— Oh ! je sais tout ça, mais je trouve que vous en rajoutez un peu. C'est ce qu'on m'enseigne depuis ma petite enfance. J'y suis résigné.

— Résigné ? Mais vous devriez en être enchanté ! L'individu doit évidemment périr, mais il vivra en tant qu'atome intégral de l'unité en pleine évolution, exactement comme la goutte d'eau continue à vivre dans l'océan.

— Certes, Migma, mais la goutte s'accroche peut-être aux souvenirs du temps où elle était nuage, de l'instant où elle était une goutte en train de tomber, du moment, en vérité, où elle était ruisseau. Peut-être se dit-elle : « Il y a décidément bien trop de sel » dans cet océan. Je suis perdue, ici. »

— Oh ! mais les gouttes aiment à se perdre, Dookh-Docteur. Le but unique de l'existence est de cesser d'exister. Et il ne peut y avoir trop de sel dans l'unité en pleine évolution. Il ne peut rien y avoir de trop. Tout doit n'être qu'un à l'intérieur. Le sel et le soufre doivent n'être qu'un, indifférenciés. La dépouille et l'âme doivent ne plus faire qu'une. Béni soit l'oubli dans l'unité qui se referme sur elle-même.

— Foutaises, prêtre lai. J'en ai assez.

— Foutaises, dites-vous ? Je ne comprends pas cette expression,

mais je suis sûr qu'elle est juste. Oui, oui, Dookh-Docteur, foutons tout dedans : les animaux, les gens, les pierres, l'herbe, les mondes et les guêpes. Foutons-y tout. Que tout soit oblitéré dans le grand – puis-je me permettre de forger un mot, ainsi qu'en forgea notre Maître ? – dans le grand foutoir !

— Je crains que votre expression ne soit que trop juste.

— C'est la grande quintessence, c'est la mort heureuse de toute individualité et de toute mémoire, c'est la synthèse de toutes choses vivantes ou mortes dans le grand amorphisme. C'est...

— C'est ce vieux, vieux baume, et il a perdu son scintillement, fit tristement le Dookh-Docteur. Que dit cette vieille citation, déjà ? *Quand le baume commence à coller, comment voulez-vous n'être pas englué ?* »

Non, le Dookh-Docteur n'adoptait pas l'attitude qui convenait, en sorte que de nombreuses personnes devaient le harceler pour qu'il s'y range. Il lui restait peu de temps. La mort était en route. Et la crainte était générale que le Dookh-Docteur ne se perde pas convenablement.

Il arrivait certainement dans un état d'esprit peu amène à l'instant de son bonheur.

La semaine avait passé. Son dernier soir était venu. Le Dookh-Docteur mit le feu à sa clinique suivant le rite, puis à sa maison, quelques minutes plus tard.

Il consuma, il dispersa, il récita les paroles prévues pour l'ultime fois. Il mangea l'insinu bénit et le vid bénit. Il se plaça sur la langue un grumeau de la plus amère des cendres, et s'allongea pour passer sa dernière nuit sous le ciel retourné.

Il n'avait pas peur de mourir.

« Je passerai le pont avec joie, mais je veux qu'il y ait un autre bout à ce pont, se disait-il. Et s'il n'y a pas d'autre bout, je veux que ce soit *moi* qui sache qu'il n'y en a pas. Ils disent « Priez pour être heureusement perdu pour toujours. Priez pour l'oubli béni. » *Je ne prierai pas* pour être heureusement perdu pour toujours. Je préférerais brûler en enfer pour l'éternité que de souffrir un oubli bienheureux ! Je brûlerai si c'est *moi* qui brûle. Je veux que ce soit moi qui soit moi. Je refuserai éternellement de me rendre. »

Il passa une nuit agitée. Eh bien, peut-être mourrait-il plus facilement si l'aube le trouvait las et toujours éveillé.

« Les autres hommes n'en font pas un tel plat, se disait-il en lui-même (il refusait de renoncer à lui-même). Les autres hommes sont sincèrement heureux dans l'oubli. Pourquoi suis-je tout d'un coup différent ? Les autres hommes désirent se perdre, se perdre, se perdre. Comment ai-je pu être déserté par la foi qui a été la mienne tout au long de mon enfance et de ma maturité ? Qu'y a-t-il en moi d'unique ? »

À cette question, il n'y avait pas de réponse.

« Quoi qu'il y ait en moi d'unique, je refuse d'y renoncer. Je hurlerai et me lamenterai contre cette extinction pendant des milliards de siècles. Ah ! je deviendrai rusé ! Je concevrai une marque qui me permettra de me reconnaître si je me rencontre de nouveau. »

Une heure environ avant l'aube, le prêtre lai Migma P.T. de C. vint voir le Dookh-Docteur Drague. Le dolcus et l'arktos lui avaient signalé que l'homme prenait du mauvais repos et n'était pas convenablement disposé.

« J'ai une analogie qui vous reconfortera peut-être, Dookh-Docteur, lui murmura doucement le prêtre lai. Dissolvez-vous dans la grande solution, laissez-vous embaumer par le baume...

— Hors d'ici, mon brave, votre baume a perdu son scintillement !

— Songez que nous n'avons jamais vécu, que nous n'avons eu que l'impression de vivre. Songez que nous ne mourons pas, mais que nous sommes simplement absorbés par la grande individualité désintéressée. Songez aux étranges sphäirikoï de ce monde...

— Les sphäirikoï ? Et alors ! Je songe souvent à eux.

— Je crois qu'ils ont été placés ici pour notre édification. Le sphäirikos est un globe parfait, modèle de la grande unité. Songez donc que sa surface lisse se flétrit parfois, qu'il en émerge alors un petit pseudopode. Ne serait-il pas drôle que ce pseudopode, pendant sa brève seconde d'existence, se prenne pour un individu ? Est-ce que ça ne vous ferait pas rire ?

— Non. Non, ça ne me fait pas rire. »

Et le Dookh-Docteur se releva.

« En moins d'une seconde, infiniment moins,— ce pseudopode se rétracte dans la sphère du sphäirikos. Il en va ainsi de nos vies. Rien ne meurt. Tout n'est que ride à la surface de l'unité. Parviendriez-vous à former une idée aussi bizarre que celle selon laquelle ce pseudopode se souviendrait, ou aurait envie de se souvenir ?

— Oui. Je m'en souviendrai pendant un milliard d'années, pour les milliards de gens qui oublient. »

Le Dookh-Docteur courait dans le noir, vers le sommet de la colline. Il rentrait dans les arbres et dans leurs troncs comme s'il avait eu l'intention de se rappeler ces chocs pour l'éternité.

« Je brûlerai avant d'avoir oublié, mais il me faut quelque chose pour me dire que c'est moi qui brûle ! »

Plus haut, toujours plus haut, à travers les huttes sphériques des sphäirikoï, hurlant et trébuchant dans l'obscurité. Plus haut, vers une cabane douce d'une réputation spéciale qu'il n'avait jamais pu situer, une cabane qui avait sa propre identité, qui étincelait d'identité.

« Ouvrez ! Ouvrez ! Aidez-moi ! » s'écriait le Dookh-Docteur en

direction de la dernière cabane sur la colline.

« Va-t'en, homme ! protesta la dernière voix. Tous mes clients sont partis et c'est presque la fin de la nuit. Qu'est-ce que cette personne peut bien avoir à faire avec un homme humain, de toute façon ? »

C'était une voix ronde et scintillante qui émergeait de l'obscurité labourée. Mais il y avait là une identité persistante. Les couleurs scintillantes de l'identité persistante, qui émanaient des lézardes de la cabane, atteignaient maintenant le niveau de visibilité. Il y avait même les couleurs scintillantes du Je – me – reconnâtrai – si – je – me – rencontre – de – nouveau.

« Aide-moi, Torchy Douze ! On m'a dit que tu avais le baume spécial qui résout le dernier problème et lui fait savoir que c'est toujours lui qui est résolu.

— Comment, mais c'est le Dookh-Docteur ! Pourquoi es-tu venu voir Torchy ?

Je veux quelque chose pour me plonger dans un sommeil doux et éternel, marmonna-t-il. Mais je veux que ce soit *moi* qui dorme. Ne peux-tu pas m'aider ?

Entre donc, Dookh-Teur. Cette personne, bien que familière, est experte. Je vais t'aider... »

Traduit par DOMINIQUE ABONYI.

Old Foot Forgot.

L'ÎLE DU DOCTEUR MORT ET AUTRES HISTOIRES

par Gene Wolfe

Avec Lafferty, nous avons quitté les médecins réels pour aborder les médecins mythiques. Gene Wolfe nous fait passer du médecin qui meurt au médecin qui ne peut pas mourir et nous aide ainsi à couronner le volume. Le docteur Mort évoque moins Frankenstein que le docteur Moreau : il morcelle des corps de bêtes pour en tirer des sous-hommes. Et quand ses créatures affrontent une antique race dégénérée, on pense à H. Rider Haggard et à bien d'autres. On s'essoufflerait à pointer ici toutes les références littéraires. L'essentiel, c'est le regard distancié, poétique, de Gene Wolfe. Il sait que les histoires de médecins sont dans nos têtes, que nos maladies sont l'image de celles dont nos parents ont souffert, que les docteurs qui nous donnent le frisson sont les fantômes de ceux qui ont tenté de les guérir. Tous ces cauchemars sont beaux ; ils nous tiennent compagnie ; ils sont les vrais remèdes.

L'HIVER est venu, sur mer comme sur terre, bien qu'il n'ait plus de feuilles à faire tomber. Hier encore les vagues étaient d'un bleu cru étincelant, et voici qu'aujourd'hui, sous un ciel pâlisant, elles sont d'un vert opaque et froid. Si tu es un garçon qui se sent de trop à la maison, tu parcoures la plage pendant des heures pour sentir l'hiver qui a fait son entrée pendant la nuit, le sable qui souffle sur tes souliers, l'écume qui mouille le velours de ton pantalon. Tu tournes le dos à la mer, et avec l'extrémité pointue d'un bâton trouvé à moitié enfoui tu écris sur le sable humide : *Tackman Babcock*.

Puis tu rentres chez toi, sachant que l'Atlantique est en train de détruire ton travail.

Chez toi, c'est la grande maison de Settlers Island, qui en dépit de son nom n'est pas vraiment une île, ce qui explique que son nom ne figure pas sur les cartes et que ses contours n'y soient pas respectés. Si

on ouvre une bernacle à l'aide d'une pierre et qu'on observe la forme de son corps, on comprend qu'un bel oiseau ait reçu le même nom. Le siphon du mollusque, organe mince et flasque, correspond au cou de l'oiseau, et son corps informe a des ailes minuscules. C'est comme ça, Settlers Island.

Le cou de la bernacle est une langue de terre où passe une route secondaire. Mais les cartographes ont généralement la manie d'exagérer la largeur de cette bande de terre et leurs cartes oublient d'indiquer qu'elle émerge à peine à marée haute. Ils font ainsi de Settlers Island une banale protubérance sur la côte, qui n'appelle aucune dénomination. Et comme le village de neuf ou dix maisons n'en a pas davantage, on ne voit sur la carte qu'un petit bout de route filiforme qui aboutit à la mer.

Le village n'a pas de nom, mais la maison en a deux : un pour les gens du pays, un pour ceux d'ailleurs. Sur l'île et sur la terre voisine, on la nomme *Seaview* parce que c'était un hôtel au début du siècle. Mais maman l'appelle *la maison du 31 février* ; comme c'est le nom qui figure sur l'entête de ses lettres, c'est sans doute celui qu'emploient ses amis de New York ou Philadelphie, à moins qu'ils ne disent tout simplement « chez Mrs. Babcock ». La maison a quatre étages à certains endroits, et moins ailleurs ; elle était autrefois peinte en jaune, mais la peinture – à l'extérieur – a presque entièrement disparu et maintenant la maison du 31 février est grise.

Jason en sort ; les petits poils frisés de son menton sont agités par le vent ; il a les pouces enfoncés dans la ceinture de son Levis.

« Viens, tu vas en ville avec moi. Ta mère veut se reposer. »

La garniture de cuir de Sa Jaguar est moelleuse mais elle sent très fort. Tu t'endors.

Lorsque tu te réveilles en ville, des lumières éclatantes frappent les vitres de la voiture. Jason est parti ; il commence à faire froid dans la Jaguar. Le temps semble long. Que faire ? Regarder les devantures, le gros revolver sur la hanche du policier qui passe, le chien perdu qui a peur de tous et de tout, même quand on tape sur la vitre et qu'on l'appelle.

Voici Jason qui revient, chargé de paquets qu'il pose sur la banquette arrière.

« On rentre ? »

Jason acquiesce d'un signe, les yeux ailleurs, disposant ses paquets de façon qu'ils ne basculent pas, attachant sa ceinture.

« Je veux sortir de la voiture. »

Un regard interrogatif de Jason.

« Je veux aller dans une boutique. Viens, Jason. »

Jason soupire.

« Okay. Le drugstore là-bas, ça te va ? Cinq minutes, pas plus. »

Le drugstore est vaste comme un supermarché, avec de grandes allées où s'étaient des articles de verre. Jason achète de l'essence à briquet au rayon tabac, et tu lui apportes un livre choisi dans un présentoir pivotant.

« Tu me le paies, Jason ? »

Il attrape le livre et le replace dans le présentoir, mais dans la voiture il le sort de sous sa veste et te le donne.

C'est un livre magnifique, épais et lourd, doré sur tranches. La couverture de carton rigide est lustrée, et on y voit l'image d'un homme en haillons aux prises avec une créature mi-singe, mi-homme, en beaucoup plus hideux. C'est une illustration en couleur et le monstre est taché de sang – du vrai sang ; l'homme est musclé et beau, avec une crinière fauve plus légère que celle de Jason, et pas de barbe.

« Tu aimes ? »

La voiture est déjà sortie de la ville, et sans l'éclairage des rues il fait trop sombre pour voir l'image. Tu fais oui de la tête. Jason rit.

« C'est du vol à l'étalage, tu le savais ? »

Un haussement d'épaules. Tourner les pages sous son pouce en pensant au plaisir de lire le livre bientôt, seul dans sa chambre.

« Tu vas dire à ta maman comme j'ai été gentil pour toi ? »

— Euh... oui, bien sûr. Tu veux que je le lui dise ?

— Demain, pas ce soir. Je pense qu'elle dormira quand nous rentrerons. Ne la réveille pas. »

Jason dit cela d'une voix menaçante.

« Okay.

— N'entre pas dans sa chambre.

— Okay. »

La Jaguar vrombit sur la route et on voit maintenant les vagues écumantes au clair de lune et, tout au bord de la route, goudronnée, le bois rejeté par la mer.

« Tu as une gentille maman bien moelleuse, tu sais. Quand je grimpe sur elle, c'est exactement comme si j'étais sur un grand oreiller. »

Tu fais oui de la tête. Doux souvenirs du temps où, fuyant la solitude et les mauvais rêves, tu te glissais dans son lit pour te pelotonner contre son corps doux et chaud – souvenirs gâchés par la colère, car il est clair que Jason vous tourne en dérision tous les deux.

La maison est silencieuse et sombre. Vite, quitter Jason le plus vite possible, traverser le hall d'entrée et grimper quatre à quatre l'escalier qui, passé le premier étage, s'élance en une spirale étroite jusqu'à ta chambre dans la tour.

L'homme de qui je tiens cette histoire ne me l'aurait pas racontée s'il avait tenu sa parole. Je ne saurais dire jusqu'à quel point il l'a malmenée – je veux dire déformée par son récit – mais elle est vraie

pour l'essentiel et je vous la livre telle qu'elle m'a été rapportée.

Le capitaine Phillip Ransom voguait seul à la dérive depuis neuf jours lorsqu'il découvrit l'île. Le crépuscule était déjà très avancé et elle lui apparut comme une mince ligne pourpre à l'horizon. Il n'était plus question pour lui de dormir. Pas question non plus pour son esprit bien éveillé d'émettre même un faible doute sur la réalité de ce qu'il avait vu. Un coup d'œil lui avait suffi : il savait. Son cerveau bouillonnait d'idées, brassant faits et hypothèses. Il savait qu'il devait se trouver du côté de la Nouvelle-Guinée, et il récapitula ce qu'il savait sur les courants de ces mers et ce qu'il avait appris depuis neuf jours sur le comportement de son radeau. Lorsqu'il aurait atteint l'île – et il s'interdisait de douter qu'il pût le faire, il trouverait très probablement sur ses rives, à un mètre du bord de l'eau, une jungle impénétrable. Des indigènes ? Peut-être, mais pas forcément ; il se remémora toutes les notions de sabir malais et de tagalog qu'il avait acquises dans sa vie de pilote, planteur, chasseur et combattant de l'armée active du Pacifique.

Le lendemain matin, il revit l'ombre pourpre à l'horizon, un peu plus proche, presque exactement à l'endroit où, calculant de tête, il l'avait située. Pendant neuf jours, il n'avait eu aucune raison d'utiliser les médiocres pagaies dont le radeau était équipé, mais il avait maintenant une bonne raison de s'y mettre. Ransom but la dernière goutte de son eau et se mit à ramer d'un mouvement puissant et régulier, sans relâche, jusqu'au moment où la proue de son radeau pneumatique mordit sur le sable de la grève.

Le matin. Lent réveil. Tu as les yeux chassieux et la lampe au-dessus du lit est restée allumée. Il n'y a personne en bas. Déjeuner solitaire : un bol de lait aux céréales soufflées et sucrées ; le four allumé pour pouvoir lire à la lueur de sa porte ouverte tout en mangeant. Ce plat une fois liquidé, tu prépares du café pour faire plaisir à maman. Jason descend. Il est habillé, mais il ne veut pas parler ; il boit du café et se fait rôtir au four un toast à la cannelle. Il s'en va ; sa voiture n'en finit plus de vrombir sur la route. C'est le moment de monter voir Maman.

Elle est réveillée, les yeux au plafond, mais tu sais qu'elle n'est pas prête à se lever. Très poliment, pour réduire au minimum les chances de te faire crier dessus, tu dis : « Comment te sens-tu ce matin, maman ? »

Elle tourne la tête mollement. « Éreintée. Quelle heure est-il, Tackie ? » Un coup d'œil au petit réveil pliant sur sa commode.

« Huit heures dix-sept.

— Jason est parti ?

— Oui, maman. À l'instant.

De nouveau, elle fixe le plafond. »

« Retourne en bas, Tackie. Je te préparerai à manger quand je me sentirai mieux. »

Une fois redescendu, tu mets ta peau de mouton et tu vas dans la véranda pour regarder la mer. Des mouettes volent dans le vent glacial, et très loin, quelque chose d'orange danse sur les vagues, se rapprochant constamment.

Un radeau de sauvetage. Tu cours vers la plage et tu agites ta casquette en faisant de grands sauts.

« Par ici, par ici. »

L'homme qui se trouve sur le radeau est torse nu mais ne semble pas se soucier du froid. Il tend la main et se présente : « Capitaine Ransom. » Au moment où tu lui serres la main, tu deviens soudain plus grand et plus âgé ; pas aussi grand et aussi âgé que lui, mais plus grand et plus âgé que toi-même.

« Tackman Babcock, Capitaine.

— Enchanté. Tu as été pour moi un ami dans un moment difficile, ici, à la minute.

— Tout ce que j'ai fait, c'est de vous accueillir sur le rivage.

— Le son de ta voix m'a mis sur la bonne voie alors que mes yeux étaient trop occupés à surveiller le ressac. Et maintenant, tu peux me dire où je suis et qui tu es. »

Tu regagnes la maison avec Ransom en le renseignant sur toi et ta mère ; tu lui expliques qu'elle ne veut pas t'inscrire à l'école la plus proche parce qu'elle essaie de te faire admettre à l'école privée où ton père allait autrefois. Au bout d'un moment, n'ayant plus rien à dire, tu indiques à Ransom une des chambres vides au troisième étage. Libre à lui de s'y reposer et d'y faire ce qu'il voudra. Tu regagnes ta propre chambre pour y reprendre ta lecture.

« Vous voulez dire que vous êtes *l'auteur* de ces monstres ?

— *L'auteur* ? répliqua le docteur Mort en se penchant, un cruel sourire courant sur ses lèvres. Dieu fut-il *l'auteur* d'Eve, Capitaine, quand il l'a tirée d'une côte d'Adam ? Ou faut-il dire qu'Adam est l'auteur de l'os et que Dieu l'a *retouché* pour en faire ce qu'il désirait ? Eh bien, Capitaine, disons que je suis Dieu et que la Nature est Adam. »

Ransom regarda la créature qui étreignait son bras droit et dont les doigts auraient fait le tour d'un poteau télégraphique avec la même facilité.

« Vous voulez dire que cette chose est un animal ?

— Pas un animal, dit le monstre en tordant cruellement le bras du capitaine. Un homme. »

Le sourire du docteur Mort s'épanouit.

« Oui, Capitaine, un homme. Et vous, qui êtes-vous ? Là est la question. Nous verrons ça quand j'en aurai terminé avec vous. J'aurai

moins de difficulté à appesantir votre esprit qu'à promouvoir ces pauvres brutes. Et si j'accroissais l'efficacité de votre odorat ? Sans parler de vous rendre la station verticale impossible.

— Interdit marcher à quatre pattes sur le sol, murmura la bête humaine qui tenait Ransom, c'est la loi. »

Le docteur Mort se retourna pour s'adresser au bossu, à la démarche traînante que Ransom avait déjà vu.

« Golo, veille à ce que le capitaine Ransom soit coffré en lieu sûr ; ensuite, prépare tout pour une opération. »

Une voiture. Pas la Jaguar bruyante de Jason, mais une grande voiture au gros ronron tranquille. En levant l'étroite fenêtre à guillotine à l'angle de la tour et en se penchant au-dehors, la tête dans le vent froid, on découvre que c'est la grosse voiture du docteur Noir, dont le toit et le capot fraîchement lustrés brillent d'un vif éclat.

En bas, le docteur suspend son pardessus à col de fourrure et l'odeur de cigare qui sort de ses vêtements annonce son arrivée avant qu'il soit en vue. Ensuite tante May et tante Julie vous accaparent, pour que le docteur puisse oublier qu'il ne peut épouser la mère sans hériter de vous en même temps ; alors elles vous parlent :

« Qu'est-ce que tu deviens, Tackie ? À quoi t'occupes-tu ici toute la journée ?

— À rien.

— À rien ? Tu ne vas jamais chercher des coquillages sur la plage ?

— Ça m'arrive.

— Sais-tu que tu es beau, mon garçon ? »

Tante May te colle sur le nez un doigt à l'ongle écarlate et ne te lâche plus.

Tante May est la sœur de maman, plus vieille et moins jolie. Tante Julie est la sœur de papa, une dame de haute taille au visage long et à l'air triste. On pense à papa en la voyant, mais tout ce qu'elle veut, manifestement, c'est que maman se remarie pour que papa n'ait plus à lui envoyer d'argent.

Maman est descendue, vêtue d'une robe neuve toute propre à manches longues. Elle rit des plaisanteries du docteur Noir et se tient à son bras. Comme ses cheveux sont jolis !... il faudra le lui dire quand tout le monde sera parti. Le docteur lui parle :

« Alors, Barbara, vous êtes prête pour la fête ?

— Oh, Seigneur, non, Vous connaissez cette maison. J'ai passé la journée d'hier à nettoyer et aujourd'hui c'est comme si je n'avais rien fait. Mais Julie et May vont m'aider.

— Après le déjeuner », dit le docteur en riant.

Vous montez dans sa grande voiture avec les autres pour aller déjeuner dans un restaurant au bord de la falaise, avec une grande baie vitrée qui donne sur l'océan. Le docteur commande pour toi un

sandwich avec trois tranches de pain, de la dinde et du bacon, mais c'est avalé avant que les grandes personnes aient commencé à manger. Que faire ? Essayer de parler à maman... mais non, sur l'ordre de tante May il faut aller regarder la vue là où il y a une palissade garnie de gros treillis.

Ce n'est pas tellement plus haut que la plus haute fenêtre de la maison. Un peu plus haut peut-être. Tu mets les pieds sur le fil de fer et tu te penches, le ventre sur la palissade, pour regarder la mer, mais une grande personne te fait descendre et te dit de ne pas faire ça, puis elle s'en va. Tu recommences et tu vois en bas des rochers où les vagues se brisent, les recouvrant puis se retirant – du travail soigné. Quelqu'un te touche le coude, mais pendant un bon moment tu n'y prêtes pas attention, trop absorbé par les vagues.

Tu redescends de ton perchoir et tu découvres l'homme qui se tient à tes côtés ; c'est le docteur Mort.

Il a une écharpe blanche, des gants de cuir noirs, des cheveux noirs luisants. Son visage n'est pas basané comme celui du capitaine Ransom, mais blanc ; il a lui aussi sa beauté, comme une tête sculptée qui ornait autrefois la bibliothèque de papa, au temps où avec maman on habitait chez lui en ville. Et tu penses que maman parlerait de sa bonne mine après son départ. Il te sourit, mais tu n'en deviens pas plus âgé.

« Salut. »

Que lui dire d'autre ?

« Bonjour, monsieur Babcock. Je crains bien de vous avoir fait peur. »

Haussement d'épaules.

« Un peu, pas tellement. Je ne m'attendais pas à vous voir ici, il me semble. »

Le docteur Mort tourne le dos au vent pour allumer une cigarette qu'il tire d'un étui en or. Elle est encore plus longue qu'une 101, avec un bout rouge et un dragon d'or sur le papier.

« Pendant que tu regardais la mer, je suis sorti en catimini des pages de l'excellent roman que tu as dans la poche de ta veste.

— Je ne savais pas que vous pouviez faire ça.

— Oh, mais oui. Je viendrai te voir de temps à autre.

— Le capitaine Ransom est déjà là. Il va vous tuer. »

Le docteur Mort sourit et hoche la tête.

« J'en doute fort. Vois-tu, Tackman, Ransom et moi, nous sommes un peu comme des lutteurs de foire ; nous faisons notre numéro sous des aspects variés, vingt fois, cent fois mais c'est toujours pour la galerie. »

Il expédie sa cigarette par-dessus la palissade, et pendant un moment on peut suivre des yeux la petite lueur de son bout enflammé,

puis on la voit s'éteindre dans l'eau. Le temps de se retourner, et le docteur Mort a disparu. Il fait froid. Il n'y a plus qu'à retourner au restaurant, prendre un bonbon à la menthe gratuit près de la caisse enregistreuse, et se rasseoir à côté de tante May juste à temps pour le dessert, un gâteau de noix de coco à la crème arrosé de chocolat.

Tante May interrompt la conversation le temps de poser une question :

« Qui est cet homme à qui tu parlais, Tackie ?

— Un homme. »

Dans la voiture, maman est placée entre le docteur Noir et tante Julie alors que derrière eux tante May, assise sur le bout de son siège, fourre sa tête entre les leurs pour pouvoir parler avec eux. Il fait gris et froid. Combien de temps faudra-t-il pour rentrer à la maison et reprendre le livre ?

Ransom les entendit venir et s'aplatit contre le mur à côté de la porte de sa prison. Pas d'autre issue que ce portail de fer.

Il venait de passer quatre heures à explorer toute la surface de son cachot de pierre pour y chercher une issue secrète ; pas d'issue. Le sol, les murs et le plafond étaient faits de blocs cyclopéens ; et la porte sans vasistas, solidement verrouillée, d'un métal à toute épreuve.

On approchait. Il banda tous ses muscles et serra les poings.

Toujours plus près. Les pas traînants s'arrêtèrent. Un cliquetis de clefs, et la porte s'ouvrit. Prompt comme l'éclair, il fonça tête baissée dans l'ouverture. Voyant une face hideuse surgir au-dessus de lui, il l'écrasa de son poing droit et la lourde bête humaine tomba à genoux. Deux bras poilus l'étreignirent par derrière, mais il se dégagea et le monstre chancela sous ses coups. Un long couloir s'étendait devant lui et il s'élança à toutes jambes vers la pâle lumière du jour visible à son extrémité. Et puis... ce fut la nuit.

Lorsqu'il reprit conscience, il se vit debout, maintenu par des courroies contre le mur d'une pièce brillamment éclairée qui tenait à la fois de la salle d'opération et du laboratoire de chimie. Et il avait sous les yeux, tout près, quelque chose de volumineux qui ne pouvait être qu'une table d'opération ; un drap blanc, sur cette table, recouvrait une forme qui, sans erreur possible, était un corps humain.

À peine avait-il eu le temps de saisir toutes les données de la situation que le docteur Mort fit son entrée ; il avait troqué l'élégante tenue de soirée qu'il portait précédemment contre la blouse blanche du chirurgien. Le hideux Golo le suivait en boitillant, transportant un plateau chargé d'instruments.

Constatant que son prisonnier avait repris conscience, le docteur Mort traversa tranquillement la pièce et leva la main *comme* pour le frapper au visage. Voyant que Ransom ne cillait pas, il laissa retomber

son bras et dit en souriant :

« Cher capitaine ! Vous voici donc de nouveau parmi nous.

— J'ai eu un moment l'espoir de vous fausser compagnie, dit Ransom sur un ton neutre. Puis-je vous demander comment j'ai été pris ?

— On vous a lancé une massue, s'il faut en croire mes esclaves. Mon homme-singe est très habile à cela. Mais vous ne me demandez pas le sens de ce charmant petit tableau que j'ai mis en scène pour vous ?

— Je ne veux pas vous faire ce plaisir.

— Mais je sens votre curiosité et je ne veux pas la faire languir, dit le docteur avec son sourire retors. Votre heure n'est pas venue, Capitaine ; en attendant, je vais vous faire une démonstration de ma technique. Si rares sont ceux qui comme vous peuvent l'apprécier à sa juste valeur ! »

Et, d'un geste calculé, il arracha le drap qui recouvrait sur la table d'opération un corps étendu sur le ventre.

Ransom n'en croyait pas ses yeux. Il avait devant lui une jeune fille nue, sans connaissance, dont la peau blanche et soyeuse s'ornait d'un duvet au ton chaud, l'or d'un soleil vu à travers la brume.

« Je constate que j'ai réussi à éveiller votre intérêt, observa sèchement le docteur Mort. Et vous la trouvez belle. Croyez-moi, lorsque j'aurai terminé mon travail, vous vous sauverez en hurlant pour peu qu'elle tourne vers vous ce qui aura cessé d'être un visage. Cette femme est mon ennemie implacable depuis que je suis sur cette île, et l'heure est venue pour moi de... et là il s'interrompit pour jeter à Ransom un regard où la fourberie le disputait à l'exaltation maligne – ... de vous donner une faible idée, dirais-je, du sort qui vous attend. »

Tandis que le docteur Mort parlait ainsi, son assistant difforme avait préparé une seringue hypodermique. Ransom vit plonger l'aiguille dans la chair quasi translucide de la jeune fille, et le liquide de la seringue – dont la couleur même suggérait une perversion de la technique médicale aux fins les plus viles – se mêler à la circulation sanguine. La patiente était toujours inconsciente et pourtant Ransom crut voir passer un nuage sur son visage endormi comme si elle avait commencé à faire un mauvais rêve. Brutalement, le hideux Golo la mit sur le dos et l'assujettit au moyen de courroies semblables à celles qui maintenaient Ransom plaqué contre le mur.

« Que lis-tu, Tackie ? demanda tante May.

— Rien, répondit-il en refermant le livre.

— Tu ne devrais pas lire en voiture, c'est mauvais pour tes yeux. »

Le docteur Black se retourna un moment pour les regarder, puis demanda à la maman de Tackie :

« Avez-vous un déguisement pour ce petit bonhomme ?

— Pour Tackie ? Non, rien. De toute façon, il sera grand temps qu'il se couche.

— En tout cas, il faudra lui laisser voir les invités, Barbara ; pour un garçon, c'est une chose à ne pas manquer. »

Et l'auto continua à filer vers Settlers Island, où Tackie retrouva sa chambre.

Ransom voyait la répugnante créature s'avancer vers lui obliquement. Elle découvrait des incisives qui, pour être moins grandes que certaines de ses autres dents, n'en paraissaient pas moins redoutables ; et il étreignait dans sa main une lourde machette au tranchant de rasoir.

Ransom crut un instant qu'il allait la diriger contre la jeune fille, mais il la contourna pour se planter devant le capitaine lui-même, sans le regarder dans les yeux.

Puis, d'un geste aussi effrayant qu'inattendu, il se courba pour presser sa face hideuse sur la main droite ligotée du capitaine, tandis qu'un grand frisson parcourait son corps difforme et haletant.

Ransom attendait, les nerfs tendus.

Et de nouveau la bête humaine fit une inspiration profonde qui était presque un sanglot, levant les yeux vers le visage du capitaine mais évitant son regard. Un faible gémissement, qui avait quelque chose d'étrangement familier, sortit de la gorge du monstre.

« Détache-moi, ordonna Ransom.

— Oui. Je suis venu pour ça. Oui, Maître. »

L'énorme tête, plus large que haute, s'agitait de haut en bas. Puis la lame effilée de la machette trancha les courroies qui ligotaient Ransom. Aussitôt libéré, il prit le coutelas, que la bête humaine lui céda de bon gré, et délia les membres de la jeune fille.

Il prit dans ses bras son corps léger et pendant un moment resta là à regarder son visage tranquille.

« Viens, Maître, dit la bête humaine en le tirant par la manche. Bruno connaît une sortie. Suis Bruno. »

Un escalier secret les conduisit à un long et étroit passage où il faisait presque nuit noire.

« Personne passer par ici, dit la bête humaine de sa voix rauque. Eux pas trouver nous ici.

— Pourquoi m'as-tu délivré ? »

Au bout d'un moment, la grande créature contrefaite répondit d'un air presque honteux :

« Vous sentir bon. Et Bruno pas aimer docteur Mort. »

Les conjectures de Ransom étaient confirmées. Il demanda avec douceur :

« Tu étais un chien avant de servir de cobaye au docteur Mort, n'est-ce pas, Bruno ?

Oui, dit la bête humaine d'une voix où perçait une sorte de fierté. Un saint-bernard. J'ai vu des images.

Le docteur Mort aurait dû se garder d'exercer ses odieux talents sur un si noble animal, se dit tout haut Ransom. Les chiens sont des juges trop perspicaces de la personne humaine ; mais les méchants finissent toujours par commettre une erreur. »

La bête humaine eut une réaction inattendue. Elle s'arrêta devant Ransom, le forçant à s'arrêter lui aussi. Sa tête massive se courba sur la fille inconsciente. Et puis elle laissa échapper un grognement à peine perceptible.

« Tu dis, Maître, que je sais juger. Alors je te dis que Bruno n'aime pas cette femme que le docteur Mort appelle Talar-aux-longes-yeux. »

Tu poses ton livre ouvert, ses pages sur l'oreiller, et tu sautes de joie en parcourant la chambre. Merveilleux ! Sublime !

Mais ça suffit pour cette nuit. Il faut en garder pour demain. Éteindre la lumière et, dans l'obscurité délicieuse, ranger le livre sous le lit, religieusement, en écartant les pièces du coffret de bricolage et la boîte contenant les cartes du jeu des stations- service. Demain l'histoire continuera, et c'est bien dur d'attendre à demain. Tu es couché sur le dos, les mains sous la tête, les couvertures au menton, et il suffit de fermer les yeux pour tout revoir : l'île, les arbres de la jungle oscillant au vent de la mer, le château du docteur Mort dressant sa froide masse grise sous le ciel brûlant.

Le silence règne dans la maison, seuls se font entendre les bruits familiers du vent et de l'océan. Tu t'endors alors que monte un autre bruit, celui d'une conversation entre maman, tante May et tante Julie.

Réveillé ! Écoute ! Il est tard, très tard. Heure étrange que tu as presque oubliée. Écoute !

Le silence est tel qu'il fait mal. Un bruit. Un bruit. Écoute !

Tu sors du lit et tu prends ta torche électrique. Non que tu sois brave, mais parce que tu ne supportes pas d'attendre là dans le noir.

Rien dans l'étroite et glaciale cage d'escalier sur laquelle donne ta porte. Rien sur le grand palier du second. Tu promènes ton faisceau lumineux d'un bout à l'autre. Tante Julie dort avec un léger ronflement, mais ce bruit n'a rien d'alarmant quand on sait que ce n'est rien d'autre que tante Julie qui, dans son sommeil, respire bruyamment par le nez.

Tu remontes l'escalier. Rien.

Tu regagnes ta chambre, éteins ta lampe et te recouches. Tu es sur le point de te rendormir lorsque tu entends un piétinement de pattes griffues sur le parquet, et tu sens une langue râpeuse te lécher le bout

des doigts.

« N'aie pas peur, Maître, ce n'est que Bruno. »

Et tu le sens à côté de ton lit, tu sens une chaleur qui est bien sa chaleur, une odeur qui est bien son odeur.

Puis c'est le matin. La chambre est froide et tu t'y trouves seul. Tu entres dans la salle de bain ; il y a là quelque chose qui ressemble à un ventilateur, mais avec des fils électriques qui donnent de la chaleur.

Maman est déjà levée, avec un linge noué sur la tête ; elle déjeune (jambon frit étalé sur des toasts épais et café au lait) en compagnie de tante May et tante Julie. « Bonjour, Tackie », dit tante Julie, et maman te fait un sourire. Tu es déjà servi : jambon sur toast.

Toute la journée, les trois femmes font le ménage et décorent la maison avec des masques de papier rouge et or confectionnés par tante Julie et des guirlandes portant de drôles de lumières qui changent de couleur tout le temps. Tu essaies de ne pas te mettre dans leurs jambes et tu apportes du bois pour faire du feu dans la grande cheminée qui ne sert presque jamais. Jason arrive. Tante May et tante Julie ne l'aiment pas, mais il met la main à la pâte, puis va en ville dans sa voiture pour se procurer des choses qu'il a oublié d'acheter. Cette fois, il ne va pas t'emmener. Le vent entre par la fenêtre mais on te laisse seul dans ta chambre ; et c'est calme là-haut parce qu'ils sont tous en bas.

Ransom regarda d'un air incrédule la fille énigmatique.

« Vous ne me croyez pas ? dit-elle. Je n'ai fait là qu'énoncer un fait, sans colère ni acrimonie.

Vous admettez qu'on puisse être sceptique, dit-il pour gagner du temps. Une ville antérieure à notre civilisation enfouie ici dans la jungle, sur cette petite île... »

Talar dit d'une voix blanche, en désignant l'homme-chien :

« À l'époque où vous étiez comme cette créature, Lemuria était reine de ces mers. Il ne reste rien de tout cela, sauf ma cité. N'est-ce pas assez pour satisfaire même le Temps ? »

Bruno tirait sur la manche de Ransom.

« N'y va pas, Maître ! Des bêtes humaines y vont quelquefois, des bêtes humaines dont le docteur Mort ne veut pas, et c'est rare qu'elles reviennent. Les gens sont très méchants dans cet endroit.

— Vous voyez ? dit Talar, un léger sourire plissant ses lèvres mûres. Même votre esclave témoigne pour moi. Ma cité existe.

— À quelle distance ? demanda Ransom d'un ton cassant.

— À environ une demi-journée de marche dans la jungle. »

La jeune fille s'était tue, comme si elle hésitait à en dire davantage.

« Qu'y a-t-il ?

— Vous serez notre chef contre le docteur Mort ? Nous voulons

débarrasser notre île de sa présence impure.

— Bien sûr. Je suis comme votre peuple, je ne le porte pas dans mon cœur. Peut-être encore moins que vous.

— Même si vous n'aimez pas mon peuple, vous accepterez de le commander ?

— Oui, s'il m'accepte. Mais vous me cachez quelque chose. Qu'est-ce que c'est ?

— Telle que vous me voyez, je pourrais être une femme de votre pays. C'est exact ? »

Ils avaient repris leur marche dans la jungle et l'homme-chien fermait la marche, les suivant à contre-cœur.

« Oui, à ceci près qu'il est rare de trouver dans mon pays une fille aussi belle que vous.

— C'est ce qui me vaut d'être la Grande Prêtresse car le sang de mes ancêtres coule en moi dans toute sa pureté. Ce n'est pas le cas pour tout mon peuple. »

Sa voix baissa jusqu'à devenir un murmure.

« Lorsqu'un arbre est très vieux, et que pourtant il vit encore, ses membres sont étrangement tordus. Vous comprenez ? »

« Tackie ? Tackie, es-tu là ?

— Oui, marmonnes-tu, et tu caches le livre dans ton chandail.

— Alors, ouvre cette porte. Les petits garçons ne doivent pas s'enfermer à clef. Tu ne veux pas voir nos invités ? »

Tu ouvres et tante May apparaît en bohémienne, le visage encadré de longs cheveux qui ne sont pas à elle, et avec un masque qui ne couvre que ses yeux.

Des voitures s'arrêtent devant la maison et maman est à la porte, habillée d'une robe pailletée qui s'ouvre très bas sur le devant, mais lui couvre les bras presque jusqu'au bout des doigts. Elle accueille les gens à leur arrivée, et ses yeux ont cet éclat étrange qu'on leur voit parfois quand elle danse ou qu'elle parle toute seule.

La femme qui a une tête de poisson et une robe argentée luisante est tante Julie. Ce docteur habillé en docteur avec un truc pour écouter et un machin brillant sur la tête pour regarder à travers, c'est le docteur Noir. Et le soldat en uniforme noir avec un bidule de pirate sur la tête et un fouet, c'est Jason. Sur la grande table, il y a un bol à punch, des gâteaux, des petits sandwiches et du bouillon de haricots. Tu t'éclipses lorsque la bohémienne se met à parler à quelqu'un d'autre et, avec une provision de gâteaux, tu t'assoies sous la table et tu regardes les jambes des gens.

Il y a de la musique et certaines jambes dansent ; longtemps tu restes sous la table.

Les jambes d'un homme et d'une femme viennent de passer tout près

de la table, et tu vois soudain un visage rieur devant toi – le capitaine Ransom.

« Qu'est-ce que tu fais là-dessous, Tack ? Sors de là et prends part à la fête. »

Tu t'extirpes de là, et tu te sens tout petit au lieu d'être un grand ; tout de même, une fois debout, tu es plus grand. Le capitaine Ransom est habillé en naufragé avec une chemise en lambeaux et un pantalon coupé aux genoux, mais le tout propre et empesé. Son collier d'amour est fait de graines et de coquillages, et il enlace une fille qui pour tout vêtement porte des bijoux.

« Tack, je te présente Talar-aux-longs-yeux. »

Tu souris, tu t'inclines et lui baises la main ; tu es presque aussi grand qu'elle. Tout autour, les gens dansent ou causent, et nul ne paraît te remarquer. Tu marches entre le capitaine Ransom et Talar, et vous vous faufilez parmi les danseurs et les gens qui boivent par petits groupes. Dans la pièce qui sert de salle de séjour pour maman et toi quand il n'y a pas d'invités, deux couples s'embrassent devant la télévision, et dans la petite pièce suivante une fille est assise le dos au mur, et des hommes se tiennent debout dans les angles.

« Salut, dit la fille. Salut à tous. »

C'est la première personne qui t'ait remarqué, et tu t'arrêtes.

« Salut. »

— Je vais faire comme si tu étais réel. D'accord ?

— D'accord. »

Tu cherches des yeux Ransom et Talar, mais ils ont disparu. Ils sont probablement dans le living-room, en train de s'embrasser comme les autres.

« C'est mon troisième voyage. Pas fameux, mais pas mauvais non plus. Il m'aurait fallu un guide – tu sais bien, quelqu'un qui reste auprès de moi. Qui sont ces hommes ? »

Les hommes qui se tiennent aux angles de la pièce se mettent en mouvement et on entend cliqueter leur armure, qui brille sous la lumière ; tu détournes les yeux.

« Je crois qu'ils viennent de la Cité de Talar, et qu'ils sont là pour la surveiller. »

Quelque chose te dit que c'est la vérité.

« Fais-les sortir de leurs coins pour que je les voie. »

Le docteur Mort ne te laisse pas le temps de répondre.

« Je doute que leur vue puisse vous être agréable. »

Tu te retournes et tu vois le docteur Mort juste derrière toi ; il porte une jaquette et un manteau façon cape. Il te prend le bras.

« Viens, Tackie, j'ai quelque chose à te montrer. »

À sa suite, tu montes l'escalier de service, et tu suis le palier jusqu'à la porte de la chambre de maman.

Maman est couchée sur son lit et le docteur Noir est à côté d'elle ; il remplit une seringue hypodermique. Tu le vois relever la manche de maman, découvrant ainsi de vilaines marques rouges de piqûres sur son bras ; une image surgit, celle du docteur Mort penché sur la table d'opération où Talar est étendue. Tu descends l'escalier en courant et tu cherches Ransom, mais il est parti ; tout le monde a déserté la fête à l'exception des personnes réelles. Mais non, cette forme voûtée, c'est Golo, l'assistant du docteur Mort ; il ne veut pas te parler, il se contente de te fixer de ses yeux pâles à la lumière de la lune.

La maison la plus proche sur la plage appartient à une femme que tu as vue parfois, quand tu jouais par là, couper à l'automne ce qui restait de ses asperges ou chausser ses roses. Tu frappes à grands coups sur sa porte et tu essaies de lui expliquer ce qui se passe ; elle finit par appeler la police.

... dans le ciel. Les flammes léchaient maintenant les chevrons du toit. Ransom mit ses mains en porte-voix et cria :

« Rendez-vous ! Vous serez brûlés si vous restez là. »

Pour toute réponse il reçut un coup de feu ; il n'était pas certain qu'on l'eût entendu. Les archers lémuriens lancèrent une nouvelle volée de flèches sur les fenêtres. Talar lui étreignit le bras : « Viens, sinon ils vont te tuer. » Hébété, il battit en retraite avec elle, enjambant le corps massif de l'homme-taureau qui gisait percé d'une vingtaine de flèches ou même davantage.

Tu poses le livre après en avoir corné une page. La salle d'attente est froide et nue, et malgré les sourires que te font les gens qui passent en coup de vent, tu te sens seul. Après une longue attente un homme de haute taille à cheveux gris et une femme en uniforme bleu demandent à te parler.

La voix de la femme est amicale, un peu comme le sont parfois celles des maîtresses d'école :

« Tu dois être fatigué, Tackman. Peux-tu nous parler un moment avant de te coucher ?

— Oui. »

L'homme à cheveux gris intervient :

« Sais-tu qui donnait des drogues à ta mère ?

— Je ne sais pas. Le docteur Noir s'apprêtait à lui faire quelque chose. »

L'homme fait un geste impatient.

« Non, je ne parle pas de ça. Je veux dire des médicaments. Ta mère en prenait beaucoup. Qui les lui donnait ? Jason ?

— Je ne sais pas.

— Ta mère guérira, Tackman, dit la femme, mais cela prendra du

temps – tu comprends. En attendant, il va falloir que tu vives un certain temps dans une grande maison avec d'autres garçons.

— Bon. »

L'homme insiste :

« Amphétamines. Est-ce que ça te dit quelque chose ? As-tu jamais entendu ce mot ? »

Tu fais non de la tête.

« Le docteur Black, dit la femme, voulait soulager ta maman, Tackman. Je sais que tu ne comprends pas, mais elle prenait plusieurs médicaments à la fois, elle les mélangeait, et ça peut être très mauvais. »

Ils s'en vont et tu reprends ton livre pour en faire tourner les pages sous le pouce, sans le lire. Le docteur Mort est à tes côtés, et il te dit : « Qu'y a-t-il, Tackie ? »

Son habit sent le brûlé et une plaie sanglante lui barre le front ; pourtant il est souriant, et il allume une de ses cigarettes.

Tu lui montres le livre.

« Je ne veux pas que l'histoire se termine. Vous finirez par être tué.

— Et tu ne veux pas me perdre ? C'est touchant.

— Vous serez tué, n'est-ce pas ? Vous serez brûlé dans l'incendie, et le capitaine Ransom s'en ira en abandonnant Talar ? »

Le docteur Mort sourit.

« Mais si tu relis le livre, tu nous retrouveras tous ; même Golo et l'homme-taureau.

— Vraiment ?

— Sûr et certain. »

Le docteur Mort se lève et t'ébouriffe les cheveux.

« C'est pareil pour toi, Tackie. Tu es trop jeune encore pour comprendre, mais c'est pareil pour toi. »

Traduit par JEAN BAILLACHE.

The Island of Doctor Death.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

BRUNNER (JOHN). – Né en 1934, Brunner a été un des auteurs les plus précoces de la science-fiction anglaise, vendant son premier roman à dix-sept ans à un éditeur de son pays, et sa première nouvelle à *Astounding* à dix-huit ans. Depuis lors, il s'est consacré à une carrière littéraire, bien qu'ayant exprimé à plusieurs reprises son amertume devant les difficultés que rencontre celui qui a décidé de ne vivre que de sa plume. Après avoir écrit plusieurs romans qui se rattachent plus ou moins au genre du space-opera, il s'est surtout consacré à des récits où ses préoccupations psychologiques et sociales se fondent sur des extrapolations de caractères actuellement discernables de nos collectivités. Il s'attache en général à montrer au lecteur l'ensemble des forces en jeu dans les collectivités qu'il décrit. Pour cela, il recourt soit à une multiplication des points de vue narratifs, soit à une édification particulièrement méticuleuse des décors. Il fait rarement la leçon, et ne cherche pas à transmettre un message unique. La part du pessimisme et de l'optimisme, dans sa vision, peut varier d'un récit au suivant. En 1964-65, il fit paraître *The whole man* et *The squares of the city* (*La ville est un échiquier*), qui marquent un tournant définitif dans sa carrière. Le premier roman présente un télépathe contrefait qui réussit à s'assumer progressivement, tandis que le second met en scène deux hommes politiques d'Amérique latine qui règlent leurs comptes à travers une partie d'échecs dont les coups se répercutent, grâce à des techniques de perception subliminale, sur le destin de leurs partisans respectifs auxquels ils ont attribué le rôle des pièces et des pions. *Stand on Zanzibar* (1968, *Tous à Zanzibar*) présente un sombre avenir où la Terre est surpeuplée jusqu'à l'étouffement, en utilisant des techniques narratives empruntées à John Dos Passos. *The jagged orbit* (1969, *L'orbite déchiquetée*) considère les interactions entre des complexes industriels, commerciaux et autres dans un avenir où la violence publique est devenue courante. Des raisons de santé ont contraint John Brunner à ralentir son activité après 1975.

CHARNOCK (GRAHAM). – Cette signature est apparue un petit nombre de fois depuis 1969, d'abord en Angleterre, puis aux États-Unis, dans quelques revues et recueils de récits.

DORMAN (SONYA). – Née en 1924, Sonya Dorman entreprit des études d'agronomie et exerça des professions diverses – directrice de chenil, dame de réception, cuisinière, danseuse... – avant de se mettre à écrire, à près de quarante ans, des récits de science-fiction et de fantastique dont les meilleurs se distinguent par leur causticité, leur touche de sinistre et leur humour. Elle s'intéresse aux caractères plutôt qu'aux décors. Elle écrit également des poèmes.

FARMER (PHILIP JOSÉ) – Né en 1918, Philip José Farmer travailla pour une compagnie d'électricité, puis pour une entreprise métallurgique, après avoir terminé son collège. Suivant des cours du soir, il obtint en 1950 une licence ès lettres et se lança alors dans une carrière littéraire. Dans le monde de la science-fiction, il apparaît comme une sorte de Janus, regardant à la fois dans deux directions opposées. Il s'est courageusement attaqué, d'une part, à des sujets naguère tabous dans le récit d'anticipation : dans *The lovers* (*Les Amants étrangers*), écrit en 1952 et profondément remanié en 1961, il évoque des rapports sexuels entre êtres d'espèces différentes ; dans *Attitudes* (1952) et dans d'autres récits rattachés au même cycle, il a considéré la place du missionnaire dans une civilisation dominée par le voyage spatial. D'autre part, Philip José Farmer a donné une dimension nouvelle au récit d'aventures dans la science-fiction, en concevant des univers littéralement créés sur mesure par des héros-dieux qu'il a mis en scène dans le cycle s'ouvrant par *The Maker of Universes* (1965, *Créateur d'Univers*). Animé par un même souci de pousser aussi loin que possible les limites de son décor, il a imaginé dans le cycle de *Riverworld* (1965, *Le Fleuve de l'Éternité*) la résurrection de tous les hommes de toutes les époques sur une planète géante. Philip José Farmer a également écrit la biographie suivie de quelques personnages romanesques, qu'il s'est divertie à reconstituer d'après les récits où ces héros avaient été mis en scène : Tarzan et Doc Savage furent les premiers sujets de ces biographies pararomanesques. Farmer s'est aussi amusé à mettre en présence des personnages créés par des auteurs différents – Sherlock Holmes avec Tarzan, Hareton Ironcastle avec Doc Savage, Phileas Fogg avec le professeur Moriarty. Il a justifié ses libertés en inventant la chute d'une météorite dans le Yorkshire, en 1795, météorite qui aurait provoqué des mutations chez les cochers et les passagers de deux diligences qui se trouvaient alors dans le voisinage immédiat du point

de chute : Farmer a fait de nombreux personnages littéraires célèbres les descendants de ces voyageurs. Ce goût de l'écrivain pour l'interpénétration du réel et du fabulé se distingue aussi par l'introduction de ses *alter egos* dans l'action, généralement reconnaissables par leurs initiales identiques à celles de l'auteur : Paul Janus Finegan, alias Kickaha, dans le cycle de *The Maker of Universes*, Peter Jairus Frigate dans celui de *Riverworld*. De même, Farmer s'est amusé à utiliser pour son roman dans *Venus on the half-shelf* (1971) la signature de Kilgore Trout – lequel Trout est un écrivain imaginé par Kurt Vonnegut Jr.

KNIGHT (DAMON). – Né en 1922. Débuts en 1941. A raconté, dans *The Futurians* (1977), ses expériences au sein du groupe d'amis new-yorkais qui vivaient plus ou moins en communauté et d'où devaient sortir plusieurs des principaux auteurs, éditeurs et anthologistes de sa génération. Se fait connaître en 1945 par un éreintement ultérieurement célèbre du *Monde des non-A* de van Vogt, alors à l'apogée de sa gloire. Professant que la science-fiction doit être jugée à ses qualités d'écriture comme le reste de la littérature, il devient un critique célèbre et la publication d'un recueil de ses articles (*In Search of Wonder*, 1956, édition complétée en 1967) fait figure d'événement. En tant qu'écrivain, il applique ses propres théories, produit assez peu et apporte beaucoup de soin à la composition de ses histoires. Dans les années soixante, la « Nouvelle Vague » salue en lui un précurseur et son goût triomphe temporairement partout, ce qui lui vaut une belle carrière d'anthologiste commencée avec *A century of Science Fiction* (1962) et couronnée par la série des *Orbit* (deux recueils par an approximativement depuis 1962) qui ne publie que des nouvelles originales et contribue avec les *Dangerous visions* de Harlan Ellison à implanter aux États-Unis le courant moderniste né en Angleterre. Depuis lors, Damon Knight a été moins actif comme écrivain et critique que comme anthologiste et animateur. Il organisa les *Milford Science Fiction Writers Conférences*, et contribua à la fondation des *Science Fiction Writers or America* dont il fut le premier président (1965-66). Un numéro spécial lui a été consacré, en novembre 1976, par *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*.

KORNBLUTH (CYRIL M.). – Après avoir travaillé pour une agence de presse, C.M. Kornbluth (1923-1958) publia son premier récit en 1940 et se consacra à la science-fiction. Doué dès ses débuts d'une grande facilité, il put compenser les effets de la mobilisation de ses confrères plus âgés : il lui arriva en effet d'écrire pratiquement à lui seul, sous divers pseudonymes, des numéros entiers de certains périodiques dont les forces rédactionnelles avaient été « décimées » par les appels sous

les drapeaux. Il commença en 1949 une deuxième carrière, écrivant cette fois sous son propre nom. Il collabora notamment avec Frederick Pohl, en particulier pour écrire *The space merchants* (*Planète à gogos*, 1953), roman devenu rapidement classique par son évocation de l'hypertrophie future de la publicité et de ses pouvoirs. C.M. Kornbluth avait une réputation de solitaire, au caractère renfermé, et ses nouvelles reflètent souvent une vision pessimiste du monde – ce pessimisme allant de l'ironie désinvolte à l'amertume mordante et désespérée. Les romans qu'il rédigea avec des collaborateurs – Frederick Pohl principalement, parfois Judith Merrill – laissent souvent percer l'influence modératrice de leur co-auteur. Un récit qu'il avait écrit avec Frederick Pohl, *The meeting*, a reçu un *Hugo* comme meilleure histoire courte ex-œquo pour l'année 1973 – quinze ans après le décès de Kornbluth.

LAFFERTY (RAPHAËL ALOYSIUS). – Né en 1914, R.A. Lafferty donna à Judith Merrill (dans *The year's best s.-f.*, 11e série) les notes suivantes en guise d'esquisse d'autoportrait : « Si j'avais eu une biographie intéressante, je n'écrirais pas de la science-fiction et du fantastique pour l'intérêt de remplacement. Je suis, dans le désordre, quinquagénaire, célibataire, ingénieur électricien, corpulent ». S'étant mis tardivement à l'activité d'écrivain, Lafferty a rapidement montré qu'il ne ressemblait à aucun autre auteur. Ses idées n'appartiennent qu'à lui, et il en va de même de son style narratif, qui peut paraître bâclé et mal équilibré de prime abord, mais qui possède en réalité une vivacité et une souplesse rythmique peu communes. Dans les univers de Lafferty, l'absurde et l'impossible peuvent se succéder sans attirer l'attention des personnages, ni heurter le lecteur. Ils suffisent, avec les étincelles d'une imagination infatigable, à justifier des récits où il n'y a ni message, ni confession. Parmi ses romans, *Past master* (1968) met en scène Thomas More, appelé dans le futur pour résoudre les problèmes d'une société qui devrait être utopique – thème qui donne un aperçu de la manière dont agit la « logique » de l'auteur. Ce dernier est cependant encore plus à l'aise dans le genre de la nouvelle, dont *Does anyone else have something further to add* (1974, *Lieux secrets et vilains messieurs*) offre un bon recueil. R.A. Lafferty ne fera certainement pas école – il est trop inimitable pour cela – mais sa conversion de l'électronique à la littérature s'est traduite pour la science-fiction par un enrichissement aussi substantiel qu'imprévisible : une nouvelle forme delà rationalisation de la démençe.

LEIBER (FRITZ). – Fils d'un acteur de théâtre et de cinéma qui eut son heure de célébrité dans les années vingt, et qui portait le même

prénom que lui, Fritz Leiber Jr. naquit en 1910 et découvrit très tôt le théâtre de Shakespeare dans les tournées de son père. Il obtint une licence en philosophie en 1932, essaya divers métiers dont celui de prédicateur religieux et celui d'acteur dans la troupe de son père. Débute en 1939 dans *Unknown*, l'excellente mais éphémère revue de fantastique que John W. Campbell Jr., dirigeait parallèlement à *Astounding*, et où il publia les premières aventures héroïques du Grey Mouser et de Fafhrd (*Le cycle des épées*, *Le livre de Lankhmar*). En même temps paraissaient dans *Weird Tales* des nouvelles fantastiques comme *The Hound* (1940) sur « les êtres surnaturels d'une cité moderne ». Enfin il passa au roman avec *Conjure Wife* (1943, *Ballet de sorcières*) puis *Gather, darkness !* (1943, *À l'aube des ténèbres*) et *Destiny times three* (1945) ; dans ces deux derniers récits, il se convertit à la science-fiction, mais comme à regret et en conservant de nombreuses références à la sorcellerie. En mai 1945, il devient co-rédacteur en chef de *Science Digest* et s'arrête d'écrire. De 1949 à 1953, il signe une série de nouvelles sarcastiques pour *Galaxy*, dont *Coming attraction* (1951) et *The Moon is green* (1952, *La lune était verte*). Cette double activité professionnelle finit par le mener à la dépression ; il se met à boire, et tout finit par une cure de désintoxication. Enfin il quitte *Science Digest* en 1956 et recommence à publier en 1957. Cette troisième carrière est de beaucoup la plus brillante, avec notamment deux romans qui obtiennent le prix Hugo : *The Big Time* (1958, *La Guerre dans le néant*) et *The Wanderer* (1964, *Le Vagabond*). Fritz Leiber est peut-être, avec Theodore Sturgeon, l'auteur le plus original de sa génération : son ton inimitable, où l'horreur et l'humour font pour une fois bon ménage, lui a souvent valu d'être incompris dans le passé et ce n'est que depuis les années soixante qu'on lui rend pleinement justice. Le numéro de juillet 1969 de *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a été consacré.

MOORE (CATHERINE LUCILE). – Née en 1911. Profondément marquée par la lecture de Frank L. Baum et d'Edgar Rice Burroughs, qui lui donne un goût très vif pour le merveilleux. Son coup d'essai, *Shambleau*, publié dans *Weird Tales* en 1933, est un coup de maître. Elle fait paraître dans *Weird Tales* les aventures de Northwest Smith (personnage de *Shambleau*), qui relèvent du space-opera, et celles de Jirel de Joiry, qui relèvent de *l'heroic fantasy*.

Sa production se ralentit beaucoup à la fin des années trente, puis s'arrête presque complètement en 1940 quand elle épouse Henry Kuttner et devient sa collaboratrice pour des histoires signées Lewis Padgett ou Lawrence O'Donnell. Elle signe cependant encore une demi-douzaine de nouvelles et deux romans, *Judgment Night* (1943, *La Nuit du Jugement*) et *Doomsday Morning* (1965, *La dernière aube*). Elle

se laisse ensuite absorber par des scénarios pour la télévision et des cours de technique littéraire qu'elle donne à l'Université de Californie.

NELSON (ALAN). – Auteur d'une demi-douzaine de nouvelles publiées par *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* entre 1951 et 1954 et caractérisées en général par leur ton humoristique.

POHL (FREDERICK). – Né en 1919, Frederick Pohl a pratiquement tout fait dans le domaine de la science-fiction (à l'exception, semble-t-il, du travail d'illustrateur). Il a été, successivement ou simultanément, agent littéraire, rédacteur en chef de magazines (notamment de *Galaxy*, entre 1961 et 1969), critique de livres, éditeur d'anthologies, conférencier et auteur. Dans cette dernière activité, il s'est longtemps caractérisé par sa verve satirique et par une sorte d'efficiences méthodique, qui l'a poussé à toujours exploiter aussi totalement que possible les implications d'un thème, d'une situation – d'une idée en général. Il collabora souvent avec Cyril M. Kornbluth, et a signé avec lui en 1953 le plus célèbre roman auquel son nom reste attaché, *The Space Merchants* (*Planète à gogos*). *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a consacré un numéro spécial en septembre 1973. En tant que romancier, Pohl donna ses meilleures œuvres relativement tard. Il obtint en 1977 le prix *Nebula* pour *Man-Plus* (*Homme-Plus*), où il raconte sans complaisance l'histoire d'un humain transformé pour pouvoir survivre sur Mars. En 1978, il obtint le *Nebula* et le *Hugo* pour *Gateway*, qui combine les motifs de l'exploration interplanétaire, de la psychanalyse et de la survie stochastique. Il a été président des *Science Fiction Writers of America* en 1974-76. Frederick Pohl a évoqué ses souvenirs d'écrivain dans un chapitre de *Hell's cartographers* (1975), publié par Brian W. Aldiss et Harry Harrison, ainsi que dans une autobiographie, *The way the future was* (1978).

REED (KIT). – Pour l'officier d'état civil, Lilian Reed, née (en 1932) Craig. Journaliste, enseignante, auteur de récits, fantastiques, réalistes, et de science-fiction. Dans les meilleurs de ces derniers, elle présente, sur un ton généralement paisible et sans prétention, des fables morales où l'élément scientifique reste subordonné à l'importance des problèmes humains.

SILVERBERG (ROBERT). – Né en 1936. De son passage à l'Université Columbia, il a gardé des goûts littéraires classiques (Eliot, Yeats). Débute en 1954. Très fécond, il se spécialise dans la production en série (plus de 200 titres publiés jusqu'en 1960, sans compter les nouvelles signées de pseudonymes), ce qui ne l'empêche pas de recevoir en 1956 le prix *Hugo* décerné au « jeune auteur le plus

prometteur ». De 1960 à 1965, il tourne le dos à la science-fiction et devient résolument polygraphe : romans pornographiques, livres pour la jeunesse, vulgarisation historique et scientifique, tout sort de sa machine à écrire, y compris un livre sur la fondation de l'État d'Israël, *If I forget thee, O Jérusalem*. Il revient à la science-fiction en 1965 et joue un rôle important dans la « Nouvelle Vague », comme critique de livres à la revue *Amazing*, président des *Science Fiction Writers of America* (1967-68) et anthologiste (*New Dimensions*, à partir de 1971). Ses ouvrages les plus importants sont surtout des romans : *Thorns* (1967, *Un jeu cruel*), *The man in the maze* (1968, *L'homme dans le labyrinthe*), *Nightwings* (1968-69, *Roum, Perris, Jorslem ou Les ailes de la nuit*), *The world inside* (1971, *Les monades urbaines*), *Son of man* (1971, *Le fils de l'homme*), *The book of skulls* (1972). Les rééditions récentes de plusieurs de ses romans portent des introductions originales de Silverberg, lesquelles font connaître les modes de penser d'un auteur qui a su passer de l'état de polygraphe à celui d'écrivain authentique. Elles portent aussi, sur leur couverture, un jugement d'Isaac Asimov : « Là où Silverberg va aujourd'hui, le reste de la science-fiction suivra demain. » En avril 1974, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* consacra un numéro spécial à Robert Silverberg. Silverberg exprima à plusieurs reprises le désir de s'éloigner définitivement de la science-fiction. Mais en décembre 1979, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* commença à publier en feuilleton un nouveau roman de lui, *Lord Valentine's castle*.

STURGEON (THEODORE). – Pseudonyme d'Edward Hamilton Waldo, né en 1918 d'une famille installée en Amérique depuis le XVII^e siècle et comptant beaucoup de membres du clergé. Mère divorcée en 1927 et remariée en 1929 avec un homme très autoritaire qui interdit les magazines de science-fiction à son beau-fils. Débuts en 1939 ; publie surtout du fantastique dans *Unknown*, accessoirement de la science-fiction dans *Astounding*. Lancé par *It (Unknown, 1940)*, il reste pourtant un auteur maudit à cause de ses tendances morbides : le célèbre *Bianca's Hands (Les Mains de Bianca)*, écrit en 1939, ne parut qu'en 1947. La mobilisation, puis le divorce (1945), le réduisirent au silence. John W. Campbell Jr., l'ayant aidé à sortir de la dépression, il reprend sa collaboration à *Astounding* et confie ses textes fantastiques à *Weird Tales* ; il n'écrit plus alors que des « histoires thérapeutiques », c'est-à-dire centrées sur un personnage de malade et cherchant comment on peut le guérir. Surtout connu comme auteur de nouvelles, il a néanmoins écrit deux excellents romans, *The Dreaming Jewels* (1950, *Cristal qui songe*) et *More than Human* (1954, *Les plus qu'humains*). Malheureusement, il reste psychologiquement vulnérable : un deuxième divorce l'ébranlé à peine en 1951, mais la

rupture de son troisième mariage l'atteint plus profondément à la fin des années cinquante ; il cesse d'écrire de la science-fiction, vit à l'hôtel et travaille pour la télévision, ne répondant ni à son courrier ni au téléphone. À la suite d'un quatrième mariage en 1969, il reprend espoir et se remet à écrire. Bien qu'il soit un auteur instinctif, écrivant d'un seul jet sans se corriger, il est fort admiré par la « Nouvelle Vague » pour son sens du bizarre et son désir de comprendre et surtout de ressentir les émotions les plus singulières de ses personnages. Il a été critique de livres pour la *National review* et *Galaxy* notamment. *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a consacré un numéro spécial en septembre 1962.

TIPTREE (JAMES JR.). – Pendant plusieurs années, ce fut là le pseudonyme le plus énigmatique de la science-fiction américaine. Il apparut pour la première fois en mars 1968 dans *Analog*, avec *Birth of a salesman*, et ce ne fut qu'en 1977 qu'on apprit qu'il avait dissimulé Alice B. Sheldon, une psychologue née en 1915, qui avait vécu en Afrique et aux Indes, et qui travailla longtemps pour le gouvernement des Etats-Unis. Dès le début, ses récits attirèrent l'attention par la compassion avec laquelle les personnages étaient décrits. Rétrospectivement, on y distingua aussi un point de vue féminin... En 1978, elle fit paraître son premier roman, *Up the walls of the world* (*Par-delà les murs du monde*), à la fois space-opera, fantasmagorie extraterrestre et exploration parapsychique.

WOLFE (GENE). – Né en 1931. Ingénieur diplômé, rédacteur d'un magazine professionnel spécialisé. Ses récits unissent une minutieuse attention envers la science à une écriture précise, évitant les effets brutaux. Sa trilogie *The Island of Doctor Death*, *The Death of Doctor Island* (*Nebula* pour la meilleure nouvelle de 1974) et *The Doctor of Death Island* (1970-78) joue sur les relations entre le monde réel et l'imaginaire, à travers un emprisonnement suggéré par les permutations des mots dans les titres. *The fifth head of Cerberus* (1972, *La cinquième tête de Cerbère*) réunit trois nouvelles en un récit de colonisation planétaire utilisant les motifs des extraterrestres, de l'ethnologie et des clones. Gene Wolfe est un auteur original, profond, qui mériterait d'être plus largement lu – et relu.

-
- 1 *Frankenstein*, préface à l'édition de 1831.
 - 2 Ibid
 - 3 La créature revendique aussi une compagne, mais cette idée est de Shelley qui a beaucoup encouragé sa femme à tirer un roman de son idée première et en a quelque peu supervisé l'écriture.
 - 4 *Op. cit.*
 - 5 Postface à l'édition 10/18, p. 415.
 - 6 Tel est du moins le témoignage de Lloyd Osbourne, son fils, qui, lui, avait beaucoup admiré l'œuvre sous cette forme.
 - 7 Cité par J.-P. Vernier, *H.-G. Wells et son temps*, p. 95.
 - 8 Wells utilisera ce thème dans *L'Homme invisible* (1897).
 - 9 Cité par J.-P. Vernier, *op. cit.*, p. 130.
 - 10 *Op. cit.*, p. 64.
 - 11 *Op. cit.*, p. 32.
 - 12 Voir *Histoires à rebours* (Le Livre de Poche).
 - 13 Le contrat ordinairement signé par les studios de Hollywood avec les acteurs durait sept ans. Celui-ci paraît bien être une blague d'imprésario arnaqueur. (N.d.E.)
 - 14 Système d'assurance-maladie privé. (N.d.T.)
 - 15 Juste une note en passant, pour faire entrevoir les problèmes que ce farceur de Lafferty pose au traducteur. Il écrit *speir-sky*, qui se prononce comme *spare sky* et qu'on pourrait traduire : « ciel de rechange ». Normal, puisque c'est la nuit du renouvellement. Mais il écrit *speir*, du mot grec dont sont issus *spire*, *spirale*, *spirochète*. Lafferty connaît le grec, et en joue presque à chaque page. Il faudrait donc traduire : « ciel qui s'enroule ». Normal, si le cosmos est sphérique. Mais qu'est-ce que vous mettez en français ? (N.d.T.)